

ANATOLE FRANCE

ŒUVRES COMPLÈTES

NOUVELLE ÉDITION ÉTABLIE
PAR JACQUES SUFFEL



THÉÂTRE

suivi de

ANATOLE FRANCE ET LE CINÉMA

PAR RENÉ JEANNE

ILLUSTRATIONS DE ANDRÉE VILAR

Distribué par le
CERCLE DU BIBLIOPHILE

Frontispice de Zorn

16 055 (096) 25 R1

THÉÂTRE

LE LYS ROUGE

CRAINQUEBILLE

LE MANNEQUIN D'OSIER

AU PETIT BONHEUR

LA COMÉDIE DE CELUI QUI ÉPOUSA UNE FEMME MUETTE

suivi de

ANATOLE FRANCE ET LE CINÉMA

THÉÂTRE

suivi de

ANATOLE FRANCE ET LE CINÉMA

LE LYS ROUGE

PIÈCE EN QUATRE ACTES
ET CINQ TABLEAUX

Représentée pour la première fois le 25 février 1899
au Théâtre du Vaudeville

PERSONNAGES

Dechartre	MM. Lucien Guitry
Choulette	Numès
Le Savetier	Lérand
Le Ménil	Grand
Le Général La Rivière	Nertann
Vence	Dauvillier
Martin-Bellême	Rambert
Vauzelle	Frédal
Loyer	Leubas
Clobence	Delorme
Albertinelli	Demanne
Brouillac	Lemarchand
Garain	Lainé
La Guichardie	Mauloy
Berthier	Cueille
Guimallet	Boudier
Thérèse	Mmes Réjane
Miss Bell	Avril
La princesse	Drunzer
Vresson	Marlys
Le modèle	Bernou
Françoise	Dikson
Pauline	Laurent Meyer

M[me] Morlaine	Cauvet
Zizi	Darnis
M[me] Fuselier	Jenny Rose
Adèle	J. Laurent
Vernon	Dorville
Lucienne	Loetillès

ACTE PREMIER

(Un salon donnant à droite sur une galerie de tableaux. Porte au fond. A gauche porte au 1[er] plan. En scène le buste de Napoléon I[er] par Canova.)

SCÈNE PREMIÈRE

VAUZELLE, LA GUICHARDIE

(Ils entrent, introduits par un domestique)

LA GUICHARDIE

Dommage, nous aurions pu rester encore un moment au club.

VAUZELLE

C'est étonnant que la Comtesse ne soit pas rentrée.

LA GUICHARDIE

Comprends rien... Quatre heures... Son jour!!! Comprends rien.

VAUZELLE

Enfin, puisqu'elle a prié qu'on l'attende.

(Ils s'assoient. Petit silence.)

LA GUICHARDIE

Si vous voulez en attendant, pouvons causer.

VAUZELLE

Certainement. C'est une idée. Causons.

(Silence plus long.)

LA GUICHARDIE

Reçoit divinement, la Comtesse.

VAUZELLE

Un peu trop d'hommes politiques, à cause de son mari.

LA GUICHARDIE

Grande situation dans le parlement, M. Martin Bellême?

VAUZELLE

Oui. Grâce surtout à son beau-père, Montessuy, un homme remarquable... Dire qu'il a commencé petit employé de banque! Maintenant c'est une puissance. Il a poussé son gendre. On dit M. Martin en passe de devenir ministre... Malgré cela, la Comtesse conserve à ses réunions une mondanité tout à fait élégante.

(Un silence.)

LA GUICHARDIE

Elle a... oui... Comment dirai-je... elle a un mot aimable pour chacun.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, VENCE, LA PRINCESSE

VENCE

Tiens, bonjour, Vauzelle, Mme Martin Bellême n'est pas là, il paraît?

VAUZELLE

Non. La Guichardie et moi nous l'attendions en causant.

VENCE

Vraiment?... Je vous annonce la princesse Sevianine. Sa voiture entrait derrière moi.

VAUZELLE

Toujours admirablement attelée, la Princesse.

LA GUICHARDIE

Allais le dire.

LA PRINCESSE, *entrant*

Comment vous êtes déjà là? Je suis désolée. J'avais juré à Thérèse de faire les honneurs jusqu'à son arrivée. Elle est allée à la gare recevoir son amie, Miss Vivian Bell, qui arrive de Londres. Vous savez? Une Anglaise délicieuse, qui écrit en Italie des vers provençaux.

VENCE

Les plus jolis du monde. J'ai vu qu'en Angleterre on avait fêté sa venue. Elle retourne à Florence, sans doute.

VAUZELLE

Florence devient une station fort élégante.

LA GUICHARDIE

Mais il n'y a rien à voir, à Florence. Il n'y a que des musées.

VENCE

Ça c'est vrai.

LA PRINCESSE, *s'est arrangée devant une glace et s'assied*

Vence, vous m'aiderez à faire les honneurs, je suis vannée.

VAUZELLE

Je vous ai aperçue, ce matin, princesse, au bois, à pied.

LA GUICHARDIE, *à Vauzelle*

A pied?

VAUZELLE, *à La Guichardie*

A pied!

LA PRINCESSE

J'ai rencontré le général Larivière et je l'ai mené jusqu'au pont d'Argenteuil. Il voulait absolument acheter pour moi à des gardiens du bois une pie savante qui fait l'exercice avec un petit fusil.

VENCE

Pourquoi l'avez-vous mené jusqu'au pont d'Argenteuil?

LA PRINCESSE

Parce qu'il avait la goutte au pied.

VENCE

Vous gaspillez votre méchanceté. Vous êtes une gâcheuse.

LA PRINCESSE

Est-ce que vous voulez que j'économise ma bonté ou ma méchanceté en vue d'un placement sérieux?

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, Mme MORLAINE

Mme MORLAINE

Bonjour madame. Bonjour, Vence. Eh bien! vous vous êtes sauvée, hier soir? Vous avez bien fait, c'était excédant.

VAUZELLE

La comédie chez Mme Meillan?

LA PRINCESSE

On ne vous y a pas vu, habile homme?

VENCE

A mon grand regret, j'étais malade.

Mme MORLAINE

Qu'est-ce que vous avez?

VENCE

J'ai une maladie de la volonté.

Mme MORLAINE

Quel ennui que cette représentation! En revanche, moi, je vous offrirai bientôt quelque chose... quelque chose!... Imaginez que j'ai découvert une pantomime scandinave! Mais c'est une surprise! Je voudrais tant qu'on n'en sût rien.

VENCE

Nous ne dirons mot, madame.

Mme MORLAINE

Vous, oui, mais moi?

LA GUICHARDIE

Pantomime scandinave. Bien curieux. Symbole, sans doute.

LA PRINCESSE, *à Vence*

Le Ménil n'est pas encore venu? Je suis impatiente de lui exprimer ma reconnaissance. Il m'a sauvée hier soir de M. Garain.

VAUZELLE

L'ancien ministre?

VENCE

Oui, l'orateur. Un collègue de M. Martin Bellême.

Mme MORLAINE

Oh! il n'a aucun talent... Il ne vient pas de chez moi.

LA PRINCESSE

Je lui plaisais excessivement. Il me parlait des besoins de son cœur! Il me regardait avec une tendresse effrayante. Heureusement Le Ménil est venu me conduire au buffet. A propos, je suis maîtresse de maison, aujourd'hui. Une tasse de thé, messieurs.

(Groupes.)

LA PRINCESSE

Est-ce que je remplace bien Thérèse, notre divine Thérèse? J'ai peur que non. Je suis une sauvage, moi.

Mme MORLAINE

Thérèse était si impatiente de revoir cette gentille ogresse de Miss Bell!

LA PRINCESSE

Impatiente Thérèse? Allons donc! Rien ne saurait la troubler.

VENCE

Rien ne la trouble à présent, peut-être. La passion souffle sur les femmes comme le vent dans les ailes des moulins. Si les ailes ne tournent pas aujourd'hui, elles ont tourné hier; elles tourneront demain. Et les meilleurs moulins sont les plus prompts à s'agiter aux souffles qui passent.

LA PRINCESSE

Vous êtes meunier, Monsieur Vence.

VENCE

Enfin, mettons que Mme Martin Bellême n'est pas à vrai dire, passionnée. Elle est sûrement... sensuelle...

Mme MORLAINE, *un peu scandalisée*

Oh!...

VENCE

...Puisqu'elle est humaine, toute pénétrée de cette humanité affectueuse, compatissante, exquise, douloureuse, qui est la sensualité même.

Mme MORLAINE

Bon! Faut-il maintenant être sensuelle pour être humaine?

VENCE

Certainement, madame. C'est la même sensibilité qui inspire à une femme les dévouements les plus généreux et l'amour le plus brutal. J'énonce une loi physique. La même force invincible et secrète qui est en vous produira, selon les circonstances, votre sainteté ou votre folie.

LA PRINCESSE

Et voilà! Je n'oserai plus penser à moi-même sans épouvante. Heureusement que je n'y pense jamais.

Mme MORLAINE

Vence, je vais tout de suite organiser un dîner sur la sensualité. Vous défendrez la sensualité. J'aurai Riffaud qui la combattra. Ce sera délicieux!

LA PRINCESSE

Dites donc, monsieur Vence, ne trouvez-vous pas que l'on complique beaucoup une affaire très simple.

VENCE

Laquelle?

LA PRINCESSE

L'amour, donc.

VENCE

Oh! il est vrai qu'en définitive, pour qu'il se produise, la rencontre de deux êtres de même espèce et de sexes différents suffit.

Mme MORLAINE

Chez les singes.

VENCE

Même chez leurs descendants.

Mme MORLAINE

Vous direz tout ça à mon dîner, Vence, n'oubliez pas, surtout!

LA PRINCESSE

Taisez-vous, Vence, voilà Mme Vresson. Vous savez qu'un rien la choque. *(Elle va au devant d'elle)*.

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES, Mme VRESSON

VAUZELLE, *à Vence*

On la reçoit donc, maintenant, Mme Vresson? Je me souviens que... en... tenez l'année où Dolma Baghtché a gagné le grand prix, personne ne la voyait.

VENCE

En dehors de l'intimité. Oui, mais vous savez, elle a été mêlée depuis à un scandale si distingué. Presque un prince de sang! Elle a été tout de suite très recherchée.

VAUZELLE

On ne dit plus rien sur elle?

VENCE

C'est à dire qu'on fait courir les bruits les plus flatteurs.

VAUZELLE

Votre ami, le petit duc?

LA GUICHARDIE

Je n'en sais rien.

VAUZELLE

Vous me l'avez dit.

LA GUICHARDIE

Justement, parce que je n'en sais rien. Si je le savais, vous comprenez mon cher, eût été tout à fait incorrect de vous le dire.

LA PRINCESSE, *redescendant.*

Comment, vous voilà chère madame?

Mme VRESSON

Mais oui. Pourquoi pas?

LA PRINCESSE

C'est que j'avais lu que *May flower*, le yacht de Lord Claridge, faisait une croisière en Méditerranée, et je vous

croyais à bord, comme à l'ordinaire. On n'imagine pas *May flower* naviguant sans vous.

VAUZELLE

C'est vraiment fort rosse de lui parler de Lord Claridge.

LA GUICHARDIE

Elle s'en fiche. C'est elle qui l'a lâché.

VAUZELLE

Ah! Elle l'a lâché!

VENCE

Oui c'est le premier chagrin qu'elle ait causé à son mari.

Mme VRESSON, *à la princesse*

J'ai rencontré votre fils l'autre jour. Il est superbe. On lui donnerait dix huit ans.

LA PRINCESSE

Oui, il est grand pour son âge... Une tasse de thé, chère Madame.

Mme VRESSON

Merci.

VENCE, *à la Princesse*

Mettez dix centimes dans l'ouverture et vous aurez un bonbon. Cette fois-ci votre méchanceté vous a rapporté... princesse.

Mme MORLAINE

Mon Dieu, cinq heures! Ma chère, vous direz à Thérèse combien je suis désolée... Au revoir... Pensez à votre dîner, Vence... Tiens, M. Schmoll. Il faut que je m'en aille, je suis désespérée... Votre article sur les Cunéiformes, une perle, un bijou; la fin surtout, une pure ivresse! *(Elle sort.)*

(Entre Schmoll.)

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, *moins* Mme MORLAINE, SCHMOLL

VAUZELLE

Elle s'occupe de Cunéiformes, maintenant, Mme Morlaine? L'an dernier c'était de médecine.

VENCE

Oh! depuis, nous avons eu la poésie, les questions sociales, la diplomatie, suivant les spécialités des premiers sujets.

LA PRINCESSE, *à Schmoll*

Vous savez, M. Schmoll, que Mme Martin nous ramène Miss Bell?

SCHMOLL

Ah! Miss Bell! Elle m'a volé une inscription, Miss Bell! J'ai eu l'imprudence de lui citer un texte inédit. Et voilà que je le retrouve dans son dernier volume, tronqué, altéré, que dis-je, mis en vers, avec ce titre: « Sur la voie sacrée. » La voie sacrée, c'est moi, madame.

LA PRINCESSE

Certainement M. Schmoll. Comment vont Mme Schmoll et vos cinq filles?

SCHMOLL

Hélas! tristement. Croiriez-vous que le logement que l'Etat m'a attribué ne me permet pas de recevoir mes gendres? Ajoutez qu'il est sombre et inhumain, impropre aux soins du ménage, autant qu'à l'étude des textes. Je suis logé comme un portier.

(Entre Garain.)

SCHMOLL

Voilà M. Garain. Il est bon que je lui signale la conduite de ses adversaires politiques. C'est lui fournir des armes contre le ministère. Est-il admissible que le grand maître de l'Université donne à mon collègue Hautefort la cravate de Commandeur et que... M. Garain!

(Il va entreprendre Garain.)

SCÈNE SIXIÈME

LES MÊMES, THÉRÈSE, MISS BELL

LA PRINCESSE

Voilà Mme Martin Bellême.

THÉRÈSE

Bonjour! Bonjour! Je suis confuse, mais j'ai avec moi mon excuse, et mon pardon.

(Tout le monde dit bonjour à Miss Bell.)

MISS BELL

Princesse! je suis si contente de vous voir, et vous aussi, M. Vence!

THÉRÈSE

Vous savez que je vous ramène en Miss Bell une gloire charmante de l'Angleterre.

MISS BELL

Oh! Darling! Vous allez me faire railler par M. Vence et détester par M. Schmoll.

THÉRÈSE

Non, ma chérie, on vous aime et l'on vous aimera tant, que vous ne voudrez plus nous quitter. Croiriez-vous, Princesse? Elle s'est mis en tête de partir pour Florence dans une semaine.

MISS BELL

Oui, il faut, je vous jure... Mais c'est vous, Thérèse, qui viendrez avec moi, sur mon coteau de Fiesole. Vous viendrez, vous verrez les plus belles choses du monde et vous les embellirez.

THÉRÈSE

Hélas, chérie, je ne peux pas. J'arrive à peine de Joinville... Et M. Martin Bellême! Et les dîners! Et mille choses que je ne sais plus, mais si compliquées! Je vous assure que je ne peux pas.

(La Guichardie et Vauzelle s'approchent et prennent congé.)

MISS BELL

Vous voyez bien, vous n'avez pas de bonnes raisons à me donner.

THÉRÈSE

Les mauvaises suffisent. Ce sont les plus fortes dans la vie.

LA PRINCESSE

Ma chérie, je m'en vais. Vous ai-je bien rendu mes comptes? Mme Morlaine est venue. Elle nous donnera un dîner sur la sensualité... Elle voudrait un premier sujet et Vence se dérobe. Si bien qu'elle est partie avec beaucoup de chagrin.

SCÈNE SEPTIÈME

LES MÊMES, LA RIVIÈRE

THÉRÈSE

Bonjour, Général.

LA RIVIÈRE

Madame! M. Martin Bellême va bien?

THÉRÈSE

Il est au Sénat. Je crois même qu'il y parle. *(Elle présente.)* Miss Vivian Bell. Le Général La Rivière.

(Saluts.)

MISS BELL

Oh! je sais votre nom, général. *(Le Général s'incline, flatté.)* On l'a donné à une rose.

(Ils s'éloignent en causant.)

THÉRÈSE, *à Mme Vresson, qui redescend*

Excusez-moi, chère madame, je vous ai à peine vue.

Mme VRESSON

Madame, Vence et moi nous nous entendons à merveille. J'ai été tout à fait heureuse de trouver chez lui toutes mes idées.

THÉRÈSE, *surprise*

Ah!

Mme VRESSON

Nous avons eu une conversation très sérieuse.

VENCE

Oui, nous déplorions ensemble la démoralisation de la société.

Mme VRESSON

Ne trouvez-vous pas, madame, que c'est inconcevable le ton qu'on a aujourd'hui. Beaucoup de salons sont devenus des casinos où on n'ose plus se montrer. Mais je me sauve. Adieu, chère madame.

(Elle sort.)

VENCE, *à Thérèse*

Hein?

THÉRÈSE

La protestation du petit commerce contre les grands magasins. Vence, vous seriez bien aimable... M. Garain. Il

attend M. Martin Bellême. *(A Miss Bell.)* Je vais vous montrer la galerie, chérie. Mais il faudra vous résigner à voir des tableaux moins spiritualistes que vous ne les aimez. Je ne suis pas, comme vous, une personne très subtile. J'aime les peintres qui sur leur palette bien sale font de la belle chair grasse. Venez avec nous, général!

SCHMOLL

Je vous suis, madame.

(Les dames sortent avec La Rivière.)

SCÈNE HUITIÈME

SCHMOLL; GARAIN, VENCE

SCHMOLL

Il reste donc à nommer un directeur des études. Permettez-moi de vous rappeler que je suis deux fois membre de l'Institut, Conservateur du Musée Lapidaire, commandeur de la Légion d'Honneur. J'espère qu'on se souviendra de pareils services. Un mot encore: je suis un républicain de la première heure. Dès le 4 septembre, j'ai manifesté mes préférences pour la forme républicaine, dans une lettre rendue publique, et que je pourrais mettre sous vos yeux... Ce ne serait pas inutile car j'ai appris que le Ministre de l'Instruction Publique contestait mes opinions républicaines.

GARAIN

Rien ne saurait m'étonner du gouvernement actuel.

SCHMOLL, *sortant*

Je vais rédiger une petite note...

LA RIVIÈRE, *qui arrive*

Mme Martin Bellême se promène dans le jardin avec Miss Bell et le temps est si froid que je n'ai pas osé les suivre.

VENCE

Vous, général?...

LA RIVIÈRE

Certainement. Etes-vous comme Le Ménil qui l'autre matin au Bois, trouvait étonnant que je me mette sous le champignon par un temps de chien. Il s'imagine que parce que je suis général, je dois aimer le vent, la grêle et la neige fondue. C'est absurde.

(Entre Loyer.)

SCÈNE NEUVIÈME

LES MÊMES, LOYER

GARAIN

Ah! Loyer, vous voilà. Et le Sénat?

LOYER

Au moment où je suis parti, Martin Bellême était à la tribune. Je l'attends ici... Voilà un admirable buste.

VENCE

Oui, c'est un bronze historique. C'est celui qui fut donné par l'Empereur, au Comte Martin de l'Aisne avant sa disgrâce.

LA RIVIÈRE

Martin de l'Aisne, le grand'père du Comte Martin actuel?

LOYER

Il fut disgracié le vieux Martin de l'Aisne? Par quel gouvernement? Il les a servi tous.

VENCE

Voici l'histoire: elle est dans les mémoires du temps. En 1813, il fit partie de la majorité qui approuva le rapport dans lequel M. Lainé donnait, un peu tard, des leçons à l'Empire. Le 1er janvier 1814, il accompagna ses collègues aux Tuileries, l'Empereur les accabla de colère et de mépris. Puis saisissant au hasard le Comte Martin par les épaules, il le secoua, le traîna en s'écriant: « Votre Lainé est un méchant homme... On lave son linge sale en famille... » Et tordant dans sa main, le collet brodé du député de l'Aisne, il menaça de les faire tous fusiller comme agents de l'étranger.

LA RIVIÈRE

C'est superbe.

GARAIN

Ce Comte Martin qui parvint aux plus hauts emplois, est le grand'père de notre éminent collègue, le fondateur d'une de ces grandes familles parlementaires que les différents régimes de ce siècle préparaient à la République.

VENCE

D'avoir senti sur son épaule la main du Corse, le Comte Martin resta tremblant et bègue toute sa vie. Il mourut sénateur de Napoléon III, laissant un fils agité du tremblement héréditaire. Ce fils, qui épousa Mlle de Bellême, est le père du Comte Martin actuel. Et... l'observateur attentif... *(plus bas)* découvre encore sur l'épaule de notre ami, que le Sénat applaudit en ce moment, la marque de la griffe, les secousses de la vieille peur, une sorte de frémissement craintif, tout au moins une sage timidité très convenable à un homme d'Etat.

LA RIVIÈRE

Après trois générations!... Il nous faudrait un Napoléon *(un froid)*. Je me place principalement au point de vue militaire.

SCÈNE DIXIÈME

LES MÊMES, THÉRÈSE, MISS BELL

THÉRÈSE

Messieurs, pardon encore. Mais nous voici cette fois pour tout de bon.

MISS BELL

De quoi parliez-vous, général ? Vous avez l'air ému.

VENCE, *montrant le buste.*

Nous parlions de lui.

MISS BELL

De Napoléon ! Oh ! je ne puis dire ce que je pense de lui.

THÉRÈSE

Dites.

MISS BELL

Je dirai qu'il est comparable seulement à un autre français, à M. Ponson du Terrail, parce qu'ils ont tous les deux amusé les générations par des aventures extraordinaires. Mais M. Ponson du Terrail les a amusées avec innocence. C'était un plus grand homme.

LA RIVIÈRE

Je n'aime pas la guerre, ou du moins, je l'aime, mais je la condamne. Elle est épouvantable. Toutefois, il est vrai de dire que les hommes ne vivent pas seulement de pain. Il leur faut de la gloire.

GARAIN

La gloire n'absout pas le crime... Il y a un principe, un un principe absolu. C'est que les hommes doivent être jugés sur leurs actions !

THÉRÈSE

Et les femmes, M. Garain, les jugez-vous sur leurs actions ?

GARAIN

Oui, madame.

THÉRÈSE

Et comment savez-vous ce qu'elles font ?

MISS BELL

Et puis M. Garain, la même raison peut faire faire des actions très différentes. Certaines ont notre air, notre visage : ce sont nos filles. D'autres ne nous ressemblent pas du tout.

THÉRÈSE

Vous avez raison, Vivian. Il y en a qui ne vous ressemblent pas du tout... Des petites négresses que l'on a eu en dormant... Ah ! voici mon mari.

SCÈNE ONZIÈME

LES PRÉCÉDENTS, MARTIN BELLÊME

GARAIN

Eh bien ?

MARTIN BELLÊME

Merci, mes chers amis, merci. Tout va bien. On m'a écouté avec sympathie. Miss Bell, je suis honoré de vous recevoir chez moi. Le ministère a obtenu à l'unanimité l'ordre du

jour pur et simple qu'il réclamait. Mais nous avons la majorité latente.

GARAIN, *bas.*

Vous avez exactement développé le thème que je vous avais indiqué?

MARTIN, *bas.*

Oui, vous verrez.

GARAIN

C'est bon! Le Ministère victorieux et affaibli viendra tomber à la Chambre. Nous pouvons le renverser sur l'impôt global avec la gauche, ou sur les caisses des écoles avec la droite. Nous n'avons qu'à choisir.

MARTIN

Le concours de la droite a cela d'avantageux qu'il est pour ainsi dire gratuit. La droite ne demande rien.

LOYER

On lui a tout donné, tout livré.

GARAIN

C'est possible mais elle ne nous demandera pas un seul portefeuille. Tandis que les radicaux en réclameront les trois-quarts. C'est à considérer.

MARTIN

J'ai, comme vous me l'aviez demandé, prié Berthier d'Aizelles de venir nous retrouver tout à l'heure.

GARAIN, *à Thérèse.*

Pardonnez-nous, madame, de traiter les austères sujets dans un salon où l'on ne devrait parler que de poésie et d'art. Je suis vraiment confus...

THÉRÈSE

Faites donc! messieurs, vous ne m'ennuyez pas du tout. Quand j'étais petite fille, je m'amusais beaucoup à voir les garçons jouer au chat perché. J'aurais voulu jouer avec eux. Mais il paraît que ce n'était pas convenable. Je les regardais avec admiration. Les uns grimpaient sur les bancs du jardin et sur les marches du perron, les autres en descendaient. C'était un grand va et vient de chats perchés et de chats par terre. On poussait des cris de triomphe et des cris de désespoir et l'on recommençait. C'est tout aussi intéressant ce que vous faites là, messieurs, je vous assure.

MARTIN

Je vois que nous ne trouvons pas grâce devant le scepticisme de ces dames. Voulez-vous, messieurs, en attendant notre collègue, passer dans mon cabinet. A tout à l'heure.

Sortent Martin, Loyer et Garain.
Schmoll les suit.

SCÈNE DOUZIÈME

THÉRÈSE, MISS BELL, SCHMOLL, VENCE

VENCE

Je voulais, chère madame, vous demander la permission de vous amener aujourd'hui mon ami Dechartre. Il va quitter Paris pour assez longtemps — et vous savez combien je tiens à vous le présenter. Il a du talent et vous serez étonnée de l'agrément de son esprit.

MISS BELL

Oh! oui, Darling! M. Dechartre est un sculpteur qui a fait des médaillons très beaux. Je crois qu'il est plus célèbre en Angleterre qu'en France.

VENCE

Je le connais depuis l'enfance et je sais ce qu'il vaut. On le croit malveillant et chagrin. C'est un passionné et un timide. Je lui ai écrit de m'attendre à son atelier. Et, si vous me le permettez, je vais l'y chercher pour le mettre à vos pieds. Je crois qu'il vous plaira.

THÉRÈSE

Qu'en savez-vous?... Enfin... allez!... *(Vence sort)* Vous ne dînez pas avec nous, général?

LA RIVIÈRE

Je ne peux pas, madame.

SCÈNE TREIZIÈME

THÉRÈSE, MISS BELL

MISS BELL

Oh! chérie, maintenant que je vous ai vue tenant en souveraine gracieuse votre cour dans votre palais, je me sens confuse de vous avoir offert une cellule à Fiesole. Pourtant je vous l'offre encore. Venez dans mon ermitage, comme jadis les reines visitaient les pauvres filles de Saint-François. Vous y découvrirez la beauté du ciel et des collines et vous m'instruirez de plusieurs choses. J'ai beaucoup de confiance en vous, chérie, et je vais vous le montrer tout de suite en vous demandant un conseil.

THÉRÈSE

Oh! pas cela! Donner un conseil, déterminer les gens à agir d'une certaine façon, mais c'est prendre une responsabilité terrible. C'est faire de la destinée. Je trouve cela plus grave que de faire un enfant. Il ne faut pas me demander de conseils, ma chérie.

MISS BELL

Oh! si, il le faut. Je vous demande un conseil parce que vous êtes raisonnable.

THÉRÈSE

Oui, je suis raisonnable. Et ce n'est peut-être pas le plus beau de mon affaire. Une femme, après tout, n'a de raison que celle qu'on ne lui a pas fait perdre. Et je me demande parfois si la raison ce n'est pas meilleur à perdre qu'à garder.

MISS BELL

Je sais que vous avez beaucoup de raison, my love, et ce que vous me dites ne me fait pas changer d'avis. Vous êtes raisonnable comme M. Sadler est violoniste. Il joue un peu faux, quand il veut. Et vous aussi, quand vous ne raisonnez pas tout à fait juste. c'est que vous vous donnez un plaisir de virtuose. Aussi je veux vous demander un conseil. Mais je suis embarrassée pour m'exprimer, à cause du sujet. Et je voudrais bien être aidée. Ce serait pour moi très agréable si vous pouviez deviner... le sujet. Vous ne pouvez pas deviner?...

THÉRÈSE

Oh! mon Dieu, peut-être que si... mais voilà, je ne veux pas.

MISS BELL

Je vais donc vous dire moi-même la chose. Mais elle est difficile pour moi. Avez-vous lu Rabelais, my love? Non? Je crois qu'en France, les femmes ne le lisent pas. Eh bien, dans le *Pantagruel* Panurge demande s'il doit se marier, et on se moque de lui. Je suis tout aussi ridicule que Panurge, puisque je vous fais la même question. Dois-je me marier?

THÉRÈSE

Oh! ne me demandez pas cela, chérie. Je ne sais pas, je ne sais pas.

MISS BELL

Je vous en prie, répondez-moi.

THÉRÈSE

Je n'ai rien à vous dire. Vous savez que je ne pense pas beaucoup de bien du mariage.

MISS BELL

Mais il ne faut pas penser la même chose de tous les mariages. Quand on a bien examiné les circonstances, choisi la personne...

THÉRÈSE

Mais est-ce qu'on choisit quelque chose ou quelqu'un dans cette entreprise-là, ma chérie? Est-ce qu'on sait? Est-ce qu'on peut? Le mariage, c'est le destin. Est-ce qu'on choisit le destin.

MISS BELL

Mais enfin, n'êtes-vous pas une femme heureuse, darling?

THÉRÈSE

Oui, oui, je suis une femme heureuse, mais je vous assure qu'il y a six ans on ne m'a rien donné à choisir. Ceux qui m'aimaient le mieux ont considéré des convenances, des avantages extérieurs et n'ont vraiment pas imaginé qu'il y eut autre chose. Il s'est trouvé que M. Martin Bellême n'était pas insupportable. Il est très laborieux et ses travaux ne lui ont jamais laissé grand loisir depuis le jour où l'on unit nos destinées... comme on dit dans les sermons... Certainement je suis heureuse, Vivian... Mais il ne faut pas prendre exemple sur moi.

MISS BELL, *très gênée.*

Ne pensez-vous pas pourtant, Thérèse, que nous voulons être aimées?

THÉRÈSE

Oui, nous voulons être aimées!... Mais voilà, c'est une grande folie de vouloir mêler l'amour à des combinaisons et à des intérêts qui n'ont rien à voir avec lui.

MISS BELL

Oh! Thérèse, peut-on dire que l'amour n'a rien à voir avec le mariage. Oh!... Et comment imaginer le bonheur pour une femme en dehors du devoir?...

THÉRÈSE

Oui, le devoir! Mais voilà, c'est le diable pour le découvrir, le devoir! C'est comme le hérisson de Miss à Joinville. Nous passions la soirée à le chercher sous les meubles et quand nous l'avions trouvé, nous allions nous coucher... Il ne faut faire de mal à personne... ça, c'est sûr... Mais le reste...

SCÈNE QUATORZIÈME

LES MÊMES, LE MÉNIL, CHOULETTE

LE MÉNIL, *entrant*

Madame! *(Il s'incline.)*

THÉRÈSE

Je crois, Vivian, que vous connaissez M. Le Ménil. *(Présentations. Saluts.)* Comme vous arrivez tard.

LE MÉNIL

Vous m'excuserez, chère madame, j'ai été retenu, j'avais des affaires assez absorbantes, l'élection d'un de mes cousins au club, une visite de mon ami Caumont qui est venu m'inviter à une chasse au renard. C'est un veneur remarquable. Il a près d'Alençon un joli rendez-vous et une cave célèbre.

THÉRÈSE, *agacée.*

Ah!

MISS BELL

Vous êtes grand chasseur, monsieur?

LE MÉNIL

Oui, mademoiselle. J'aime passionnément tous les sports... Quoi de plus naturel d'ailleurs? C'est à la campagne que j'ai été élevé. *(Voyant Choulette.)* Qu'est-ce que c'est que ça?

CHOULETTE, *se retournant et regardant de Ménil avec colère.*

Cet homme m'épie. *(A Thérèse)* Madame...

THÉRÈSE, *à Miss Bell*

Monsieur Choulette, Miss Bell.

MISS BELL

Je connais monsieur Choulette qui est, avec François Villon, le plus célèbre poète français en Angleterre.

CHOULETTE

Mesdames, excusez-moi. Je vous quitte sitôt approchées, selon le conseil de l'imitation. A vrai dire, c'est M. Martin Bellême que je cherche.

THÉRÈSE

Vous le trouverez dans son cabinet avec son vieux collègue. Asseyez-vous un instant. On dit que vous fondez un journal, M. Choulette, est-ce vrai?

CHOULETTE

Oui, madame, un journal qui sera rédigé en vers, parce qu'il s'adresse au peuple. Le vers est le seul langage que le peuple aime et comprenne. Il a raison, la prose n'est qu'un jargon de sophistes. Il faudrait revenir à l'ancien usage d'écrire les lois en vers. Elles en seraient bien plus respectables.

LE MÉNIL, *à part*

Mais qu'est-ce que c'est que cet homme-là?

THÉRÈSE

Ce qui me plaît en vous, M. Choulette, c'est la tranquillité avec laquelle vous exprimez vos idées.

CHOULETTE

Excusez, mesdames, ce prompt adieu... J'ai deux mots à dire à M. Martin Bellême, ainsi qu'aux membres du Sénat et de la Chambre des Députés qui peuvent se trouver en ce moment près de lui. C'est urgent et d'une extrême importance.

THÉRÈSE

Qu'est-ce que vous pourrez bien leur dire?

CHOULETTE

Ceci simplement: « Messieurs, renoncez aux grandeurs apparentes qui ne sont qu'hypocrisie et vanité. Dépouillez-vous, soyez humbles, soyez doux, soyez pauvres, et vous aurez la puissance véritable. Vous, M. Martin Bellême,

quittez vos biens, votre maison, votre femme. Venez avec moi. Nous irons mendiant le long des routes. Nous annoncerons la justice et la vérité... Nos paroles trouveront les cœurs des hommes. Par de tels moyens, nous établirons l'anarchisme chrétien, qui est le royaume de Dieu sur la terre. » Voilà, madame, la proposition que je vais faire à ces messieurs.

THÉRÈSE

Croyez-vous qu'ils l'examineront?

CHOULETTE

Je l'ignore. Mais ils ne sauraient mieux faire. Mon projet est essentiellement pratique. On peut me refuser tout, excepté une vue très nette des situations. *(Il sort.)*

THÉRÈSE, *à Vivian*

Chérie, il faut que je vous montre Joinville. Vous l'aimerez.

LE MÉNIL

C'est en effet un admirable domaine. Le château, quoiqu'ancien, est très confortable, et les écuries sont parmi les plus belles de France.

SCHMOLL, *entrant*

Je viens de rédiger la petite note destinée au Ministre... J'ai cru bon d'en faire quelques copies. M. Garain n'est pas là? Je la lui enverrai. *(Il en présente une à Thérèse.)* Je vous présente mes devoirs, madame. *(Fausse sortie.)* Mais j'y songe; Miss Bell, Mme Martin Bellême vous a-t-elle fait admirer la merveille de sa collection, le petit Eros funéraire de Myrrhina. C'est une pièce incomparable que j'ai offerte à la Comtesse après l'avoir présentée à l'Institut. Venez, venez voir... *(A Mme Martin)* Vous permettez, madame, que je

conduise mademoiselle à la galerie. *(En sortant)* Je vais vous montrer aussi un miroir grec dont j'ai publié l'inscription. Il y a sur ce miroir un hermaphrodite.

SCÈNE QUINZIÈME

THÉRÈSE, LE MÉNIL

LE MÉNIL, *s'approchant de Thérèse.*

Pourquoi n'êtes-vous pas venue hier?

THÉRÈSE, *après un temps sans répondre.*

C'est pour parler de chasse que vous êtes resté au club jusqu'à présent?

LE MÉNIL

Répondez-moi, Thérèse. Je vous ai attendue toute la journée, chez nous. J'ai craint que vous ne soyiez souffrante.

THÉRÈSE

Non.

LE MÉNIL

Pourquoi me répondez-vous ainsi, Thérèse? Expliquez-vous, vous ai-je offensée sans le savoir?

THÉRÈSE

Non, mon ami, vous ne m'avez pas offensée. Vous me demandez pourquoi je ne suis pas venue. Je ne sais plus. Je n'ai pas pu. On ne peut pas toujours.

LE MÉNIL

Si vous saviez le chagrin que vous m'avez fait! J'ai passé de tristes heures à songer à vous, à nos souvenirs d'il y a

deux ans, au temps de Joinville. Avez-vous oublié? Oh! Thérèse, c'était si rare de s'aimer comme nous nous aimions.

THÉRÈSE

Rare, je ne sais pas, mais je crois que vous m'aimiez.

LE MÉNIL

Et vous?

THÉRÈSE

Moi aussi je vous aimais.

LE MÉNIL

Et vous m'aimez toujours... Vous ne répondez pas.

THÉRÈSE

Ah! vous partez? Pour la chasse?

LE MÉNIL

Oui, cette chasse au renard dont je parlais. Caumont compte sur moi.

THÉRÈSE

C'est une chose qui ne peut pas se retarder?

LE MÉNIL

Oh! non, la peau du renard ne vaudrait plus rien dans un mois. Je vous en rapporterai de très belles.

THÉRÈSE

Qu'est-ce que vous voulez que j'en fasse?

LE MÉNIL

On en fait de très jolis tapis.

THÉRÈSE

Ah!

LE MÉNIL

Ce départ vous contrarie. Vous voudriez que j'y renonce?

THÉRÈSE

Et si je le voulais?

LE MÉNIL

Je vous sacrifierais volontiers ce petit plaisir. *(Un temps.)* Mais je viens de m'engager... j'ai promis.

THÉRÈSE

Ah! si vous avez promis.

LE MÉNIL

N'est-ce pas?... Même dans les petites choses, une promesse est une promesse. Et puis, me trouvant près de Semanville, j'irai voir ma tante de Lannoix. Il y a là-bas une réunion de famille... Elle a près d'elle ses deux filles et ses trois nièces avec leurs maris. Elles sont toutes les cinq jolies, gaies, charmantes et irréprochables.

THÉRÈSE

Mes compliments.

LE MÉNIL

Je n'y resterai que deux jours.

THÉRÈSE

Mais mon ami, restez-y tant que cela vous fera plaisir. Je serais désolée que vous abrégiez à cause de moi un séjour si agréable.

LE MÉNIL

Mais vous, Thérèse?

THÉRÈSE

Moi, je me tirerai d'affaire. *(Un temps.)* C'est vrai que ce n'est jamais bien prudent de laisser une femme seule.

LE MÉNIL

Thérèse, vous m'aimez?

THÉRÈSE

Oh! je vous assure que je n'en aime pas un autre!

LE MÉNIL

Que voulez-vous dire?

THÉRÈSE

Rien. Je pense que nous sommes séparés tout l'été, que l'hiver, vous vivez dans votre famille la moitié du temps et que si l'on doit se voir si peu, ce n'est plus la peine de se voir du tout.

LE MÉNIL

Thérèse, je vous aime et vous m'aimez, je le sais. Pourquoi voulez-vous me tourmenter? Vous avez depuis quelque temps des duretés vraiment pénibles.

THÉRÈSE

Que voulez-vous, c'est dans le sang. Je tiens de mon père. Je suis une enfant de parvenu ou de conquérant, c'est la même chose. Nous sommes des gens intéressés, nous. Mon père a voulu gagner de l'argent, posséder ce qui se paye c'est-à-dire tout... Moi, je veux gagner et garder... quoi? Je n'en sais rien... le bonheur que j'ai... ou que je n'ai pas. Je suis cupide à ma manière, cupide de rêves, d'illusions! Oh! je sais bien que tout cela ne vaut pas la peine qu'on prend, mais c'est la peine qui vaut, parce que ma peine, c'est moi,

c'est ma vie. Je suis âpre à jouir de ce que j'ai. Je ne veux pas perdre, je suis comme papa. Je réclame ce qu'on me doit. Et puis... Et puis je ne peux pas être seule.

LE MÉNIL

Vous savez bien, Thérèse, que je veux vous être agréable en tout. N'ayez donc pas de caprice avec moi.

THÉRÈSE

Et pourquoi n'en aurais-je pas avec vous? Si je me suis laissée prendre, ou... donnée, ce n'était pas par raison bien sûr, ni par devoir, c'était... par caprice. Le mot vous fâche, mon ami? Mettons que c'était par amour. Et vraiment c'était de bon cœur et parce que je sentais que vous m'aimiez. Mais l'amour doit être un plaisir et si je n'y trouve pas la satisfaction de ce que vous appelez mes caprices, et de ce qui est mon désir, mon amour même, je n'en veux plus, j'aime mieux rien. Vous êtes étonnant! Mes caprices! Est-ce qu'il y a autre chose dans la vie? Votre chasse au renard, ce n'est pas un caprice.

LE MÉNIL

Eh bien, si vous l'exigez, j'écrirai à Caumont et même à ma tante de Lannoix.

THÉRÈSE

Oui, je crois que vous le feriez. Mais ne le faites pas, mon ami, je n'y tiens plus.

LE MÉNIL

Comme vous me répondez! Qu'est-ce que vous avez, mon Dieu! Qu'est-ce que vous avez?

THÉRÈSE

Ce que j'ai? Rien du tout. *(Elle va à Miss Bell, qui rentre.)*

SCÈNE SEIZIÈME

LES MÊMES, MISS BELL, *puis* VENCE, DECHARTRE

MISS BELL

Oh! Thérèse, M. Schmoll m'a fait des madrigaux d'une grâce antique. L'anthologie a refleuri sur ses lèvres devant le petit Eros. C'est un agréable vieux savant. Il m'a montré comme il était injuste qu'il fut si petitement décoré et si peu logé aux frais de l'Etat.

LE MÉNIL

Il est de ces gens qui trouvent toujours à se plaindre et que la vie ne satisfait jamais.

THÉRÈSE

Y en a-t-il donc qu'elle satisfait?

LE MÉNIL

Evidemment... Vous plaisantez?

THÉRÈSE

Et vous êtes de ceux-là?

LE MÉNIL

Mais, oui, je l'avoue. On dirait que vous me le reprochez.

THÉRÈSE

Moi? Ah! Dieu non!

(Le Ménil boudeur s'assied et reste silencieux. Rentrent Vence et Dechartre.)

VENCE

Chère madame, je vous présente mon ami Jacques Dechartre. Je suis très fier de vous amener cet homme farouche. *(Saluts. Présentations.)* Miss Vivian Bell, M. Dechartre.

MISS BELL

Je suis heureuse de vous voir parce que je vous admire et que vous aimez ce que j'aime. Monsieur Dechartre est un Florentin de l'âge d'or.

THÉRÈSE

Et je vous assure, monsieur, que c'est ce que Miss Bell trouve de plus beau... Vence m'a dit que vous retourniez en Italie.

DECHARTRE

Oui, madame, dans quelques jours. Je vais faire des études à Ravenne et à Venise.

MISS BELL

Et vous viendrez à Florence, voulez-vous?

DECHARTRE

Oui, je veux bien, mademoiselle. Mais je ne voudrais pas que j'irai tout de même. L'attrait est plus fort que ma volonté.

MISS BELL

Ah! Thérèse, venez aussi. C'est maintenant, aux premiers souffles du printemps, qu'il faut vivre à Florence. L'air y est tout parfumé de roses et comme argenté, le soir, du son des cloches.

THÉRÈSE, *à Dechartre.*

Que faites-vous en ce moment? Travaillez-vous à un buste, à une figure?

DECHARTRE

Oui... je travaille...

MISS BELL

Alors vous avez une grande joie!...

DECHARTRE

Oh! non!

MISS BELL

Mais le contentement d'avoir réalisé la beauté.

DECHARTRE

Je ne l'ai jamais senti.

THÉRÈSE

C'est vrai?...

VENCE

Oh! vous pouvez le croire. Il est sincère. Ni son talent, ni ses succès ne lui ont jamais procuré le moindre plaisir.

DECHARTRE

On travaille parce qu'on n'est bon qu'à cela. Mais produire des œuvres, quelle tristesse et quelle vanité! Pourquoi s'efforcer de donner une forme aux rêves dans lesquels on vit? Pourquoi dire sa pensée? Que sert de s'expliquer? Qui vous comprend? Qui songe seulement à vous comprendre?

THÉRÈSE

Vous seriez très blâmable, monsieur Dechartre, de ne pas faire de belles statues. Mais je crois, comme vous, que les âmes sont impénétrables aux âmes, et qu'au milieu des êtres qui nous entourent nous sommes seuls, seuls quand nous pensons, seuls quand nous aimons, toujours seuls au monde. C'est ce qui explique des tristesses dont on ne savait pas la cause.

DECHARTRE

Vous avez éprouvé cela, madame.

THÉRÈSE

Pourquoi pas?

DECHARTRE

Parce qu'il me semble — c'est sans doute une illusion — mais il me semble que vous devez être pour vous-même une compagnie aimable, que vous devez sentir votre propre charme et que vous trouvez de la volupté à vivre avec vous-même.

MISS BELL

My love, c'est joli ce qu'il dit monsieur Dechartre. Le charme que vous inspirez, il veut que vous l'éprouviez. Il est sauvage; mais il est français, et il sait très bien dire les galanteries.

DECHARTRE

Oh! non. Je n'essaierai jamais de la galanterie. J'y serais trop maladroit.

VENCE

C'est vrai, il n'est pas galant. Il a trop d'horreur de ce qui est banal ou seulement facile.

THÉRÈSE

Vous ne pouviez rien dire qui me disposât mieux en sa faveur. *(A Dechartre)* Puisque vous avez bien voulu venir chez moi, je vous demanderai votre avis sur un petit groupe d'enfants que je viens de trouver... Vous me direz ce que vous en pensez.

DECHARTRE

Bien volontiers, madame.

(Ils se lèvent. Elle lui montre un groupe sur une console.)

MISS BELL

Et vous, monsieur Le Ménil, vous n'allez pas voir aussi le petit groupe?

LE MÉNIL

Oh! moi, je n'entends rien aux bibelots. Mais ma tante de Lannoix, qui habite Caen, est très connaisseuse. Elle a restauré son château dans le style. C'est l'ancienne « maison de bouteille » de Jean Le Ménil, maître des comptes. La bibliothèque y est encore. Ma tante de Lannoix a voulu la mettre en ordre. Elle y a trouvé des ouvrages légers du XVIIIme siècle, ornés de gravures si libres, qu'elle les a brûlés.

THÉRÈSE

Elle est donc bête, votre tante? *(A Dechartre.)* Alors, c'est de Houdon?

DECHARTRE

Vous en êtes contente?

THÉRÈSE

Je suis surtout contente que ce soit bien.

MISS BELL, *à Vence*

Vous disiez que votre ami était farouche. Mais il est charmant. N'est-ce pas, monsieur Le Ménil?

LE MÉNIL

Je ne sais pas, je n'ai pas l'honneur de le connaître.

VENCE

Je ne l'ai jamais vu l'air si heureux.

DECHARTRE

Vous avez de belles choses, madame. Ce ne serait rien encore. Mais vous n'avez que de belles choses, et qui vous vont bien.

THÉRÈSE

Ça, ce sont mes Tanagra.

DECHARTRE

Vous sœurs aînées. Qu'elles sont bien placées chez vous! Et comme ces adorables figurines environnent joliment votre beauté.

MISS BELL, *revenant en scène.*

Darling, protégez-moi contre M. Vence. Il me conte des choses très inconvenantes et très ennuyeuses et il dit qu'il répète sa grande scène du dîner chez Mme Morlaine.

THÉRÈSE, *à Dechartre.*

Vous regardez le plafond. C'est un Tiepolo que j'ai rapporté de Venise par petits morceaux.

DECHARTRE

Ah! je le connais... J'ai été très attrapé de ne plus le trouver dans ce pauvre palais Manfredi... Je ne savais ce qu'il était devenu. Et c'est vous qui l'aviez.

THÉRÈSE

Eh! bien, vous êtes content de le retrouver.

DECHARTRE

Oui. Ce Tiepolo n'est pas un peintre bien solide. Mais il est aimable et joyeux, et il met dans ses fresques Venise avec les deux choses qui font sa beauté.

MISS BELL

Quelles sont, monsieur Dechartre, les deux choses qui font la beauté de Venise?

DECHARTRE

Sa lumière et ses femmes. Quelles jolies créatures que les vénitiennes!

LE MÉNIL

Je n'ai jamais remarqué que les femmes fussent plus belles à Venise qu'ailleurs.

DECHARTRE

Si, les filles du peuple sont merveilleusement fines. Les autres sont comme partout.

THÉRÈSE

Les autres, vous voulez dire les femmes du monde? Et vous ne les aimez pas celles-là?

DECHARTRE

Les femmes du monde? Oh! il y en a de charmantes. Quant à les aimer, c'est tout une affaire.

THÉRÈSE

Croyez-vous?

(Un temps.)

DECHARTRE, *qui s'est levé.*

Avant de quitter Paris, je viendrai, si vous le permettez, Madame, vous faire mes adieux.

THÉRÈSE

Au revoir, monsieur. *(Sort Dechartre.)*

VENCE

Eh bien, comment l'avez-vous trouvé, mon ami Dechartre? Il est charmant, n'est-ce pas?... *Un temps.)* Ce n'est pas votre avis.

THÉRÈSE

Mais si... Il a l'air d'avoir l'humeur égale. Il doit être facile à vivre.

VENCE

Pour ça, ne vous y fiez pas. C'est une imagination inquiète, tourmentée et... parfois tourmentante.

THÉRÈSE

Est-ce qu'il aime les femmes?

VENCE

Pourquoi me demandez-vous cela?

THÉRÈSE

Oh! Ce n'est pas pour un mariage.

VENCE

Oui, il les aime. C'est un égoïste, il n'y a que les égoïstes pour aimer vraiment les femmes. *(Se levant.)* Il ne me reste qu'à vous remercier de l'aimable accueil que vous lui avez fait. Au revoir, madame.

SCÈNE DIX-SEPTIÈME

THÉRÈSE, MISS BELL, LE MÉNIL
Entrent M. MARTIN BELLÊME, LOYER, GARAIN

MARTIN

En résumé, la crise est imminente, il faut se tenir prêt à toute éventualité. *(A Le Ménil.)* Bonjour, mon cher ami. Je me plaignais de ne plus vous voir. Vous dînez avec nous. N'est-ce pas, Thérèse, qu'il dîne avec nous? Je soutiens qu'il est sage de préparer la répartition des portefeuilles.

LOYER

Nous ne faisons pas autre chose depuis huit jours.

GARAIN

Voulez-vous les Colonies, mon cher collègue?

MARTIN

Hum! Les études de toute ma vie ne m'ont pas suffisamment préparé au poste que vous me faites l'honneur de m'offrir. Mon devoir est de refuser. Je suis, je dois rester financier. Je ne peux pas prendre les Colonies.

GARAIN

Voulez-vous les Affaires Etrangères?

MARTIN

J'accepte.

MISS BELL, *à Thérèse*

Darling, vous avez l'air triste. Et la tristesse vous va comme une mantille. Elle vous fait les yeux plus doux, plus grands et plus profonds. Ne pouvez-vous me dire à quelle chose triste vous pensez?

THÉRÈSE

A rien! A l'aventure d'une femme que je connais. Je croyais la comprendre et je viens de m'apercevoir que je ne la comprenais plus.

MISS BELL

Oh! Vous l'aimez et elle est malheureuse?

THÉRÈSE

Je ne sais pas.

MARTIN

Et maintenant, il faut constituer notre majorité.

LOYER

Elle est faite, notre majorité. C'est celle qui vote aujourd'hui pour le Ministère contre nous. La majorité ministérielle est toujours la même.

UN DOMESTIQUE *entrant.*

Madame la Comtesse est servie.

LE MÉNIL, *bas à Thérèse.*

M'avez-vous pardonné?

THÉRÈSE, *bas à Le Ménil.*

Oh! Dieu, oui, à fond.

LE MÉNIL, *bas à Thérèse.*

Il faut que je vous revoie... Je viens de prendre une décision. Thérèse, je ne pars pas. J'écrirai ce soir même pour me dégager.

THÉRÈSE, *bas à Le Ménil.*

Ce n'est pas la peine. *(Haut.)* Je pars à la fin de la semaine pour Florence avec Miss Bell... et M. Choulette.

RIDEAU

ACTE DEUXIÈME

La terrasse de la villa de Miss Bell sur la colline de Fiesole. A gauche, le perron de la villa. Au fond balustrade ajourée au-delà de laquelle on aperçoit le sommet des myrtes du jardin et tout le panorama de Florence au fond de la vallée. Au-delà, collines lointaines sur l'autre rive de l'Arno. Au coin à droite, fontaine jaillissant d'un socle sur lequel se trouve un petit faune antique de pierre, qui danse en jouant de la flûte. Sur le socle lierres et clématites. Arbustes taillés à l'italienne. Un banc de pierres.

A droite, entre la balustrade et la toile de fond, petite colline avec chemin praticable qui passe au pied de la terrasse de manière qu'on voit à mi-corps les gens qui passent.

C'est le premier jour du printemps. Lianes fleuries et buissons roses. La scène se passe de quatre à cinq heures du soir.

A gauche, guéridon et sièges rustiques.

SCÈNE PREMIÈRE

MISS BELL, THÉRÈSE

(Thérèse, accoudée à la terrasse, regarde Florence. Miss Bell, à une petite table, à gauche, écrit et dessine)

MISS BELL

N'est-ce pas, Darling, vous ne vous lassez pas de regarder? Oh! je ne peux pas dire... je ne sais pas dire, mais ce que vous voyez est unique au monde.

THÉRÈSE

Oui, chérie, unique au monde. Le soleil du printemps répand ses roses jaunes, et la coupe de Florence est toute fleurie.

MISS BELL

(Cloches.) Entendez-vous? les cloches chantent joyeusement dans les clochers pleins de colombes. Je préfère à toutes les musiques le son des cloches, qui sonnent pour nos douleurs passées et pour nos joies.

THÉRÈSE

Chérie, les cloches ne sonnent jamais aux vraies joies, ni aux vraies douleurs. Ce sont d'honnêtes fonctionnaires qui ne connaissent que les sentiments officiels.

MISS BELL

Oh! Darling! Vous vous trompez beaucoup! Les cloches sont dans le secret des âmes, elles savent tout. Ce sera fête, demain, my love, et c'est déjà fête aujourd'hui. Florence, qui a un lys rouge pour emblême, restaure cette année un usage ancien. La ville de la fleur célèbre la fête de la fleur. Cela s'appelle *primavera*, et cela vous plaira, à vous qui aimez les fleurs. Car vous les aimez beaucoup je sais.

THÉRÈSE

Oui, je les aime, pour leur beauté... et puis pour autre chose.

MISS BELL

Pour quelle autre chose?

THÉRÈSE

Eh! bien, je crois qu'elles sentent de la joie et de la douleur, qu'elles souffrent comme nous, qu'elles souffrent des blessures

qu'on leur fait, qu'elles souffrent la soif, qu'elles souffrent pour mourir. Et je les plains parfois, quand j'y pense.

MISS BELL

Oh! vous croyez que les fleurs sentent de la joie et de la douleur. Je le crois aussi...

THÉRÈSE

Elles sont de chair, comme nous.

(Elle s'assied.)

MISS BELL

Tout à l'heure, la procession va monter les rampes de la colline. Vous verrez le clergé de Fiesole avec les bannières et les croix, un petit Saint-Jean tout nu dans la toison d'une brebis et M. Choulette avec un gros cierge à la main.

THÉRÈSE

Choulette?

MISS BELL

Oui, il m'a dit qu'il suivrait la procession. Il a une grande ferveur religieuse, M. Choulette?

THÉRÈSE

Oui *(souriant.)* Il vient de fonder un nouveau tiers ordre de Saint-François. Vence m'a raconté les origines de cette œuvre. Elles sont extraordinaires.

MISS BELL

Oh! darling, contez-les moi. Je serai si contente!...

THÉRÈSE

Voici donc la légende. Cet hiver, M. Choulette rencontra chez un liquoriste une malheureuse fille, qu'il aima parce qu'elle était humble. Elle se nommait Maria. Choulette l'appela sa sœur et lui baisa les mains. Il la mena en cheveux

et en taille dans les cafés du quartier latin, ils burent et ils pleurèrent ensemble. Il la regardait comme la sainte qui expiait les péchés du peuple. Un jour, il alla lui faire visite. On n'ouvrit pas, il sonna longtemps et le pied de biche avec le cordon lui resta dans la main. Comme il a le sens du mystère, il comprit tout de suite que le cordon ne s'était pas détaché sans la permission des puissances spirituelles. Et, ayant médité, il en ceignit ses reins. Il connut ainsi qu'il était choisi pour ramener à sa pureté première le tiers ordre de Saint-François. C'est une histoire édifiante.

MISS BELL

Oh! merci, Darling, de me l'avoir contée. J'en ferai un poème d'une grande tristesse.

THÉRÈSE

Ces pins noirs sur les collines blanches, qu'on voit dans tous les vieux tableaux de sainteté et qui ferment l'horizon... Cela fait comme un paysage immortel.

MISS BELL

Oh! vous parlez comme M. Dechartre. Vous parlez tout à fait comme M. Dechartre. Que j'ai été contente de le voir venir ici en même temps que vous. C'est le guide qu'il vous fallait. Il vous a fait connaître et aimer ces choses. En un mois, il vous a rendue tout à fait florentine. Il vous parle avec une si douce ardeur! Il vous a tout de suite persuadée.

THÉRÈSE

Mais je ne lui trouve pas une ardeur si douce! Son enthousiasme est impérieux. Il faut qu'on aime ce qu'il aime. Et si je ne comprends pas tout de suite, il se fâche.

MISS BELL, *souriant.*

Oh! il ne veut pas vous déplaire, Darling, il ne le veut pas. *(Un temps.)* Avez-vous des nouvelles de Paris, my love?...

THÉRÈSE, *indifférente.*

Non... J'ai reçu une lettre de M. Le Ménil qui me prie de le mettre à vos pieds. Il m'écrit que la durée de mon séjour ici l'étonne, que Florence est une mauvaise station d'hiver, et que je dois bien m'ennuyer.

MISS BELL

M. Le Ménil est un homme accompli. Mais je pense qu'il n'a pas un grand fonds d'amour pour les arts. *(Elle s'assied et se remet à écrire ou à dessiner.)*

THÉRÈSE

Si, mais il l'a tout dépensé en une fois. Il a acheté ce jour-là, chez Goupil, un petit Cuirassier à l'aquarelle. Il aime cette œuvre d'art; il n'aime que celle-là. Je crois qu'il n'en aimera jamais d'autres.

MISS BELL

Darling, lui avez-vous écrit à M. Le Ménil?

THÉRÈSE

Pas encore.

MISS BELL

Oh! c'est mal! Dites-lui bien, quand vous lui écrirez, que je suis sensible à son bon souvenir. C'est un très correct et honnête homme. Et un esprit solide; n'est-ce pas, darling, que M. Le Ménil est un esprit solide, un ami sûr.

THÉRÈSE

Oui.

MISS BELL

J'estime cela beaucoup.

THÉRÈSE

Oui, mais ils sont exaspérants ces gens toujours sûrs d'eux-mêmes... et des autres.

MISS BELL

Alors, vous ne regrettez pas trop Paris.

THÉRÈSE

J'y pense si peu que je me suis réveillée l'autre nuit toute surprise d'avoir rêvé que j'étais à Paris. J'ai revu dans ce rêve des choses auxquelles je ne pensais plus, des choses qui étaient tout à fait sorties de mon âme. C'est étrange qu'un songe nous rappelle ce que nous avions oublié!

MISS BELL

Non, darling, ce n'est pas étrange. Nous rêvons le plus souvent aux choses oubliées ou négligées. Le songe est parfois le reproche des êtres abandonnés.

THÉRÈSE

Vous croyez. *(Un temps.)*

(Elle se lève.)

MISS BELL

Oh! vous pouvez regarder. Ce sont des vers. Les vers aiment qu'on les regarde. Ce sont des vers composés sur le modèle des chansons populaires de notre pays.

THÉRÈSE, *lisant*

Elle jeta la pierre blanche
A l'eau du lac bleu;
La pierre dans l'onde tranquille
sombra peu à peu.
Alors la jeteuse de pierres

Eut honte et douleur
D'avoir mis dans le lac perfide
Le poids de son cœur.

(Parlé.) C'est un symbole, Vivian; expliquez-le moi.

MISS BELL

Pourquoi expliquer? Une image poétique doit avoir plusieurs sens. Mais il y en a une très claire, my love, c'est qu'on ne doit pas se débarrasser légèrement de ce qu'on a mis dans son cœur.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, CHOULETTE

MISS BELL

Voici M. Choulette habillé comme un berger des nativités. Monsieur Choulette, qu'est-ce que c'est que ce cordon? Monsieur Choulette est-il vrai que vous fondez un ordre religieux?

CHOULETTE

Il m'est revenu, madame, que M. Vence allait semant dans les salons que mon cordon était un cordon de sonnette,... et de quelle sonnette! Ce sont des inventions misérables. Mon cordon, madame, est symbolique. Il est représenté par un simple fil qu'on porte sous les vêtements, après qu'un pauvre l'a touché, en signe que la pauvreté sauvera le monde. Il n'y a de bien qu'en elle. Et depuis que j'ai reçu le prix des *Blandices*, je me sens injuste et dur. J'ai quelques-unes de ces cordelettes mystiques dans mon sac de voyage. J'y porte également les œuvres de M. de Maistre, des chemises et diverses autres choses.

MISS BELL

Monsieur Choulette, viendrez-vous aujourd'hui avec nous au Pitti? Pourquoi ne voulez-vous pas venir voir des tableaux, pourquoi?

CHOULETTE

Mesdames, pendant que vous vous occupez de vaines images, je demeure dans la vie et dans la vérité. Près de Sainte-Marie-Nouvelle j'ai vu un vieux savetier coudre des chaussures grossières. J'ai senti qu'il avait le cœur simple. Je lui ai demandé de m'apprendre à faire des souliers et à vivre sans désirs. Il me l'a promis. Je ferai des souliers et je n'aurai plus de tristesse. Car seuls le désir et l'oisiveté nous rendent tristes. Vous n'avez pas la gaieté. Vous n'avez pas la joie véritable, madame Martin-Bellême.

THÉRÈSE

Est-ce qu'il faut que je fasse des souliers, monsieur Choulette?

CHOULETTE

Le moment n'est pas encore venu.

(Miss Bell va dessiner au bord de la terrasse. Un temps.)

CHOULETTE, *se rapprochant de Thérèse.*

Ce que j'éprouve près de vous est singulier... singulier et très fort.

THÉRÈSE

Monsieur Choulette, quand commencez-vous à réformer le monde?

CHOULETTE

...singulier et très fort... Ecoutez-moi, je sais que je n'ai rien pour plaire à une femme. Je ne suis pas beau, je ne suis pas élégant.

THÉRÈSE

Mais si! mais si! vous êtes très bien... Comment donc! monsieur Dechartre me disait hier que, pour avoir l'air d'un demi-dieu, il ne vous manquait que des pieds de bouc et un front cornu.

CHOULETTE

Ecoutez... Je suis laid, bizarre, sauvage, un peu monstrueux. Personne ne soupçonnera rien. Je ne vous compromettrai pas.

THÉRÈSE

Monsieur Choulette, vous êtes un grand artiste et vous vous amusez en ce moment à imiter un bien vilain homme.

CHOULETTE

Je suis laid, mais j'ai de la force et du génie. Je vous aime. *(Il lui prend la taille.)*

THÉRÈSE, *se dégage avec facilité très tranquillement.*

Vous avez de l'inattendu.

CHOULETTE

Allons dans votre chambre.

THÉRÈSE

Monsieur Choulette, je vous assure que ces choses-là ne se font pas comme vous croyez. Vous vous méprenez tout à fait, tout à fait.

CHOULETTE

Vous ne me comprenez pas. Je ne vous demande pas d'être toute à moi. Je n'exige pas que vous changiez vos habitudes, que vous quittiez personne. Je vous demande seulement... une ivresse passagère.

THÉRÈSE

Ah! vous êtes accommodant. C'est une justice qu'il faut vous rendre... Monsieur Choulette, Miss Bell vous appelle.

CHOULETTE, *hargneux.*

Enfin, vous ne me direz pas que vous n'avez pas un amant!...

THÉRÈSE

Non, monsieur Choulette, non, je ne vous le dirai pas.

CHOULETTE

Prenez garde, madame, vous m'avez rendu méchant. Le désir...

MISS BELL, *revenant.*

Oh! il ne faut pas détruire le désir, monsieur Choulette. Il ne le faut pas. Le désir et l'espérance sont les deux ailes qui nous portent à travers la vie. Nous vivons dans l'attente de ce que Demain, Demain, roi du pays des Fées, apportera dans son manteau semé de fleurs et d'étoiles.

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, DECHARTRE

DECHARTRE

Bonjour Miss Bell, bonjour madame.

MISS BELL

Vous venez nous annoncer le printemps, monsieur Dechartre.

DECHARTRE

La colline est toute parfumée de cytises. Mon cocher, qui avait noué des primevères à son fouet, semblait fouetter ses bêtes avec des fleurs. Ce qui me donnait l'illusion que nous étions revenus à l'âge d'or.

MISS BELL

Oh! l'âge d'or revient véritablement. Demain nous nous coifferons de chapeaux de fleurs et nous danserons sur l'herbe nouvelle. *(A Thérèse.)* N'en avez-vous pas de joie, Thérèse?

THÉRÈSE, *un peu triste.*

Si... j'en ai...

MISS BELL

Pourquoi dites-vous avec tristesse que vous avez de la joie?

THÉRÈSE

Mais, délicieuse petite Miss Bell, vous croyez donc que la joie est toujours gaie?...

DECHARTRE, *à Thérèse.*

C'est vrai qu'il y a des joies anxieuses et graves, presque tristes. Ce sont les plus grandes. *(Bas)* Je les ai près de vous.

CHOULETTE, *répondant à Thérèse.*

Parlons mieux. Il n'y a de joie que dans l'innocence. Ainsi moi, du fond de mes misères, je suis joyeux, parce que j'ai l'âme pure. Je suis chaste, en dépit de quelques défaillances momentanées.

DECHARTRE, *bas à Thérèse.*

Ce Choulette a toutes les hypocrisies ensemble. Celles du vice et celles de la vertu.

THÉRÈSE, *de même.*

Son âme est d'une laideur pittoresque.

MISS BELL

Ne vous vantez pas trop, monsieur Choulette. Monsieur Paul Vence dit vous avoir rencontré sur le boulevard Saint-Michel avec des demoiselles...

(Elle cherche.)

THÉRÈSE

En cheveux... et en camisole.

CHOULETTE

On peut recueillir la graine des calomnies semées par M. Vence et me la jeter à poignées. Je ne m'en garderai pas. Mais ne jugez pas avec légèreté celles que vous appelez des demoiselles et qui sont des malheureuses. Celles-là sont plus près du ciel que les femmes... honnêtes. Elles ont perdu la superbe et dépouillé l'orgueil. En s'asservissant à l'amour brutal, elles se sont privées de toute volupté. Elles sont devenues par avance des pénitentes. Méditez ces pensées tandis que je vais me préparer à suivre la procession.

(Il sort.)

(Miss Bell, occupée à peindre, tourne le dos à Thérèse et à Dechartre. Un temps très long.)

THÉRÈSE

Il y a de la paresse et de l'oubli dans l'air. Vous ne trouvez pas?... Les gens de ce pays ont raison de dire qu'il faut cueillir les heures comme de beaux fruits. Je quitterai à regret ma colline de fleurs.

DECHARTRE, *consterné.*

Vous allez partir?...

THÉRÈSE

Vous en êtes surpris...

DECHARTRE

Je n'y avais pas pensé.

THÉRÈSE

Pourtant...

DECHARTRE

Et moi, qu'est-ce que je deviendrai.

THÉRÈSE

Cette colline, ce ciel et cette terre seront aussi beaux quand je serai partie.

DECHARTRE

Sans vous je ne pourrai plus les voir.

(*Cri sur la route :* Eau fraîche! Eau fraîche!)

THÉRÈSE, *regardant.*

Regardez cet homme qui pousse une petite voiture étincelante de cuivres et drapée de cotonnade rouge.

(*Cri sur la route :* Eau fraîche, glaces, eau fraîche.)

DECHARTRE

C'est mon ami Sandro. Il vend de l'eau fraîche, une eau d'un goût délicieux. Croyez-moi. Je suis connaisseur... Il vend aussi des glaces.

THÉRÈSE

Sont-elles bonnes, ses glaces?

(*Cri sur la route :* Eau fraîche! Eau fraîche.)

DECHARTRE

Les petites ouvrières de la villa les trouvent excellentes.

THÉRÈSE

Alors je crois que j'aimerai les glaces de votre ami Sandro. J'ai, en beaucoup de choses, les goûts des gens du peuple.

DECHARTRE

Je vous préviens qu'il ne donne pas de cuiller. Vous seriez obligée de tirer la langue. Ce serait joli. Mais vous n'avez pas l'habitude.

THÉRÈSE

Dites à votre ami de me donner un verre d'eau.

(On voit la main de Sandro tendre un verre d'eau par dessus la balustrade. Dechartre le prend et l'offre à Thérèse : il est plein jusqu'au bord. Elle le prend avec précaution. Elle boit une gorgée.)

C'est vrai qu'elle est bonne!

(Dechartre va prendre le verre, mais Thérèse le tend à Sandro dont la main reparaît au-dessus de la balustrade. Dechartre jette à Sandro une pièce de monnaie.)

DECHARTRE

Je vous en ferai boire de meilleure encore à Locmariatru, en Bretagne, à Tivoli, aux îles Boromée, à Grenade, dans les jardins du Généraliffe, à, la fontaine de Siloe, en Palestine, à la fontaine Pirrhène, à Corinthe, dans les latonnies de Syracuse, à...

(*Voix lontaine sur la route :* Eau fraîche! Eau fraîche!)

THÉRÈSE

Ce sont, n'est-ce pas, les jardins Boboli, là-bas, d'un bleu sombre et grands comme un bouquet de violettes de deux tons.

DECHARTRE

Oui, Madame.

THÉRÈSE

Comme ils étaient beaux l'autre jour! Les terrasses finissaient dans le ciel rose. Vous vous souvenez?

DECHARTRE

Je me souviens que vous aviez une robe couleur de blé mûr. Le soleil déjà bas vous enveloppait d'un fin voile d'or.

THÉRÈSE, *avec une fausse gaîté.*

Alors, j'étais comme Peau-d'Ane.

DECHARTRE

Comme peau-d'âne?

THÉRÈSE

Elle avait une robe couleur de soleil, et une robe couleur de lune. *(Distraite et triste.)* Je vous assure... *(Un temps.)* Est-ce que vous ne me trouvez pas très ennuyante aujourd'hui?

DECHARTRE

Non! Mais vous avez l'air soucieuse.

THÉRÈSE

Ah! soucieuse...

DECHARTRE

Et un peu triste.

THÉRÈSE

Un peu triste, vraiment?... vous croyez?

DECHARTRE

Hélas! vos tristesses, vos joies, je n'ai pas même le droit de les connaître.

THÉRÈSE, *changeant brusquement de ton.*

Vous ne pensez pas que je vais vous prendre pour confident, n'est-ce pas?

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES, LE PRINCE ALBERTINELLI, *puis* CHOULETTE

MISS BELL

Ah! voici le prince Albertinelli...

(Le prince entre et salue.)

MISS BELL, *le prenant à part.*

Etes-vous satisfait de votre voyage, Eusebio? Votre intendant vous a-t-il rendu ses comptes?

LE PRINCE

Oui, ma gracieuse conseillère. J'ai suivi vos avis et mis fin aux pillages. *(Ils continuent l'entretien à voix basse.)*

DECHARTRE, *s'approchant de Thérèse à l'écart, sous un laurier.*

Le croyez-vous? *(Elle regarde et attend.)* Que je vous aime. *(de la tête, Thérèse fait signe que oui. Puis elle s'éloigne lentement.)*

MISS BELL, *au Prince*

Et votre terre de San Gemigniano?

LE PRINCE

La voilà libérée de toutes charges, grâce à vous encore. Ma Vivianetta est le plus adroit des gens d'affaires et j'admire que tant de sagesse ait place dans une si gentille âme de poète.

MISS BELL

Pensez-vous, comme les Français, qu'il faille être un fou pour écrire des vers? Non! il ne faut pas. La poésie est une

occupation très utile et très bonne. Je suis contente d'être anglaise et de composer des poèmes. Ainsi, je pense que j'ai ce qu'il faut pour être tout à fait heureuse.

LE PRINCE

Tout à fait heureuse! Hélas, ne vous manque-t-il donc pas l'amour?

MISS BELL

Non, Eusebio, car je pense que je l'aurai.

(Rentre Choulette avec un cierge.)

CHOULETTE

La procession se forme en ce moment.

(Cloches.)

MISS BELL

Donnez-moi ma mante, Eusebio. Monsieur Choulette, il est temps de partir. Darling, ne voulez-vous pas vous joindre aussi à la procession?

THÉRÈSE

Excusez-moi, chérie. Je suis une payenne.

DECHARTRE, *à Thérèse*

Voulez-vous me permettre de rester avec vous, madame? *(Bas)* je vous en prie.

(Sortent Miss Bell et le Prince.)

CHOULETTE, *son cierge à la main — à Dechartre.*

Le prince a grand soif d'épouser cette petite ogresse. La terre de Casentino soupire après cette union comme après une rosée bienfaisante. Et les usuriers de la ville attendent comme le Messie que Miss Bell devienne princesse... Vous venez, monsieur Dechartre, non?... Vous restez... Fort bien, fort bien! Appliquez vous à distraire Mme la Comtesse

Martin. Tâchez de lui oter le regret de ce qu'elle a laissé à Paris. Mais je crois que vous n'y réussirez pàs. Car je viens moi-même d'y échouer. *(Il sort en chantant avec majesté.) Orate cœli!*

SCÈNE CINQUIÈME

DECHARTRE, THÉRÈSE

THÉRÈSE, *revenant près de Dechartre.*

Je suis restée parce qu'il faut que je vous parle. Je ne me sens pas innocente de ce qui est arrivé. Je le sais bien: j'ai fait ce qu'il fallait pour que vous fussiez avec moi ce que vous êtes maintenant. C'est de ma faute: j'ai pu vous donner des pensées que vous n'auriez pas eues.

DECHARTRE

Je ne comprends pas.

THÉRÈSE

J'ai manqué de prudence. Vous me plaisiez: j'ai été égoïste. J'ai fait ce que j'ai pu pour vous attirer, pour vous retenir. J'ai été coquette... Pas froidement, pas avec perfidie. Je l'étais malgré moi, mais je l'étais.

DECHARTRE

Non, vous ne l'étiez pas. Vous pensez à cela maintenant.

THÉRÈSE

Si! j'ai été coquette... Ce n'est pourtant pas mon habitude... Mais je l'ai été avec vous. Je ne dis pas que vous ayez essayé d'en profiter, comme vous en aviez le droit, ni que vous en ayez tiré vanité. Je n'ai pas remarqué que vous fussiez fat. Il est possible que vous n'ayez rien vu. Les hommes supérieurs manquent de finesse quelquefois. Mais je sais bien que

je n'ai pas été avec vous ce que je devais être et je vous en demande pardon. Restons amis, puisqu'il en est temps encore!

DECHARTRE

Ce n'est pas vous, c'est moi, moi seul qui ai fait tout le chemin, le chemin sans retour. Vous m'êtes apparue d'abord si lointaine! Les premières heures furent faciles et délicieuses. Je ne souhaitais que vous voir et vous revoir encore. Mais, d'heure en heure, j'ai pris de vous un goût plus fort, plus violent, et la vie me devient une torture, parce que je ne vous ai pas tout entière.

THÉRÈSE

Excusez-moi: je viens de vous parler avec sympathie, avec confiance, et aussi avec une franchise que peu de femmes auraient à ma place. J'ai voulu... et je veux que vous ne pensiez pas de mal de moi. Mais il ne faut pas me parler comme vous faites.

DECHARTRE

Je vous parle parce que je n'ai pas le courage de me taire. Oh! ce n'était pas préparé. Ce que je vous dis, je le dis par force et malgré moi. Dans un inexorable besoin de parler de vous à vous-même. Je crie parce que je souffre.

THÉRÈSE

Pourquoi vous créer des souffrances? Que nous aura servi de nous tourmenter sur la terre?

DECHARTRE

Avant de vous connaître, j'étais heureux sans le savoir. J'avais des joies. Oh! c'était peu de chose, c'était seulement ce qu'il faut pour vivre. Vous me les avez toutes otées, et vous ne m'en avez même pas laissé le regret. Je ne voudrais plus de ma liberté, de ma tranquillité passées. Je vous adore et je vous bénis du mal que vous m'avez fait. J'aime tout ce qui me vient de vous. Et je me réjouis du malheur de vous avoir rencontrée.

THÉRÈSE

Allons! écoutez-moi. Je vais vous parler très sérieusement. Vous me plaisez. Je ne vous l'ai que trop laissé voir... Comptez sur mon amitié et ne vous tourmentez plus.

(Elle lui tend la main.)

DECHARTRE, *sans la prendre.*

Je ne veux pas de votre amitié, je n'en veux pas. Pourquoi me tendez-vous la main avec des paroles dérisoires? Que vous l'ayez voulu, ou non, vous m'avez donné de vous une envie désespérée, un goût mortel. Il me semble, quand vous parlez, que votre âme flotte sur vos lèvres, et je meurs de ne pouvoir y appuyer ma bouche. Je sens, je vois sans cesse ce que je veux et c'est une incessante torture. Votre présence m'inflige le supplice de l'idée fixe. Et vous me demandez d'être un agréable ami? C'est maintenant que vous êtes coquette et cruelle. Si vous ne pouvez pas m'aimer, laissez-moi partir. J'irai je ne sais où, vous oublier, ou vous haïr. Car je me sens pour vous un fond de haine et de colère. Oh! je vous aime, je vous aime.

THÉRÈSE

Je vous ai trouvé dans la vie. Je ne veux pas vous perdre. Je ne le veux pas. Si vous connaissiez ma vie, si vous saviez combien elle était vide avant vous, vous sauriez ce que vous êtes pour moi et vous ne penseriez plus à m'abandonner.

(Chants encore lointains de la procession.)

DECHARTRE

Je suis plus misérable que les mendiants de la route. Ils ont de l'air à respirer. Et moi, je ne puis respirer que vous, que je n'ai pas.

(Les chants se rapprochent. La procession passe par le chemin creux. On ne voit que les cierges et les bannières, des têtes de femmes, un petit Saint-Jean avec la peau de mouton

et un petit Saint-François en capuche brune avec une corde, dans les bras de leur mère, le crâne de Choulette (qui chante). Les paysannes et les enfants jettent à Thérèse des églantines effeuillées.)

THÉRÈSE, *ouvrant la main pleine d'églantines effeuillées.*

Les roses effeuillées s'envolent laissant dans ma main une odeur légère. Gardons de cette heure un souvenir adouci. Ne me dites plus rien. Epargnons nous tous les deux. Soyons bons l'un pour l'autre. Vous ne m'avez pas fâchée. Adieu.

(Elle va vers le pavillon.)

DECHARTRE

Non! je ne vous laisserai pas partir sans vous avoir dit ce que j'ai à vous dire. Je vous aime. Je vous veux. Je veux savoir que vous êtes à moi. Je vous jure que je ne passerai pas une nuit encore dans l'horreur d'en douter. *(Il la prend dans ses bras. Elle se dégage.)* Il le faut. Ce sera. Dites-le. Dites que vous êtes à moi.

THÉRÈSE

Je ne peux pas. Vous voyez bien que je suis franche avec vous. Je vous l'ai dit: vous ne m'avez pas fâchée. Mais je ne peux pas faire ce que vous voulez.

DECHARTRE

Pourquoi? Vous m'aimez. Je le vois! Je le sens! *(Il cherche à l'étreindre. Elle se dégage plus vite.)*

THÉRÈSE

Je ne peux pas. Ne m'en demandez pas plus. Je ne peux pas être à vous.

DECHARTRE

Pourquoi? Pourquoi? Vous ne répondez pas... Vous ne pouvez pas répondre... Ah! je vois: comment n'y avais-je

pas pensé plus tôt? Comment n'ai-je pas compris ce Choulette qui m'avertissait? Vous avez un amant et vous l'aimez... Oh! pourquoi vous moquiez-vous de moi?

THÉRÈSE

Je ne me suis pas moquée de vous. Et si j'aimais quelqu'un au monde, ce serait vous, je le jure... Vous ne me croyez pas?

DECHARTRE

Laissez-moi! Laissez-moi!

(Il va au fond de la terrasse, puis revient pâle, égaré. Et, sans la regarder, il s'en va.)

Adieu!

THÉRÈSE, *se jetant devant lui*

Où allez-vous?

DECHARTRE

Qu'est-ce que ça peut vous faire.

THÉRÈSE

Ne partez pas ainsi.

DECHARTRE

Oh! soyez tranquille. Je suis désespéré, mais je suis calme. Laissez-moi partir. Vous voulez bien, n'est-ce pas?... Je vous demande pardon, mais je ne peux plus, je ne peux plus vous voir... Laissez-moi, je vous en supplie.

THÉRÈSE

Restez! nous ferons ce que nous pourrons.

(On entend les voix de la procession qui repasse.)

Allons, venez.

(Dechartre va à elle.)

DECHARTRE

Vous voulez bien ?

THÉRÈSE

Je ne veux pas vous perdre.

(La procession revient, la nuit est tombée. Torches à demi éteintes, cloches tristes. Miss Bell et le prince se montrent en dehors de la terrasse.)

DECHARTRE, *se rapprochant de Thérèse.*

Demain ?

THÉRÈSE

Oh ! non ! pas demain.

MISS BELL

Les hirondelles volent haut, il fera beau demain.

DECHARTRE

Vous ne m'aimez pas... vous regrettez.

THÉRÈSE

Non, je ne regrette pas... mais...

DECHARTRE

Je vous aime ! je vous en supplie !

THÉRÈSE

Samedi.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

Même décor qu'au précédent tableau. C'est la fin du jour. Lumière qui s'assombrit peu à peu. A la fin de l'acte, il fait presque nuit. Etoiles. Une chaise longue, en paille, à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, PAULINE, *femme de chambre.*

PAULINE

Madame n'est pas plus souffrante ?

THÉRÈSE, *étendue sur la chaise longue.*

Non, merci, Pauline.

PAULINE

Madame a peut-être tort de rester dehors, il fait un peu humide.

THÉRÈSE

Non, je vais mieux. C'est bien. *(Pauline va pour sortir.)* Savez-vous à quelle heure Miss Bell revient de Lucques ?

PAULINE

A sept heures et demie seulement. On m'a demandé si Madame irait au-devant d'elle à la gare, avec la voiture. J'ai dit que madame avait encore la migraine.

THÉRÈSE

C'est bien.

PAULINE

Madame n'a plus besoin de moi? Je voudrais aller à la place Sainte-Marie, il y a un théâtre en plein vent le dimanche.

THÉRÈSE

Allez, je reste ici. Qu'on m'avertisse s'il venait une visite pour moi.

SCÈNE DEUXIÈME

THÉRÈSE, *seule*

(Elle reste un moment rêveuse, puis se lève, fait quelques pas et s'arrête devant la femme de marbre.)

Petit faune, petit faune, tu me regardes avec curiosité. Tu voudrais savoir... Hier tu m'as regardée partir. J'allais où il m'avait dit. Tu souriais, les lèvres sur ta flûte... Maintenant, tu m'écoutes avec tes oreilles pointues. Tu es gentil... Eh bien c'est vrai. C'est vrai. Je l'ai voulu, si l'on peut dire qu'à certains moments on veuille ou l'on ne veuille pas. Je ne regrette pas. Ce que j'ai fait je l'ai fait parce qu'il était malheureux et que je l'aimais. Sans doute, j'ai eu tort, puisque je n'étais pas libre. J'ai eu tort et je ne regrette pas... Je ne regrette ni n'espère. Je ne compte sur rien, n'ayant rien calculé. Aussi je n'exige rien. Et s'il me quittait maintenant, je serais désolée, mais je ne lui en voudrais pas... je t'assure... Qu'est-ce qui va arriver? Qu'est-ce que nous allons devenir? Tu t'en moques. Méchant, tu ris, les lèvres sur ton éternelle flûte de marbre... Et l'autre, à présent... Je n'ai pas eu le courage de répondre à ses lettres.

SCÈNE TROISIÈME

THÉRÈSE, CHOULETTE

CHOULETTE, *entre, vêtu d'une casaque de peau de chèvre, un bâton de pèlerin à la main.*

Je viens vous dire adieu, madame.

THÉRÈSE, *froidement.*

Adieu, monsieur Choulette.

CHOULETTE

Vous voulez savoir où je vais? *(Silence moqueur de Thérèse.)* Je vous le dirai donc. Je vais visiter la Montagne d'Assise d'où nous vinrent des paroles plus grandes que toutes celles que j'ai dites. Et cela est juste parce que l'âme de saint François était plus belle que n'est la mienne. Meilleur que tous ceux de mes contemporains qu'il m'a été donné de connaître, je ne vaux rien. Pourtant, je vais où je suis appelé. Je commence mon apostolat. J'enseignerai aux hommes la joie véritable. Et ils m'entendront, si j'ai su dépouiller la raison avec l'orgueil et me purifier de tous mes vices.

THÉRÈSE

Ce serait dommage.

CHOULETTE

Pourquoi?

THÉRÈSE

Parce que vous êtes accompli, dans votre genre.

CHOULETTE

Je sais que vous me gardez une noire rancune et que vous êtes irritée contre moi.

THÉRÈSE

Si vous le croyez vraiment, je vous assure que vous vous faites d'étranges illusions.

CHOULETTE

Non seulement je ne vous le reproche pas, madame. Mais je viens m'accuser devant vous de mes fautes et vous en demander pardon avec une humilité dont je m'honore. Ecoutez ma confession secrète.

THÉRÈSE

Il ne vaut pas mieux que j'attende que ce soit imprimé, vous croyez?

CHOULETTE

Non, sachez, madame, que l'ardeur avec laquelle on aime les femmes est âcre et mauvaise. Le plaisir qu'elles donnent n'est point pacifique. J'ai commis pour elles dans ma vie, deux ou trois crimes abominables qu'on ne connaît pas. Et voici l'aveu que je dois vous faire. Un jour de la semaine dernière, je venais de composer un poème très simple; j'étais inondé d'une joie céleste. Je vous vis et vous trouvai belle. Aussitôt, je perdis tout contentement. Il faut qu'une vérité profonde soit renfermée dans la malédiction d'Eve. Car près de vous, je devins triste et mauvais. J'avais sur les lèvres de douces paroles. Elles montaient... Je me sentais au dedans de moi-même votre adversaire et votre ennemi. Je vous haïssais. Et voici l'aveu que j'avais hâte de vous faire. En vous voyant sourire, j'ai eu envie de vous tuer.

(Pendant qu'il a parlé, Thérèse a répété en elle-même ce qu'elle venait de dire au petit faune. Mimique.)

THÉRÈSE

Vraiment?

CHOULETTE

Oh! Madame, c'est un sentiment bien naturel et que vous avez dû inspirer bien des fois. Mais le vulgaire l'éprouve

sans en avoir conscience. Tandis que moi je travaille à me connaître moi-même. Je contemple mon âme parfois splendide, souvent hideuse. Si vous l'aviez vue en face ce jour-là, vous auriez crié d'épouvante.

THÉRÈSE

Je vous admire, monsieur Choulette. Tantôt vous êtes tendre, tantôt terrible et toujours amusant.

CHOULETTE

Il convenait, madame, que je vous fisse ces aveux afin de purifier mon âme. Je vous les fais simplement et je vous souhaite la sérénité et la paix qu'on ne trouve qu'en se gardant de l'amour.

THÉRÈSE

Vous donnez de bons conseils.

CHOULETTE

Il faut trembler et fuir devant lui. C'est la plus sauvage, la plus barbare des passions. Malheur à la femme qui met sur sa poitrine délicate le cilice d'un véritable amour. Adieu, madame.

THÉRÈSE

Adieu, monsieur Choulette.

CHOULETTE, *sortant.*

Vous n'avez rien à craindre de moi, mais celui que vous aimerez vous fera du mal. Adieu.

(Il sort.)

(Elle prend un livre sur le guéridon, l'ouvre et lit un moment. Ce jeu de scène se rapporte à un endroit de la scène V.)

SCÈNE QUATRIÈME

DOMESTIQUE, THÉRÈSE

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Un commissionnaire apporte cette lettre pour Madame.

THÉRÈSE *la prend et regarde l'écriture sans l'ouvrir.*

Ah! il est à Florence, mon Dieu, il est venu!

LE DOMESTIQUE

Y a-t-il une réponse, Madame?

THÉRÈSE

Non.

(Le domestique sort.)

THÉRÈSE, *regarde un moment encore l'enveloppe sans l'ouvrir. Brusquement elle décachette et elle lit tout haut*

« Je suis arrivé de Paris, hier soir. Je sais que Miss Bell est absente. Je viendrai vous voir à cinq heures. Soyez seule. » Je viendrai vous voir à cinq heures. Soyez seule... *(Elle déchire la lettre et jette les morceaux.)* Mon Dieu. Déjà!

SCÈNE CINQUIÈME

DECHARTRE, THÉRÈSE

DECHARTRE, *entrant, et s'élançant vers elle.*

Vous... vous, toi! J'erre sur la colline depuis midi. Je savais que je ne pouvais pas vous voir si tôt. Mais j'étais venu aussi

près de vous que possible. Je ne pouvais vivre que là... Enfin, je vous vois... Laissez-moi vous regarder... Parlez, que je vous entende.

THÉRÈSE

Vous m'aimez donc encore?

DECHARTRE

C'est maintenant que je t'aime. Je croyais vous aimer quand vous n'étiez qu'un fantôme chargé de mes désirs, et déjà je sentais ma pensée s'écouler toute vers vous... Maintenant tu es la chair où j'ai mis mon âme. Et c'est maintenant que je t'aime... Je tiens dans mes bras l'infini de mes rêves. Qu'ai-je donc fait pour obtenir le plus grand, l'unique bien de ce monde? Et ces hommes dont la terre est couverte, ils croient vivre. Moi seul je vis!... Dis, qu'ai-je donc fait pour t'avoir?

THÉRÈSE

Oh! ce qu'il fallait faire, c'est bien moi qui l'ai fait. Je vous le dis franchement. Si nous en sommes venus là, c'est ma faute... Voyez-vous, elles ne l'avouent pas toujours, mais c'est toujours la faute des femmes. Aussi, quoiqu'il arrive, je ne vous ferai pas de reproches.

DECHARTRE

Vos prunelles ressemblent à un joli ciel mêlé de soleil et de pluie.

THÉRÈSE

Mais oui, je vous ai aimé la première.

DECHARTRE

Ce n'est pas vrai.

THÉRÈSE

Mon amour-propre n'en souffre pas du tout. *(Mouvement.)* Oh! n'ayez pas l'air de vous en excuser. Quand Paul Vence

vous a présenté, vous m'avez plu tout de suite, je me rappelle tout... Vous aviez un peu de blanc à votre manche, ici... oh! très peu.

DECHARTRE

Ah! du plâtre. C'est possible. Je venais de chez mon mouleur.

THÉRÈSE

Je vous ai montré un petit groupe de marbre. Vous l'avez regardé. Vous avez regardé mes tableaux, mes Sèvres, mes Tanagra, le plafond. Mais moi, vous ne m'avez pas regardée.

DECHARTRE

Je ne vous ai pas regardée?

THÉRÈSE

Un peu... après les bibelots... Vous m'avez dit: « Madame, vous n'avez que de belles choses ce ne serait rien encore. Mais elles vous vont bien! »

DECHARTRE

Ce n'était déjà pas si mal trouvé.

THÉRÈSE

Non, mais vous étiez bien calme, bien tranquille.

DECHARTRE

Je l'étais toujours moins que vous.

THÉRÈSE

Ce n'est pas sûr. Je ne vous dis pas qu'à ce moment là je prévoyais... ce qui est arrivé. Non! mais je vous trouvais

tout autre que les gens que je connaissais et bien plus intéressant.

DECHARTRE

C'est merveilleux ce que vous m'apprenez là.

THÉRÈSE

Ce n'est pas merveilleux, c'est vrai... Je vous ai gardé un instant dans un coin, loin du monde. Vous avez examiné des petites nymphes de Fragonard et vous avez dit: « Elles sont gentilles ces grenouilles! »

DECHARTRE

Oh! Je n'ai pas pu vous dire ces...

THÉRÈSE

Si! si! Je me rappelle mieux que vous. Et quand vous êtes revenu me voir à Paris, et lorsque nous nous sommes retrouvés à Fiesole les premiers jours, vous n'avez rien dit qui pût me faire croire que...

DECHARTRE

Je n'osais pas...

THÉRÈSE

Vous aviez bien tort! Je commençais à m'impatienter de vous voir si peu troublé près de moi. Enfin, un soir sur la terrasse, vous m'avez dit avec effort des choses insignifiantes qui ne se suivaient pas...

DECHARTRE

Vous m'avez trouvé stupide.

THÉRÈSE

Oui, un peu. J'étais contente. J'ai vu que vous m'aimiez.

DECHARTRE

Je n'ai pas été habile, hein?

THÉRÈSE

Non, pas du tout. Et je vous en suis reconnaissante.

DECHARTRE

Eh bien! ma Thérèse, pendant que j'étais si timide, auprès de vous, mon imagination était bien indiscrète. Je me représentais tous les secrets de votre beauté précise et charmante... C'est un peu mon métier, vous savez. Vos pas, vos mouvements me révélaient vos formes cachées. Je donnais des images à mes désirs. Et j'étais très malheureux. Tenez! le jour où nous avons visité la Chartreuse d'Ema...

THÉRÈSE

Le jour où vous étiez un peu maussade.

DECHARTRE

Peut-être... Ce jour-là votre robe a frôlé en passant les branches d'un petit laurier. J'ai attendu que vous fussiez un peu éloignée et j'ai pressé l'arbuste dans mes bras et je l'ai couvert de baisers mêlés de larmes.

THÉRÈSE

Pendant ce temps-là, je me disais: Je crois que je l'ennuie! Et vous étiez malheureux?...

DECHARTRE

Oui.

THÉRÈSE

Enfin, c'est fini... Vous m'avez... Dites-moi qu'est-ce que vous avez fait ce matin?

DECHARTRE

Je ne peux rien faire sans vous. Je n'existe pas sans vous. Mais mon ombre errante est allée ce matin rendre visite au prince Albertinelli dans son palais.

THÉRÈSE

Eh bien, sa galerie?

DECHARTRE

C'est un dépôt où les marchands de tableaux accrochent le rebut de leurs magasins. Il n'y a pas un meuble. Les toits sont crevés?... Et vous, qu'est-ce que vous faisiez quand je suis venu. *(Elle va au guéridon. Il la suit. Elle ouvre un livre.)*

THÉRÈSE

Je lisais des vers de Miss Bell. Ils sont jolis. *(Presque enlacés, ils lisent.)*

THÉRÈSE *lisant tout haut.*

Lors au pied des rochers où la source penchante
Pareille à la Naïade et qui rit et qui chante.
Agite ses bras frais et vole vers l'Arno,
Deux beaux enfants avaient échangé leur anneau,
Le jour, ces innocents, la bouche sur la bouche,
Mêlaient leurs jeunes corps dans la sauvage couche
De Cytise. Ils pleuraient, se sentant trop heureux,
Ils comprirent que vivre était mauvais pour eux.

(Elle tourne la page, ils lisent tout bas.)

Les colombes au soir, sur eux vinrent gémir,
Et rien plus ne troubla leur amoureux dormir.

(Elle laisse tomber le livre. Un temps.)

THÉRÈSE, *regardant Dechartre pensif et attristé.*

Eh bien! Qu'est-ce que vous avez? Vous êtes heureux, maintenant...

DECHARTRE

Oui. Et j'ai peur...

THÉRÈSE

Pourquoi avoir peur ?

DECHARTRE

Est-ce qu'on peut porter un bonheur comme le mien sans trembler ?... Est-ce que tout ce qu'on possède, tout ce qu'on étreint le mieux dans la vie ne nous échappe pas sans cesse, ne nous glisse pas dans les bras ! Est-ce que tout ne nous fuit pas ? Est-ce que tout ne nous trahit pas ? Est-ce que je ne perds pas de vous quelque chose chaque heure ? Je souffre de ce que vous ne vivez pas pour moi seul et de moi seul. Je souffre de vous avoir irréparablement perdue dans votre passé.

THÉRÈSE

Oh ! le passé !...

DECHARTRE

Le passé, c'est la seule réalité humaine. Tout ce qui est est passé.

THÉRÈSE

Eh bien, croyez-le, je ne me suis jamais sentie vivre qu'avec vous.

(Un temps.)

DECHARTRE

Je me rappelle une impression étrange que j'ai ressentie un jour en vous voyant du haut du campanile sur la place du Dôme. Je me disais : « Un brin d'herbe suffirait pour me la cacher tout entière et elle est pour moi l'infini de la joie et de la douleur. »

THÉRÈSE

Oui nous sommes tous petits dans le vaste monde. *(Elle le serre contre lui.)*

SCÈNE SIXIÈME

LES MÊMES, UN SAVETIER

LE SAVETIER,
très vieux, sordide. Il entre, portant un paquet.

Excusez-moi, signora. Je porte des souliers aux serviteurs de la villa. Je cherchais le jardinier. Excusez-moi Signora.

THÉRÈSE

Dites-moi, mon ami, n'êtes-vous pas le cordonnier de Sainte-Marie Nouvelle ?

LE SAVETIER

Si, signora, je suis Nardi.

THÉRÈSE, *à Dechartre.*

C'est le maître de Choulette ! Son échoppe est près de l'église. Il y travaille seul avec un moineau qui sautille sur son épaule.

DECHARTRE

Je le connais très bien, ce pauvre vieux.

LE SAVETIER

Si, signor.

THÉRÈSE

Et votre petit oiseau ?

LE SAVETIER

Si, signora. Un jour a apporté le malheur au petit compagnon. Un jour de cette année ou d'une autre année, je ne sais plus, il a trempé une patte dans la poix bouillante. Alors, je lui ai fait une patte de bois avec une allumette. Et il saute encore.

THÉRÈSE

Mon ami, gagnez-vous assez pour vivre. Avez-vous ce qui vous est nécessaire?

LE SAVETIER

Si, signora! Il y a beaucoup d'années que mes mains tirent l'alène dans le cuir épais. Combien j'ai cousu de chaussures, qui le sait? J'ai cousu des souliers pour la ville et pour la campagne pour l'hiver et pour l'été? Où sont-ils allés? Qui le dira? Dans les bons chemins et dans les mauvais. Il y en a qui sont allés dans les pays étrangers où nos ouvriers vont chercher du travail. Je suis connu dans la ville. Et tant d'hommes à qui j'ai fait des souliers sont morts, que je crois que je suis connu aussi dans l'autre monde.

DECHARTRE

Vous êtes florentin?

LE SAVETIER

Cela, je vous le dirai: je suis natif de Stra. J'ai été dans la montagne. J'ai eu une femme, des enfants... Je n'en ai plus.

THÉRÈSE

Vous avez eu des peines dans la vie?

LE SAVETIER

Si, signora. Je ne me souviens plus. Il y a tant de choses que je savais et que je ne sais plus. Mais je sais encore beaucoup de chansons. Jeune, j'étais le meilleur chanteur de ma ville. Et je me rappelle les belles chansons que je chantais... Excusez-moi, il faut que je porte ces souliers aux serviteurs de la villa. Que Dieu vous bénisse tous deux!

(Il sort en saluant. Thérèse lui met dans la main une pièce d'argent.)

SCÈNE SEPTIÈME

THÉRÈSE, DECHARTRE, *puis* LE SAVETIER

THÉRÈSE

Pauvre vieux! Il s'en va content!

DECHARTRE

Il n'a au monde que ses outils, une poignée de clous et son moineau... Il n'a rien à craindre. Il est tranquille.

THÉRÈSE

Tandis que nous... *(Elle jette les yeux sur l'enveloppe froissée de la lettre de Le Ménil.)* Nous avons tout à perdre à présent!... On ne peut pas avoir le bonheur avec la tranquillité... *(Vivement.)* Il faut que vous partiez maintenant. Pour vous recevoir aujourd'hui, j'ai dû imaginer une migraine. Miss Bell voulait m'emmener à Lucques. Partez, je suis bien indifférente à ce que pense le monde, mais il ne faut pas nous faire remarquer, tout de même. Ça nous rendrait les choses plus difficiles. Il est tard déjà... Partez... à demain.

DECHARTRE

Vous avez raison. J'ai trop à perdre, maintenant. Je ne suis plus tranquille, à demain. *(Il sort. Le savetier revient, portant un pied de basilic avec ses racines.)*

THÉRÈSE

A demain... *(Elle se retourne brusquement et voit le cordonnier.)* Ah! c'est vous...

LE SAVETIER

Si signora. Excusez-moi. Je m'en retourne... Voyez, c'est un pied de basilic salernitain que le jardinier m'a donné.

Et il faut savoir que le basilic salernitain est plus beau et plus embaumé que tous les autres basilics. On en a fait une chanson.

Quel mauvais chrétien dit la belle
A planté ce beau basilic?

THÉRÈSE

C'est une jolie plante. Elle sent bon. Elle fleurira bientôt.

LE SAVETIER

Oh! si la pauvre petite fleurit, elle mourra. *(Il cueille un brin de feuillage qu'il offre à Thérèse.)* Pour le parfum, signorina.

(Il sort.)

SCÈNE HUITIÈME

THÉRÈSE, *seule, puis* LE MÉNIL,
UN JARDINIER, *apportant une carte*

LE JARDINIER

Ce monsieur demande si Madame veut bien le recevoir.

THÉRÈSE

Ah! oui! priez-le de venir ici. Donnez-moi ce manteau, j'ai froid. Il le fallait! J'aime mieux ça!

(Le jardinier sort. Thérèse reste debout seule. Elle serre autour d'elle une grande mante de jardin.)

LE MÉNIL, *entrant.*

Thérèse, pourquoi n'avez-vous plus répondu à mes lettres? Thérèse, il y a quelque chose que je ne sais pas. Votre dernière lettre, celle du 27, m'a jeté dans une inquiétude horrible. Il est arrivé quelque chose à ce moment-là. Parlez. Dites-moi tout!

THÉRÈSE

Quand j'étais à Paris, pourquoi êtes-vous parti?

LE MÉNIL

Ah! si j'avais prévu, cette partie de chasse au fond vous pensez bien que je m'en souciais peu.

THÉRÈSE

Je croyais que vous ne m'aimiez plus.

LE MÉNIL, *s'asseyant.*

Mais maintenant que vous savez le contraire?

THÉRÈSE

Maintenant!... Mon Dieu, nous nous sommes pris sans savoir. On ne sait jamais. Vous êtes jeune, plus jeune que moi puisque nous sommes à peu près du même âge. Vous avez sans doute des projets pour l'avenir. *(Le Ménil fait un geste.)* Enfin, vos parents, votre mère, votre tante en ont pour vous. C'est bien naturel. Il vaut mieux que je disparaisse de votre vie. Nous garderons un bon souvenir l'un de l'autre.

(Elle lui tend la main.)

LE MÉNIL, *croisant les bras.*

Alors vous ne voulez plus de moi? Vous croyez que vous m'aurez rendu heureux comme pas un homme ne l'a été, et puis mis de côté et que c'est fini comme cela. Vraiment vous croyez que vous en avez fini avec moi. Qu'est-ce que vous venez me dire. Une liaison, cela se dénoue, on se prend, on se quitte... Eh bien, non! Vous n'êtes pas une personne qu'on quitte, vous.

THÉRÈSE

Oui, vous avez peut-être eu plus d'attachement pour moi qu'on n'en a d'ordinaire en pareil cas. J'étais pour vous plus

qu'un amusement. Mais enfin, si je ne suis pas la femme que vous croyiez, si je vous ai trompé, si je suis légère... Vous savez: on l'a dit... Eh bien! si je n'ai pas été avec vous ce que je devais être, si pendant que je vous appartenais, j'ai eu des entraînements, des curiosités, si je vous dis que je ne suis pas faite pour un sentiment sérieux...

LE MÉNIL

Vous mentez!

THÉRÈSE

Oui, je mens. Et je ne mens pas bien. Je voulais gâter notre passé. J'avais tort. Il est ce que vous savez. Mais...

LE MÉNIL

Mais?...

THÉRÈSE

Ah! cela! je vous l'ai toujours dit, je ne suis pas sûre. Il y a des femmes à ce qu'on dit qui peuvent répondre d'elles. Je vous ai averti que je n'étais pas comme elles, et que je ne répondais pas de moi.

LE MÉNIL

Qu'est-ce que vous voulez dire?... Je ne comprends pas. Je ne comprends rien. Parlez clairement... clairement, entendez-vous? Il y a quelque chose entre nous. Je ne sais pas quoi? Je veux le savoir. Qu'est-ce qu'il y a?

THÉRÈSE

Je vous le dis, mon ami, il y a que je ne suis pas une femme sûre d'elle-même, et que vous ne deviez pas compter sur moi. Non! Vous ne le deviez pas. Je n'avais rien promis... Et puis si j'avais promis... qu'est-ce que des paroles?

LE MÉNIL

Vous ne m'aimez plus. Oh! vous ne m'aimez plus, je le vois bien. Mais tant pis pour vous!... moi, je vous aime. Il ne

fallait pas vous donner. N'espérez pas vous reprendre. Je vous aime et je vous garde... Alors vous croyiez vous tirer d'affaire tout tranquillement? Ecoutez-moi un peu. Vous avez tout fait pour que je vous aime, pour que je ne puisse pas vivre sans vous. Oh! je ne vous ai pas prise de force. Vous vouliez bien. Il y a six semaines encore, vous ne demandiez pas mieux. Et puis vous voulez que tout d'un coup, je ne sache plus, que je ne vous connaisse plus, que vous soyez pour moi une étrangère, une dame qu'on rencontre dans le monde. Ah! vous vous imaginez ça, vous! Voyons! Est-ce que j'ai rêvé?... Votre amour, vos baisers, ce n'était donc pas vrai, Est-ce que j'invente tout ça, dites?... Oh! il n'y a pas de doute, vous m'aimiez. Je le sens encore sur moi, votre amour. Eh bien! Je n'ai pas changé. Je suis le même. Vous n'avez rien à me reprocher. Pourquoi ne m'aimeriez-vous plus? Mais répondez donc, parlez donc. Dites que vous m'aimez encore. Dites-le, puisque c'est vrai. Venez! venez! Thérèse, vous sentirez tout de suite que vous m'aimez comme vous m'aimiez autrefois dans le petit nid de la rue Spontini où nous avons été si heureux.

THÉRÈSE

Non, non, mon ami, n'insistez pas. Je serai toujours une amie pour vous, mais ne me demandez pas davantage pour le moment.

LE MÉNIL, *s'élance vers elle, elle le repousse glacée. Il s'arrête.*

Je comprends: tu as un amant! *(Elle baisse la tête, puis la relève, grave et muette. Il se jette sur elle, lui saisit les bras, la bouscule et la frappe, puis violemment la repousse et se jette sur une chaise. Elle, pâle et froide, rajuste ses cheveux et son manteau. Le Ménil se relevant.)* Qui est-ce?... Je veux le savoir?

THÉRÈSE

Je vous ai dit tout ce que je pouvais vous dire. Ne me demandez plus rien, ce serait inutile.

LE MÉNIL

Oh! ne me dites pas son nom. Je n'aurai pas de peine à le trouver. *(Il s'assied, le front dans ses mains. Elle s'approche de lui. Il la regarde avec une haine furieuse.)* Vous avez un amant!

THÉRÈSE

Mon ami, blâmez-moi. Je suis blâmable et plus encore digne de pitié. Méprisez-moi si vous voulez et si l'on peut mépriser une malheureuse créature qui est le jouet de la vie. Enfin, jugez-moi comme vous voudrez. Mais gardez-moi un peu d'amitié dans votre colère. C'est ce que je mérite. Ne soyez pas dur à la visiteuse agréable et frivole qui passa à travers votre vie. Faites-moi des adieux comme à une voyageuse qui s'en va on ne sait où, et qui est triste. Il y a toujours tant de tristesse à partir. Gardez-moi un peu de sympathie, qui sait? Plus tard, avec le temps, vous comprendrez, vous pardonnerez. Dès aujourd'hui, ayez un peu de pitié.

LE MÉNIL, *sans l'écouter.*

Vous ne l'aimez pas! Ça ne se peut pas! C'est moi que vous aimez!

THÉRÈSE

Ah! dire ce qu'on aime ou ce qu'on n'aime pas, c'est une chose qui n'est pas facile pour une femme, au moins pour moi. Car je ne sais pas comment font les autres. Mais la vie n'est pas clémente, on est jetée, poussée, balottée...

LE MÉNIL

Thérèse, vous ne l'aimez pas. C'est une erreur, un moment d'oubli, une chose horrible et stupide que vous avez faite par faiblesse, par surprise, peut-être par dépit. Jurez-moi que vous ne le reverrez plus *(Il lui prend le bras.)* Jurez-le moi! *(Elle ne répond pas? Furieux, il lui tord les poignets.)*

THÉRÈSE

Vous me faites mal.

LE MÉNIL, *la traîne jusqu'au guéridon.*

Ecrivez, écrivez ce que je vais vous dicter.

THÉRÈSE

Je ne peux pas.

LE MÉNIL

Comment, vous ne pouvez pas!

THÉRÈSE

Je ne peux pas... je ne veux pas!

LE MÉNIL

Vous ne voulez pas... Pourquoi?

THÉRÈSE

Parce que...

LE MÉNIL

Dites pourquoi... Répondez, je l'exige.

THÉRÈSE

Parce que je... je l'aime.

LE MÉNIL

Est-ce vrai ce que vous dites là? Est-ce donc possible. Est-ce donc vrai?

THÉRÈSE

Est-ce que je sais, moi? Est-ce que je peux dire? Est-ce que je conserve encore une idée, un sentiment, une lueur de quoi que ce soit?

LE MÉNIL

Vous l'aimez! vous l'aimez! mais qu'est-ce qu'il vous a dit, qu'est-ce qu'il vous a fait pour que vous l'aimiez? Je vous connais, je ne vous ai pas dit toutes les fois que vos idées me

choquaient. Je parie que ce n'est même pas un homme du monde! Et vous croyez qu'il vous aime? Vous le croyez? Eh bien!... vous vous trompez. Il est flatté, tout simplement. Il vous lâchera à la première occasion. Quand il vous aura compromise il vous enverra promener. Et vous roulerez dans la galanterie. L'année prochaine on dira de vous: « Elle traîne avec tout le monde. » Cela me contrarie beaucoup pour vous d'abord, je l'avoue, et pour votre famille. Vous ne répondez rien, à quoi pensez-vous?

THÉRÈSE

Vous voulez le savoir. Je songe combien j'aurais plus souffert à vous trouver généreux.

LE MÉNIL

Peuh! Comment la chose s'est-elle faite, vous pouvez bien me le dire à moi. *(Elle hausse les épaules et se détourne.)* Est-ce que vous vous imaginez que je vous aiderai à sauver les apparences, que je continuerai à fréquenter votre mari, que je tiendrai le chandelier?

THÉRÈSE

Je crois que vous ferez ce qu'un galant homme doit faire. Je ne vous demande rien. Je croyais que vous seriez indulgent et bon pour moi. Ce n'est pas possible. Je vois qu'on ne se quitte jamais bien. Adieu.

(Elle fait un pas.)

LE MÉNIL

J'aime mieux vous avertir. Vous revoir, après cela, ce serait au-dessus de mes forces, n'y comptez pas. Vous n'êtes pas une femme qu'on peut rencontrer dans le monde quand on l'a eue et qu'on ne l'a plus. Vous n'êtes pas comme les autres. Vous avez un poison à vous, que vous m'avez donné et que je sens en moi dans mes veines, partout. Pourquoi vous ai-je connue? Mon Dieu que je souffre! Vous perdre ainsi tout à

coup pour toujours... Non, non, je ne le veux pas! Et puis j'ai le droit d'ailleurs... J'ai le droit vous entendez... ah! je vous reprendrai bien. *(Il s'élance, veut la prendre dans ses bras. Elle se dégage violemment.)*

THÉRÈSE

Vous ne me reprendrez pas.

LE MÉNIL

Parce que vous l'aimez?

THÉRÈSE

Mais oui, je l'aime. *(Mouvement.)* Vous ne me faites même pas peur.

LE MÉNIL

Il vaut mieux que m'en aille. Je vous tuerais.

(Sans la regarder, il s'élance dehors.)

SCÈNE NEUVIÈME

THÉRÈSE, UN DOMESTIQUE

Thérèse reste un moment immobile, fière et froide.

UN DOMESTIQUE, *entrant.*

Le prince Albertinelli est là, avec un de ses amis. Il fait demander des nouvelles de Madame la Comtesse.

THÉRÈSE

Vous lui direz que je vais mieux, que c'est fini.

LE DOMESTIQUE

Son Excellence demande aussi si Madame ne viendra pas à la gare.

THÉRÈSE

A la gare... Ah! oui... Non. Vous le prierez de m'excuser. Je suis encore trop souffrante, trop fatiguée. Vous lui expliquerez, n'est-ce pas?

LE DOMESTIQUE

Oui, Madame. Madame n'a pas de lettres?

THÉRÈSE

Non.

SCÈNE DIXIÈME

THÉRÈSE, DECHARTRE

DECHARTRE, *entrant brusquement.*

Enfin, vous êtes seule!

THÉRÈSE

Vous!

DECHARTRE, *violent.*

Vous ne m'attendiez guère, n'est-ce pas. J'étais là, je guettais. Thérèse, quel est cet homme?

THÉRÈSE

Mon Dieu! qu'est-ce que vous avez?

DECHARTRE

Quel est cet homme que j'ai rencontré montant la colline, qui venait pour vous, pour vous seule, non pas pour Miss Bell, puisqu'il ne l'a pas attendue. Je viens de le voir sortir. Je vous dis que je guettais... Vous ne répondez rien... Je l'ai reconnu. Je l'avais aperçu chez vous à Paris. Une des figures les plus insignifiantes et les plus antipathiques de votre

entourage. Et c'est celui-là que je devais retrouver ici. C'est celui-là qui, absent, vous faisait dire: « Je ne peux pas. » Pourquoi vous être donnée à moi, si vous ne vous apparteniez pas.

THÉRÈSE

Je ne comprends pas.

DECHARTRE

Oh! c'est bien clair. Vous me disiez qu'il était tard, qu'il fallait partir. Vous l'attendiez, vous étiez pressée de le voir... Et pendant que je descendais le chemin... Vous ne répondez pas.

THÉRÈSE

Que voulez-vous que je réponde? Qu'est-ce que vous me demandez? Mon Dieu! nous étions si heureux tout à l'heure!

DECHARTRE

Thérèse! Thérèse! pourquoi vous êtes-vous donnée, si vous ne vous donniez pas tout entière? Que vous sert-il de m'avoir enveloppé de doux mensonges, maintenant que je sais ce que je ne voulais pas savoir? Pourquoi m'avez-vous trompé, si vous ne pouviez pas me tromper toujours?

THÉRÈSE

Je ne vous ai pas trompé!

DECHARTRE

Je le sais. L'erreur vient de moi bien plus que de vous. Ce qu'on m'avait fait entendre, ce que vous m'avez dit de vous-même m'aurait assez instruit si je ne m'étais pas obstiné dans mes illusions. Je ne voulais pas, je ne voulais pas savoir que vous étiez à un autre. Je n'osais pas vous interroger. Je voulais garder du moins un doute. J'avais raison. Maintenant que je ne peux plus douter, il me semble que douter, c'était délicieux.

THÉRÈSE

Mon Dieu, êtes-vous heureux d'avoir trouvé une occasion de souffrir!

DECHARTRE

Vous l'avez retenu longtemps! Qu'est-ce que vous disiez tous les deux?

THÉRÈSE

Quoi?... Vous me parlez de... de quelqu'un qui est venu tout à l'heure ici?

DECHARTRE

Vous voyez bien. Vous n'osez pas le nommer. C'est lui?

THÉRÈSE

Jacques! écoutez-moi, du jour où je me suis donnée à vous, ma vie vous appartient tout entière. S'il vous vient un doute, une inquiétude, interrogez-moi. Le présent est à vous et vous savez bien qu'il n'y a que vous, vous seul, toi, dedans. Quant à mon passé, si vous saviez quel néant c'était, vous seriez content. Je ne crois pas qu'aucune autre femme faite comme moi, pour aimer vous eût apporté une âme plus neuve d'amour que la mienne. Cela je vous le jure... Les années écoulées sans vous... je ne les ai pas vécues!

DECHARTRE

Ne me trompez plus!... Vous l'aimiez, lui! Vous l'aimez encore!

THÉRÈSE

Pouvez-vous croire que je ne suis pas toute à vous seul et que j'en aime un autre? Répondez!...

DECHARTRE

Mais ici encore, vous l'attendiez... Vous lui aviez dit de venir...

THÉRÈSE

Vous me cherchez une querelle odieuse et absurde. Quoi! on me fait une visite en passant. Et cela vous suffit pour m'outrager dans ce que j'ai de plus cher, dans mon amour pour vous. Je ne vous le pardonne pas. Je vous aime. Je n'ai jamais aimé que vous. Soyez content. Vous me faites beaucoup de mal... Seriez-vous méchant?

DECHARTRE

On n'est jamais bon quand on aime. *(Silence.)* Je me croyais misérable l'autre soir, vous savez, sur cette terrasse. A ce moment je ne savais pas ce que c'est que de souffrir. Je le sais aujourd'hui!

THÉRÈSE

Mon Dieu! tout à l'heure, vous étiez là, j'étais heureuse, je vous sentais près de moi! Il n'y avait que vous et moi au monde!

DECHARTRE

Qu'est-ce que c'est que cet homme? Pourquoi est-il venu? *(Silence.)* Thérèse, vous pleurez... Pardonnez-moi... Répondez... Expliquez-moi! Est-ce que vous ne le saviez pas à Florence? Est-ce qu'il ne venait pas pour vous seulement? N'est-ce qu'un homme que vous voyiez dans le monde? que vous receviez, rien de plus? dites?

THÉRÈSE

Ecoutez-moi! Il vient quelquefois chez moi! C'est le général Larivière qui me l'a présenté. Je n'ai pas autre chose à vous dire!

DECHARTRE

Ah! et c'est moi que vous aimez!

THÉRÈSE

Si je ne vous ai pas donné la certitude que je n'aime que vous au monde, que je n'ai jamais aimé que vous, comment vous en persuader jamais? Vous me découragez... Vous n'avez pas pu croire... non... vous aviez besoin de me faire de la peine. Et vous m'en avez fait...

DECHARTRE

Pardonnez-moi!... Je souffrais tant...

THÉRÈSE

Je ne veux pas que tu souffres, je ne le veux pas! Je t'aime et n'ai jamais aimé que toi. Tu es seul, seul, entends-tu, dans mon âme, dans tout moi. Ecoute, je n'ai jamais aimé personne avant toi. Je te le jure. Avant toi, je ne savais pas.

DECHARTRE

Alors! je me trompais.

THÉRÈSE

Mon ami, mon ami, croyez-moi. Ne nous fatiguons pas à remuer le temps qui n'est plus. Moi je ne vous ai rien demandé. Je n'ai rien voulu savoir, je ne vous ai pas fait de querelle au sujet de votre passé. J'ai vu que tu m'aimais, que tu souffrais, et cela m'a suffi... Parce que je t'aimais.

DECHARTRE

Une femme ne peut être jalouse de la même manière qu'un homme, ni sentir ce qui nous fait le plus souffrir!

THÉRÈSE

Pourquoi!

DECHARTRE

Non! elle ne le peut pas! Parce qu'il n'y a pas dans la chair d'une femme cette fureur absurde et généreuse de pos-

session, cet antique instinct dont l'homme s'est fait un droit. L'homme est le Dieu qui veut sa créature tout entière. Depuis des siècles sans nombre, la femme est faite au partage. La jalousie n'est chez vous que la blessure de l'amour-propre. Chez l'homme c'est une torture profonde comme la souffrance morale, aiguë et continue comme la souffrance physique... Tu me demandes pourquoi? Parce que malgré ma soumission et mes respects, en dépit de la peur que tu me donnes, tu es la chose et moi l'âme, tu es la matière et moi l'idée, tu es l'argile et moi l'artisan.

THÉRÈSE

Je serai tout ce que tu voudras que je sois. Je deviendrai ce qu'il te plaira que je devienne. Refais-moi à ton idée. Métamorphose-moi. On parle d'un homme qui avait changé une souris en femme. Change-moi si tu veux en souris. Je serai contente... pourvu que je te plaise encore sous cette nouvelle forme... *(Elle sourit.)*

DECHARTRE

Ris, ma bien-aimée, ris. Le rire te va bien. Il met dans ta joue deux creux adorables.

THÉRÈSE

Oui, j'ai besoin de joie presque autant que d'amour. Et qui me donnera la gaieté si tu ne me la donnes pas!

DECHARTRE

Je te donnerai ce que j'aurai, la tristesse ou la joie. Oh! si je pouvais t'aimer sans être absurde ou méchant. Il n'y a de bon que d'ignorer et d'oublier.

THÉRÈSE

Tu cherches à oublier? Moi je ne consentirais jamais, pour rien au monde à perdre le souvenir d'une peine qui me vient

de toi! Je t'aime, je n'aime que toi, tu peux me croire, je ne mens pas!

DECHARTRE

Si tu me trompais, ma chérie, je ne t'en voudrais pas. Au contraire je t'en serais reconnaissant. Quoi de plus légitime et de plus humain que de tromper la douleur! Que deviendrions-nous, mon Dieu, si les femmes n'avaient plus pour nous la pitié du mensonge. Mens, ma bien-aimée, mens, par charité! Donne-moi le songe qui colore les noirs chagrins. Mens, n'aie pas de scrupules. Tu n'ajouteras qu'une illusion à l'illusion de l'amour et de la beauté.

THÉRÈSE

Je te garderai, mon bien aimé. Je te défendrai contre toi-même. Mon Dieu, qu'est-ce que je deviendrais sans toi?

DECHARTRE

Et moi! qu'est-ce que je deviendrais sans toi! Mais sais-tu ce qui est effrayant?

THÉRÈSE

Non! quoi?

DECHARTRE

C'est que je ne peux plus te quitter d'un jour. En ton absence, de noires idées viennent m'assaillir. Ton regard limpide et ton rire clair les dissipent. Tu es mon souci, tu es ma joie et ma douleur. Il faut que je t'oublie en toi, et que je me perde en toi!

THÉRÈSE

Oui, c'est vrai... Nous ne pouvons plus nous quitter d'un jour. Je le pensais aussi je t'assure. Et je faisais des projets, des plans. Je suis pratique. Je vous arrangeais une existence. A Paris... oh! ce sera facile. Paris, l'hiver, nous cachera tous deux dans ses brouillards complaisants. Est-ce que tu détestes

les fiacres bien vilains, bien poudreux, moi pas. J'irai te rejoindre dans l'ombre humide par des rues très humbles des marchands de marrons!

DECHARTRE

Oh! c'est la poésie de mon enfance! les marchands de marrons!

THÉRÈSE

Ah! vois-tu! Je sentais ça! Les choses iront un peu moins bien à Joinville. Tu seras invité, naturellement. Mais je serai moins libre... et tu ne pourras pas rester toute la saison! Enfin, nous nous arrangerons. Je m'échapperai. Je prendrai le train... souvent.

DECHARTRE

Et puis je rôderai dans les bois autour de toi. Et je traverserai le parc et je passerai sous tes fenêtres. Oh! n'aie pas peur. On ne saura pas qui je suis. Je me déguiserai en marchand de plâtres. Ce ne sera pas mentir! J'aurai une blouse grise, je serai couvert de poussière blanche. Tu me reconnaîtras aux statuettes que je porterai sur ma tête. Toutes seront des amours. Il y aura l'amour fidèle, l'amour jaloux, l'amour tendre. Et je crierai dans la langue sonore des artisans de Pise: « Tutti gli amori per la signora Teresina! »

(Il la prend dans ses bras.)

THÉRÈSE

Je savais bien que je te forcerais à être heureux!

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Premier tableau [1]

SCÈNE PREMIÈRE

UN HUISSIER, MACHINISTES, *enlevant un châssis au 1er plan*, FRANÇOISE, VERNON, VAUZELLE, VENCE, *puis* BROUILLAC, LA RIVIÈRE.

VAUZELLE

Hé! Psitt! Vernon, j'ai quelque chose à te dire.

VERNON

Attends-moi. *(Elle prend son fichu en partant.)*

FRANÇOISE

Tiens, vicomte, il y a un orme.

(Elle sort.)

VAUZELLE

Bonjour, ma petite Françoise.

FRANÇOISE

Tu sais, je file au foyer. Il fait un froid de loup.

1 La description du décor manque. La scène se passe dans les coulisses de l'Opéra.

VENCE

C'est bien, Mme Martin Bellême qui a aujourd'hui la loge sur la scène?

L'HUISSIER

Oui, monsieur, c'est son jour.

VENCE

Il n'y a personne dans la loge?

L'HUISSIER

Non, monsieur, pas encore.

VENCE

Merci. Tiens, Vauzelle.

VAUZELLE

Comment va? Où êtes-vous placé?

VENCE

Nulle part, je venais voir les Martin Bellême.

VAUZELLE

Ils ne sont pas arrivés?

VENCE

Non.

VAUZELLE

Avez-vous des nouvelles de la crise ministérielle?

VENCE

Vauriac a échoué. On parle d'un cabinet Garain avec Martin Bellême.

VAUZELLE

Avec Martin Bellême? Bizarre! On ne prend pas généralement les ministres parmi les gens du monde.

VENCE

Vous voyez, on y vient... Ainsi, préparez-vous.

(Entre Laguichardie.)

VAUZELLE

Tiens, Laguichardie. Compliments mon cher. La petite a été charmante dans le pas de huit. Vous êtes très en progrès.

LAGUICHARDIE

Merci, mon cher, bien sensible.

(Il sort.)

VAUZELLE

Et Le Ménil, avez-vous de ses nouvelles?

VENCE

Pas depuis deux mois. Il était dans le Midi. Il a été acheter un bateau *(Entre Brouillac.)* Bonsoir, Brouillac. M. de Vauzelle, M. Brouillac, secrétaire du comte Martin.

BROUILLAC, *épongeant son front.*

Ça va! ça va! ça suit son cours.

VENCE

Qui est-ce qui suit son cours?

BROUILLAC

La Crise donc! Je viens de courir chez quelques-uns de nos futurs collègues pour les prier de passer ici. Garain doit y venir en sortant de l'Élysée.

VENCE

Alors, la Comtesse sera là. En lisant les journaux, j'ai craint de ne pas la voir.

BROUILLAC

Oui, oui, elle y sera. Tout Paris sait que Mme Martin Bellême a le vendredi la baignoire sur la scène. Nous tenions particulièrement à ce qu'on nous vit aujourd'hui. Nous savons qu'on nous tire dans les jambes. Vauriac fait courir le bruit que nous trouvons des difficultés à compléter notre cabinet. Il est indispensable de montrer que nous n'avons aucune préoccupation de ce genre.

LA RIVIÈRE, *entrant.*

Bonsoir. Ça a bien marché. Figurez-vous que Strain a dû prendre le pas de Miza à l'improviste.

VENCE

Quelle alerte!

LA RIVIÈRE

Deux répétitions. Pas une minute de plus. Eh bien, Brouillac, et le ministère? On parle de la Briche pour la Guerre, c'est extraordinaire, mais rien ne m'étonne plus.

VENCE

Comment n'a-t-on pas pensé à vous?

LA RIVIÈRE

On s'en garderait bien! On sait que j'ai mes idées, et que j'y tiens! Ils m'embêtent avec leurs grandes armées. Les petites armées sont les seules bonnes. C'était l'avis de Napoléon Ier qui s'y entendait.

(Il sort, suivi de Vauzelle.)

VAUZELLE

Je vous quitte, mon cher... un mot à dire à Vernon, à tout à l'heure.

SCÈNE DEUXIÈME

VENCE, BROUILLAC, *puis* DECHARTRE

VENCE, *à Brouillac.*

Et vous, n'avez-vous rien à dire à quelqu'une de ces demoiselles?

BROUILLAC

Nous? nous nous levons à six heures du matin, nous écrivons cent cinquante lettres par jour en moyenne, nous approfondissions la péréquation... Nous sommes austères et laborieux... Quand nous serons ministre, nous nous montrerons peut-être quelquefois au foyer de la danse, mais ce sera par élégance pure; nous avons un mauvais estomac, des vertiges, nous sommes au lait. Vous ne saviez pas?

VENCE

Mais si je savais. Ça date de Napoléon Ier, c'est de l'histoire.

DECHARTRE, *entrant.*

Bonjour, Vence.

VENCE

Mme Martin Bellême n'est pas encore arrivée. *(Sortie de Brouillac.)* Comment vas-tu? On ne te voit plus.

DECHARTRE

Je vais bien. Et toi?

VENCE

J'ai passé à ton atelier. J'ai vu ta grande figure... Et... tu me pardonnes? J'ai soulevé un bout de linge mouillé, et j'ai découvert une tête admirable. C'est la Psyché, n'est-ce pas?

DECHARTRE

Oui. C'est Psyché levant sa lampe sur l'amour endormi.

VENCE

Tu lui as donné une expression d'indicible douleur.

DECHARTRE

C'est que je crois, vois-tu, que quand Psyché a renversé sa lampe, ce n'est pas sur l'amour, c'est sur elle que l'huile ardente est tombée.

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, THÉRÈSE, MISS BELL, LE PRINCE ALBERTINELLI

THÉRÈSE

Bonjour, Vence. Bonjour, monsieur Dechartre. M. Paul Vence, le Prince Albertinelli, le fiancé de Miss Bell.

LE PRINCE

Monsieur.

MISS BELL

Comment allez-vous, monsieur Dechartre? Nous sommes à Paris pour quelques jours; j'espère vous voir beaucoup. Vous nous montrerez votre Psyché.

(Elle ôte son manteau. L'huissier, Vence et Albertinelli font le nécessaire.)

VENCE

Elle vous plaira. Vous savez, mademoiselle, ce qu'à découvert Dechartre. Il croit savoir que c'est sur elle-même que Psyché a renversé l'huile bouillante.

MISS BELL

Oh! la pauvre Psyché! Si elle avait été une anglaise, ce malheur ne lui serait pas arrivé. Elle aurait eu la curiosité avant le mariage et la confiance après.

(Le prince ôte le manteau à Thérèse.)

MISS BELL

Oh! comme vous êtes belle, Thérèse! Je suis ravie de voir que vous portez sur le cœur le *Lys Rouge* de Florence en souvenir des heures que nous y avons passées ensemble. Oh! le Lys est magnifique et il a quelque chose de cruel. Ne trouvez-vous pas que les beaux joyaux ont un air de cruauté?

VENCE

Ils ressemblent à des armes.

MISS BELL

Ce joyau est d'un grand style. Je voudrais bien connaître le joaillier qui l'a fait.

THÉRÈSE

Mon joaillier est ici, chérie, c'est M. Dechartre qui a bien voulu dessiner ce bijou.

LE PRINCE

Vous n'aimez donc pas beaucoup les dames, en France?

VENCE

Mais si.

LE PRINCE

Parce qu'au spectacle vous regardez la scène. En Italie, nous ne regardons que les loges. Celle-ci est très agréable, très parisienne.

VENCE

C'est la plus enviée de l'Opéra. Vous n'y êtes jamais venue, Miss Bell?

MISS BELL

Non! et elle me cause beaucoup d'admiration. Ceci est le théâtre. Montrez-moi la salle.

(Ils vont au trou du rideau.)

SCÈNE QUATRIÈME

THÉRÈSE, DECHARTRE,
puis MISS BELL, ALBERTINELLI, VENCE.

THÉRÈSE

Vous m'aimez?

DECHARTRE

Comme vous êtes belle!

THÉRÈSE

Vous trouvez?

DECHARTRE

Oui, je trouve.

THÉRÈSE

Alors redites-le.

DECHARTRE

Vous êtes délicieuse.

THÉRÈSE

Tant mieux! je n'étais pas coquette autrefois, je le suis devenue pour vous. Je veux être belle pour que vous m'aimiez.

DECHARTRE

Ce n'est pas seulement parce que vous êtes belle que je vous aime. Il y a en vous une force douce et terrible, plus puissante que la beauté.

THÉRÈSE

Ma force c'est que je t'aime.

DECHARTRE

Vous, on ne peut ni vous tromper, ni vous quitter.

THÉRÈSE

On ne peut pas me quitter, dites? Je ne sais pas comment mes yeux, mon silence, tout ne crie pas mon bonheur, Jacques! Nous sommes trop heureux! Nous volons la vie!

DECHARTRE

Demain!

THÉRÈSE

Oui, demain.

MISS BELL

Oh? comme c'est amusant!

(Thérèse, Miss Bell, Albertinelli entrent dans la loge. Vence reste à causer avec Dechartre.)

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, VAUZELLE, LE MÉNIL

VAUZELLE,

venant du couloir suivi de Le Ménil entre dans la loge.

Bonjour, madame. Devinez qui je vous amène. Un revenant.

LE MÉNIL

J'arrive à Paris, madame, à temps pour vous complimenter. On dit que M. Martin-Bellême va devenir ministre.

THÉRÈSE

Je vous remercie, monsieur. On le dit, mais rien n'est certain encore, d'ailleurs vous le verrez tout à l'heure.

MISS BELL

Ah! bonjour, M. Le Ménil. Je suis très heureuse de vous voir et pourtant j'aurais un grand reproche à vous faire. Vous êtes allé à Florence. Eusebio vous a vu. Et vous n'êtes pas venu me voir. Oh!

LE MÉNIL

Excusez-moi, je ne disposais que d'un jour, j'allais m'embarquer.

MISS BELL

C'est vrai, on m'a dit que vous aviez erré sur la mer bleue... Avez-vous vu des sirènes?

LE MÉNIL

Hélas! non, miss! Bonjour, Vence... *(Entrant dans la loge.)* Comptez-vous partir bientôt pour Joinville, madame?

THÉRÈSE

Non, je ne sais pas.

LE MÉNIL

M. Martin-Bellême, que j'ai rencontré aujourd'hui, m'a fait l'amitié de m'y inviter à y venir le plus tôt possible. Il a eu la bonne grâce de m'assurer qu'il ne pouvait se passer de moi pour mener les chasses.

THÉRÈSE

Ah!

LE MÉNIL

Il est vrai que je connais le pays de longue date, il n'est guère d'allées en forêt que nous n'ayons parcourues ensemble. Vous vous en souvenez, madame?

THÉRÈSE

Oui, vous meniez les chasses.

LE MÉNIL

Je ne sais toutefois si je pourrai m'y rendre pour l'ouverture. Et ce cera la première fois en six ans, la première fois que je l'aurai manquée.

MISS BELL

Oh! M. Vence, je voudrais voir la scène. Montrez-moi... Venez-vous?

THÉRÈSE

Vous nous quittez, monsieur Dechartre?

DECHARTRE

Excusez-moi.

(Sortent Bell, Albertinelli, Vence et Dechartre.)

LE MÉNIL, *dans la loge.*

Attendez. J'ai à vous parler. Je suis à Paris depuis hier. Je n'ai pas voulu aller chez vous. Je ne vous aurais pas trouvée seule. Il faut que je vous parle. J'ai cherché à vous oublier; j'ai tout fait pour cela. Il valait mieux vous oublier, bien sûr. Je n'ai pas pu, j'ai navigué deux mois seul. Ce que j'ai souffert, j'aurais honte de le dire. Un mot encore, un seul mot. J'ai beaucoup réfléchi seul. J'ai compris que si je vous avais perdue, c'était de ma faute. Il fallait savoir vous garder.

THÉRÈSE

Je n'ai pas eu à me plaindre de vous.

LE MÉNIL

Enfin je ne vous ai toujours pas bien comprise. Vous êtes une femme supérieure. Je ne m'en étais pas aperçu parce que ce n'était pas pour cela que je vous aimais. J'ai été trop absolu. Quelquefois sans m'en douter, je vous ai froissée.

THÉRÈSE

N'y pensez plus. Vous avez toute la vie devant vous. Soyez heureux et ne vous tourmentez plus pour ce qui n'en vaut pas la peine.

LE MÉNIL

Je vous ai dit que j'avais à vous parler. Ecoutez-moi. Voici. Je vous pardonne et j'oublie tout. Reprenez-moi. Je vous promets de ne jamais vous dire un mot du passé. Ce que je vous propose, n'est pas ordinaire, je le sais. Mais j'ai tout considéré. C'est la seule chose possible. Pensez-y, Thérèse, et ne répondez pas tout de suite.

THÉRÈSE

Ce serait mal de vous tromper, je ne peux pas... et je ne veux pas faire ce que vous demandez.

LE MÉNIL

J'ai prévu ce que vous me diriez et c'est pour cela que je vous dis: Ne me répondez pas tout de suite. Je ne peux pas vivre sans vous. C'est maintenant que je vous aime, avant je ne le savais pas.

THÉRÈSE

Nous ne savions ni l'un ni l'autre. *(A Miss Bell.)* Eh bien, ma chérie, vous venez de la forêt de Diane?

(Le Ménil sort de la loge.)

LA RIVIÈRE, *entrant.*

Ah! madame! mes félicitations. La nomination de M. Martin-Bellême se confirme. Excusez-moi. On m'attend, vous devez être bien heureuse.

LE PRINCE, *à Vence.*

M. Le Ménil a changé depuis que je n'avais pas eu le plaisir de le voir. Il a l'air un peu souffrant.

VENCE

Je ne trouve pas.

LE PRINCE

D'ailleurs, c'est toujours un cavalier accompli. Et je comprends les succès qu'on lui attribue.

MISS BELL, *à Le Ménil.*

A tout à l'heure, monsieur, je vous retrouverai dans la loge de Mme Bellême. Vous me permettez, Thérèse, d'inviter M. Le Ménil.

THÉRÈSE

Mais, ma chérie, je suis désolée, il ne me reste pas une place à lui offrir. Je viens de prier M. Dechartre de rester avec nous. Oh! je vous remercie. Oh! je ne vous rends pas votre liberté. Adieu monsieur.

VENCE

Miss Bell, on pose le temple de Diane, venez voir la manœuvre, c'est curieux.

SCÈNE SIXIÈME

DECHARTRE, THÉRÈSE

DECHARTRE

Eh bien, êtes-vous satisfaite de moi, il me semble que j'ai eu une bonne tenue et une parfaite correction.

THÉRÈSE

Oh! Jacques.

DECHARTRE

Mais je vous avertis que je ne pourrai peut-être pas continuer longtemps, il faudra m'excuser je manque de souplesse.

THÉRÈSE

Mon Dieu, qu'est-ce que je t'ai fait.

DECHARTRE

Pourquoi m'avez-vous dit de venir ici ce soir? Quel besoin aviez-vous de moi? Ne vous suffisait-il pas de ce cavalier accompli comme dit le prince?

THÉRÈSE

Jacques, que me reproches-tu? Est-ce que je peux empêcher les gens d'être méchants et lâches? Tu ne vois donc pas qu'ils sont jaloux de notre bonheur! car ils l'ont deviné, va! Et cela m'est indifférent, tu ne sais guère dissimuler... Et j'en suis contente... si tu ne laissais pas voir que tu m'aimes, je croirais que tu ne m'aimes pas assez.

DECHARTRE

Comme il nous parlait!

THÉRÈSE

Il me parlait comme un ami d'autrefois. Il venait souvent à Joinville.

DECHARTRE

Un ami d'autrefois! oh! ne mentez plus, vous ne savez pas mentir, n'essayez donc pas.

THÉRÈSE

Jacques, Jacques, ne me tourmentez plus, écoutez-moi.

DECHARTRE

Non, il vaut mieux que je me retire. Je vois que je gêne vos amitiés d'autrefois.

THÉRÈSE, *suppliante.*

Jacques, écoutez-moi.

(Il entre dans la loge.)

SCÈNE SEPTIÈME

VAUZELLE, FRANÇOISE, VERNON

VAUZELLE

Tu ne sais pas! Je viens de trouver Laguichardie dans le désespoir. Sauval lui a fait une scène affreuse. Tout est rompu.

FRANÇOISE

Allons donc!

VAUZELLE

Voilà. Il paraît qu'elle avait un sentiment pour un petit du Conservatoire. Et Laguichardie les a surpris tout à l'heure dans la loge.

VERNON

Tout à fait surpris?

VAUZELLE

Oh! surpris sur le vif! Et il n'a rien dit. Il est parti... Alors en descendant Sauval lui a fait une scène terrible: « Tu ne m'aimes donc pas? tu n'es pas même jaloux. Je n'admets pas qu'on ait l'air de me mépriser!... » Et... pour finir elle lui a signifié son congé. Non vrai! Elle est bonne. C'est elle qui l'a lâché pour ça... colossal!

FRANÇOISE, *aigre.*

Pourquoi te tords-tu? Elle a raison cette fille au fond, elle comprend bien qu'il ne soit pas jaloux, bien sûr. Seulement, elle ne veut pas être ridicule.

VAUZELLE

Calme-toi, ma douce.

FRANÇOISE

Non! mais ils sont étonnants. Je ne sais pas pourquoi ils nous prennent ces messieurs. C'est inouï. Ils ne se donnent même plus la peine d'avoir des égards. Ah! ils méritent joliment ce qui leur arrive.

VAUZELLE

C'est vrai, pour ce qui est de Laguichardie, il n'y avait vraiment pas de raison de se fâcher. Que Sauval le trompe une fois de plus ou de moins.

FRANÇOISE

C'est vrai, il sait à quoi s'en tenir.

VERNON

Et ça ne le gêne pas, alors?

FRANÇOISE

Pourquoi ça le gênerait-il?

VERNON

Bien sûr. Est-ce qu'une femme peut être fidèle, vous ne le voudriez pas.

FRANÇOISE

Moi, un homme que je ne tromperais pas, je ne pourrais pas l'aimer.

VAUZELLE

Dis donc! Je suis là, tu sais?

FRANÇOISE

Oh! tu peux rester. Voyons, franchement, du moment qu'un homme est l'amant d'une femme, il faut qu'il ait un fier toupet pour vouloir être le seul. Est-ce qu'on peut d'abord? On a des anciens amis, n'est-ce pas? des vieux camarades, ceux d'avant!

VERNON

C'est vrai, ça. On ne peut pourtant pas se brouiller tout à fait ce serait vraiment trop rosse aussi.

VAUZELLE

Vous savez que vous me choquez horriblement.

FRANÇOISE

Laisse donc! avec ça que ce n'est pas partout la même chose. Une femme est une femme. Et celles de ton monde c'est kif-kif.

SCÈNE HUITIÈME

LES MÊMES, LAGUICHARDIE, *entre*

FRANÇOISE

Eh bien, mon pauvre Laguichardie, est-ce que tu te reprends un peu.

LAGUICHARDIE

Tu es au courant? Crois-tu qu'elle veut me quitter? Une femme qui m'a fait tant de chagrin.

FRANÇOISE

Aussi pourquoi ne t'es-tu pas fâché?

LAGUICHARDIE

J'ai cru que c'était un journaliste.

VERNON

Oh alors! Pleure pas, nous allons arranger ça.

(Sortie de Dechartre.)

SCÈNE NEUVIÈME

MISS BELL, ALBERTINELLI, *dans la loge*, VENCE

MISS BELL

Oh! chérie, nous avons vu des choses merveilleuses. M. Vence m'a montré de loin les étoiles et j'ai vu le général Larivière qui tenait à la main le tyrse d'une bacchante.

VENCE

Hercule avait bien une quenouille. Et c'était un excellent brigadier de gendarmerie.

(Il ferme la porte de la loge.)

SCÈNE DIXIÈME

VENCE, BERTHIER, *puis* LE COMTE

BERTHIER, *entrant.*

Bonjour, monsieur Vence. C'est bien la loge de Martin-Bellême.

VENCE

Oui, la Comtesse Martin-Bellême est là? Son mari n'est pas encore arrivé. Voulez-vous entrer?

BERTHIER

Je vous remercie, nous serons très bien ici pour attendre notre collègue.

VENCE

Mon cher sénateur, mon cher député, toutes mes félicitations. La liste Garain est très bien accueillie.

BERTHIER

Nous sommes sûrs de notre majorité. C'est plutôt notre opposition qui m'inquiète. C'est indispensable une bonne opposition. On gouverne contre elle et c'est le véritable appui du cabinet. Autrefois, j'ai gouverné contre la droite. La droite! quelle bonne opposition c'était, menaçante, candide, vaste, honnête, impopulaire. Il fallait la garder on n'a pas su.

VENCE

Tout s'use.

BERTHIER

Il n'y a aujourd'hui que les socialistes pour nous donner l'appui que la droite nous a prêté vingt ans avec une si constante générosité. Il faudrait les renforcer, les grandir, en faire un parti politique. C'est à l'heure qu'il est le premier devoir d'un ministre à l'intérieur. *(Entre le Comte Martin.)* Eh bien!

MARTIN

Tout va bien.

VENCE

Je vous félicite, cher monsieur.

MARTIN

Merci, mon cher ami, mais pas un mot encore, n'est-ce pas?

SCÈNE DIXIÈME[1]

LE COMTE MARTIN, GUIMALET, BERTHIER, *puis* ZIZI, ADÈLE *et* LŒTITIA

(Berthier, Martin et Guimalet se promènent en causant. Au décor de gauche apparaissent trois petites danseuses, 12 à 14 ans)

LŒTITIA, *la plus grande, se glissant jusqu'à l'huissier.*

C'est ceux-là, les Ministres?

(L'huissier incline la tête. Lœtitia revient aux deux autres.)

1 Par suite d'une erreur matérielle de copiste, le manuscrit porte ici « Scène dixième », alors qu'il s'agit de la « scène onzième ». L'erreur se poursuit dans les scènes suivantes.

ZIZI, *avec gravité.*

Eh! bien, ils n'ont pas l'air si « toc » que ceux d'avant!

ADÈLE

C'est leurs femmes qu'ont la loge sur la scène?

LŒTITIA

Oui, elles en font un chic!

ZIZI

Ah! dis-donc!

LŒTITIA

Quoi?

ZIZI

Tu sais, il y en a un que je connais, de ministre. Il présidait les prix des écoles communales, il y a deux ans!

LŒTITIA

Le petit?

ZIZI

Non! le gros. Du reste quand il est passé j'ai bien vu qu'il me remettait. T'as pas vu! Il m'a fait un petit signe.

ADÈLE

Oh! qu'est-ce que tu as fait?

ZIZI

J'ai pas eu l'air de regarder!

ADÈLE

Tu as de la veine! Tu devrais lui parler pour moi pour passer dans le premier quadrille!

LŒTITIA, *aigre.*

Tu as bien tort de lui demander. Elle lui dira quelque rosserie!

ZIZI, *hérissée.*

Je lui dirai ce que je voudrai, d'abord!

LŒTITIA

Tu le connais seulement pas!

ZIZI

Je le connais pas! je le connais pas! Tout le monde l'a assez vu qu'il m'a reconnue!

LŒTITIA, *se sauvant.*

Alors, c'est pas comme ton père!

ZIZI, *sortant.*

Ça! une artiste!

(Elles sortent.)

SCÈNE ONZIÈME

LE COMTE MARTIN, GUIMALET, BERTHIER, GARAIN *entrant.*

GUIMALET

Voilà Garain!

MARTIN et BERTHIER

Eh! bien!

(Tous vont à Garain, poignées de mains.)

GARAIN

Eh bien! nous n'avons pas de ministre de la guerre! Je viens de recevoir une dépêche du général La Briche. Il refuse!

MARTIN

Nous sommes bien sûrs de trouver un autre général!

GARAIN

Sans doute, mais le temps presse!

GUIMALET

Mais oui! les amis de Vauriac se remuent.

MARTIN

Enfin, le chef de l'Etat est pour nous!

GARAIN

Oui, mais il n'a pas d'influence!

BERTHIER

Au fait! Pourquoi ne pas offrir le portefeuille au général La Rivière?

MARTIN

Au général La Rivière?

GUIMALET

Dame! il est là!

GARAIN

Vous nous garantissez son acceptation?

GUIMALET

Parbleu!

GARAIN

Trouvez-le! chargez-vous de l'avertir, et je réponds de tout!

SCÈNE DOUZIÈME

LES MÊMES, *moins* GARAIN *et* MARTIN, *puis* VENCE, *puis* VAUZELLE, FRANCOISE, VERNON, *puis* LA RIVIÈRE *et* TOURENNE

GUIMALET

Cherchons La Rivière! Venez-vous Berthier?

(Vence sort de la loge.)

BERTHIER

Je passe par la scène ça me rappelle Bullier!

(Il sort 3e plan gauche.)

GUIMALET

Allons au foyer... Vauzelle, vous n'avez pas vu le général?

VAUZELLE

Non!

GUIMALET

Si vous l'apercevez, envoyez-le moi!... Ne le dites pas trop encore, il est sur la liste!

(Guimalet sort avec Martin et Berthier.)

VAUZELLE

La Rivière, ministre de la guerre! oh! oh!

(Il regarde sur la scène.)

(Entre Françoise portant un thyrse et Vauzelle.)

FRANÇOISE

Vauzelle! Laguichardie offre ce soir un souper de raccomodement. C'est moi qui invite. Vous viendrez! Et puis il nous faut le général!

VAUZELLE

Le général! ah! bien, on le cherche partout! Il va être ministre. Je vais lui demander un sursis!

(Il sort par le couloir.)

FRANÇOISE

Qui! Le parrain! Pas possible! il était tout à l'heure dans le temple de Diane *(Elle va au portant.)* Psitt! Vernon! Tourenne! Redon!

(Entrent les danseuses avec un thyrse.)

VERNON

Quoi!

FRANÇOISE, *courant à l'autre portant.*

Le voilà! *(Appelant.)* Général! *(A Vernon.)* Ma chère, quelle chance!

LA RIVIÈRE, *entre avec Tourenne dont il porte le thyrse.*

Chère enfant!

FRANÇOISE

Embrassez-moi, parrain, vous allez être ministre!

(Vernon et Tourenne l'embrassent.)

LA RIVIÈRE

Qu'est-ce que vous me chantez?

TOUTES

Ah! parrain!

FRANÇOISE

Oui! oui! ministre c'est sûr!...

(Elles forment un groupe autour de lui et le couronnent de leurs thyrses.)

LA RIVIÈRE, *fuyant.*

Voulez-vous me ficher la paix!

(Guimalet et Berthier arrivent avec Martin.)

GUIMALET

Enfin!

BERTHIER

Général, j'ai la vive satisfaction de vous annoncer que M. Garain désigné pour former le Cabinet, vous a réservé le portefeuille de la Guerre!

(Le général regarde avec défiance Berthier qui « marque mal ».)

LA RIVIÈRE

Ah! ça mais! ah! ça mais!

(Garain sort du petit foyer avec Martin.)

Ah! le voilà! *(Présentant.)* Monsieur Berthier député, votre futur collègue!

GUIMALET

Général, vous ne pouvez vous dérober, j'ai répondu de votre acceptation!

BERTHIER

En vous dérobant, vous favoriseriez un retour offensif de Vauriac!

FRANÇOISE, *discrètement.*

Mes enfants, faut les laisser être ministres!

GARAIN

Vous acceptez!

LA RIVIÈRE, *ému.*

Du moment que vous faites appel à mon dévouement je réponds par un mot qui résume ma carrière: présent!

GARAIN

Un mot, mon Général. Maintenant que les affaires épineuses sont écartées, vous ne vous trouverez en présence que d'une seule question, celle des effectifs. Pas de réductions surtout.

LA RIVIÈRE

Evidemment. Vous savez mes idées. Je suis pour les grandes armées. On ne peut opérer actuellement qu'avec des armées immenses.

GUIMALET

Je cours téléphoner votre acceptation.

GARAIN

Allons, tout va bien, et nous pouvons maintenant aller féliciter la Comtesse Martin-Bellême.

Thérèse ouvre la porte de la loge. Brouillac en sort. Garain y entre. Vence arrive par le couloir. Vauzelle par la scène.)

VENCE

C'est signé?

GUIMALET

C'est tout comme.

VENCE

Général!...

VAUZELLE

Mon Général!...

(Poignées de main. Bouillemaraude se présente aussi devant la loge. Mouvement.)

MARTIN, *de la porte à la Comtesse.*

Ma chère amie, je crois que vous ferez bien de sortir, si vous ne voulez pas être étouffée. Nos amis arrivent en foule.

(Les hommes politiques se groupent.)

MARTIN

Il faudrait songer ce soir même aux termes de notre déclaration ministérielle. En ce qui me concerne, j'ai trouvé, je crois, la formule...

GARAIN

Mais mon cher ami, nous n'avons rien d'essentiel à changer dans la déclartion du Cabinet que nous venons de renverser; la situation est restée sensiblement la même.

BERTHIER

Certainement.

MARTIN

Cependant...

GARAIN

Allons, allons, mon cher collègue, défiez-vous de trop de zèle. Vous savez aussi bien que moi qu'il n'y a pas une réforme à faire, et qu'on peut tout au plus changer la couleur des timbres-poste.

SCÈNE TREIZIÈME

LES MÊMES, THÉRÈSE, *puis* Mme MORLAINE, *avec* SCHMOLL, LA PRINCESSE *avec un monsieur.* BROUILLAC, *puis* DECHARTRE, *puis* CHOULETTE

(Thérèse descend. Elle cherche Dechartre du regard. On s'empresse autour d'elle. Elle ne répond pas)

LA RIVIÈRE

Chère madame.

(Mme Morlaine entre aux bras de Schmoll.)

Mme MORLAINE

Où est-elle? Où est-elle? Ah! Thérèse!

(Elle la félicite.)

VAUZELLE, *à Thérèse.*

Nous partageons votre joie, madame.

SCHMOLL

Mes compliments, madame. Dès que le Comte Martin-Bellême sera en fonctions je vous demanderai un entretien sur un sujet du plus haut intérêt: sur le budget des missions scientifiques. Ce budget, dans le dernier exercice...

(Entre la princesse avec un monsieur. Elle embrasse Thérèse.)

LA PRINCESSE

Vous irez donc, Thérèse, dans les bals officiels... dans les concours régionaux... peut-être même dans les banquets agricoles. *(A Vence.)* Nous verrons si elle y gardera son charme mystérieux... Bonjour à Miss Bell.

(Entre Dechartre.)

THÉRÈSE

Ah!

(Elle fait un pas vers lui, mais elle est arrêtée par les complimentateurs. Arrive Choulette.)

Mme MORLAINE, *le voyant.*

Vous ici, monsieur Choulette?

CHOULETTE

Oui, madame. J'arrive de Vendée où l'on me presse de poser ma candidature à un fauteuil sénatorial. Je viens à Paris consulter à ce sujet des âmes simples, des vieillards, des femmes, des enfants.

Mme MORLAINE

Des enfants?...

CHOULETTE

Oui, des enfants, à cause de leur grande candeur.

(Dechartre s'incline devant Thérèse et fait un pas pour sortir.)

LA GUICHARDIE

Je viens vous apporter mes félicitations, chère madame, et vous dire...

THÉRÈSE, *qui n'a pas quitté Dechartre des yeux.*

Pardon. Il faut que je parle à M. Dechartre.

(Elle écarte tout le monde et va droit à lui. Il recule elle le suit. Tout le monde les regarde.)

THÉRÈSE

Jacques! Qu'est-ce que vous avez à me reprocher? Je n'y puis plus tenir. Expliquez-vous, je vous en prie.

DECHARTRE

On nous regarde.

THÉRÈSE

Qu'est-ce que ça me fait. Qu'ai-je à craindre, sinon de te perdre! Je te jure que je ne te quitterai pas avant que tu reconnaisses la folie de tes soupçons. Ah! si nous étions seuls, je te forcerais bien à sentir que je suis à toi tout entière.

DECHARTRE

Madame...

THÉRÈSE

Je souffre trop. Dis-le-moi... dis-le-moi si tu ne m'aimes plus.

DECHARTRE, *violent.*

Est-ce que je peux ne pas t'aimer?

THÉRÈSE

Tu m'aimes!... Vois-tu? Je ne savais plus j'étais folle!... Tu m'aimes... Oh! je suis heureuse!

(Elle revient toute changée au groupe qui la salue et la félicite.)

THÉRÈSE

Merci, merci!

CHOULETTE

Vous sembliez occupée si fort auprès de M. Dechartre que je perdais toute espérance de pouvoir vous approcher.

THÉRÈSE

Il faut vous accoutumer à la patience, monsieur Choulette. C'est là une vertu politique. *(Sur la porte de la loge, à Mme Morlaine.)* Venez dans ma loge, chère madame, Au revoir, princesse... A bientôt.

LA PRINCESSE

Au revoir *(A Vence.)* Elle est extraordinaire. Tout lui va, même les honneurs publics.

(Elle sort.)

THÉRÈSE

Vous venez, monsieur Dechartre.

DECHARTRE

Je vous rejoins tout de suite, madame.

(Dechartre sort.)

(Thérèse et Mme Morlaine rentrent dans la loge qui se referme.)

SCÈNE QUATORZIÈME

SCHMOLL, CHOULETTE, VAUZELLE, BROUILLAC, etc.

SCHMOLL, *montrant les danseuses.*

Ces demoiselles me font songer que la danse est le plus ancien des arts, le plus vénérable par conséquent, et le seul qui ait été exercé aux époques reculées de la vie patriarcale.

CHOULETTE

Venez les voir de plus près. J'avoue qu'elles me tentent. Mais ma vertu s'accroît dans la tentation.

SCHMOLL

Je vous suis.

(Ils sortent. Les instruments préludent.)

SCÈNE QUINZIÈME

LOYER, BERTHIER, D'EZELLY, VENCE, SCHMOLL, CHOULETTE, LE MÉNIL, LE COMTE MARTIN-BELLÊME, THÉRÈSE, MISS BELL, DECHARTRE

LOYER, *entrant. On se précipite vers lui. bruit*

Le décret est à l'*Officiel*. J'ai accompagné moi-même dans un sapin, l'attaché de cabinet qui le portait à la composition. C'était plus sûr. Du temps de Prévy, on interceptait les décrets dans le trajet de l'Élysée au quai Voltaire!

BERTHIER

Ah! vous avez vraiment rendu service à la République! *(On entoure Loyer, une foule de gens arrivent de tous les côtés. Le Ménil arrive par le couloir et félicite M. Martin Bellême.)*

MARTIN

Mon cher collègue! *(Il ouvre la porte de la loge.)* Félicitez monsieur Loyer, ma chère amie. *(Thérèse est sur la porte de la loge. Les danseuses passent, entrent en scène, suivies de près par Choulette que l'huissier écarte — à Le Ménil)* Merci, mon cher ami. Enchanté de vous revoir!

(Thérèse vient sur la porte. Elle félicite Loyer. Arrive Vence qui félicite le Comte Martin.)

VENCE

Mille grâces, madame! Vous avez les finances, c'est un joli portefeuille.

(Musique. Choulette collé au décor, regarde avidement la scène.)

MARTIN

Il faut que je parte, ma chère amie! Vous restez encore! A tout à l'heure! n'est-ce pas! Voici d'ailleurs Le Ménil qui se met à vos ordres!

(Thérèse inquiète ne répond pas. Loyer et Garain vont pour partir. Ils disparaissent.

LE MÉNIL

Me permettez-vous, madame, de venir vous offrir mon bras à la fin du spectacle!

THÉRÈSE

Merci! non, j'ai mal à la tête! On étouffe ici! *(A M. Martin Bellême qui s'en allait.)* Je m'en irai avec vous, mon ami! *(Parlant de la loge.)* Vous m'excuserez, Vivian. A demain, chérie!

MISS BELL

Au revoir, Darling! Je reste encore. Cette loge est si merveilleusement amusante!

(Thérèse sort de la loge. Le Ménil a pris des mains de l'huissier le manteau de Mme Martin-Bellême et le lui met. A ce moment Dechartre apparaît au font du couloir — portant son manteau sous le bras, face au public. Thérèse ne le voit pas.)

LE MÉNIL, *tenant le manteau déployé.*

Thérèse, je vous aime. Rappelez-vous ce que je vous ai demandé tout à l'heure. Je serai tous les jours, tous les jours à partir de trois heures, rue Spontini chez nous!

(Thérèse fait un mouvement de tête, en se penchant en arrière pour recevoir le manteau. Quand elle se redresse, elle aperçoit Dechartre qui a entendu et qui la regarde.)

MARTIN

Vous venez, Thérèse? Bonsoir monsieur Dechartre! Bonsoir monsieur Le Ménil!

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

Deuxième tableau

L'atelier de Dechartre. Chevalets. Statues. Une cheminée. Un divan, escabeaux, planche à modèle.

SCÈNE PREMIÈRE

THÉRÈSE, Mme FUSELIER

(Thérèse entre la première, Mme Fuselier la suit)

Mme FUSELIER

Monsieur n'est pas là... Il est sorti hier soir pour aller à l'Opéra et il n'est pas encore rentré. Il est allé probablement en soirée.

THÉRÈSE

Sans doute.

Mme FUSELIER

Madame veut l'attendre?

THÉRÈSE

Oui.

Mme FUSELIER

Madame ne veut pas entrer au salon?

THÉRÈSE

Non.

Mme FUSELIER

C'est qu'il y a le modèle que Monsieur Jacques avait demandé pour ce matin neuf heures... Elle va arriver.

THÉRÈSE

Ça ne fait rien.

Mme FUSELIER

Je vais faire du feu.

THÉRÈSE

Ce n'est pas la peine.

Mme FUSELIER

Madame doit avoir froid.

THÉRÈSE

Non.

Mme FUSELIER

Madame est toute pâle.

THÉRÈSE

Oui, oui, c'est vrai, j'ai froid.

Mme FUSELIER, *faisant le feu.*

M. Jacques ne tardera pas à rentrer.

(Elle souffle le feu et sort.)

SCÈNE DEUXIÈME

THÉRÈSE, *puis* LE MODÈLE

THÉRÈSE, *seule, regarde autour d'elle et va à la fenêtre. Elle regarde l'heure.*

Il n'est pas rentré... Il n'a pas dormi non plus, lui! *(Elle redresse la tête, rappelle tout son courage. Elle va à la porte, écoute.)* C'est lui! *(Elle tressaille, écoute de nouveau.)* Non... ce n'est pas lui.

(Le Modèle entre. C'est une fille pâle et triste, mise pauvrement.)

LE MODÈLE

Pardon, madame. Je venais pour la séance. Mais si je vous gêne, je pourrai attendre dans la loge de Mme Fuselier.

THÉRÈSE

Mais non restez... Vous ne me gênez pas. Restez.

LE MODÈLE

Je vous remercie, madame. Parce que dans la loge de Mme Fuselier, on ne peut pas beaucoup se grouiller. C'est petit!

LE MODÈLE *s'assied dans un coin. Thérèse s'approche du feu, elle tousse.*

C'est la fumée... à cause du vent qui rabat. Je vais arranger le feu si vous voulez.

THÉRÈSE

Merci... Je vous... je vous remercie.

LE MODÈLE

Ya pas de quoi, madame. *(Regardant le vitrage.)* Cette pluie fine. C'est pire que de la neige. Ça pénètre davantage.

THÉRÈSE

Vous avez froid?

LE MODÈLE

Bah! Ça n'est rien! Faut pas se plaindre. On a encore de la chance d'être à couvert.

THÉRÈSE, *la regardant — un moment de silence.*

Approchez-vous, votre robe est toute mouillée.

LE MODÈLE

Merci... Mais je regarde qu'il a laissé sécher sa figure... Il n'a plus la tête à ce qu'il fait depuis qu'il est revenu. Il est dans les nuages.

THÉRÈSE

Monsieur Dechartre? Il est dans les nuages.

LE MODÈLE, *elle prend une éponge.*

Quand la glaise est sèche, on ne peut plus travailler, naturellement... Voulez-vous la voir, sa figure?... Ayez pas peur: il ne dira rien. Il n'est pas contrariant. Et puis, il vous connaît peut-être?

THÉRÈSE

Oui, il me connaît.

LE MODÈLE, *montrant la figure.*

C'est Psyché. Vous savez ce que c'est Psyché?

THÉRÈSE

Oui.

LE MODÈLE

Moi, pas.

THÉRÈSE

Elle est belle, cette figure.

LE MODÈLE

Il n'y travaille pas assez. Il me fait venir des fois pour rien.

THÉRÈSE

Approchez-vous du feu.

LE MODÈLE

Je refuse pas.

THÉRÈSE

Mon enfant, dites-moi. Avez-vous des séances assez pour gagner votre vie?... si on pouvait vous être utile?

LE MODÈLE

Oh! je vous remercie, madame... Ça dépend, vous savez. Il y a des moments... je pose l'ensemble. Parce que la tête, je suis comme tout le monde ni bien, ni mal. La tête passe avec le reste, voilà tout. Mon nez ne vaut pas trois francs l'heure. Je m'en rends bien compte. Alors je pose l'ensemble. Mais c'est dur sans en avoir l'air. Et puis je n'ai pas de chance. Ça tient sans doute à la manière que je suis faite. J'attrape toujours des poses impossibles, faut que je me tienne sur la petite pointe d'un pied, que je lève les bras, que je m'envole. Alors, comme je n'ai pas d'ailes, naturellement vous comprenez. Cette Psyché, on ne le dirait pas. Eh bien! quand on a tenu comme ça une lampe pendant deux heures, on a le dos cassé. *(Elle prend la pose.)* Et puis ce qu'on est vite finie dans le métier. Il suffit qu'on ait un gosse et ça peut toujours arriver n'est-ce pas... Alors plus de Psyché! Excusez si je vous dérange, c'est pour tourner la clé du poële. *(Elle tourne la clé du tuyau.)* Parce que si on ne tourne pas la clé, le tuyau ne tire pas. Alors on a mal à la tête et mal au cœur. C'est pas la peine. On a bien assez

de misère dans la vie, et des ennuis qui vous viennent tous, juste du côté où on pouvait espérer un peu de contentement. V'la la clé qui se retourne. Est-ce que M. Dechartre ne devrait pas avoir un poële autrement installé que ça. Mais il est si négligent, si indifférent.

THÉRÈSE

Ah! il est indifférent!

LE MODÈLE

Il n'y a pas plus indifférent que lui. Mais faut dire aussi qu'il est bien poli, bien doux.

THÉRÈSE

Il est bien doux?...

LE MODÈLE

Vous trouvez pas? les habits quand ça sèche, ça a une drôle d'odeur. Ça vous gêne peut-être, cette odeur-là?

THÉRÈSE

Non.

LE MODÈLE

Ça sent la misère, quoi. C'est tout de même pas commode de gagner sa vie... Mais tout ça ne serait rien, si seulement on avait le cœur gai...

THÉRÈSE

Quel âge avez-vous?

LE MODÈLE

Vingt ans. Vous auriez cru plus n'est-ce pas?

THÉRÈSE

Mais non! pas du tout.

LE MODÈLE

Oh! si! j'ai bien vu! Ça vous a surpris. C'est que le chagrin, ça vous marque. Vous connaissez pas ça, vous?

THÉRÈSE

Ah! ma pauvre petite, vous vous trompez bien je vous jure. Si vous croyez que les autres n'ont pas aussi leurs chagrins.

LE MODÈLE

Oh! c'est égal! Quand on a tout ce qu'il faut... *(Elle la regarde.)* Mais c'est vrai que vous avez pas l'air heureuse non plus... Je vous ai pas fâchée au moins. J'en avais pas la volonté.

THÉRÈSE

Non.

LE MODÈLE

On a chacun ses ennuis. C'est pas la situation qui y fait, bien sûr... C'est égal, il y a dans la vie des moments où on a envie de mourir.

THÉRÈSE

Et on n'en a pas le courage.

LE MODÈLE

Oh! c'est pas ça. Y a pas besoin de beaucoup de courage. Seulement c'est qu'on espère toujours que ça s'arrangera.

THÉRÈSE

Peut-être.

LE MODÈLE

On a tort.

THÉRÈSE, *répétant machinalement.*

On a tort.

LE MODÈLE

Parce que voyez-vous, on ne change rien à ce qui est. *(Thérèse se détourne. Un temps.)* Et puis quoi? Parce que je vais vous dire: si c'était pas ça qui était arrivé. Ça aurait été autre chose, et ça n'aurait pas été mieux. On ne peut pas vivre seule... Alors?

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES, DECHARTRE

Trempé de pluie, ravagé. Il est troublé, les regarde durement. Elles ne l'entendent que quand il est entré.

LE MODÈLE

Oh! voilà M. Dechartre.

DECHARTRE

Qu'est-ce que vous faites là?

LE MODÈLE

Monsieur vous m'aviez dit...

DECHARTRE

Allez-vous-en. Je n'ai pas besoin de vous.

LE MODÈLE

Bien, monsieur. *(Elle prend son manteau et va vers la porte.)*

DECHARTRE

Non, attendez dans l'antichambre. Je vous appellerai dans dix minutes, pour la séance.

(Elle sort.)

SCÈNE QUATRIÈME

THÉRÈSE, DECHARTRE

(Thérèse le regarde douloureusement, puis va à lui et bien en face)

THÉRÈSE

Jacques, écoutez-moi.

DECHARTRE

A quoi bon? Que pouvez-vous me dire: Vous ne pouvez plus me tromper, maintenant.

THÉRÈSE

Jacques, je ne vous ai pas trompé. Oh! non! je ne vous ai pas trompé!... Est-ce que vous le croyez?

DECHARTRE, *s'asseyant accablé.*

Laissez-moi, je vous en prie. Si vous saviez la nuit que j'ai passée, vous n'auriez pas le courage de me tourmenter encore.

THÉRÈSE

Il faut que je parle, il faut que vous sachiez.

DECHARTRE

Regardez, je n'en peux plus. J'ai marché toute la nuit au hasard, le long de la Seine, jusqu'à la trouver bordée de peupliers. Je souffrais tant que pour oublier ma douleur je comptais les fenêtres des maisons. A la fin, je suis tombé sur un banc, j'ai dormi. Ç'a été un moment.

THÉRÈSE, *suppliante.*

Laissez-moi vous dire...

DECHARTRE

Je me suis réveillé dans la pluie et dans l'ombre. Et je me suis rappelé la nuit de Fiesole. Vous m'avez gâté toute la joie et toute la beauté du monde.

THÉRÈSE

Oh! je ne te laisserai pas souffrir ainsi. Je ne veux pas que tu sois malheureux. Il faut que je t'explique... Ecoute-moi.

DECHARTRE

A quoi bon? A quoi bon mentir encore?

(Il fait quelques pas à travers l'atelier.)

THÉRÈSE

Jacques!

DECHARTRE

Eh bien! parlez, parlez donc!

THÉRÈSE

Mon ami, as-tu vraiment pensé que je te trahissais?... Tu n'as donc rien vu, rien compris? Mais si cet homme était ce que tu crois, est-ce qu'il n'aurait pas eu mille occasions meilleures de me voir, de me parler?... Est-ce qu'il aurait été obligé de m'obséder devant tout ce monde? Toi, jaloux toi, mais c'est insensé.

DECHARTRE

Ah! il ne fallait pas être jaloux?... non?

THÉRÈSE

Oh! non! non! tu n'en as pas de raisons. Je t'assure bien que depuis que j'ai eu le bonheur... Aujourd'hui encore, désolée, torturée... je dis le bonheur de te connaître, j'ai été toute à toi. Est-ce que j'aurais pu être a un autre? C'est monstrueux ce que tu imagines.

DECHARTRE

« Je serai tous les jours, à trois heures, chez nous, rue Spontini. » Ce n'est pas un amant qui vous disait cela?

THÉRÈSE

Mon Dieu! et dire qu'hier tout cela n'était pas. Hier, j'étais là, tu te souviens? Hier j'avais trop de joie. Est-il possible que tout cela ne soit plus. Un mot entendu par hasard, un regard, et c'est fini de mon bonheur et de ma vie, non ce n'est pas possible... Cette nuit, je me disais, il est désespéré, il se tourmente. Il m'a regardée avec tant de colère. Le malheur, c'est que la nuit soit si lente à couler... Sitôt que je pourrai, j'irai le voir, le trouver. Il m'aime, il m'écoutera. Je lui expliquerai, je le consolerai... *(Jacques marche fiévreusement sans répondre.)* Et maintenant, je le sens bien, j'ai eu tort de venir. Absente, tu m'aurais désirée, tu m'aurais voulu, tu m'aurais justifiée... Tu aurais trouvé pour moi les mots que je ne trouve pas à te dire... Ç'aurait été une habileté de ne pas venir. Mais je ne voulais pas être habile avec toi. Je suis venue parce que je ne pouvais pas faire autrement. C'est tout naturel puisque je t'aime. Et tu le sais!

DECHARTRE

Oh! c'est possible après tout que moi aussi vous m'ayez aimé.

THÉRÈSE

Jacques!

DECHARTRE

Vous pensiez que j'accepterais.

THÉRÈSE

Mais quoi donc? mon Dieu? Quoi donc. Qu'est-ce que tu t'imagines?

DECHARTRE

« Je serai tous les jours à trois heures, rue Spontini. » Ce n'est pas votre amant qui vous disait cela. Non? C'était un étranger, un inconnu.

THÉRÈSE, *avec décision.*

Oui, j'ai été à lui, et tu le savais bien. Je t'avais dit que non. J'avais menti pour ne pas t'affliger, pour ne pas t'irriter. Mais j'avais menti si peu et si mal. Tu le savais, ne me le reproche pas, tu le savais. Et tu en imaginais plus qu'il n'y en avait jamais eu... En mentant je ne t'ai pas trompé, va! Si tu savais le néant que c'était... *(Elle se jette à genoux.)* J'ai eu tort, il fallait t'attendre. Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt. Pourquoi?

DECHARTRE

Ainsi, vous mentiez déjà quand vous n'aviez pas même une raison de mentir?... Pourquoi ne m'avez-vous rien dit?... Il n'y aurait que cela que je ne vous le pardonnerais pas.

THÉRÈSE

Tu ne m'aurais pas pardonné d'avoir parlé. Qu'est-ce qu'il fallait faire, mon Dieu?... Non, non... je ne t'ai pas trompé. J'évitais de te faire de la peine, voilà tout. Tu devais bien penser, te douter que telle que je suis et mariée comme je l'étais...

DECHARTRE

J'étais stupide, je ne croyais pas, je ne savais pas, je m'ingéniais à ne pas savoir. Je ne voulais pas, je ne voulais pas que ce fut celui-là.

THÉRÈSE, *s'assied à la place qu'il a quittée.*

Tu ne t'imagines pas ce qu'était ma vie autrefois, dans ce monde banal où j'étais jetée seule, sans personne qui

m'aimait. On voit tous les jours des femmes apporter à leur amant un passé plus lourd que le mien et se faire aimer, et pardonner pourtant.

DECHARTRE

Je sais ce que vous donnez. On ne peut pas vous pardonner, à vous.

THÉRÈSE

Oh! peux-tu penser que j'étais avec un autre ce que je suis avec toi?... Jacques, Jacques, si tu savais la tristesse morne de ma vie d'autrefois, tu me plaindrais.

DECHARTRE

Ah! c'est vous qu'il faut plaindre.

THÉRÈSE

Oui c'est moi, c'est celle qui ne te connaissait pas. Mais je te parle d'une autre femme là. Moi, je n'existe que depuis que je t'ai connu depuis que j'ai été à toi.

DECHARTRE

Mais lui, y a-t-il longtemps que vous le connaissez? Comment cela s'est-il fait?

THÉRÈSE

Je répondrai si vous voulez, et c'est encore une chose que vous ne me pardonnerez pas.

DECHARTRE

Allons! je ne vois plus ce que nous aurions à nous dire. Il vaut mieux.

THÉRÈSE

Non, je ne m'en irai pas. Non je ne céderai pas. Je suis violente, je suis âpre, tu sais. Je tiens à mon bien. Tu es à moi.

Je te reprends. Je te garde. Il est impossible que tu ne voies pas que je suis à toi, à toi seul. Ecoute...

DECHARTRE

Vous ne l'avez pas revu à Florence? Vous ne l'avez pas revu, rue Spontini?

THÉRÈSE

Je l'ai vu à Florence pour la dernière fois.

DECHARTRE

Je ne vous crois pas.

THÉRÈSE

Ah! ce que je dis est vrai. Jamais depuis que je suis à vous, jamais... L'idée seule m'en paraît horrible, monstrueuse. Vous me connaissez donc si peu?

DECHARTRE

On ne se connaît jamais.

THÉRÈSE

Alors tout ce que nous avons été l'un pour l'autre, c'était en vain, c'était inutile. On se brise l'un contre l'autre. On ne se mêle pas, Jacques, je te jure...

DECHARTRE

Je ne vous crois pas.

THÉRÈSE

C'est vrai que vous ne me croyez pas, dites... *(Un temps.)* Si je me tuais, me croiriez-vous?

DECHARTRE

Non, je ne vous croirais pas.

THÉRÈSE

Alors c'est fini! C'est fini... Qu'est-ce que je vais devenir?... moi qui voulais ne jamais vieillir pour que notre bel amour ne finît pas... Il valait mieux ne pas naître. Oui ce serait meilleur que je ne fusse pas née.

DECHARTRE

Et à Paris... « chez vous » comme vous dites tous les deux. Qu'est-ce que vous disiez de moi. Il savait tout lui! Il acceptait.

THÉRÈSE

Tu me l'as dit, que tu me gardais un fond de haine et de colère. Tu aimes à me faire souffrir. Je le vois bien.

DECHARTRE

Ne mentez plus. Vous y retourniez, rue Spontini. On vous y attendait tous les jours.

THÉRÈSE, *éclatant.*

C'est toi qui mens... Oui, tu mens, tu mens, tu me cherches une querelle odieuse, tu me tourmentes lâchement. Tu sais bien que depuis que je me suis donnée à toi, je n'ai jamais été à un autre. Tu n'en doutes pas, tu ne peux pas en douter. Mais c'est ce passé, ce malheureux passé qui t'irrite. Et tu te venges. C'est injuste. C'est cruel. C'est féroce. Eh! bien va, contente-toi, injurie-moi, torture-moi, va!... Je suis une femme, ni plus ni moins une femme. Ça sait souffrir, une femme. Ce n'est pas comme vous, ça a du courage. Fais-moi souffrir... Bats-moi... Mais aime-moi... Aime-moi comme tu voudras, dans l'injure, dans les tourments, mais aime-moi. Donne-moi tout ce que tu as à donner. Ta jalousie absurde, ta colère méchante. Je prends tout, je veux tout, mais aime-moi, prends-moi. Ton amour, c'est comme l'air... Si je ne l'avais pas, ma vie s'en irait... Jacques, Jacques!

DECHARTRE

Viens!

(Elle s'élance vers lui, il la prend dans ses bras, elle se renverse dans son étreinte, et au moment où elle sourit en lui tendant ses lèvres, il la repousse violemment.)

DECHARTRE

Je ne vous vois plus seule, je vois l'autre avec vous, toujours.

(Il tombe accablé. Elle le regarde encore, les yeux pleins de larmes, et lentement recule vers la porte.)

RIDEAU

CRAINQUEBILLE

PIÈCE EN TROIS TABLEAUX

Représentée pour la première fois le 28 mars 1903
au Théâtre de la Renaissance

A LUCIEN GUITRY

Mon cher ami,

Je ne vous offre pas cette petite pièce de théâtre. Elle vous appartient. Elle est vôtre, non pas seulement parce que vous l'avez reçue à votre théâtre, et mise en scène d'une merveilleuse manière, et fait interpréter par une élite artiste, non pas seulement parce que vous avez réalisé le personnage de Crainquebille avec une puissance étonnante et une souveraine vérité. Elle est vôtre parce que je ne l'aurais pas faite sans vos conseils, parce que telle scène applaudie fut écrite tout entière sous votre inspiration.

J'inscris votre nom sur la première page de notre Crainquebille comme un témoignage de mon amitié.

ANATOLE FRANCE

PERSONNAGES

Crainquebille	MM.	Lucien Guitry
Le marchand de marrons		Francès
Le président Bourriche		Nertann
Maître Lemerle		Arquillière
Le docteur David Mathieu		Noizeux
Aubarrée		Frédal
L'agent 64		Talrick
Lermite		Larmandie
Le Camelot		Favart.
Un Épicier		Laforest
L'Agent 121		Adam
L'Huissier		Thoulouze
Le marchand de vin		Larry
Le charcutier		Mallet
Madame Bayard	Mmes	Marie Samary
Madame Laure		Irma Perrot
La souris		Juliette Margel
Une ouvrière		Jane Beryl
—		Jeanne Schmitt

PREMIER TABLEAU

Rue de Beaujolais

SCÈNE PREMIÈRE

LE CAMELOT

Il est vêtu comme un employé du Louvre, debout sur un tabouret, ayant devant lui, reposant sur un tréteau, une boîte grande comme une petite malle d'où il tire sans cesse des objets qu'il replace aussitôt, il achève de débiter à l'auditoire qui l'entoure le boniment dont voici la fin... A chaque fois qu'il cite sa maison, il soulève son chapeau haut de forme.

...Si la maison Gameron, Cormandel et Cie, que j'ai l'honneur de représenter sur cette place, s'est enfin décidée aux sacrifices multiples dont l'énumération vient de vous être faite par moi, ce n'est pas, messieurs, dans un but purement humanitaire, vous ne le croiriez pas. Il est faux, et je ne crains pas de l'affirmer hautement, que la maison Gameron, Cormandel et Cie ait entrepris la ruine des grands magasins ou même du petit commerce, ainsi que des personnes mal intentionnées ont essayé de le faire croire en pure perte en répandant à pleines mains des calomnies que nous n'avons qu'à regarder dans les yeux pour les faire rentrer sous terre. Non, messieurs, la maison Gameron, Cormandel et Cie n'a envisagé qu'une chose, une seule. Elle a son importance et je vous la révélerai tout à l'heure. Je ne demande à votre courtoisie bien connue qu'une seconde de patience et j'en profite pour me résumer: les six articles qui sont mis à la disposition de toute personne qui en fait la demande lui sont remis sur un mot, sur un mouvement, sur un geste, sur un simple signe. Ces six articles, dont voici la brève énumération,

consistent en: 1° une canne pneumatique se repliant sur elle-même au moyen d'une simple pression des doigts et formant ainsi un objet de menue dimension que l'on peut parfaitement dissimuler dans une poche de moyenne grandeur. Cet objet, entièrement fait d'un métal inoxydable, représente une valeur marchande de trois francs. Je pense, messieurs, n'être pas taxé d'exagération. Il suffit de se reporter par la pensée au prix exorbitant atteint par la main-d'œuvre aujourd'hui. Je poursuis: 2° une superbe parure de chemise en simili. Les trois boutons pour le plastron. Deux boutons pour les manchettes avec le patin bascule en aluminium réfractaire, susceptible de résister à l'action du feu pendant plus de quatre heures... Puis le bouton pour le faux col, orné d'une ravissante pierre bleue semi-turquoise. Je vous demande, messieurs, et je m'adresse plus particulièrement aux personnes qui ont l'habitude de ce travail... pensez-vous qu'un bijoutier... et je n'entends pas parler ici des Boucherons ou des Vevers...

SCÈNE DEUXIÈME

UN PETIT CHARCUTIER, *se détachant du groupe, au camelot.*

C'est à toi qu'il en faudrait un bouchon.

LE CAMELOT, *avec un sourire plein de haine.*

Attendez donc, mon petit ami... Attendez donc... J'ai terminé tout de suite, je vais pouvoir m'occuper...

LE PETIT CHARCUTIER, *après un geste.*

Monte là-dessus, tu verras Montmartre. *(Il sort.)*

SCÈNE TROISIÈME

LE CAMELOT, *continuant.*

Vous préférez vous retirer, jeune homme? licence vous en est donnée. Je poursuis: pensez-vous, dis-je, qu'un modeste bijoutier, se contentant d'un bénéfice dérisoire, puisse matériellement établir cet article à moins d'un franc cinquante? Non! n'est-ce pas... Eh bien, moi, je compte un franc pour le moment; 3° une boîte de savon miraculeux, le savon « Océan », dont je vous ai tout à l'heure fait la lumineuse démonstration, et qui réduit à néant les taches les plus rebelles en redonnant au tissu l'éclat du neuf. Je ne veux pas, messieurs, lasser vos facultés d'évaluation et je fixe, d'ores et déjà, sa valeur au prix ridicule de vingt-cinq centimes; 4° un étui en celluloïd de Norvège, teinté au feu et contenant cinquante pastilles d'un effet certain dans les affections des bronches. Valeur? Quelle valeur?... Quinze centimes... Peut-on descendre plus bas?... Oui, on peut et je veux vous en donner la preuve. Et voici le bouquet. Les deux derniers articles, retrousse-jupe, fixe-serviette, relieur automatique et, enfin, chaîne de montre ou collier de dame avec un fermoir presque en or... Le prix? Aucun!... Rien!... un cadeau! Zéro franc, zéro centime, qui, réuni et formant total avec les objets énoncés ci-dessus, nous donne le chiffre de... *(Rapidement.)* Trois francs pour la canne pneumatique, un franc pour la parure en simili, vingt-cinq centimes pour le savon « Océan », quinze centimes pour les pastilles salutaires: quatre francs quarante que la maison Gameron, Cormandel et Cie, que j'ai l'honneur de représenter sur cette place, m'a intimé l'ordre de convertir en un cadeau. Oui! un cadeau, je le proclame, car il ne s'agit pas ici de quatre francs quarante, trois francs ou même deux francs, ou même un franc, pas même cinquante centimes... Il s'agit, messieurs, de la somme grotesque, ridicule, stupéfiante, absurde, de... de vingt centimes... *(On se fouille.)* et si,

rentrés dans vos familles, réunis sous la lampe autour de la table où doit fumer le repas du soir... si, par un sentiment de curiosité bien excusable, messieurs, vous essayez de vous rendre compte du pourquoi qui a guidé la maison Gameron, Cormandel et Cie... arrêtez-vous dans vos investigations... renoncez à comprendre!... Vous n'y parviendriez jamais!... C'est une réclame!

Il remet à chaque personne qui lui tend ses quatre sous les objets que les acheteurs ensuite examinent en sortant de scène.

UNE COMMERÇANTE, *s'adressant à un ouvrier.*

Est-ce que c'est bon, c't'affaire pour enlever les taches?

L'OUVRIER

Mais, ma bonne femme, voilà vingt-cinq ans que je suis teinturier, n'est-ce pas? Si c'était bon, je l'emploierais... C'est une cochonnerie!

LA COMMERÇANTE

Enfin, tout ça pour quatre sous, ce n'est pas cher.

CRAINQUEBILLE

Des choux! des navets! des carottes!...

LES GOSSES *revenant de l'école.*

Oh! hé! le père Crainquebille!

CRAINQUEBILLE

Voulez-vous bien aller à l'école, au lieu de prendre du vice dans les rues... C'est vrai, qu'est-ce qu'ils peuvent apprendre dans le ruisseau? Ils peuvent apprendre que le mal... Bottes d'asperges!

UNE FEMME

Ousqu'elles sont, vos asperges?

LA SOURIS

Vous êtes pas maligne; ses asperges, c'est des poireaux. Le poireau, c'est l'asperge du pauvre. Tout le monde sait ça. *(Un des gamins dérange les bottes de poireaux sur la voiture.)* Laissez-le donc, il a besoin de gagner sa vie. Si, comme moi, vous gagniez votre pain... tas de gosses!

CRAINQUEBILLE

Tu gagnes ta vie, toi?

LA SOURIS

Faut bien.

UN GOSSE

C'est un rien du tout. Il couche dehors. Il est abandonné, il a pas de parents.

CRAINQUEBILLE

S'il a pas de parents, c'est de leur faute, ce n'est pas de la sienne.

UN GOSSE

Il a pas de quoi manger et nourrit un chien. Mange-le, ton chien!

LA SOURIS

Qui qu'a dit que je couchais dehors? Qui qui l'a dit? Qu'il le répète voir... Je couche pas dehors et la preuve que voilà ma fenêtre...

UN GOSSE

Elle a pas de carreaux, ta fenêtre. Y couche dans les démolitions.

LA SOURIS

Je garde, la nuit, le magasin qui est en réparation. C'est preuve que je suis honnête. Et puis je veux pas qu'on m'embête!

CRAINQUEBILLE

Qu'est-ce que que tu bricoles pour vivre?

LA SOURIS

Je ramasse les balles de paume, je crie les journaux, je fais les commissions. Tout, quoi!

CRAINQUEBILLE

Comment tu t'appelles

LA SOURIS

La Souris.

CRAINQUEBILLE

Tu t'appelles la Souris. Eh bien! t'as plus de jugement que les autres. Tu comprends mieux la vie.

LA SOURIS

C'est que j'ai eu de la misère. Eusses, ils ne connaissent rien. Quand on n'a pas été malheureux, on ne peut pas être bien malin.

CRAINQUEBILLE

T'as eu de la misère?

LA SOURIS

Et j'en ai encore. La misère, ça colle.

CRAINQUEBILLE

C'est vrai que t'as pas bonne mine. Tiens, v'là une poire, elle est un peu blette, mais elle est d'une bonne espèce, c'est du beurré!

LA SOURIS

Elle est vraiment molle. Si ta femme a le cœur aussi tendre... Merci, tout de même, père Crainquebille.

UNE PETITE FILLE,
qui porte un pain plus grand qu'elle, récitant.

Est-ce qu'ils sont beaux, vos choux?

CRAINQUEBILLE

Y a pas meilleur, c'est tout cœur.

LA PETITE FILLE

Combien qu'ils valent? Parce que maman est malade, elle ne peut pas faire son marché.

CRAINQUEBILLE

Qu'est-ce qu'elle a, ta maman? Où que ça la tient?

LA PETITE FILLE

Je ne sais pas... C'est en dedans... Elle m'a dit comme ça de vous acheter un chou.

CRAINQUEBILLE

Eh bien! ma petite fille, aie pas peur, je te servirai bien, comme si c'était que je servirais ta mère. Et mieux, parce qu'une supposition, si j'avais à tromper quelqu'un, ce serait une femme d'âge et qui se méfierait. Faut voler personne, bien sûr... à chacun son dû. Mais, si fallait, on aurait du penchant à tromper ceux qui veulent vous fiche dedans. Tandis que faire du tort à un chérubin comme toi, on aurait regret. *(Il lui donne un chou.)* Tiens, v'là le plus beau. Il a l'air d'un sénateur. *(La petite fille lui donne cinq sous.)* C'est six sous, il en faut encore un. Tu veux pas me dépouiller?

LA PETITE FILLE

Mais, monsieur, maman ne m'a donné que cinq sous.

CRAINQUEBILLE

Faut pas mentir, ma mignonne. Cherche bien voir si tu en as pas mis un dans ta poche.

LA PETITE FILLE, *sincère.*

Non, monsieur, je ne n'ai que cinq sous.

CRAINQUEBILLE

Eh bien, ma mignonne, donne-moi un bécot, ça fera le compte et tu demanderas à ta mère s'il était pommé comme celui-là le chou où qu'elle t'a trouvée. Va, ma mignonne, et prends garde de ne pas tomber en route. Bonjour, madame Laure, ça va-t-il comme vous voulez?

Mme LAURE, *chignon fauve, très fille.*

Vous n'avez rien de bon, aujourd'hui.

CRAINQUEBILLE

Si on peut dire!

Mme LAURE, *goûtant les radis.*

Ils sont creux, vos radis.

CRAINQUEBILLE

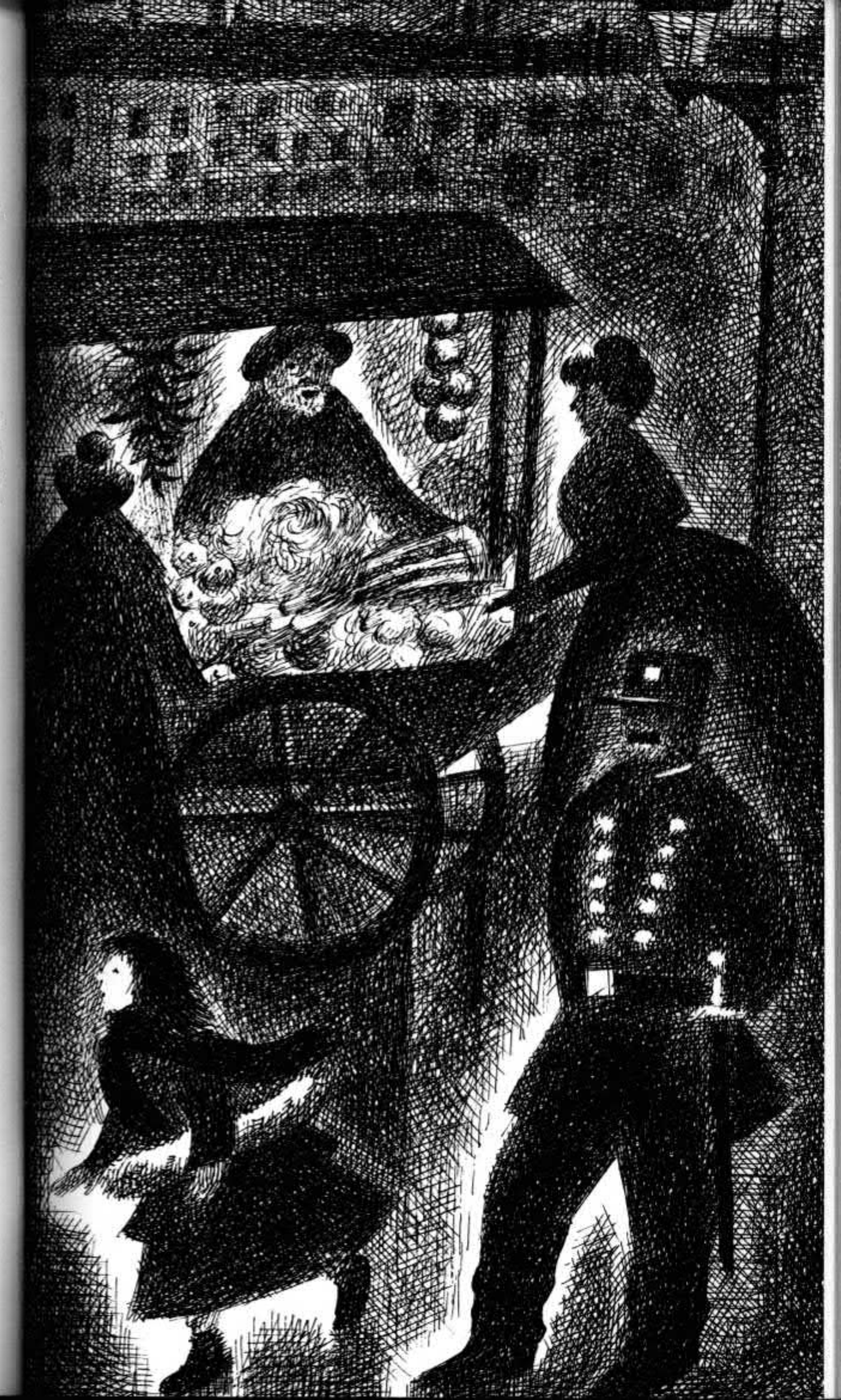
Aujourd'hui, vous me cherchez des mauvaises raisons. Vous vous êtes mal réveillée.

Mme LAURE

Ils n'ont pas de goût. C'est comme si on mangeait de l'eau.

CRAINQUEBILLE

Je vais vous dire: vous avez plus de palais, vous sentez plus ce que vous mangez. C'est la vie de Paris qui le veut. On se brûle l'estomac. Qu'est-ce que vous deviendriez les



unes et les autres si le père Crainquebille vous apportait pas de légumes fraîches et rafraîchissantes. Vous seriez en feu.

Mme LAURE

C'est pas ce que je mange qui me fait mal. Je ne peux plus manger que de la salade et des radis. C'est vrai, tout de même, qu'on se brûle à Paris. *(Rêveuse.)* Tenez, père Crainquebille, je voudrais être au jour où je me passerai de vos choux et de vos carottes, où j'en ferai pousser moi-même, à même la terre, dans un petit jardin à quatre-vingts lieues de Paris, chez nous. On serait si tranquille à la campagne à élever ses poules et ses cochons.

CRAINQUEBILLE

Ça viendra, madame Laure, ça viendra, vous désespérez pas. Vous avez de l'ordre et de l'économie, vous êtes une personne rangée. Je m'occupe pas des affaires de mes clientes. Y a pas de sots métiers et y a du bon monde dans tous les états... Mais vous êtes une personne rangée. Vous serez riche sur vos vieux jours et vous aurez une maison à vous dans votre endroit, dans l'endroit de votre naissance... Et vous serez estimée. Au plaisir, madame Laure.

Mme LAURE

A une autre fois, père Crainquebille.

CRAINQUEBILLE

C'est qu'il y a du bon monde dans tous les états. *(Criant.)* Des choux! des navets! des carottes!

Mme BAYARD, *sortant de sa boutique.*

Ils ne sont guère beaux, vos poireaux. Combien la botte?

CRAINQUEBILLE

Quinze sous, la bourgeoise. Y a pas meilleur.

Mme BAYARD

Quinze sous, trois mauvais poireaux?

L'AGENT 64

Circulez!

CRAINQUEBILLE

Oui... oui... C'est vendu, allons, pressez-vous, parce que vous avez entendu l'agent.

Mme BAYARD

Faut encore que je choisisse la marchandise... Quinze sous, jamais de la vie, par exemple! Voulez-vous douze sous?

CRAINQUEBILLE

Ils me coûtent plus cher que ça, ma petite... Et encore il faut que je sois à cinq heures, et même avant, sur le carreau des Halles, pour avoir tout ce qu'il y a de bon.

L'AGENT 64

Circulez!

CRAINQUEBILLE

Oui... oui... tout de suite... Allons, dépêchons, madame Bayard.

Mme BAYARD

Douze sous...

CRAINQUEBILLE

Et depuis sept heures je me brûle les mains à mes brancards en criant: « Des choux! des navets! des carottes!... » Et tout ça, ce serait pour y manger de l'argent. A soixante ans passés, vous comprenez que je ne fais pas ça pour mon plaisir. Ah! non, ça ne serait pas à faire... Tenez, je ne gagne pas deux sous.

Mme BAYARD

Je vous donnerai quatorze sous. Et encore, il faut que j'aille les chercher dans la boutique, car je ne les ai pas sur moi. *(Elle sort.)*

L'AGENT 64

Circulez!

CRAINQUEBILLE

J'attends mon argent.

L'AGENT 64

Je ne vous dis pas d'attendre votre argent, je vous dis de circuler... Ben, quoi! Vous ne savez pas ce que c'est que de circuler

CRAINQUEBILLE

Voilà cinquante ans que je le sais et que je roule ma voiture... Mais on me doit de la monnaie, c'est là, *A l'Ange gardien*, le magasin de chaussures, madame Bayard. Elle est allée me chercher quatorze sous et j'attends.

L'AGENT 64

Voulez-vous que je vous foute une contravention, moi? Voulez-vous? Allons, débarrassez-moi le plancher... Est-ce compris?

CRAINQUEBILLE

Nom de Dieu!... V'là cinquante ans que je gagne mon pain en vendant des choux, des navets, des carottes, et, parce que je ne veux pas perdre quatorze sous qu'on me doit...

Un petit charcutier s'arrête.

L'AGENT 64, *tire son calepin et un bout de crayon.*

Donnez-moi votre plaque?

CRAINQUEBILLE

Ma plaque?

L'AGENT 64

Oui, votre plaque d'ambulant.

Entrée du petit garçon pâtissier avec sa manne.

CRAINQUEBILLE

Oh! mon garçon, si vous voulez voir ma plaque, faut venir chez moi.

L'AGENT 64

Vous n'avez pas de plaque?

CRAINQUEBILLE

Si, j'en ai une... mais elle est chez moi... J'en ai perdu deux à les sortir. Ça m'a coûté trois francs chaque fois; c'est fini.

L'AGENT 64

Votre nom?

CRAINQUEBILLE

Ah! des blagues... C'est quatorze sous qu'on me vole et voilà tout.

Il empoigne ses brancards et s'achemine vers la rue.

L'AGENT 64

Voulez-vous rester?

CRAINQUEBILLE

Je m'en vais...

L'AGENT 64

C'est trop tard...

Il va vers Crainquebille, lui prend le bras; Crainquebille se place de face juste à temps pour recevoir dans sa voiture un chargement de matériel de ravaleurs qui poussent des cris et des jurons.

LES RAVALEURS

Sacré andouille! Regarde-moi c't'outil!

L'AGENT 64

Tenez, regardez ce que vous êtes cause!

Un camelot cycliste donne de tout son appareil dans le flanc gauche de la voiture à Crainquebille, il hurle.

LE CAMELOT, *avec, sur la tête,*
un ballot de cent cinquante « Patrie ».

Fais donc attention, espèce de sale poireau!

L'AGENT 64

Vous voyez? Vous voyez?... *(Il se place à la droite de Crainquebille qui, virant complètement, arrive exactement pour engager la roue gauche de sa voiture dans la roue gauche d'une voiture d'établissement de bains chargée d'une baignoire de cuivre, traînée par un homme qui gueule effroyablement et fait entendre des blasphèmes.)* Ah! cette fois, votre affaire est bonne!

CRAINQUEBILLE

Ah! ben, là, maintenant comment voulez-vous circuler?

L'AGENT 64

C'est votre faute, tout ça.

CRAINQUEBILLE

La faute à tout ça, c'est madame Bayard. Si elle était là. elle le dirait. Etonnant qu'elle ne soit pas là, madame Bayard. Où qu'ell's'cache?

Cependant des gamins, des ouvriers, des commerçants, des oisifs, toutes sortes de gens apparaissent; venant du fond, à la suite de la voiture des ravaleurs, une tapissière couverte de caisses remplies de siphons d'eau de Seltz; un chien galope

sur les siphons en aboyant avec fureur. Doucement, cette tapissière se cale au tas des voitures et contribue à former un nougat inséparable de véhicules. Soixante personnes sont sur la chaussée, les trottoirs, l'escalier, les voitures; trente sont aux fenêtres. Tout ce monde s'agite en sens divers. L'agent 64 s'affole, prend Crainquebille par l'épaule et dit:

L'AGENT 64

Ah! vous avez dit: « Mort aux vaches! » C'est bon! suivez-moi.

CRAINQUEBILLE

J'ai dit ça, moi?

L'AGENT 64

Oui, que vous l'avez dit.

CRAINQUEBILLE

Mort aux vaches? *(Rires.)*

L'AGENT 64

Ah! et maintenant?

CRAINQUEBILLE

Quoi?

L'AGENT 64

Vous n'avez pas dit: « Mort aux vaches? » *(Rires.)*

CRAINQUEBILLE

Si!

L'AGENT 64

Ah!

CRAINQUEBILLE

Mais je ne l'ai pas dit à vous. *(Rires.)*

L'AGENT 64

Vous ne l'avez pas dit?

CRAINQUEBILLE

Mais, nom d'une bourrique!

UN HOMME

Qu'est-ce qu'il y a?

CRAINQUEBILLE

Y a qu'il dit comme ça que je me suis tourné vers lui pour y crier: *(Il se retourne vers l'agent et crie pour sa démonstration.)* Mort aux vaches!

L'AGENT 64, *qui écrivait sur son calepin, reçoit cela en plein et dit sans colère.*

Ah! maintenant, vous pouvez le dire deux cents fois, c'est le même prix.

CRAINQUEBILLE

Mais je leur explique.

UN HOMME, *à un autre, en souriant.*

Moi, je m'en fiche, mais il y a dit au moins trois fois.

UN AUTRE

Mais non, c'est l'agent qui le lui a fait dire.

L'HOMME

Oh! non, pour sûr, l'agent n'aurait pas fait ça.

UN AUTRE

Il a vu tout le monde qui rigolait, ça l'a embêté, alors il a perdu la boule.

CRAINQUEBILLE

C'est pourtant bien simple...

L'AGENT

En voilà assez!

L'agent saisit Crainquebille. Un vieillard, le docteur David Mathieu, s'approche ; il est vêtu de noir, coiffé d'un chapeau haut de forme, cheveux blancs, rosette d'officier.

LE DOCTEUR MATHIEU,
tirant doucement l'agent par la manche.

Permettez... permettez... vous vous êtes mépris.

L'AGENT

Mépris? mépris, que vous dites?

LE DOCTEUR, *doux et ferme.*

Vous avez mal compris, cet homme ne vous a pas insulté.

L'AGENT

Mal compris?

LE DOCTEUR

J'ai assisté à toute cette scène et j'ai parfaitement entendu ce qui a été dit.

L'AGENT

Alors?

LE DOCTEUR

Et j'affirme que cet homme n'a proféré aucune insulte qui motive...

L'AGENT

Ce n'est pas votre affaire.

LE DOCTEUR

Je vous demande pardon. J'ai le droit et le devoir de vous avertir d'une erreur qui peut avoir pour ce brave homme des conséquences fâcheuses, et j'ai le droit et le devoir d'apporter mon témoignage...

L'AGENT

Tâchez voir d'être poli.

UN OUVRIER

Monsieur a raison, le marchand n'a pas dit: « Mort aux vaches! »

LA FOULE

Si! si! oui, qu'il l'a dit. Non! si! non! Oh! là là!

L'AGENT, *à l'ouvrier.*

Vous voulez vous faire ramasser, vous?

L'ouvrier disparaît.

LE DOCTEUR, *à l'agent.*

Vous n'avez pas été insulté. Le mot que vous avez cru entendre n'a pas été proféré. Quand vous serez plus calme, vous le reconnaîtrez vous-même.

L'AGENT

D'abord, qui êtes-vous? Je ne vous connais pas.

LE DOCTEUR

Voici ma carte, le docteur Mathieu, chef de clinique à l'hôpital Ambroise-Paré.

L'AGENT

Ça ne me regarde pas.

LE DOCTEUR

Cela vous regarde. Je vous serai obligé de prendre mon nom et mon adresse et d'inscrire ma déclaration.

L'AGENT

Ah! vous insistez. Eh bien, suivez-moi; vous vous expliquerez devant le commissaire.

LE DOCTEUR

C'est bien mon intention.

UNE OUVRIÈRE, *à son mari, montrant le docteur.*

C'est drôle, un homme bien mis et qui a de l'éducation, et il se fourre dans cette affaire-là... S'il lui arrive du désagrément, c'est qu'il l'aura bien voulu. Faut jamais se mêler des affaires des autres. Allons, viens, mon homme... J'ai bien vu comment ça s'est fait. Il appelait: « Madame Bayard, où qu'elle se cache »; l'agent a entendu: « Mort aux vaches! » Allons, allons, viens donc. Tu vas pas te faire ramasser comme témoin?

Mme BAYARD, *sortant de sa boutique.*

La voilà, votre monnaie... Tiens, il est arrêté. Je ne peux pas remettre de l'argent à quelqu'un qui est arrêté... Ça ne se doit pas. Je crois même que c'est défendu.

La foule a pris grande part à tout ceci par une série de mouvements considérables dont il est impossible de déterminer la tendance. Elle se presse en masse à la suite du groupe: agent 64, Crainquebille et le monsieur. Au milieu d'un vacarme effroyable où les jurons, les rires, les appels de gamins, trompes de cyclistes, aboiements, gifle d'une mère à son enfant qui gouapait, et mille autres bruits se font entendre tour à tour et ensemble.

DEUXIÈME TABLEAU

Une chambre de la Cour correctionnelle

SCÈNE PREMIÈRE

LE PRÉSIDENT BOURRICHE, *lisant un jugement.*

« Le Tribunal, après en avoir délibéré conformément à la loi, attendu...

L'HUISSIER

Silence!

LE PRÉSIDENT

» ...qu'il résulte suffisamment des pièces du dossier et des dépositions entendues à l'audience que, le 3 octobre, Fromage (Alexandre) s'est rendu coupable du délit de mendicité, délit prévu et puni par l'article 274 du Code pénal, lui faisant application dudit article, condamne Fromage (Alexandre) à six jours de prison. » *(Fromage, qui était assis à côté de Crainquebille, est emmené par deux gardes. — Un temps. — Bruit. — Le président, feuilletant son dossier.)* Vous vous appelez Crainquebille... Levez-vous... Vous vous appelez Crainquebille (Jérôme), né à Poissy (Seine), le 14 juillet 1843. Vous n'avez jamais subi de condamnation.

CRAINQUEBILLE

Vous pouvez interroger. Je dois rien à personne. Un sou est un sou. Je suis exact en tout. On peut le dire.

LE PRÉSIDENT

Taisez-vous... Le 20 octobre dernier, à l'heure de midi, rue de Beaujolais, vous avez injurié, outragé un agent dans

l'exercice de ses fonctions. Vous l'avez traité de v... *(Il ne dit que la première lettre.)* Vous reconnaissez les faits?

CRAINQUEBILLE, *se retournant vers son avocat.*

Qu'est-ce qu'il dit? Est-ce que c'est à moi qu'il parle?

LE PRÉSIDENT

Vous avez proféré des menaces. Vous avez crié: « Mort aux v...! » *(Il ne dit que la première lettre.)*

CRAINQUEBILLE

« Mort aux vaches! » que vous voulez dire.

LE PRÉSIDENT

Vous ne niez pas.

CRAINQUEBILLE

Sur ce que j'ai de plus sacré, sur la tête de ma fille si j'en avais une, je n'ai pas insulté l'agent. Voilà la vérité.

LE PRÉSIDENT

Retracez la scène... Exposez les faits conformément à votre système.

CRAINQUEBILLE

Monsieur le Président, je suis un honnête homme. Je ne dois rien à personne. Un sou est un sou. Je suis exact en tout, on peut le dire. Je suis connu depuis quarante ans sur le carreau des Halles, et dans le faubourg Montmartre, et partout, quoi... A l'âge de quatorze ans, je gagnais déjà ma vie...

LE PRÉSIDENT

Je ne vous demande pas votre biographie. *(Mouvement.)*

L'HUISSIER

Silence!

LE PRÉSIDENT

Je vous demande de dire comment, selon vous, s'est passée la scène qui a précédé votre arrestation.

CRAINQUEBILLE

Ce que je peux vous dire, c'est que, depuis quarante ans que je pousse ma voiture, je connais les agents. Dès que j'en vois un d'un côté, je file de l'autre. Comme ça je n'ai jamais de difficultés avec eux. Mais pour ce qui est de les injurier en paroles ou autrement, jamais; c'est pas dans mon caractère. Pourquoi que j'en aurais changé à mon âge?

LE PRÉSIDENT

Vous avez résisté aux injonctions de l'agent qui vous intimait l'ordre de circuler.

CRAINQUEBILLE

Oh! là! là! Circuler! Si vous aviez vu ça!... Les voitures étaient emboîtées les unes dans les autres, y avait pas moyen de donner seulement un demi-tour de roue.

LE PRÉSIDENT

Enfin, reconnaissez-vous avoir dit: « Mort aux v...? »

CRAINQUEBILLE

J'ai dit: « Mort aux vaches! » parce que monsieur l'agent a dit: « Mort aux vaches! » Alors, j'ai dit: « Mort aux vaches! » Vous comprenez?...

LE PRÉSIDENT

Prétendez-vous que l'agent a proféré ce cri le premier?

CRAINQUEBILLE, *désespérant de s'expliquer.*

Je prétends rien, je...

LE PRÉSIDENT

Vous n'insistez pas, vous avez raison. Asseyez-vous.

Un temps. Mouvement.

L'HUISSIER

Silence!

LE PRÉSIDENT

Nous allons entendre les témoins. Huissier, faites entrer le premier témoin.

L'HUISSIER, *sortant de la salle, à travers le public, appelle à haute voix.*

L'agent Bastien Matra!

Entre Matra. Il a son ceinturon.

LE PRÉSIDENT

Vos nom, âge et profession?

MATRA

Matra Bastien, né le 15 août 1870, à Bastia (Corse). Gardien de la paix numéro 64.

LE PRÉSIDENT

Vous jurez de dire toute la vérité, rien que la vérité... Dites: je le jure.

MATRA

Je le jure.

LE PRÉSIDENT

Faites votre déposition.

MATRA, *il retire son ceinturon.*

Etant de service le 20 octobre, à l'heure de midi, je remarquai dans la rue Beaujolais un individu qui me sembla être un vendeur ambulant et qui tenait sa charrette indûment arrêtée à la hauteur du numéro 28, ce qui occasionnait un encombrement de voitures. Je lui intimai par trois fois l'ordre de circuler, auquel il refusa d'obtempérer. Et, sur ce que je l'avertis que j'allais verbaliser, il me répondit en criant: « Mort aux vaches! » ce qui me sembla être injurieux.

LE PRÉSIDENT, *paternel, à Crainquebille.*

Vous entendez ce que dit l'agent.

CRAINQUEBILLE

J'ai dit: « Mort aux vaches! » parce qu'il a dit: « Mort aux vaches! » Alors, j'ai dit: « Mort aux vaches! » C'est pourtant facile à comprendre.

LE PRÉSIDENT, *qui n'a pas écouté et qui se prépare à rendre son jugement.*

Il n'y a pas d'autre témoin?

L'HUISSIER

Si, monsieur le Président, il y en a encore deux.

LE PRÉSIDENT

Comment? encore deux?...

LEMERLE

Nous avons fait citer deux témoins à décharge.

LE PRÉSIDENT

Maître, vous tenez à ce qu'ils soient entendus?

LEMERLE

Mais oui, monsieur le Président.

LE PRÉSIDENT,
soupire. A l'agent qui remet son ceinturon.

Que l'agent ne se retire pas!...

L'HUISSIER, *appelle.*

Madame Bayard! *(Entre Mme Bayard en grande toilette.)*

LE PRÉSIDENT

Vos nom, prénoms, âge et profession...

Mme BAYARD

Pauline-Félicité Bayard, marchande de chaussures, rue Beaujolais, numéro 28.

LE PRÉSIDENT

Quel âge avez-vous?

Mme BAYARD

Trente ans. *(Mouvement.)*

L'HUISSIER

Silence!

LE PRÉSIDENT

Jurez de dire la vérité, rien que la vérité. Levez la main et dites: je le jure. *(Mme Bayard lève la main.)* Otez le gant de la main droite... Huissier, faites-lui retirer son gant. *(Elle retire son gant.)* Dites: je le jure.

Mme BAYARD

Je le jure.

LE PRÉSIDENT

Faites votre déposition.

CRAINQUEBILLE

Elle a pas seulement l'air de me reconnaître. Elle est fière.

L'HUISSIER

Silence!

LE PRÉSIDENT, *à Mme Bayard.*

Dites ce que vous avez à dire. *(Mme Bayard se tait.)* Dites ce que vous savez sur la scène qui a précédé l'arrestation de Crainquebille.

Mme BAYARD, *à voix basse.*

J'achetais une botte de poireaux, alors le marchand m'a dit: « dépêchez-vous »; je lui ai répondu...

LE PRÉSIDENT

Parlez distinctement.

Mme BAYARD

Je lui ai répondu qu'il fallait pourtant que je choisisse la marchandise. A ce moment, une cliente est entrée dans la boutique, je suis allée la servir. C'était une dame avec son enfant.

LE PRÉSIDENT

C'est tout ce que vous avez à dire?...

Mme BAYARD

Pendant que le marchand s'expliquait avec la police, j'essayais des souliers bleus à l'enfant de dix-huit mois, je lui essayais des souliers bleus.

LE PRÉSIDENT, *à Lemerle.*

Maître, vous n'avez pas de question à faire poser au témoin? *(Lemerle fait un signe de dénégation.)* Et vous, Crainquebille? Avez-vous une question à faire poser au témoin?

CRAINQUEBILLE

Mais si, j'ai une question à poser...

LE PRÉSIDENT

Faites.

CRAINQUEBILLE

J'ai à demander à Mme Bayard si j'ai dit: « Mort aux vaches! » Elle me connaît, c'est une cliente. Elle peut dire si c'est dans mon caractère de dire des mots comme ça. *(Mme Bayard garde le silence.)* Vous pouvez parler, madame Bayard, vous êtes une cliente et une ancienne.

LE PRÉSIDENT

N'interpellez pas le témoin. Parlez au Tribunal.

CRAINQUEBILLE, *qui n'entre pas dans les finesses.*

Voyons, madame Bayard, nous sommes de connaissance. Et, la preuve, c'est que vous me devez quatorze sous; c'est pas pour vous les réclamer, bien sûr. Je suis au-dessus de quatorze sous, Dieu merci. *(Rires, bruit.)*

L'HUISSIER

Silence!

CRAINQUEBILLE

Mais c'est pour dire que vous êtes une cliente.

Mme BAYARD, *à Crainquebille, en sortant.*

Je ne vous connais pas.

LE PRÉSIDENT, *au témoin.*

Vous pouvez vous retirer. *(A Lemerle.)* Cette déposition ne contredit en rien celle de l'agent... Est-ce qu'il y a encore un témoin?

LEMERLE

Un seul.

LE PRÉSIDENT

Maître, insistez-vous pour qu'il soit entendu par le Tribunal?

LEMERLE

Monsieur le Président, j'estime que la déposition que vous allez entendre est utile à la démonstration de la vérité. Elle émane d'un homme éminent dont le témoignage est, à mon sens, important, capital, décisif.

LE PRÉSIDENT, *résigné.*

Faites entrer le dernier témoin.

L'HUISSIER

Monsieur le docteur Mathieu!

Le docteur Mathieu entre.

LE PRÉSIDENT

Vos nom, prénom, âge et profession.

LE DOCTEUR MATHIEU

Mathieu, Pierre-Philippe-David, soixante-deux ans, médecin en chef de l'hôpital Ambroise-Paré, officier de la Légion d'honneur.

LE PRÉSIDENT

Jurez de dire toute la vérité, rien que la vérité. Levez la main et dites: je le jure.

LE DOCTEUR MATHIEU

Je le jure.

LE PRÉSIDENT, *à Lemerle.*

Maître Lemerle, quelle question désirez-vous faire poser au témoin?

LEMERLE

M. le docteur Mathieu était présent lors de l'arrestation de Crainquebille. Je vous prie, monsieur le Président, de lui demander ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu.

LE PRÉSIDENT, *au témoin.*

Vous avez entendu la question?

LE DOCTEUR MATHIEU

Je me trouvais dans la foule, assemblée autour de l'agent qui sommait le marchand de circuler. L'encombrement était tel qu'il était impossible de bouger. Aussi fus-je témoin de la scène qui eut lieu alors. Et je puis affirmer que je n'en perdis pas un mot. J'ai parfaitement remarqué que l'agent s'était mépris: il n'avait pas été insulté! Le marchand n'avait pas poussé le cri que l'agent avait cru entendre. Mon observation fut corroborée par celle des personnes qui m'entouraient et qui furent unanimes à constater l'erreur. Je m'approchai de l'agent et l'avertis de sa méprise, je lui fis observer que cet homme ne l'avait nullement injurié, qu'il avait tenu, au contraire, un langage très réservé. L'agent maintint le marchand en état d'arrestation et m'invita un peu rudement à le suivre au commissariat. Ce que je fis. Je réitérai ma déclaration devant le commissaire.

LE PRÉSIDENT, *glacial.*

C'est bien. Vous pouvez vous asseoir... Matra!... *(Matra, après avoir déposé son ceinturon, objet de sa sollicitude, vient à la barre.)* Matra, quand vous avez procédé à l'arrestation de l'inculpé, M. le docteur Mathieu ne vous a-t-il pas fait

observer que vous vous mépreniez? *(Silence de Matra.)* Vous venez d'entendre la déposition de M. Mathieu. Je vous demande si, quand vous avez procédé à l'arrestation de Crainquebille, M. Mathieu ne vous a pas fait entendre qu'il croyait que vous vous étiez mépris.

MATRA

Mépris? mépris?... C'est-à-dire, monsieur le Président, qu'il m'a insulté.

LE PRÉSIDENT

Que vous a-t-il dit?

MATRA

Il m'a dit comme ça: « Mort aux vaches! »

LE PRÉSIDENT, *précipitamment.*

Vous pouvez vous retirer.

Pendant que Matra remet son ceinturon, rumeur, tumulte, surprise douloureuse sur le visage blême du docteur Mathieu.

LEMERLE, *agitant ses manches au milieu du tumulte.*

Je livre avec confiance les paroles du témoin à l'appréciation du Tribunal.

Le tumulte continue.

VOIX DANS LA SALLE, *au milieu du bruit.*

Il en a un culot, le sergot! Te voilà acquitté, mon vieux Crainquebille.

L'HUISSIER

Silence!

Le calme se rétablit peu à peu.

LE PRÉSIDENT

Ces manifestations sont souverainement indécentes. Si elles se reproduisent, je ferai immédiatement évacuer la

salle... Maître Lemerle, vous avez la parole. *(Lemerle déploie son dossier.)* Maître, serez-vous long?

LEMERLE

Non. J'estime que la déposition de l'agent Matra a singulièrement abrégé ma plaidoirie, et, si ce sentiment est partagé par le Tribunal, je...

LE PRÉSIDENT, *très sec.*

Je vous demande si vous serez long.

LEMERLE

Vingt minutes, au plus.

LE PRÉSIDENT, *résigné.*

Vous avez la parole.

LEMERLE

Messieurs, j'apprécie, j'estime, je respecte les agents de la préfecture. Un incident d'audience, si caractéristique qu'il soit, ne saurait m'écarter des sentiments favorables que je professe à l'égard de ces modestes serviteurs de la société qui, moyennant un salaire dérisoire, endurent des fatigues et affrontent des périls incessants, et qui pratiquent l'héroïsme quotidien, le plus difficile des héroïsmes, peut-être. Ce sont d'anciens soldats, et qui restent soldats...

VOIX, *rumeurs dans l'auditoire.*

Voilà qu'il plaide pour les sergots!... Défends donc Crainquebille! Feignant!

Un garde expulse un auditeur.

L'EXPULSÉ

J'ai rien dit... mais « pisque » j'ai rien dit!...

LEMERLE, *continuant.*

Non, certes, je ne méconnais pas les services modestes et précieux que rendent journellement les gardiens de la paix à la vaillante population de Paris. Et je n'aurais pas consenti, messieurs, à vous présenter la défense de Crainquebille si j'avais vu en lui l'insulteur d'un ancien soldat. Voyons les faits. On inculpe mon client d'avoir dit: « Mort aux vaches! » Je puis sans blesser vos oreilles répéter à haute voix le nom de la reine indolente des prairies, de la bonne et pacifique laitière. Ce n'est pas que je méconnaisse le caractère injurieux que prend ce nom en certaines circonstances et dans certaines bouches. Et c'est même là, messieurs, un petit problème assez curieux de philologie populaire. Si vous ouvrez le dictionnaire de la *langue verte*, vous y lirez: *(Il lit.)* « *Vachard*, paresseux, fainéant; qui s'étend paresseusement comme une vache, au lieu de travailler. *Vache*, qui se vend à la police, mouchard. » Mort aux vaches! se dit dans un certain monde. Mais toute la question est celle-ci: comment Crainquebille l'a-t-il dit? Et même, l'a-t-il dit? Permettez-moi, messieurs, d'en douter. Je ne soupçonne l'agent Matra d'aucune mauvaise pensée. Mais il accomplit, comme nous l'avons dit, une tâche pénible. Il est parfois fatigué, excédé, surmené. Dans ces conditions, il peut avoir été la victime d'une sorte d'hallucination de l'ouïe. Et, quand il vient vous dire que le docteur David Mathieu, officier de la Légion d'honneur, médecin en chef de l'hôpital Ambroise-Paré, un prince de la science et un homme du monde, a crié: « Mort aux vaches! » nous sommes bien forcés de reconnaître que Matra est en proie à la maladie de l'obsession et, si le terme n'est pas trop fort, au délire de la persécution.

VOIX DANS L'AUDITOIRE,
expressions nombreuses et tumultueuses d'approbation.

Mais oui! mais oui! T'as pas besoin de causer davantage, c'est entendu. Très bien, très bien.

L'HUISSIER

Silence!

LE PRÉSIDENT

Toute marque d'improbation ou d'approbation étant sévèrement interdite, je vais ordonner aux gardes d'expulser les perturbateurs.

Silence glacial.

LEMERLE

Messieurs, j'ai là sous les yeux un livre qui fait autorité en la matière. Le *Traité des Hallucinations*, par Brierre de Boismont, docteur en médecine de la Faculté de Paris, chevalier des ordres de la Légion d'honneur, du Mérite militaire de Pologne, etc. On y apprend que les hallucinations de l'ouïe sont fréquentes, très fréquentes, et que les gens sains d'esprit peuvent en être atteints sous l'influence d'une émotion vive, d'une fatigue excessive, du surmenage intellectuel ou physique. Et quelle est la nature ordinaire, constante, de ces hallucinations? Quelle est la parole que l'agent Matra croira entendre, dans cet état de malaise qui occasionne les fausses perceptions de l'oreille? Le docteur Brierre de Boismont va vous le dire: *(Il lit.)* « La plupart de ces illusions sont liées aux préoccupations, aux habitudes, aux passions des malades. » Notez bien, messieurs: aux préoccupations, aux habitudes... C'est ainsi qu'en état d'hallucination, le chirurgien entendra les plaintes du patient; l'agent de change, des ordres de Bourse; l'homme politique, les interpellations violentes des députés, ses collègues; l'agent de police, le cri de: « Mort aux vaches! » Est-il besoin d'insister, messieurs! *(Signe de dénégation du président.)* Et, alors même que Crainquebille aurait crié « Mort aux vaches! » il resterait à savoir si le mot a dans sa bouche le caractère d'un délit. Messieurs, en matière de contravention, il suffit que la contravention soit constatée; peu importe la bonne ou la mauvaise foi du contrevenant. *(Bruit de conversations.)* Mais ici nous sommes en droit pénal, en droit strict. Ce que

le Parquet poursuit, ce que vous punissez, messieurs, c'est l'intention délictueuse. Devant le tribunal correctionnel, l'intention devient l'élément essentiel du délit. Eh bien! dans l'espèce, l'intention existe-t-elle? Non, messieurs.

Le bruit grossit.

L'HUISSIER

Silence!

LEMERLE

Crainquebille est un enfant naturel d'une marchande ambulante, perdue d'inconduite et de boisson. Il...

VOIX PERDUE

Il insulte sa mère, à présent!

LEMERLE

...est né alcoolique... D'une intelligence naturellement bornée, inculte, il n'a que des instincts. Et, permettez-moi de vous le dire, ces instincts ne sont pas foncièrement mauvais, mais ils sont brutaux. Son âme est enfermée dans une gangue épaisse. Il ne comprend exactement ni ce qu'on lui dit, ni ce qu'il dit lui-même. Les mots n'ont pour lui qu'un sens confus et rudimentaire. Il est de ces êtres misérables, qu'a peints de si sombres couleurs le pinceau de La Bruyère, de ces hommes qu'on prendrait pour des animaux à les voir courbés sur la terre. Le voilà devant vous, abruti par soixante ans de misère. Messieurs, vous direz qu'il est irresponsable.

Lemerle s'assied.

LE PRÉSIDENT

Le Tribunal va en délibérer.

Bruit. Les deux assesseurs se penchent sur le président qui chuchote.

CRAINQUEBILLE, *à son défenseur.*

Faut que vous ayez de l'instruction tout de même pour parler comme ça d'un trait. Vous parlez bien, mais vous parlez trop vite. On peut rien comprendre à ce que vous dites. Ainsi, moi, je sais pas seulement de quoi vous avez parlé, je vous remercie tout de même, seulement...

L'HUISSIER

Silence!

CRAINQUEBILLE

Ça me fait un coup dans le ventre quand il crie, celui-là... Seulement, vous auriez dû dire que je dois rien à personne. Parce que c'est vrai. Je suis strict, un sou est un sou. Après ça, peut-être que vous l'avez dit sans que j'aie entendu... Et puis, vous auriez dû leur demander où c'est qu'ils m'ont étouffé ma voiture.

LEMERLE

Dans votre intérêt, tenez-vous tranquille.

CRAINQUEBILLE

Est-ce que c'est mon jugement qu'ils couvent à cette heure? Eh bien! y en a long, bon Dieu de bon Dieu!...

L'HUISSIER

Silence! *(Le silence règne.)*

LE PRÉSIDENT,

lisant sur des petits papiers, lettres de décès, de mariages, prospectus, etc.

« Le Tribunal...

UNE VOIX, *éclate dans le peuple au milieu du silence.*

Acquitte!...

LE PRÉSIDENT, *après un regard foudroyant.*

» ...après en avoir délibéré, conformément à la loi, attendu qu'il résulte des pièces du dossier et des dépositions entendues à l'audience, que, le 25 juillet, jour de son arrestation, Crainquebille (Jérôme) s'est rendu coupable du délit... *(Un sourd et formidable murmure s'élève du fond de la salle; le président oppose à ce murmure un regard semblable à un glaive et continue sa lecture dans le silence subit.)* d'outrage envers un dépositaire de la force publique, dans l'exercice de ses fonctions, délit prévu et puni par l'article 224 du code pénal, lui faisant application dudit article, le condamne à quinze jours de prison et à cinquante francs d'amende... » L'audience est suspendue. *(Brouhaha.)*

VOIX CONFUSES

C'est raide, tout de même... J'aurais pas cru ça. Elle est forte, celle-là.

CRAINQUEBILLE, *au garde.*

Alors, je suis un condamné?

Le tribunal se retire. Quand les gardes vont emmener Crainquebille, Lemerle fait signe qu'il a un mot à dire, et range des papiers, cause etc.

SCÈNE DEUXIÈME

CRAINQUEBILLE

Cipal!... Cipal!... Hein? Cipal!... Y a seulement quinze jours, si on m'avait dit qu'il m'arriverait ce qui m'arrive! Ils sont polis, ces messieurs. Ils ne disent pas de gros mots, c'est une justice à leur rendre, mais on peut pas s'expliquer avec eux. On n'a pas le temps. C'est pas leur faute, mais on n'a pas le temps, c'est-il pas vrai? Pourquoi que vous ne répondez pas? *(Silence.)* On parle bien à un chien.

Pourquoi que vous ne parlez pas? Vous ouvrez jamais la bouche. Vous n'avez donc pas peur qu'elle pue?

LEMERLE, *à Crainquebille.*

Eh bien! mon ami... nous n'avons pas trop à nous plaindre. Nous aurions pu avoir pire.

CRAINQUEBILLE

Ça, c'est encore possible.

LEMERLE

Qu'est-ce que vous voulez?... Vous n'avez pas suivi mes conseils. Votre système de réticences était d'une insigne maladresse. Vous auriez mieux fait d'avouer.

CRAINQUEBILLE

Mon garçon, je demandais pas mieux. Mais qu'est-ce qu'il fallait avouer? *(Pensif.)* Tout de même, c'est pas ordinaire ce qui m'arrive.

LEMERLE

N'exagérons rien. Votre cas n'est pas rare, loin de là!... Allons, bon courage.

CRAINQUEBILLE, *les gardes l'emmènent, il se retourne et dit :*

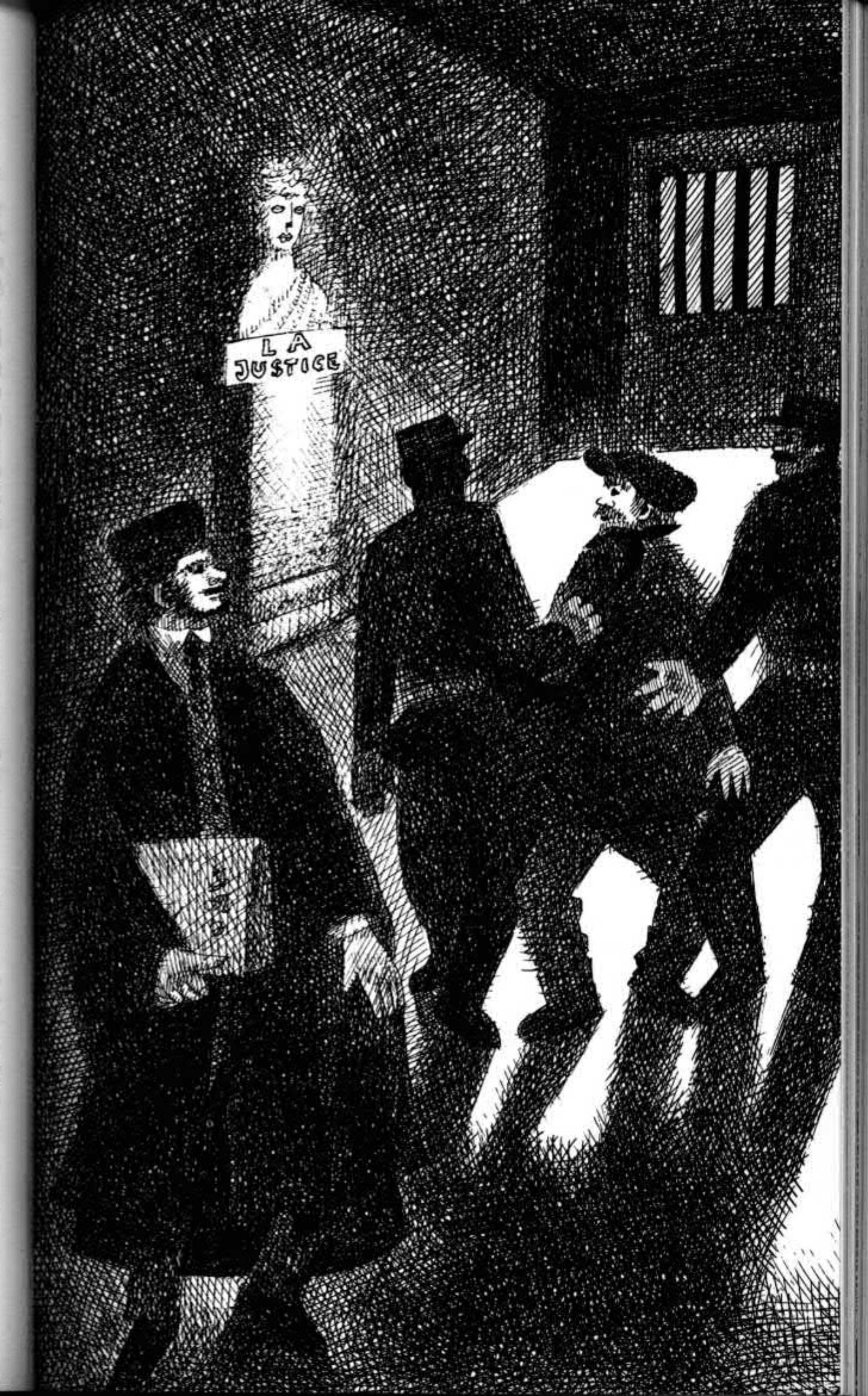
Vous pourriez pas me dire où qu'ils m'ont étouffé ma voiture?

AUBARRÉE

Qu'est-ce que tu fais là?

LERMITE

Je finis mon croquis. Pendant l'audience, je suis obligé de dessiner dans le fond de mon chapeau. C'est pas commode... Maintenant, je relève quelques petits détails...



AUBARRÉE

C'est le président Bourriche, que tu as mis là?

LERMITE

C'est lui qui vient de condamner le marchand des quatre saisons?

AUBARRÉE

Oui, il s'appelle Bourriche.

LERMITE

Tiens, comme ça se trouve!

LEMERLE, *à l'huissier.*

Lampérière, savez-vous si l'affaire Goupy, à la troisième chambre, est remise?

L'HUISSIER

Elle est retenue.

LEMERLE

Nom d'un chien, il faut que je file!... Je reviendrai tout à l'heure à la reprise de l'audience. J'ai une remise à demander au président Bourriche.

LERMITE, *timide, gauche, cherchant dans sa poche, appelle Lemerle qui ne l'entend pas et sort.*

Monsieur Lemerle... J'aurais un mot à vous dire. Tiens! il est parti...

AUBARRÉE

Il reviendra à la reprise de l'audience. Qu'est-ce que tu peux bien avoir à lui dire à cet oiseau-là?

LERMITE

Rien. Je... rien... Dis donc, mon vieux camarade, c'est tout de même fort la condamnation de ce pauvre marchand des quatre saisons.

AUBARRÉE

Crainquebille... C'est fort, si tu veux. Ce n'est pas extraordinairement fort... *(Regardant.)* Tu vas faire un petit tableau d'après ce croquis?

LERMITE

Oui, les scènes du palais, c'est assez demandé... J'ai vendu, ce matin, deux avocats cent francs; j'ai le billet dans ma poche.

AUBARRÉE

Tu n'as pas besoin de le sortir comme ça...

LERMITE

Tu as beau dire, Aubarrée. Que les juges aient condamné ce pauvre homme sans preuves...

AUBARRÉE

Sans preuves?...

LERMITE

Au mépris de la déposition du professeur David Mathieu, sur le témoignage de l'agent, ça me passe, je n'y suis plus...

AUBARRÉE

C'est pourtant bien facile à comprendre.

LERMITE

Comment, à la parole désintéressée d'un homme du plus grand mérite, de la plus haute intelligence, préférer le braiment de cet être ignare, sombre et têtu. Croire l'âne plutôt que le savant, tu trouves cela naturel, toi? Mais c'est monstrueux. Ce président Bourriche est facétieux et sinistre.

AUBARRÉE

Ne dis pas cela, Lermite, ne dis pas cela. Le président Bourriche est un magistrat respectable qui vient de donner une nouvelle preuve de son esprit juridique.

LERMITE

Dans l'affaire Crainquebille?

AUBARRÉE

Sans doute. En opposant l'une à l'autre les dépositions contradictoires de l'agent 64 et du professeur David Mathieu, le juge serait entré dans une voie où l'on ne rencontre que le doute et l'incertitude. Le président Bourriche a l'esprit trop juridique pour faire dépendre ses sentences de la raison et de la science, dont les conclusions sont sujettes à d'éternelles disputes.

LERMITE

Alors, un juge doit renoncer à savoir?

AUBARRÉE

Oui, mais il ne doit pas renoncer à juger. A vrai dire, le président Bourriche ne considère pas Bastien Matra. Il considère l'agent 64. Un homme est faillible, pense-t-il. Descartes et Gassendi, Leibnitz et Newton, Claude Bernard et Pasteur se sont trompés. Mais l'agent 64 ne se trompe pas. C'est un numéro. Un numéro n'est pas sujet à l'erreur.

LERMITE

Ça, c'est un raisonnement.

AUBARRÉE

Irréfutable. Et puis, il y a autre chose. L'agent 64 est un dépositaire de la force publique. Toutes les épées d'un État doivent être tournées dans le même sens. En les opposant les unes aux autres...

LERMITE

On trouble l'ordre public. J'ai compris.

AUBARRÉE

Enfin, si le tribunal jugeait contre la force, qui donc exécuterait les jugements? Sans les gendarmes, le juge ne serait qu'un pauvre rêveur.

Entre Lemerle.

LEMERLE

Aubarrée, on vous attend à la quatrième... Comment, l'audience n'est pas encore reprise?

AUBARRÉE

Mais non.

LEMERLE

L'huissier n'est pas là?

LERMITE

Pardon, maître... La condamnation à l'amende entraîne, en cas de non-paiement, une prolongation de peine?

LEMERLE

Oui.

LERMITE

Alors, voudriez-vous être assez aimable pour remettre cinquante francs à ce marchand des quatre saisons?

LEMERLE

Crainquebille?

LERMITE

Oui, sans lui dire d'où vient cet argent.

LEMERLE

Volontiers, monsieur.

LERMITE

Seulement, je n'ai que cent francs.

LEMERLE, *se fouillant.*

Voyons, j'ai peut-être... non... trois louis... non... ah! si! voilà dix francs, quarante et dix cinquante. Voici, monsieur.

LERMITE

Merci.

LEMERLE

C'est moi qui vous remercie pour lui.

LE DOCTEUR MATHIEU, *entrant, à Lemerle.*

Maître, c'est vous qui avez plaidé pour Crainquebille? Je vous cherchais.

LEMERLE

Oui, monsieur... le docteur David Mathieu. Vous avez témoigné pour nous.

LE DOCTEUR MATHIEU

Pourriez-vous remettre ces cinquante francs à votre client pour acquitter l'amende?

LEMERLE

Avec grand plaisir. Mais j'ai déjà reçu cinquante francs de monsieur *(Il montre Lermite.)* pour la même destination.

LE DOCTEUR MATHIEU

Ah!... Monsieur.

Inclinations. Silence.

LEMERLE,

tenant dans chaque main les cinquante francs de Lermite et les cinquante francs du docteur

Qu'en pensez-vous, messieurs?

LE DOCTEUR MATHIEU

Eh bien!... cinquante francs pour l'amende...

LERMITE

Oui, et cinquante francs quand il sortira.

LEMERLE

Parfait! Comptez sur moi, messieurs...

Il salue et sort. Petit silence. David et Lermite se saluent sympathiquement. David va pour sortir, suivi à quelques pas de Lermite. David s'arrête sur le seuil presque, se retourne vers Lermite qui est près de lui. Les deux hommes disent ensemble, la main tendue : « Voulez-vous me permet... » Ils sourient, se serrent cordialement la main, avec, toutefois, un peu de mélancolie. David sort.

L'HUISSIER, *annonçant.*

Le Tribunal!

LERMITE

Ça recommence.

TROISIÈME TABLEAU

La nuit

SCÈNE PREMIÈRE

LE MARCHAND DE MARRONS

Chaud! chaud! les marrons!...

Il sert un sou de marrons à un gosse.

CRAINQUEBILLE,

sortant de chez le marchand de vin sur un bruit de dispute.

Eh bien, quoi! parce que je demande un verre à crédit!... Est-ce que c'est une raison de me traiter comme un malfaiteur?

LE MARCHAND DE MARRONS

Crédit est mort, les mauvais payeurs l'ont tué.

CRAINQUEBILLE

Je vous demande un peu s'il ne pouvait pas me donner un verre à crédit. Il m'a assez volé quand j'avais de quoi. Voleur! oui, voleur!... Je ne vous l'envoie pas dire.

LE MARCHAND DE MARRONS

Ça sort de prison et ça traite le monde de voleur!

ALPHONSE,

douze ans, sort de chez le marchand de vin et dit à Crainquebille sur le ton de la plus douce politesse.

Dites donc, monsieur, c'est-il vrai qu'on est bien à l'ombre?

CRAINQUEBILLE

Sale gosse!... *(Pied au cul, Alphonse rentre en pleurnichant.)* C'est ton père qui devrait être en prison au lieu de s'enrichir à vendre du poison.

LE MARCHAND DE VIN, *suivi de son fils.*

Si vous n'aviez pas de cheveux blancs, je vous corrigerais pour vous apprendre à battre mon fils. *(A son fils.)* Rentre, vermine. *(Ils rentrent.)*

CRAINQUEBILLE, *au marchand de marrons.*

Hein, crois-tu!...

LE MARCHAND DE MARRONS

Qu'est-ce que tu veux? Il a raison: on ne doit pas battre les enfants des autres ni leur reprocher leur père qu'ils n'ont pas choisi... Depuis deux mois que tu es sorti de là-bas, mon vieux Crainquebille, tu n'es plus le même, tu es mauvais coucheur, tu es mal embouché. Ça ne serait encore rien. Mais tu n'es plus bon que pour lever le coude.

CRAINQUEBILLE

J'ai jamais été fricoteur, mais faut comme ça, de temps en temps, que je boive un verre pour me donner des forces et pour me rafraîchir. Sûr que j'ai quelque chose de brûlé dans l'intérieur. Il n'y a encore que la boisson comme rafraîchissement.

LE MARCHAND DE MARRONS

Ça ne serait encore rien, mais t'es mou, t'es feignant. Un homme dans cet état-là, autant dire que c'est un homme par terre et qui peut pas se relever. Tous les gens qui passent lui pilent dessus.

CRAINQUEBILLE

C'est vrai! j'ai plus le courage que j'avais. Je suis fini. Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Et puis, depuis mon affaire en justice, je n'ai plus le même caractère. Je suis plus le même homme, quoi! Qu'est-ce que tu veux? Ils m'ont arrêté pour avoir crié: « Mort aux vaches! » C'était pas vrai. Y a un médecin décoré qui leur a dit que non. Ils n'ont rien voulu savoir. Par exemple, les juges sont bien polis, pas un gros mot, mais on peut pas s'expliquer avec eux. Ils m'ont donné cinquante francs, y m'ont étouffé ma voiture qu'il m'a fallu quinze jours pour remettre la main dessus. Tout ça, c'est vraiment extraordinaire. Je le jure, c'est comme si j'étais allé au théâtre.

LE MARCHAND DE MARRONS

Ils t'ont donné cinquante francs? Ça, c'est nouveau; ça ne se faisait pas autrefois.

CRAINQUEBILLE

Faut être juste. Ils m'ont donné cinquante francs de la main à la main. Et puis, la prison, c'est convenable. On peut pas dire le contraire. C'est bien tenu, c'est propre. On mangerait par terre. Mais, quand on sort de là, pas moyen de travailler, pas moyen de gagner un sou. Tout le monde vous tourne le dos.

LE MARCHAND DE MARRONS

Je vais te dire: change de quartier.

CRAINQUEBILLE

Mme Bayard, la cordonnière, qui fait une gueule quand je passe. Elle m'affronte et c'est elle qui est cause que j'ai été ramassé. Le plus fort, c'est qu'elle me doit quatorze sous. J'y aurais réclamé tout à l'heure, mais elle avait une cliente. Attends un peu, elle ne perdra rien pour attendre.

LE MARCHAND DE MARRONS

Où vas-tu?

CRAINQUEBILLE

Je vais lui causer, à Mme Bayard.

LE MARCHAND DE MARRONS

Tiens-toi donc tranquille.

CRAINQUEBILLE

Comment? j'ai bien le droit de lui réclamer mes quatorze sous! Il me les faut, c'est-il toi qui me les donneras? Si c'est toi, faut le dire.

LE MARCHAND DE MARRONS

Ça, c'est impossible, la bourgeoise m'arracherait les yeux. Je t'en ai assez donné, des vingt sous et des quarante sous, depuis deux mois.

CRAINQUEBILLE

Je peux pourtant pas crever comme un chien. J'ai pus un centime.

LE MARCHAND DE MARRONS, *le rappelant.*

Crainquebille!... Sais-tu ce que tu devrais faire?

CRAINQUEBILLE

Quoi?

LE MARCHAND DE MARRONS

Tu devrais changer de quartier.

CRAINQUEBILLE

Ça, c'est pas possible. Je suis comme la chèvre; faut qu'elle broute où qu'elle est attachée, faut qu'elle broute quand il n'y aurait que des cailloux.

Mme Bayard reconduit sa cliente; quand celle-ci a tourné le coin de la rue, Mme Bayard vient tout droit à Crainquebille et l'apostrophe vivement

Mme BAYARD

Qu'est-ce que vous me voulez, vous?

CRAINQUEBILLE

Vous avez beau me regarder avec des yeux comme des pistolets... Je veux mes quatorze sous.

Mme BAYARD, *tombant des nues.*

Vos quatorze sous?

CRAINQUEBILLE

Oui, mes quatorze sous.

Mme BAYARD

D'abord, je vous défends d'entrer dans mon magasin, comme tout à l'heure. Qu'est-ce que c'est que ces façons?

CRAINQUEBILLE

C'est bon! C'est bon! mes quatorze sous!...

Mme BAYARD

Je ne sais pas ce que vous voulez dire. D'ailleurs, apprenez ça: on ne doit rien à des gens qui ont été en prison.

CRAINQUEBILLE

Purée!

Mme BAYARD

Malotru!... Ah! si j'avais encore mon mari...

CRAINQUEBILLE

Si t'avais ton mari, espèce de râleuse, je lui botterais soigneusement le derrière pour t'apprendre à voler le monde, et à l'insulter ensuite.

Mme BAYARD

Y a donc pas d'agents? *(Elle se barricade soigneusement chez elle.)*

CRAINQUEBILLE

Garde-les, mes quatorze sous, garde-les, voleuse!

LE MARCHAND DE MARRONS

Voleur, voleuse, t'as que cha dans la bouche. Tout le monde est voleur, que tu dis. C'est vrai et c'est pas vrai. Je vas t'expliquer. Tout le monde veut vivre et on peut pas vivre sans faire tort aux autres; cha c'est pas possible... alors...

LA SOURIS

Bonsoir, la compagnie.

LE MARCHAND DE MARRONS

Bonsoir, la Souris.

LA SOURIS

Ça va-t-il mieux, père Crainquebille? Vous me remettez pas? La Souris. Pourtant, vous me connaissez bien. Vous m'avez donné une poire, même qu'elle était blette.

CRAINQUEBILLE

C'est possible.

LA SOURIS

Je vas me reposer. Je loge ici. Je suis las. Dame, quand on a trimé toute la journée. J'ai crié *La Patrie*, *La Presse*, *Le Soir*, j'en ai la gueule abîmée. Quand j'aurai cassé ma croûte, je me mettrai dans le plumard. Bonsoir, la compagnie.

LE MARCHAND DE MARRONS

T'en as pas de plumard.

LA SOURIS

Pas de plumard? Venez-y voir. Je m'en suis fait un de plumard, avec des sacs et des copeaux.

CRAINQUEBILLE

T'as de la chance, môme. Moi, il y a deux mois que je n'ai couché dans quelque chose de doux. *(La Souris rentre.)* C'est vrai! Ils m'ont expulsé de ma soupente. V'là trente nuits que je couche dans une remise, sur ma charrette. Il a pas décessé de pleuvoir, la remise a été inondée. Pour pas être noyé, il faut se tenir à croupeton sur les eaux empoisonnées, avec les chats, les rats et les araignées grosses comme des potirons. Et v'là que, cette nuit, le tuyau de l'égout a crevé; les voitures, elles nageaient dans la gadoue, misère! Et même, on a mis un gardien pour pas qu'on entre, parce que le mur remue. Il est comme moi, le mur, il tient plus debout. *(Il voit Mme Laure entrer chez le marchand de vin.)* Tiens! Mme Laure.

LE MARCHAND DE MARRONS

Mme Laure, c'est une femme rangée et convenable, et qui a de la tenue pour son état. Elle ne boit pas sur le zinc. Je te parie qu'elle va ressortir avec un litre, pour consommer chez elle avec ses connaissances.

CRAINQUEBILLE

Mme Laure! je la connais comme si je l'avais faite. C'est une cliente. Sais bien que c'est une femme comme il faut.

LE MARCHAND DE MARRONS

Et une belle femme! Mâtin! *(Sort du troquet Mme Laure.)* Tiens, qu'est-ce que je te disais?

CRAINQUEBILLE

Bonjour, madame Laure.

Mme LAURE, *au marchand de marrons.*

Vingt centimes de marrons. Et bien chauds.

CRAINQUEBILLE

Vous me remettez pas, madame Laure? Le marchand de poireaux.

Mme LAURE

Je vois bien. *(Au marchand de marrons.)* Ne me les tirez pas de votre sac. On ne sait pas depuis combien de temps ils sont là à refroidir.

LE MARCHAND DE MARRONS

Ils sont bouillants, ils me brûlent les doigts.

CRAINQUEBILLE

Vous avez de la peine à me remettre parce que je n'ai pas ma voiture. Ça change les personnes, des fois... Et ça va toujours comme vous voulez, madame Laure? *(Il lui touche le bras.)* Je vous demande si ça va toujours comme vous voulez?

Mme LAURE

Eh! l'Auverpin, allons, vite mes châtaignes! J'ai de la compagnie qui m'attend. C'est fête aujourd'hui. Je ne reçois que des gens que je connais.

CRAINQUEBILLE

Ne me faites pas d'infidélités, madame Laure. Vous êtes regardante, mais vous êtes une bonne pratique.

Mme LAURE, *au marchand de marrons.*

Servez vite. C'est pas agréable d'être accostée par un individu qui s'est fait ramasser.

CRAINQUEBILLE

Qu'est-ce que vous dites?

Mme LAURE

Je vous parle pas.

CRAINQUEBILLE

Tu dis que je me suis fait ramasser, poison! Eh bien, et toi? Tu n'as pas été dans le panier à salade?... Si j'avais autant de pièces de cent sous que tu as été de fois dans le panier...

LE MARCHAND DE MARRONS

V'là que t'engueules mes clientes à cette heure? Tais-toi ou je cogne.

Mme LAURE

Eh! va donc, vieux cheval de retour!

CRAINQUEBILLE

Dessalée, va! *(Apparition d'un agent qui, immobile et muet, fait tomber la dispute. Mme Laure sort majestueusement.)*

LA SOURIS, *de la fenêtre.*

Un bouchon! Taisez vos gueules; on peut pas dormir.

CRAINQUEBILLE

Pour sûr que c'est une morue, et même y a pas plus morue que cette femme-là.

LE MARCHAND DE MARRONS, *remisant son poêle.*

Pour attraper une personne dans le moment qu'elle se fait servir, faut avoir perdu le sentiment. Fous-moi le camp. Tu es heureux encore que je ne t'aie pas fait ramasser. *(En s'en allant.)* Un homme à qui je prête depuis deux mois des vingt sous et des quarante sous par semaine! Mais il n'a pas de savoir-vivre, quoi!

Le garçon marchand de vin met les volets.

SCÈNE DEUXIÈME

CRAINQUEBILLE

Eh! l'Auverpin!... l'Auverpin! écoute donc. Il se défile, il veut rien entendre. Ce que j'ai contre cette morue-là, c'est que toutes font comme elle, toutes. Elles font mine de ne pas me connaître. Mme Cointreau, Mme Lessenne, Mme Bayard. Toutes, quoi!... Alors, parce que l'on a été mis pour quinze jours à l'ombre, on n'est plus bon seulement à vendre des poireaux! Est-ce que c'est juste? Est-ce qu'il y a du bon sens à faire mourir de faim un brave homme parce qu'il a eu des difficultés avec les flics? Si je ne peux plus vendre mes légumes, je n'ai plus qu'à crever... Vrai! J'aurais volé et assassiné, j'aurais la gale, que ça ne serait pas plus pire. Et le froid, et la faim... J'ai pas mangé. Allons! crève! crève donc, père Crainquebille! Ah! il y a des moments où on regrette de n'être plus là-bas. *(Un agent se tient immobile dans le fond. Crainquebille l'aperçoit et dit:)* Ah! que je suis bête! puisque

je connais le truc, pourquoi que je m'en servirais pas?... *(Il s'approche doucement de l'agent qui est presque à l'avant-scène et d'une voix hésitante et faible:)* Mort aux vaches! *(L'agent regarde Crainquebille avec tristesse, vigilance et mépris. Un temps. Crainquebille, étonné, balbutie)* Mort aux vaches! que je vous ai dit.

L'AGENT

Ce n'est pas à dire... pour sûr et certain que ce n'est pas à dire. A votre âge, on devrait avoir plus de connaissance... Passez votre chemin.

CRAINQUEBILLE

Pourquoi que vous ne m'arrêtez pas?

L'AGENT, *secouant la tête.*

S'il fallait empoigner tous les poivrots qui disent ce qui n'est pas à dire, y en aurait de l'ouvrage... et de quoi que ça servirait?

CRAINQUEBILLE,

accablé, reste longtemps stupide et muet, puis, très doucement

C'était pas pour vous que j'ai dit: « Mort aux vaches! » c'était pas plus pour l'un que pour l'autre que je l'ai dit. C'était pour une idée.

L'AGENT, *avec une austère douceur.*

Que ce soye pour une idée ou pour autre chose, ce n'était pas à dire, parce que, quand un homme fait son devoir et qu'il endure bien des souffrances, on ne doit pas l'insulter par des paroles futiles... Je vous réitère de passer votre chemin.

SCÈNE TROISIÈME

LA SOURIS, *par la fenêtre.*

Papa Crainquebille! Papa Crainquebille! Papa Crainquebille!

CRAINQUEBILLE

Hein? Qui est-ce qui parle sur ma tête? C'est-y un miracle?

LA SOURIS

Papa Crainquebille!...

CRAINQUEBILLE

Ah! c'est toi

LA SOURIS

Où que vous allez comme ça, sans parapluie?

CRAINQUEBILLE

Où que je vais?

LA SOURIS

Oui.

CRAINQUEBILLE

Je vais me jeter dans la Seine.

LA SOURIS

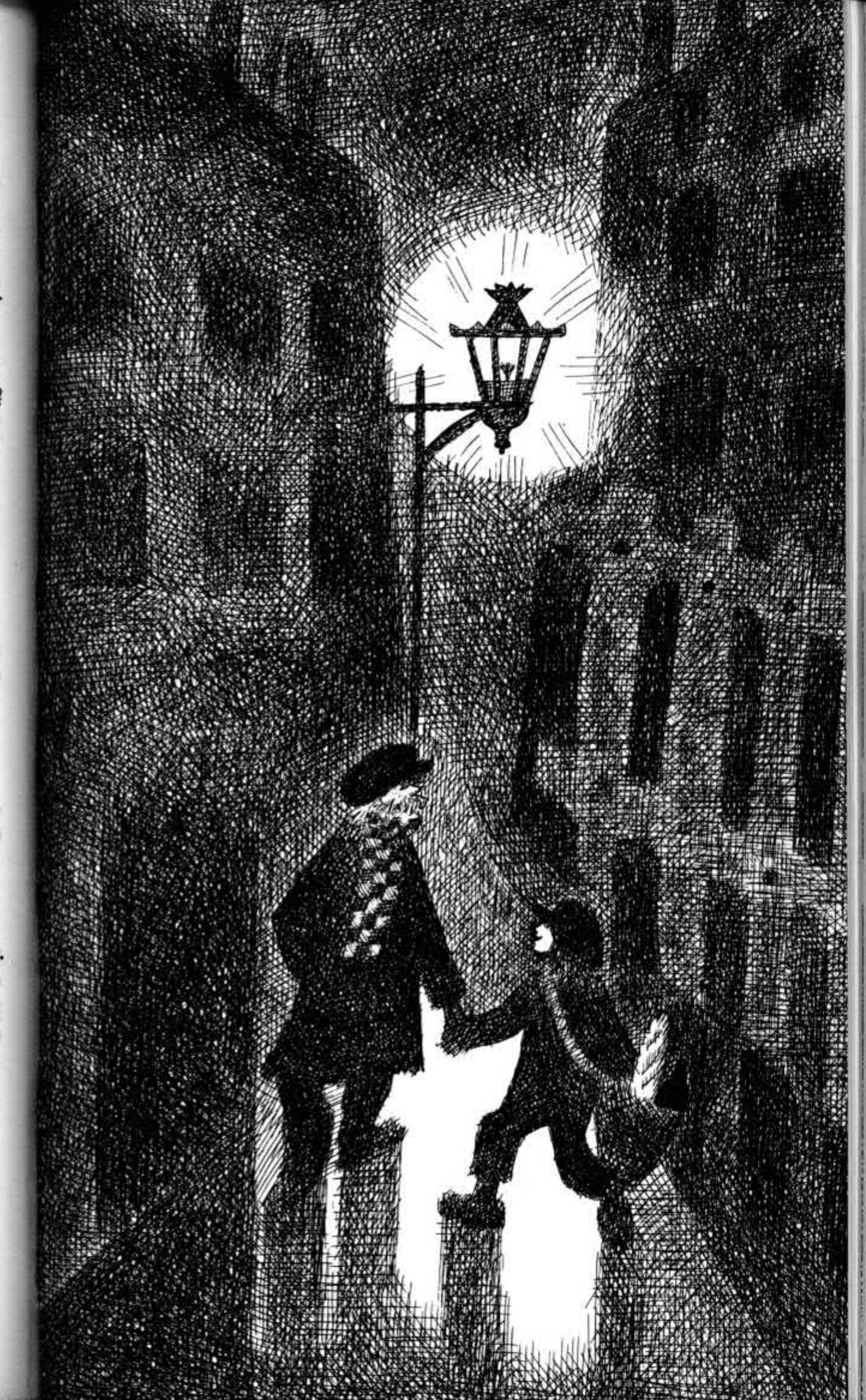
Faut pas faire ça! Y fait trop froid. C'est trop mouillé.

CRAINQUEBILLE

Qu'est-ce que tu veux que je fasse?

LA SOURIS

Il faut se remuer, mon vieux papa. Il faut vivre.



CRAINQUEBILLE

Pourquoi ?

LA SOURIS

Je ne sais pas, mais faut se dégrouiller. Ça ne dure pas tout le temps, la mistoufle. Vous en vendrez encore des choux et des carottes, c'est moi qui vous le dis. Venez avec moi. J'ai un pain, du saucisson et un litre. On soupera comme des millionnaires et je vous ferai un lit comme le mien, avec des sacs et des copeaux, et puis, on verra demain s'il fait jour. Allons, venez, mon vieux papa.

CRAINQUEBILLE

T'es jeune, t'es pas encore gâté. Le monde est mauvais, t'es pas encore du monde. Gosse, tu peux te dire qu'à ton âge t'as sauvé un homme. Oh ! c'est pas une si belle affaire. Y a pas lieu d'en être fier, ça ne changera pas le cours de la lune, ça n'embellira pas la République. Mais t'as sauvé un homme.

Crainquebille, la tête basse et les bras ballants, remonte la scène sans plus dire un mot.

LE MANNEQUIN D'OSIER

COMÉDIE EN QUATRE ACTES
ET HUIT TABLEAUX

Représentée pour la première fois le 22 mars 1904
au Théâtre de la Renaissance

PERSONNAGES

Bergeret	MM.	Lucien Guitry
Mazure		Boisselot
Roux		Pierre Magnier
Cassignol		Nertann
Piedalouette		Arquillière
Chanteclair		Noizeux
La Claverie		Larmandie
Ledoux		Delorme
Lantaigne		Laforest
De Gromance		Blissett
Mme Bergeret	Mmes	Rosa Bruck
Juliette		Jane Heller
Pauline		Juliette Margel
Zoé		Mary Samary
Euphémie		Luce Colas
Mlle Rose		Litty Bossa
Mme de Gromance		Charlotte Lysès
Mme Torquet		Jane Béryl
La Blanchisseuse		Jeanne Schmitt
Premier étudiant	MM.	Candol
Le marchand de gaufres		Perrin
Le facteur		Cailloux
Le boulanger		Thoulouze
L'apprenti		Gabry
Le garde		Le Cœur
Deuxième étudiant		Melry
Troisième étudiant		Pottier

PREMIER TABLEAU

La salle à manger de Mme Bergeret

SCÈNE PREMIÈRE

LE FACTEUR, EUPHÉMIE, JULIETTE, PAULINE

LE FACTEUR

Pour Mme Bergeret, *La Mode pour tous*, et une petite signature pour M. Bergeret, papiers d'affaires.

EUPHÉMIE, *criant.*

Monsieur, êtes-vous là-haut ?

Voix de BERGERET

Oui.

EUPHÉMIE, *au facteur.*

Je reviens. *(Le facteur attend. On voit Pauline dans le jardin. Cris d'une marchande au loin dans la rue.)*

JULIETTE, *entre en disant.*

Euphémie ! *(Elle aperçoit le facteur, qui se lève et salue.)*

LE FACTEUR

Mlle Phémie est allée demander une signature à Monsieur votre père pour un livre.

JULIETTE

Il n'y avait rien d'autre ?

LE FACTEUR

Un journal de modes. *(Juliette le prend.)*

EUPHÉMIE, *revenant.*

Voilà votre carnet.

LE FACTEUR

Bonjour, mademoiselle. *(Il sort.)*

JULIETTE

Euphémie, faites-moi chauffer un fer.

EUPHÉMIE

Je ne peux pas, mademoiselle Juliette... Tout mon fourneau est pris.

JULIETTE

Comment?

EUPHÉMIE

Eh! bien! mais le gril pour les côtelettes, la casserole pour les œufs à la coque, et la bouillotte donc!

Pauline entre.

JULIETTE

Mais enfin, j'ai besoin d'un fer pour repasser ma jupe!

EUPHÉMIE

Eh bien! après le déjeuner, mademoiselle.

PAULINE

Qu'est-ce que vous avez donc au doigt, Euphémie?

EUPHÉMIE

C'est une poupée, mademoiselle Pauline... Parce que je me suis fait une coupure... C'est en hachant du bœuf, que je me suis ôté un petit bout du doigt. Mais ça ne fait rien.

PAULINE

Faites donc attention, ma pauvre Euphémie: vous vous massacrez tous les jours.

EUPHÉMIE

Qu'est-ce que vous voulez, mademoiselle Pauline! Madame me fait tourner en bourrique. Alors, je ne sais plus ce que je fais.

PAULINE

Avez-vous mis de l'arnica?

EUPHÉMIE

Il n'y a pas besoin; je suis saine. Quand on est sain, il n'y a pas de danger que le mal s'envenime.

JULIETTE

Alors, vous ne pouvez pas me faire chauffer un fer?

Bruits dans la cuisine.

PAULINE

Qu'est-ce qu'on entend?

EUPHÉMIE, *grave et sans surprise.*

C'est ma bouillotte qui se sera renversée sur le feu... Faut que je courre à mon fourneau. *(Sonnette.)* On sonne, faut que j'aille ouvrir. *(Elle sort.)*

PAULINE

Euphémie a l'habitude de poser sa bouillotte sur une pyramide de charbons. Quand les charbons se consument, c'est l'écroulement fatal. Il se produit toujours. Elle ne le prévoit jamais.

JULIETTE

Il faut pourtant que je repasse ma jupe pour aller à la promenade.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, ROSE

EUPHÉMIE, *rentrant.*

C'est la modiste... Entrez donc!

PAULINE

Bonjour, mademoiselle Rose.

JULIETTE

Mademoiselle Rose, est-ce que vous m'apportez mon canotier?

ROSE

Mademoiselle Juliette, je ne vous l'avais pas promis pour aujourd'hui. Vous l'aurez samedi sans faute. Je viens chercher les plumes pour le chapeau de votre mère. Mme Bergeret m'avait dit qu'elle m'apporterait les plumes ce matin. Je l'ai attendue jusqu'à présent, mais il fallait que j'aille chez Mme Dellion, et...

JULIETTE

Maman est allée chez vous; elle y est peut-être.

ROSE

Elle trouvera visage de bois, car j'ai fermé la porte en m'en allant.

JULIETTE

Attendez un moment: elle ne tardera pas à rentrer.

EUPHÉMIE

Faut que je mette le couvert.

JULIETTE

Rangez donc ce balai; vous êtes d'une négligence, Euphémie!

PAULINE, *contemplant le balai qui s'étale.*

Il a l'air farouche, ce balai. Je me figure que les balais des sorcières étaient semblables à celui-ci, chauves et les crins tourmentés.

JULIETTE

C'est le vieux balai; il n'y a pas de quoi se moquer.

EUPHÉMIE

Non, c'est le neuf. Le vieux n'a plus de crins. Il sert à laver le carreau avec un torchon.

JULIETTE

Vous êtes sûre, mademoiselle Rose, que maman n'a pas passé chez vous, ce matin?

ROSE

J'en suis sûre. Je n'ai pas quitté le magasin.

Nouveaux bruits dans la cuisine.

EUPHÉMIE, *mettant le couvert.*

C'est la bouillotte qui se sera renversée. *(La demie sonne.)*

ROSE

Onze heures et demie. Je m'en vais.

JULIETTE

Mademoiselle Rose, qu'est-ce qu'on porte cette année?

ROSE

Des petits tricornes garnis de fleurs, des chapeaux bergère... C'est très seyant. Je vous en montrerai qui sont tout à fait comme à Paris. J'ai tous les modèles. Excusez-moi, je ne peux pas rester; il faut que j'aille chez une cliente.

JULIETTE

Des chapeaux bergère, est-ce qu'on les garnit de dentelles?

ROSE, *s'en allant.*

Si on veut. Bonjour, mesdemoiselles. Dites bien à votre mère de m'envoyer les plumes. *(Elle sort.)*

SCÈNE TROISIÈME

JULIETTE, PAULINE, EUPHÉMIE, BERGERET

BERGERET, *en lisant sur l'enveloppe défaite.*

« A Monsieur, Monsieur Bergeret, à la Faculté des Lettres de Bourges, 61, rue Vieille, envoi de MM. Hachette et Cie, Libraires à Paris. » Ce sont les épreuves de mon manuel de littérature latine. Il faut que je corrige les fautes de l'imprimeur et les miennes qui sont innombrables. C'est un travail long et fastidieux... Tiens, je découvre, du premier coup d'œil, trois coquilles dans une seule ligne. Tu sais ce que c'est une coquille, toi, Pauline?

PAULINE

Oh! oui, papa. C'est une faute d'impression. C'est très désagréable.

BERGERET

Eh bien! je vois ici, contenue en une seule lettre, une coquille assez grande pour contenir Amphitrite ou Vénus

Anadyomène, comme le dit M. Roux, mon meilleur élève. Il est poète... Voilà cinq ans, il eut la joie de voir ses premiers vers imprimés dans une revue jeune comme lui. Et cette joie lui fut toute gâtée par une coquille de l'imprimeur. Il avait décrit la fée Titania, charmant dans la forêt les oiseaux, les arbres, les plantes, les fleurs, et il disait dans une dernière stance:

« La verveine à ses pieds s'extasie. »

Le typo avait imprimé naturellement:

« La vermine à ses pieds... »

M. Roux en éprouva une douleur profonde.

PAULINE

Pauvre M. Roux! Il n'est pas joli en soldat.

BERGERET

Non. Mais il va bientôt déposer ses insignes. Il finit ses vingt-huit jours demain, je crois. C'était un bon latiniste.

PAULINE

Qu'est-ce qu'il fait maintenant?

BERGERET

Il écrit dans divers journaux et place des vins de la Gironde. *(Il ouvre et lit une lettre.)* Mes éditeurs m'annoncent qu'ils vont me faire un nouvel envoi d'épreuves la semaine prochaine, en sorte que me voilà perdu sur un océan de papier.

PAULINE

Pauvre papa! comme tu travailles!

BERGERET

Je travaille beaucoup, mais je ne travaille pas bien. Je suis trop occupé. Pour bien travailler, il ne faudrait rien avoir à faire.

PAULINE

Et ceux qui n'ont rien à faire ne travaillent pas. Combien as-tu de pages d'épreuves à corriger?

BERGERET

Six cent quatre-vingts en petit texte.

PAULINE

Est-ce que je peux t'aider, papa?

BERGERET

Certainement.

EUPHÉMIE

Sainte Vierge! V'là le sel qui s'est renversé! Y aura encore un malheur!

BERGERET

En êtes-vous certaine, Euphémie?

EUPHÉMIE

Bien sûr que le sel renversé porte malheur.

BERGERET

Et si je vous affirme le contraire, me croirez-vous?

EUPHÉMIE, *respectueuse, mais ferme et se tortillant.*

Monsieur! Eh bien! non!

BERGERET

Vous ne me croirez pas? Pourtant, je suis instruit, j'ai étudié.

EUPHÉMIE

Oh! ça oui, vous avez étudié. Mais vous avez étudié dans les livres, vous avez étudié dans l'écrit, vous n'avez pas étudié les choses qui se passent dans la vie, les choses sérieuses. Pour sûr que vous vous y connaissez pas dans ce qui porte bonheur et malheur.

PAULINE

Tu vois, mon pauvre papa, tu n'as pas d'autorité. On ne te prend pas au sérieux. Ton opinion ne pèse d'aucun poids.

BERGERET

Le plus souvent... Mais pourquoi?

PAULINE

Voilà, c'est peut-être parce que tu dis des choses trop difficiles... Et puis, tu es très bon, très doux, très simple. Et ce n'est pas avec ça qu'on se donne de l'autorité.

JULIETTE, *qui lit le journal de modes.*

Pauline, l'indienne rayée...

PAULINE, *qui ne l'entend pas.*

Papa, je vais t'apprendre ce que tu ignores complètement. Tu es dans la salle à manger entre tes deux filles. Avoue que tu ne t'en doutais pas.

BERGERET

Je crois aussi, ma fille, que, tous deux, nous manquons d'autorité... On vient. C'est ta mère... Je cours chercher mon foulard qui me fait grandement défaut.

Il sort. On voit Mme Bergeret dans le jardin.

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES; Mme BERGERET

JULIETTE

Pauline, qu'est-ce qu'elle a en largeur, cette petite indienne?

PAULINE

Mais quatre-vingts.

JULIETTE

Quatre-vingts, tu es sûre?

PAULINE

Oui, j'en suis sûre.

JULIETTE

Voilà maman. Elle me le dira.

Mme BERGERET, *qui entre.*

J'ai craint de me mettre en retard. J'arrive de chez Mlle Rose qui m'a tenue une heure à me montrer des chapeaux. Il y en a un pour Mme Gaudie qui est extraordinaire. *(Ces paroles tombent dans le vide.)*

EUPHÉMIE, *rentrant avec le pain et les œufs.*

C'est servi.

Mme BERGERET, *radieuse et lasse.*

Votre père est en retard, selon son habitude.

PAULINE

Il est dans son cabinet.

Mme BERGERET

Euphémie, allez avertir monsieur que le déjeuner est servi. *(Euphémie sort.)* Quand on déjeune trop tard, on n'a plus le temps de rien faire ensuite, la journée est perdue. *(Un temps. Mme Bergeret dit résolument.)* Oh! à table! à table!

On s'y met.

JULIETTE

Nous faisons, cet après-midi, un tour sur le Mail, maman?

Mme BERGERET

Certainement... Dis-moi, Pauline, as-tu tout ce qu'il te faut pour sortir? Je ne sais pas comment tu fais, il te manque toujours quelque chose. *(On sort les serviettes des ronds.)*

PAULINE

Je t'assure, maman, que je ne fais rien pour ça.

Mme BERGERET

Mon gant! Qu'est-ce que j'ai fait de mon gant?

JULIETTE

Le voilà, maman.

Mme BERGERET

Non, l'autre. Je ne sais rien de désagréable comme de perdre un gant.

BERGERET *entre.*

Pardon! *(Il se met à table; on mange.)*

Mme BERGERET

Pauline, à quoi penses-tu? On casse les œufs par le gros bout.

PAULINE

Pourquoi?

Mme BERGERET

C'est l'usage.

BERGERET

C'est la tradition, c'est le rite. Il faut observer fidèlement les rites. En Perse, des fanatiques osèrent un jour casser leurs œufs par le petit bout. Ils déchaînèrent une révolution sanglante. Cent quatre-vingt mille hommes périrent dans la seule ville d'Ispahan.

PAULINE

C'est vrai?

BERGERET

Du moins, c'est vraisemblable. Les hommes se massacrent ordinairement pour des raisons de ce genre.

Mme BERGERET

Vos plaisanteries sont déplacées... Comment voulez-vous que j'aie l'autorité suffisante pour faire l'éducation de mes filles, si vous tournez en ridicule les conseils que je leur donne? Vous avez beau vous moquer, je sais comment on se tient à table. Ma mère ne permettait pas la plus légère incorrection dans la façon de boire ou de manger. Mon oncle Pouilly avait d'excellentes manières. *(Un temps.)* Lucien, qu'est-ce que vous avez autour du cou?

BERGERET

Il me semble... que c'est un foulard.

Mme BERGERET

Quelle mauvaise habitude vous avez de n'être pas encore habillé à midi! Mon père se mettait en tenue de visite dès le matin... Et ma tante Pouilly disait: « Dans notre famille

on n'a pas de pantoufles, on ne sait pas ce que c'est que des pantoufles... On chausse ses bottines au saut du lit. Les pantoufles, c'est bon pour les paresseux. » Voilà comment mon oncle Pouilly a fait une belle carrière et composé son grand dictionnaire latin.

BERGERET

Ah! votre oncle Pouilly mettait ses bottines avant d'écrire. C'est fort bien. Dites-moi: pour composer son grand dictionnaire, chaussait-il des éperons?

Pauline rit dans son verre et suffoque.

Mme BERGERET, *aigre.*

Vous trouvez ça spirituel?

BERGERET

Non, c'est jovial et peu...

Mme BERGERET, *pénétrée.*

Croyez-moi, Lucien, il faut de la tenue pour parvenir.

BERGERET

Je le pense aussi. Si j'avais une meilleure tenue, au lieu d'être comme je suis professeur de littérature latine à la Faculté des Lettres, dans une préfecture de troisième classe, aux appointements de quatre mille huit cents francs par an, je serais peut-être... Au fait... que serais-je bien?...

Mme BERGERET

Dans tous les cas, il n'y a pas d'avantage à être débraillé.

BERGERET

Non, il n'y a à cela que des inconvénients. *(Un temps. Les côtelettes sont substituées aux œufs. Soudain illuminé par un souvenir.)* Oh! Pendant que j'y pense, faites-moi la faveur

de me débarrasser du mannequin d'osier auquel vous faites essayer vos robes et qui encombre malencontreusement mon cabinet de travail.

Mme BERGERET

Où voulez-vous que je le mette?

BERGERET, *doucement.*

Ailleurs.

Mme BERGERET

Il n'est pas bien gênant.

BERGERET, *doucement.*

Si.

Mme BERGERET, *passant outre.*

J'ai rencontré Mme Mazure. Elle avait un chapeau neuf, un chapeau énorme.

BERGERET

Cette côtelette n'est nullement cuite, nullement, Euphémie.

EUPHÉMIE

Ça ne fait rien. Je vais la remettre sur le feu. *(Elle sort.)*

Mme BERGERET

C'est un drôle de goût que d'aimer la viande brûlée. Je ne comprends pas le plaisir qu'on peut trouver à manger des charbons. Ces côtelettes sont cuites à point.

PAULINE

La tienne, peut-être, maman... La mienne est dans la grande manière d'Euphémie qui procède par opposition, comme les fougueux coloristes, terre de Sienne brûlée et vermillon.

Mme BERGERET

C'est possible. Mais, quand on n'est pas satisfait, c'est à moi qu'on doit se plaindre et c'est moi qui dois faire des remontrances à la bonne. Autrement, comment veut-on que j'aie l'autorité nécessaire?... Papa n'intervenait jamais directement dans le service. Aussi la maison était tenue...

EUPHÉMIE, *entrant.*

La v'là, votre côtelette!

BERGERET

Mille grâces. Ah! cette fois, Euphémie, vous avez atteint et dépassé la perfection. Cela fait horreur, quand on y pense, de dévorer la chair des pauvres animaux. En voyant cette côtelette on n'y songe plus, tant elle s'éloigne de l'animal et se rapproche du minéral. *(Pauline seule rit.)*

Mme BERGERET

Tout à l'heure, elle était trop crue; maintenant, elle est trop cuite. Vous n'êtes jamais content.

BERGERET

Si, je le suis, chère amie, je le suis, mais je ne sais pas le montrer, sans doute. C'est un travers, un fâcheux travers.

Mme BERGERET

Que d'histoires pour une côtelette! Est-ce qu'on ne pourrait pas causer de choses plus intéressantes?

BERGERET

On le pourrait. On le pourrait, et cela viendra, vous verrez. *(Long silence.)*

Mme BERGERET

Ce matin, l'horloge de la Préfecture était arrêtée. C'est M. Denizot qui doit être ennuyé! Il règle toujours sa montre sur l'horloge de la Préfecture. *(Silence hostile.)*

BERGERET, *entre ses dents.*

Je le disais bien que cela viendrait.

Mme BERGERET, *à Pauline.*

Qu'est-ce que tu regardes, Pauline? A quoi penses-tu? Tu prends quelquefois des airs distraits qui sont insupportables, et inconvenants chez une jeune fille. Tu regardes l'heure, ce n'est pas poli.

PAULINE

Non, maman, je regarde le dessus de la porte.

Mme BERGERET

Tu es folle. Comment! voilà trois ans que nous habitons cette maison et il faut que tu examines cette peinture quand nous sommes à table! Qu'est-ce que tu peux y trouver de nouveau?

PAULINE

Rien, maman.

BERGERET

Il est joli, ce trumeau. C'est tout ce qui reste de la décoration de ce pavillon qui dépendait de l'hôtel bâti sous Louis XV par le fermier général Pauquet de Sainte-Croix.

Mme BERGERET, *interrompant et comme à elle-même.*

Une vieille baraque... Quand je pense à ce que nous aurions pu avoir en plein cœur de la ville et dans une maison neuve! Il faut vraiment aimer les murs lézardés et les escaliers vermoulus.

PAULINE

Il y a le jardin.

Mme BERGERET

Tiens! dans un faubourg, c'est bien le moins.

PAULINE

Vois comme elle est jolie la couronne de raisins que cette nymphe noue sur la tête du Silène.

BERGERET

Elle te plaît? Je te la donne, ma fille, comme un jour, quand j'étais petit, ma mère me donna une rose.

PAULINE

Tu étais petit?

BERGERET

Tout petit. Ma mère passait des journées devant sa table à ouvrage, dans sa chambre dont le papier de tenture était semé de roses. C'étaient des roses en bouton, closes, modestes, toutes pareilles et toutes jolies. Un jour, laissant sa broderie, elle me souleva dans ses bras et, me montrant une des fleurs du papier, elle me dit: « Je te donne cette rose. » Et pour la reconnaître elle la marqua d'une croix avec son poinçon à broder. Jamais présent ne me rendit plus heureux.

PAULINE

Je te remercie de la couronne de raisins, papa.

Elle l'embrasse en allant chercher un morceau de pain.

Mme BERGERET, *stupidement.*

Et moi, Pauline, tu ne m'embrasses pas?

PAULINE

Si, maman.

BERGERET

Et toi, Juliette, veux-tu une guirlande de pampres?

JULIETTE

Quelle guirlande? *(A Euphémie.)* Faites-moi chauffer un fer.

EUPHÉMIE

Tout de suite, mademoiselle.

PAULINE

Papa, je suis sûre que tu étais un enfant pas ordinaire, que tu étais déjà remarquable.

BERGERET

Non, mais j'étais gai. La maison, très modeste, était très douce et très riante. La vie y était réglée sur un calendrier domestique simple et bourgeois, commun à tout le petit monde du quartier, qui ramenait avec régularité des jours heureux... Noël avec sa dinde truffée, les Rois avec la galette et la royauté de la fève, le Mardi gras et ses crêpes. Et les anniversaires, et le jour des confitures. Alors, des grandes bassines de cuivre sortait une odeur aigre et chaude de groseilles, qui remplissait la maison. Et la familiarité des choses était pleine de respect, de tendresse et d'amour.

Mme BERGERET

Pauline, tiens-toi droite: tu es courbée en deux.

PAULINE

Oui, maman. Alors, tu étais un petit enfant très gai, mon pauvre papa! Et tante Zoé, comment était-elle, tante Zoé, quand elle était jeune?

BERGERET

Quand elle était jeune? D'abord, elle ne l'était pas. Elle avait tout de suite renoncé à la jeunesse comme à un luxe trop coûteux. Il lui convient d'être sans grâces. C'était pour elle un embarras de moins dans sa vie sérieuse et utile. Elle fut uniquement et tout entière la sœur aînée... Elle a employé ses plus tendres années à coudre des robes, à m'apprendre les règles des participes que je n'ai jamais bien sues — ne le dis pas — et à seconder notre mère dans le gouvernement d'un ménage modique. A la mort de notre mère, elle nous a quittés pour se placer comme institutrice en Russie, dans une famille princière et bizarre. Puis, après quinze ans d'une vie sans joies, elle est revenue en France, non pas riche, certes, mais ayant la vie assurée. *(Bergeret casse une noisette.)* D'ailleurs, Zoé a tant d'ordre, de méthode et de sagesse qu'elle vivrait riche avec trente sous par jour.

Autre noisette. Mme Bergeret lui jette un regard empoisonné.

PAULINE

C'est vrai qu'elle a rendu sa propriété de Luzance très agréable, et d'une propreté...

JULIETTE

Ah! elle a la manie du nettoyage, tante Zoé.

Mme BERGERET

Elle devrait bien à toutes ses qualités ajouter la politesse, votre tante Zoé. Elle a été avec moi d'une insolence, d'une grossièreté... Après cela, elle pourra dire qu'elle y a été encouragée.

BERGERET

Il faut la connaître. Zoé, la plus dévouée des créatures, rend des services et de l'air dont on les refuse, de peur qu'on

s'en aperçoive. Et, quand on ne s'en aperçoit pas, elle souffre, ma bonne Zoé.

Il casse des noisettes. A chaque craquement Mme Bergeret souffre et donne des marques d'énervement. M. Bergeret s'en aperçoit et casse ses noisettes avec moins de plaisir.

Mme BERGERET, *excédée.*

C'est plus fort que moi, je ne puis supporter ce bruit. Qu'est-ce que vous voulez? je suis nerveuse. Je suis trop nerveuse, je le sais bien. Nous sommes tous nerveux dans ma famille. Je ne peux pas me changer.

Bergeret se lève et s'en va.

SCÈNE CINQUIÈME

Mme BERGERET ET SES FILLES

Mme BERGERET, *offensée et triste.*

Quel caractère! Ah! la vie n'est pas gaie tous les jours avec des gens qui veulent tout faire supporter aux autres, et qui ne veulent rien supporter. Moi, je ne comprends la vie commune que quand on se fait des consessions réciproques. Je ne veux rien dire de votre père, mes enfants, mais il a un caractère infernal.

Euphémie a servi le café. Juliette lui a dit : « Un doigt... là... », Pauline : « Encore... merci ! » et, après avoir sucré le café destiné à son père, le porte à M. Bergeret qui est chez lui.

SCÈNE SIXIÈME

Mme BERGERET, JULIETTE

Mme BERGERET

On est bien malheureuse d'être sensible... Un rien nous blesse, un rien nous irrite... et nous fait souffrir!... Ah! Quand tu seras mariée, j'irai vivre avec toi.

JULIETTE

Si je me marie jamais! Et nous n'en prenons pas le chemin.

Mme BERGERET

Laisse-moi tranquille avec ton mariage. Je t'ai dit qu'il se ferait, il se fera... Encore faut-il que vous puissiez vivre, ton mari et toi.

JULIETTE

Oh! il nous faudra si peu!

Mme BERGERET

Enfin, vous ne vivrez pas de l'air du temps. Ecoute-moi, Juliette, je ne suis pas souvent de l'avis de ton père. Mais je suis bien forcée de dire que, pour une fois, il n'a pas tort. Il faut attendre que nous ayons pris de nouveaux renseignements sur M. La Claverie et que nous sachions à quoi nous en tenir sur cette position en expectative dont il m'a parlé... D'ici là, tu dois...

JULIETTE

Des renseignements, mais j'en ai, maman! Il m'en a donné. Il m'a expliqué ses projets. Il est très intelligent. Il saura très bien se débrouiller. Si tu demandes sur lui des renseignements à tout le monde, nous aurons l'air de nous défier et ça le blessera peut-être.

Mme BERGERET

Mais non, mon enfant, c'est l'usage.

JULIETTE

Mais ce sera interminable. Et si les renseignements ne sont pas comme tu les veux...

Mme BERGERET

J'espère qu'ils seront bons.

JULIETTE

Tu vois, tu n'en es pas sûre. Maman, si je n'épouse pas M. La Claverie, je mourrai.

Mme BERGERET, *émue. On sonne.*

Allons, Juliette, embrasse-moi. Va te rafraîchir les yeux et ne te désole pas. Je te le promets, tu épouseras M. La Claverie.

Euphémie traverse la scène. On voit M. Roux traverser le jardin.

EUPHÉMIE

Madame, c'est M. Roux.

SCÈNE SEPTIÈME

Mme BERGERET, ROUX

Mme BERGERET

Que vous êtes aimable d'être venu!

Euphémie sort.

ROUX

Vous avez pleuré?

Mme BERGERET

C'est en causant avec Juliette de son mariage. M. Bergeret ne veut rien entendre. Cette enfant se désespère et cela me désole. Je souhaite qu'elle épouse M. La Claverie, puisqu'elle l'aime... Quoique... Ah! la pauvre enfant! En voilà une qui est faite pour souffrir, comme moi! Nous sommes trop sensibles, toutes les deux, pour être jamais heureuses... Enfin, ça va bien depuis tout à l'heure?

ROUX

Très bien. Voilà votre gant, tenez.

Mme BERGERET

Où était-il?

ROUX

Sur la cheminée, tout bonnement, derrière un écran japonais.

Mme BERGERET

Ce que je l'ai cherché!... *(Long, long soupir.)* Ah! ah! mon ami!

ROUX

Vous êtes triste! Pourquoi?

Mme BERGERET

Et si je vous disais que c'est parce que vous partez demain, trouveriez-vous cela ridicule?

ROUX

Mais, non! je trouverais ça très gentil.

Mme BERGERET, *à qui ça ne suffit qu'à moitié.*

Ah! très gentil?

ROUX

Ce serait délicieux.

Mme BERGERET

C'est vrai ? Alors, vous n'oublierez pas ?

ROUX, *bêtement.*

Pourquoi voulez-vous que j'oublie ?... Je vous dois d'avoir fait mes vingt-huit jours délicieusement. Vous avez été dans mon existence une révélation soudaine et radieuse. Il y a sept ans, quand M. Bergeret était maître de conférences, et que j'étais inscrit à la Faculté, je lui portais mes devoirs à corriger, et je vous apercevais, vague et charmante, et je ne prévoyais pas alors...

Mme BERGERET

Moi non plus... Mon ami, vous partez ; vous me laissez ?

ROUX

Il le faut... Mais nous avons encore à nous toute la journée.

Mme BERGERET

Un jour, encore un seul jour, et je vais retomber dans la nuit, avec votre souvenir, car je n'oublie pas, moi.

SCÈNE HUITIÈME

LES MÊMES, BERGERET

BERGERET, *entrant.*

J'ai peine à reconnaître, sous ce costume, mon meilleur latiniste. Comment vous portez-vous, héros ?

ROUX

Héros !

BERGERET

J'appelle proprement ainsi un porteur de coupe-choux. Si vous aviez un bonnet à poils, je vous nommerais grand héros. C'est bien le moins qu'on flatte les gens qu'on envoie se faire tuer ; on ne saurait les charger à meilleur marché de la commission. Mais, dites-moi, ces vingt-huit jours héroïques se sont-ils accomplis heureusement ?

ROUX

Heureusement, à cela près qu'un sergent, au cours d'un exercice, parla fort mal de ma mère. Oui. Outré de mon inexpérience, il demanda violemment, avec force jurons, quelle personne assez peu recommandable avait bien pu donner le jour à un veau aussi mal aligné que le numéro 5. Le numéro 5, c'était moi. *(Profitant de ce que Mme Bergeret s'est un peu éloignée, il dit à mi-voix à Bergeret.)* Il m'a dit : « Quel enfant de... » *(A l'oreille de Bergeret.)* La responsabilité inattendue de ma mère en cette circonstance a contrarié mon idéal de justice.

BERGERET

Ce discours, selon moi, ne peut que hausser le moral des hommes en leur donnant envie de mériter les galons, afin de pouvoir tenir à leur tour de semblables propos, qui marquent évidemment la supériorité de celui qui les tient sur ceux auxquels ils sont adressés.

Mme BERGERET

Avez-vous fait hier une visite à Mme Torquet ?

BERGERET

Non.

Mme BERGERET

Ah! vous n'avez pas fait hier de visite à la femme de votre doyen?

BERGERET

Non.

Mme BERGERET

C'était son jour.

BERGERET

Ce n'était pas le mien.

Mme BERGERET

C'est donc cela que Mme Torquet n'a pas seulement l'air de me reconnaître! C'est vous qui commettez les impolitesses et c'est moi qui reçois les affronts.

BERGERET, *d'une voix douce et éteinte.*

" O rivages dorés, ô mer bleue... "

Mme BERGERET

Qu'est-ce que vous dites?

BERGERET

Je dis: " O rivages dorés, ô mer bleue, montagnes... " *(A Euphémie qui traverse comme un bolide la salle à manger.)* Qu'est-ce?

EUPHÉMIE

On sonne. *(Elle disparaît dans le jardin; revenant.)* Monsieur, c'est Chanteclair, le savetier de Sainte-Agnès.

Mme BERGERET

Un ami de M. Bergeret qui passe des heures dans son échoppe.

BERGERET, *à Roux.*

Je n'y suis pas entré une seule fois depuis six mois, en quoi j'ai eu tort, car c'est un vieillard plein de sens et de plus c'est un pauvre homme.

Mme BERGERET, *à Bergeret.*

Oui, mais, comme je n'ai pas affaire à lui, je vous laisse.

BERGERET, *tout bas.*

C'est cela.

SCÈNE NEUVIÈME

BERGERET, ROUX, CHANTECLAIR

BERGERET

Bonjour, Chanteclair. Qu'est-ce qui vous amène?

CHANTECLAIR

Bonjour, monsieur Bergeret et la compagnie. Je vous dérange peut-être, faites excuse. Mais vous m'aviez promis, il y a six mois, que je vous ferais une paire de bottines. Vous m'aviez promis. Ça ne va pas très fort la pratique en ce moment. Alors, si vous vouliez seulement me laisser vous prendre mesure...

BERGERET, *avec regret.*

Ah! bien! Je suis sur le point de sortir. J'irai tantôt chez vous.

CHANTECLAIR

Oh! monsieur Bergeret, vous dites ça, et puis vous ne viendrez pas. C'est pas la bonne envie qui vous manquera, mais vous n'y penserez pas. Laissez-moi vous prendre

mesure. Je vais vous déchausser et vous rechausser. Vous ne vous en apercevrez même pas. *(Il a une bonne figure.)*

BERGERET

Allons, puisque vous le voulez... *(Opérations.)* J'ai le cou-de-pied assez haut et la plante des pieds cambrée. Songez-y, Chanteclair.

CHANTECLAIR,
tire de son sein différents objets à mesurer.

Ne craignez rien, monsieur Bergeret. 39. Ça ne sera pas tout ce qu'il y a d'élégant... 18... mais ça sera bon. 21... Vous êtes sérieux, vous, monsieur Bergeret. Vous n'aimez pas les élégances.

BERGERET

Si, je les aime, je les aime toutes. *(Un temps.)*

CHANTECLAIR

Oh! ce n'est plus comme autrefois, monsieur Bergeret. Le client achète tout fait dans les grands magasins. C'est de la mauvaise marchandise, mais on s'en contente... 33½. Là, c'est fini. Ah! monsieur Bergeret...

BERGERET

Qu'est-ce qu'il y a, mon ami?

CHANTECLAIR

Monsieur Bergeret... Ah! je me sens bien seul... Ce qu'il me faudrait... Je suis veuf depuis douze ans... Ce qu'il me faudrait, c'est une femme. Seulement, il me faudrait une femme sérieuse. Il y a bien la porteuse de pain des Tintelleries, mais elle aime la boisson. Il y a aussi la servante du défunt curé de Sainte-Agnès, mais elle est fière parce qu'elle a des économies. Il me faudrait une femme... Voilà!

BERGERET, *archangélique.*

Chanteclair! Chanteclair! Ressemelez les souliers de vos concitoyens, demeurez solitaire, reclus, content dans votre échoppe, entre votre établi et votre petit poële chauffé à blanc, dans l'odeur du cuir et de la poix, sous la botte rouge qui vous sert d'enseigne, et ne vous remariez pas. Chanteclair, vous êtes un homme doux, simple, bienveillant, innocent et candide, ne vous remariez pas. Chanteclair, faites-moi une paire de bottines à la forme, tenez le cou-de-pied à la hauteur convenable et ne vous remariez pas.

(Il frappe légèrement le sol de son pied rechaussé, prend le bras de M. Roux et s'achemine vers le jardin.)

DEUXIÈME TABLEAU

Le Mail

SCÈNE PREMIÈRE

LA CLAVERIE, GROMANCE, *puis*
Mme DE GROMANCE

LA CLAVERIE

Bonjour, monsieur de Gromance. Comment allez-vous? Et Mme de Gromance? Comment va-t-elle?

GROMANCE

Comme un charme. Elle est sur le Mail, vous allez la voir. Et vous, monsieur La Claverie, vous ne vous ressentez plus des fièvres que vous avez glorieusement contractées dans nos colonies africaines?

LA CLAVERIE

Nullement.

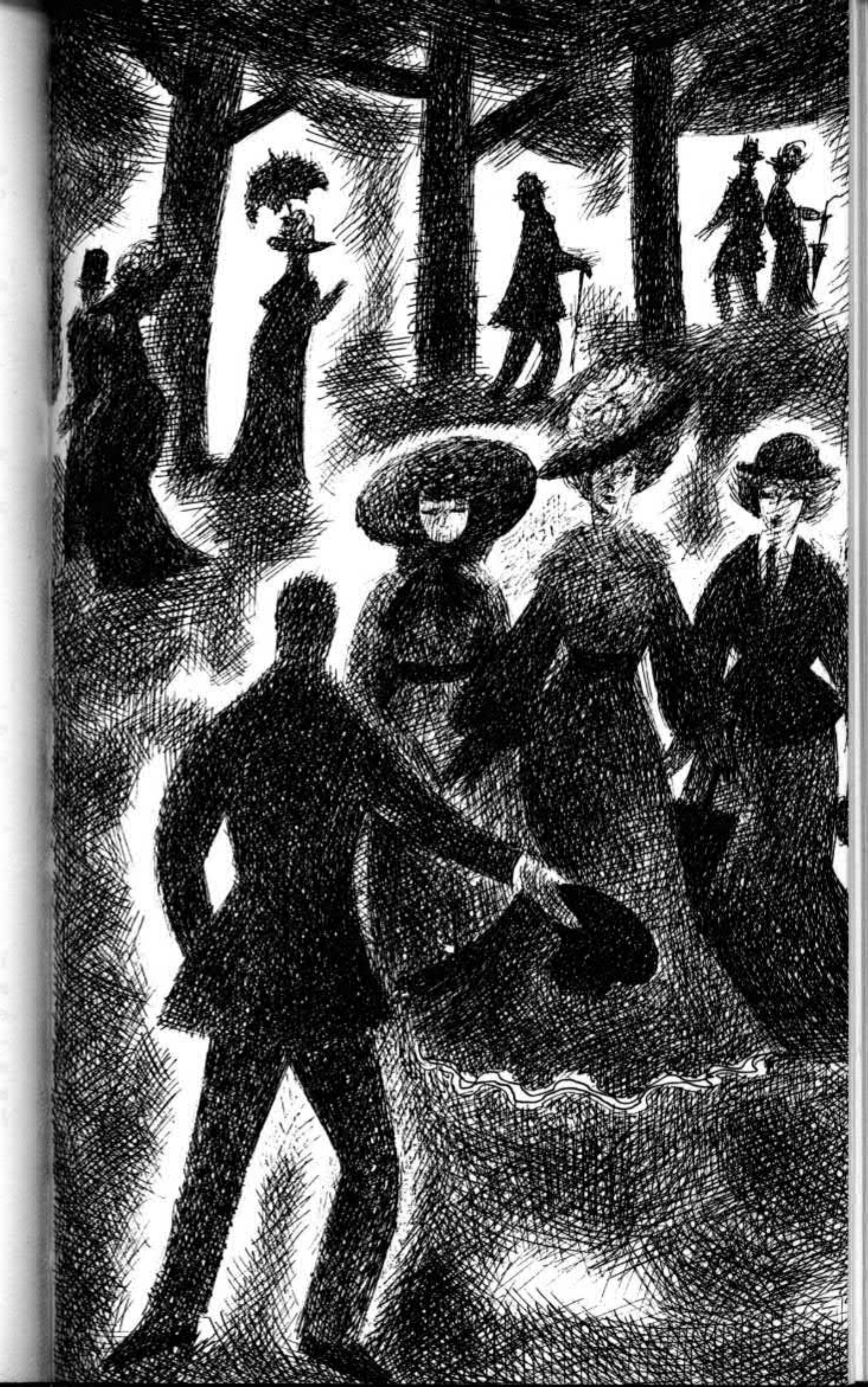
GROMANCE

Et les montagnes d'or que vous avez découvertes, sont-elles toujours à leur place?

LA CLAVERIE

Les gisements existent. J'étudie en ce moment la question de main-d'œuvre.

Il sourit d'un air entendu, en homme habitué au doute de ses compatriotes.



GROMANCE

Dites donc, monsieur La Claverie... Regrettez-vous les négresses?

LA CLAVERIE

Bigre non!

GROMANCE

Pourtant il y en a de bien faites. J'en ai connue une à Paris qui était admirable de proportions.

LA CLAVERIE

C'est possible; mais sur la côte occidentale les négresses sont de véritables guenons.

GROMANCE

Ah! dame! Ça n'est pas à comparer avec ce que vous avez laissé en quittant Paris et même avec ce que vous retrouvez ici, car, on a beau dire, la province...

LA CLAVERIE

Ici, je suis très sage.

GROMANCE

Parce que vous tournez autour de la petite Bergeret. Elle est délicieuse. Et ces projets de mariage? Arrivez-vous à quelque chose? Mais, gamin que vous êtes, vous sentez-vous capable d'assurer le bonheur d'une femme Eh! c'est grave. Et si tout à coup l'ancien petit noceur allait se réveiller! Ah! brigand... En avez-vous fait voir à votre pauvre papa!

LA CLAVERIE

Oh! c'est fini, ça, c'est bien fini. Savez-vous quand j'y ai renoncé, monsieur de Gromance, à la noce? C'est quand ça m'a embêté... Parce que, le manque d'argent... On en trouve,

de l'argent. Mais, quand le dégoût arrive, c'est bien fini. Mais ce qui me tient maintenant est sérieux.

GROMANCE

Vrai?

LA CLAVERIE

Très sérieux.

GROMANCE

Si vous dites vrai, vous êtes sauvé.

LA CLAVERIE

N'en doutez pas.

GROMANCE

Après tout, vous allez peut-être devenir un brave garçon.

Mme de Gromance paraît.

LA CLAVERIE

Bonjour, madame de Gromance.

Mme DE GROMANCE

Comment va Juliette... Roméo?

LA CLAVERIE

Bien, j'espère.

Mme DE GROMANCE

A quand ce mariage?

GROMANCE

Ma chère amie, ne le lui demandez pas. Il n'en sait rien... Il n'a pas encore fait sa demande officielle.

Mme DE GROMANCE

Qu'est-ce qu'il attend?

GROMANCE

M. Bergeret lui fait peur.

Mme DE GROMANCE

Il n'a pourtant pas l'air bien terrible. Voulez-vous que je lui parle pour vous?

LA CLAVERIE

Oh! oui, faites cela.

Mme DE GROMANCE, *riant.*

Jamais... Il faut laisser les amoureux faire leurs affaires eux-mêmes.

LA CLAVERIE, *à Gromance.*

Vous voyez, tout le monde m'abandonne.

Mme Bergeret et ses filles arrivent.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES; Mme BERGERET *et ses filles,* *puis* Mme TORQUET

LA CLAVERIE, *se retournant.*

Ah! les trois sœurs... Mesdames, vous formez à vous trois un groupe charmant de fraîcheur et de grâce. Je ne sais si c'est le long séjour que j'ai fait parmi les Noirs, mais j'apprécie particulièrement le blanc et le noir de vos visages.

Mme BERGERET, *minaudière.*

Oh! monsieur, c'est une flatterie... Il est vrai que les Pouilly (nous sommes du Nord) ont toujours eu la peau blanche.

GROMANCE

Madame, mesdemoiselles. *(Mme Bergeret va à Gromance.)*

JULIETTE, *à La Claverie, rapidement.*

J'ai laissé tomber le papier roulé en boule, sous le quatrième arbre, par là. *(Elle montre la gauche.)*

LA CLAVERIE

C'est donc ça que je n'ai rien trouvé. J'ai cherché par là.

Il montre la droite.

Mme BERGERET, *plus au fond.*

Ah! voilà Mme Torquet. Je soupçonne que, pour se venger des impolitesses de M. Bergeret, elle fait semblant de ne pas me voir. Je veux en avoir le cœur net. *(Elle s'installe.)*

(Mme Torquet passe, affectant d'être en grande conversation avec deux dames.)

Mme TORQUET, *aux deux dames.*

Faisons semblant de causer: Mme Bergeret est là... Je préfère ne pas la voir... Comme ça... Et alors... Oui... Oh! parfait! *(Elles ont passé.)* Ouf! cette Mme Bergeret est insupportable. Je plains son mari qui est très doux.

Mme BERGERET, *faussement méprisante.*

Allons à la musique, tenez!... Ah! M. Roux!

JULIETTE

Vous m'aimez?

LA CLAVERIE

Je vous aime.

JULIETTE, *bas.*

Je serai votre femme. J'ai confiance en vous. Je sais bien, moi, que vous êtes un honnête homme. Si vous n'étiez pas un honnête homme, je ne vous aimerais pas, d'abord. Mon cœur me le dit.

LA CLAVERIE, *un temps.*

Alors vous viendrez?

JULIETTE

Jamais chez vous, jamais! Oh! pouvez-vous me proposer des choses pareilles! C'est mal. Mais j'ai une idée. Il faudra bien qu'on nous marie. Vous verrez si j'ai de la résolution.

Mme BERGERET,

qui pendant tout ce temps a rencontré M. Roux au fond du théâtre, redescend.

Juliette, ne reste pas seule avec M. La Claverie. On vous voit causer ensemble seuls, c'est souverainement ridicule. Ce n'est pas convenable. Tu donnes continuellement raison à ton père. Je ne peux pourtant pas te surveiller, à ton âge, comme une petite fille qu'on préserve des voitures. Et M. La Claverie, qui est un homme du monde, devrait être plus réservé... *(Elle est désireuse d'aller vers M. Roux.)* Fais attention. *(En s'éloignant.)* Tu ne peux donc pas causer avec ta sœur? *(Elle marche avec M. Roux, laissant Juliette derrière elle.)*

JULIETTE, *à La Claverie.*

Dans dix minutes, trouvez-vous là, sur la berge, devant la musique. Je vous aime. Je suis à vous pour la vie.

(Elle remonte vers Pauline qui, pendant tout ce temps, cause avec deux dames et un monsieur.)

SCÈNE TROISIÈME

UN APPRENTI PEINTRE, LE MARCHAND DE GAUFRES, LE GARDE

L'APPRENTI, *au marchand de gaufres.*

Mon patron m'envoie.

LE MARCHAND DE GAUFRES

Qui ça, ton patron?

L'APPRENTI

M. Cayère, le peintre.

LE MARCHAND DE GAUFRES

Ah! oui. Tiens! *(Il montre les deux volets adossés à l'arbre où se trouve dessinée sur chacun d'eux une image avec « Bergré coque. »)* Faudrait voir à m'enlever ces saletés.

L'APPRENTI, *avec un sifflement.*

Ah! ça, y faut gratter.

LE MARCHAND DE GAUFRES

Comment!

L'APPRENTI

Oui! c'est du cambouis. Oh! et puis c'est creusé. Ah! la la! Je croyais qu'il faudrait seulement passer à la lampe et puis gratter. Oh! des plumes! regardez donc voir. Faut varloper! Ils ont entaillé, et puis ils ont mis du cambouis.

LE MARCHAND DE GAUFRES, *atterré.*

Si je tenais enfin celui qui a fait ça!

L'APPRENTI

Ils sont deusses.

LE MARCHAND DE GAUFRES

Deux?

L'APPRENTI

Oui, deusses. C'est pas le même gosse qui a fait les deux bonshommes: ils se ressemblent pas.

LE MARCHAND DE GAUFRES

Sacrés poisons!

Il regarde défavorablement deux enfants très sages qui jouent aux billes. Les enfants s'éloignent sous ce regard pesant.

L'APPRENTI, *grave, hochant la tête.*

Ça, monsieur, faudra passer ça à la varlope et puis repeindre à deux couches, parce que, une couche, ça ne suffirait pas.

LE MARCHAND DE GAUFRES

Y a trois mois qu'on l'a fait à neuf.

L'APPRENTI, *irréductible.*

Y aurait trois jours au lieu de trois mois, ce serait le même coup. C'est M. Bergeret qu'est représenté; la maison a travaillé pour lui l'année dernière. Je l'ai vu, il n'est pas ressemblant, on ne le reconnaîtrait pas.

A ce moment le garde des promenades, vieil ancien adjudant, épaulettes, canne, entre et considère les portraits.

Mais il y a son nom, heureusement! Ils en ont mis plus d'un cent comme ça dans la ville.

LE MARCHAND DE GAUFRES, *au garde.*

Tenez, vos gamins, regardez ce qu'ils font de propre!

LE GARDE

Oh! oui... Mais vous ne devriez pas laisser exposer dans votre établissement des sujets concernant les personnes, eu égard au monde qui pourrait venir à passer. On comprendrait une chose semblable dans un guignol, mais ce n'est pas de raison dans un débit de comestibles. Si vous avez du raisonnement, vous ne laisserez pas ça sur votre volet.

L'APPRENTI

Si vous voulez voir le patron...

LE MARCHAND DE GAUFRES

J'essayerai d'abord demain matin avec de l'eau de Javel.

L'APPRENTI

Oui? Oh! ben... *(Il rit.)*

LE MARCHAND DE GAUFRES

Quoi?

L'APPRENTI

Rien, m'sieur. *(Il s'en va en sifflant. Le marchand remet les volets l'un sur l'autre contre l'arbre. Entrent Bergeret et Mazure. Mme de Gromance traverse la scène en compagnie. Bergeret la salue.)*

SCÈNE QUATRIÈME

BERGERET, MAZURE

MAZURE

N'est-ce pas Mme de Gromance, à qui vous venez de tirer votre chapeau?

BERGERET

Oui, mon cher monsieur Mazure. Ne trouvez-vous pas que c'est une fort jolie femme?

MAZURE

Peuh! une poupée!

BERGERET

Vous en parlez bien légèrement. Quand une poupée est vivante, c'est une grande force de la nature. Mme de Gromance est agréable à voir. Elle n'a qu'à se montrer pour nous donner un plaisir dont je lui suis reconnaissant.

MAZURE

Pour ma part, je goûte médiocrement ce plaisir et je me soucie peu de ces petits animaux malfaisants. Je ne regarde pas au pelage, moi. Je m'attache au fond. J'étudie les êtres par le dedans. Je remonte aux origines. Voilà comment j'entends mes fonctions d'archiviste... Je dresse dans les greniers de la Préfecture le dossier de toutes les familles de la ville. Et, puisque vous vous intéressez aux Gromance, je vous apporterai leur dossier, il est formidable. Cette comtesse de Gromance est une Chapon. Je n'ai trouvé dans mes archives qu'un Chapon, son père, le plus ladre fesse-mathieu de la province. Mais j'ai des monceaux de pièces sur les Gromance qui appartiennent à la petite noblesse de la région. Il y a une demoiselle de Gromance qui se fit faire, en 1815, un enfant par un Cosaque.

BERGERET

Que voulez-vous? cette pauvre demoiselle a fait ce qu'elle a pu. Elle est morte, le petit Cosaque est mort, laissons leur mémoire en paix, ou, si nous la réveillons un moment, que ce soit avec indulgence.

MAZURE

Enfin, vous n'approuvez pas que...

BERGERET

Non, je n'approuve pas. Ne jugez pas, pour n'être point jugé.

MAZURE

Mais, c'est l'anarchie!

BERGERET

Plus de juges... Oui, c'est peut-être l'anarchie.

MAZURE

Vous avez vu qu'on a inauguré hier à Luzance la statue de Jean de la Viole, le poète cordonnier. Le ministre de l'Instruction publique... une potée de sous-préfets, le conseil municipal et tous les gros bonnets de la région sont sous les armes. La platitude de ces gens-là me dégoûte. Si j'étais ministre, je leur jetterais des croix dans un bourbier et je les ferais ramasser avec les dents... Tenez, voici Cassignol, ancien président, magistrat intègre. Lui, c'est un honnête homme, je crois... Mais son grand-père, cultivateur à Caussière, a vendu au Premier Consul, pour mille écus, le Chouan Martineau, surnommé « Coupebleus ». C'est l'origine de la fortune des Cassignol. J'ai trouvé ça dans mes archives. Je vous ferai voir mon dossier.

Entre Gromance, Lantaigne et Cassignol, qui causent, s'arrêtent, repartent, s'arrêtent encore, partent à la fin. Lantaigne se trouve près de Bergeret, ils se saluent, mais avec économie. Gromance fait à Bergeret un bonjour sans cérémonie et sans amitié.

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES; CASSIGNOL, GROMANCE, LANTAIGNE

BERGERET, *à Cassignol.*

Monsieur le Président.

CASSIGNOL

Cher monsieur Bergeret, le Ministre de l'Instruction publique qui vient d'inaugurer la statue de Jean de la Viole...

MAZURE

A Luzance.

CASSIGNOL

...déjeunait chez moi ce matin. Je viens de le conduire à la gare. Il m'a chargé de vous faire ses amitiés. Vous êtes, paraît-il, de vieux camarades.

BERGERET

Oui, nous nous sommes connus jeunes à Paris. Il était terriblement révolutionnaire.

CASSIGNOL

Il ne l'est plus... Mais il m'a appris une nouvelle intéressante, mon cher Bergeret: vous êtes nommé depuis six mois professeur à la Sorbonne et vous ne le disiez pas!

MAZURE

C'est vrai, Bergeret?

BERGERET

Oui, je suis chargé de cours à la Sorbonne, mais j'ai obtenu de retarder mon départ. Je ne suis pas pressé de quitter cette ville. Je vous avouerai même que je commence à l'aimer depuis que je dois l'abandonner.

CASSIGNOL

Oh! mon cher Bergeret, vous êtes un ami de jeunesse du Ministre de l'Instruction publique. Eh bien! moi, je le connais depuis plus longtemps encore, je l'ai vu dans les bras de sa nourrice. Il y a cinquante ans son père était

conseiller au Puy et présidait les Assises, quand, pour la première fois, tout jeune procureur général, — j'avais trente-trois ans, — je dus requérir dans une affaire assez banale d'assassinat, mais qui avait bien son importance puisqu'il s'agissait de faire tomber une tête. Un fermier riche avait été trouvé étranglé dans son lit. Dès le début, les soupçons se portèrent sur un garçon de charrue, serviteur de la victime. Il se nommait Poudrailles, Hyacinthe Poudrailles. Il fut arrêté. De fortes présomptions le désignaient comme l'auteur de cet assassinat. Il fut reconnu possesseur d'une somme de soixante francs dont il ne put justifier la provenance. Ses vêtements portaient des traces de sang. Il est vrai qu'un témoin lui fournissait un alibi, mais ce témoin était d'une immoralité notoire. L'instruction avait été très bien conduite... L'acte d'accusation était dressé avec beaucoup d'art. Mais Poudrailles n'avait pas fait d'aveux. Et dans tout le cours des débats il se renferma dans un système de dénégation dont rien ne put le faire sortir. *(Gromance et Lantaigne descendent et forment un groupe avec Cassignol et Bergeret.)* J'avais préparé mon réquisitoire avec tout le soin et la conscience dont j'étais capable. L'alibi fourni par le témoin m'embarrassait beaucoup. Je m'efforçai de le détruire. Je rappelai que le chien de garde n'avait pas aboyé à l'assassin. C'était donc qu'il le connaissait. Ce n'était donc pas un étranger, c'était le valet de charrue, c'était Poudrailles. Enfin, je demandai sa tête et je l'obtins. Poudrailles fut condamné à mort à la majorité des voix. Après la lecture de la sentence, il s'écria d'une voix forte: « Je suis innocent! » Alors, un doute, un doute terrible me saisît. Pendant des jours et des jours la voix de Poudrailles résonnait à mon oreille disant: « Je suis innocent. »

GROMANCE, *avec obligeance et se reculant sur le banc.*

Mettez-vous donc là, monsieur Bergeret.

BERGERET

Merci, merci, je suis très bien.

GROMANCE

C'est palpitant, hein?

BERGERET

Oui.

GROMANCE

Et alors?

CASSIGNOL

Le pourvoi de Poudrailles fut rejeté. Et le trouble de mon esprit devint plus profond. Cette certitude, que j'avais fait passer dans l'esprit des jurés, n'était point en moi... j'avais perdu le sommeil. Enfin, le matin du jour fixé pour l'exécution, j'entrai dans la cellule du condamné, et, resté seul en face de lui: « Rien, lui dis-je, ne peut changer votre sort. S'il subsiste en vous un bon sentiment, dans l'intérêt de votre âme et pour le repos de mon esprit, Poudrailles, dites-moi si vous êtes coupable du crime pour lequel vous êtes condamné. » Il me regarda quelques instants sans répondre. Je vois encore sa face plate et sa large bouche muette. J'eus un moment d'angoisse terrible. Enfin il inclina sa tête et dit: « Maintenant que je n'ai plus de méfiance, je peux bien le dire que j'ai fait la chose. » En entendant cet aveu suprême, je poussai un grand soupir de soulagement.

Un temps. Cassignol tire une dragée d'une boîte et la place dans sa bouche.

BERGERET, *passant la main sur son front.*

La façon dont vous fûtes rassuré m'épouvante.

Un temps. Mazure descend en scène.

GROMANCE

Oh! du moment que Poudrailles était coupable...

BERGERET

Sans doute, mais s'il n'avait pas eu la simplicité de le dire, M. le Procureur général ne l'aurait pas su, après un demi-siècle il ne le saurait pas encore.

CASSIGNOL

On ne saurait trop le redire: les accusés en France sont entourés de toutes les garanties compatibles avec la bonne administration de la justice.

Une femme passe. Elle est gracieuse. Gromance s'allume sans délai.

GROMANCE

Elle est gentille, cette petite femme. Mâtin! très... hein?

Tous se retournent et, voyant un monsieur qui s'est approché de la dame et qui visiblement est son compagnon, ils reprennent leur conversation.

MAZURE

Oh! monsieur de Gromance, vous vous agitez pour une donzelle qui passe! Je vous croyais plus sérieux.

GROMANCE

Je suis sérieux quand il s'agit de choses sérieuses, et il y en a.

BERGERET

Il y en a. Mais peu. Et ce ne sont pas toujours celles qu'on croit.

GROMANCE

Il y en a trois.

MAZURE

Trois?

BERGERET

Quelles sont-elles?

GROMANCE

La première, c'est la famille. La famille est la base de tout ordre social; si vous l'ébranlez, tout s'écroule. Voilà ce qu'on ne sait pas assez dans votre parti, monsieur Mazure. La seconde...

Gromance, Cassignol et Lantaigne s'éloignent.

SCÈNE SIXIÈME

MAZURE, BERGERET

MAZURE

Ainsi, mon cher Bergeret, vous êtes l'ami du ministre?

BERGERET

Mais oui.

MAZURE

Mais ami, ami? Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit?

BERGERET

J'avoue que je n'y ai pas pensé. Mais à quoi eût-il été bon de le faire?

MAZURE

Mon ami, c'est idiot... Mais... il me faut les palmes... C'est absurde, je le reconnais... Mais il me les faut... Vous pensez bien, Bergeret, que ce n'est pas pour moi. Et même, s'il faut tout dire, je m'en fous... Je les aurais que je ne les porterais même pas, peut-être. Mais c'est nécessaire dans ma situation. La société du chef-lieu m'est hostile à cause de mes opinions politiques avancées. Hier encore, à la Loge, j'ai eu une altercation parce que j'ai qualifié les ministres de fumistes. Le Préfet me traite comme un chiffonnier. Pour me faire respecter, pour faire respecter ma femme que la société ne reçoit pas sous prétexte qu'elle a été artiste, pour tenir tête à la meute des réactionnaires, il me faut les palmes et ensuite le petit rond violet porte-respect. Sans cela je ne suis qu'un haillon sordide.

BERGERET

Craignez, Mazure, craignez d'obtenir ce que vous demandez. Vous êtes pittoresque.

MAZURE

Comment?... pittoresque.

BERGERET

Vous êtes, dans vos dehors, pittoresque et plein d'une fantaisie charmante. En entrant dans la voie des honneurs, vous allez revêtir l'uniforme social, vous allez devenir régulier, exact, terne. Ce sera dommage. Pourtant, je dirai un mot au ministre. On doit servir ses amis comme ils veulent être servis.

MAZURE

Je vous l'ai dit. Je suis au-dessus de ça, mais pour mépriser les honneurs il faut les avoir obtenus.

Mazure a tiré d'un portefeuille vétuste un papier crasseux, un affreux bout de crayon et écrit pendant la scène suivante.

SCÈNE SEPTIÈME

LES MÊMES; ZOÉ

MAZURE, *apercevant Zoé.*

Ce n'est pas votre sœur, cette dame?

BERGERET

Si, c'est elle. Zoé! Comment? tu es ici et je ne le savais pas! Depuis quand y es-tu?

ZOÉ

Depuis hier et je repars demain.

BERGERET

Tu ne serais pas venue me voir?

ZOÉ

Je savais te trouver sur le Mail. Crois-moi, Lucien, j'ai plus de bon sens que toi: moins j'irai chez toi, mieux cela vaudra. Ta femme ne m'aime pas.

BERGERET

Oh!

ZOÉ

Et moi je ne l'aime pas non plus. Les enfants vont bien?

BERGERET

Très bien. Elles se promènent par ici avec leur mère.

ZOÉ

Tu n'as pas d'ennuis?

BERGERET

On en a toujours.

ZOÉ

Ta femme?

BERGERET

Non.

ZOÉ

Alors, quoi? Parle.

BERGERET

Mais tu sais... Toujours ce mariage!...

ZOÉ

Le mariage de Juliette?

BERGERET

Oui, elle s'est entêtée de ce petit La Claverie qui ne fait que tourner autour d'elle et qui ne me plaît pas du tout.

Il fait à Amélie des compliments gros comme l'Himalaya et Amélie, avec ce bon sens que tu lui connais...

ZOÉ

Eh bien! mon ami, aie de l'énergie, montre que tu es le maître. Tu ne feras que ton devoir.

BERGERET

Le maître!

ZOÉ

Allons, au revoir, Lucien. Il faut encore que j'aille acheter des graines, des rosiers, des échalas... une couveuse... J'ai toute une liste...

Elle la consulte.

BERGERET

Ainsi donc, Zoé, jusqu'à la fin de mes jours je ne te verrai plus que par hasard, un moment, dans une rue ou sur une promenade publique, comme une étrangère! Zoé, est-ce que nous ne nous retrouverons pas un soir, assis tranquilles l'un près de l'autre, devant une table, sous la lampe? Ce serait si bon de vivre ensemble des heures intimes, ma vieille sœur.

ZOÉ

Pas de rêves, Lucien. Je n'aime pas les rêves.

BERGERET

Je ne te verrai pas avant ton départ?

ZOÉ

Non, adieu, sois raisonnable.

SCÈNE HUITIÈME

MAZURE, BERGERET

MAZURE

Elle n'est pas changée, votre sœur. Elle habite près d'ici?

BERGERET

A une heure de chemin de fer, près de Luzance. Elle a là une petite ferme où elle fait de l'élevage.

MAZURE

Tenez, Bergeret, voilà une petite note qui contient l'énumération de mes titres. Vous la remettrez au ministre.

BERGERET

Soyez tranquille.

Un temps. Six heures sonnent en ville.

MAZURE

Merci d'avance et bonsoir. Je vais dîner. *(Il serre la main de Bergeret qui, horriblement distrait, ne s'en aperçoit pas. Mazure est indulgent et ce n'est que lorsqu'il est sur le point de disparaître que Bergeret, revenant à lui, dit.)*

BERGERET

Bonsoir, Mazure.

Rentre Zoé.

SCÈNE NEUVIÈME

ZOÉ, BERGERET, *puis* LA CLAVERIE, JULIETTE, Mme BERGERET, LANTAIGNE

ZOÉ

Lucien! Comment est-il, ce M. La Claverie?

BERGERET

C'est un grand jeune homme. Une barbe, un lorgnon.

ZOÉ

Eh bien! appelle donc ta fille qui se promène avec lui, la main dans la main, au grand amusement des passants. Il y a là tous les Gromance qui regardent et qui rient, comme tu penses!

BERGERET

Qu'est-ce que tu dis?

ZOÉ

Je dis que Juliette est en train de se compromettre volontairement. Ils échangent des fleurs; elle a l'air enchanté de ce qu'elle fait là.

BERGERET

Juliette se conduit...

ZOÉ

Elle se conduit comme une innocente... Elle veut te forcer à consentir à son mariage et, pour y arriver, elle n'a trouvé dans sa pauvre petite cervelle que le moyen de se compromettre.

BERGERET

Et sa mère, où est-elle?

ZOÉ

Sa mère n'est pas là... Elle n'est pas surveillée, c'est son plus grand tort et, au fond, le seul.

BERGERET, *appelant.*

Juliette! *(Bas.)* Ce La Claverie est un drôle! Juliette!

ZOÉ

Doucement! N'aggravons pas le mal et ne soyons pas aussi absurdes que les jeunes. Nous n'aurions pas d'excuses, nous!

BERGERET

Viens me voir demain avant ton départ.

ZOÉ

Demain? Je ne sais pas, nous verrons.

BERGERET

Il le faut absolument.

ZOÉ

Je viendrai.

Juliette et La Claverie venant vers Bergeret.

LA CLAVERIE, *résolument, avec bravoure et décision.*

Monsieur, j'aime Mlle Juliette et je vous demande sa main.

BERGERET

Monsieur, je vous prie de me laisser en repos et de vous éloigner.

Bergeret tourne le dos et ne parle plus, mais, voyant arriver sa femme accompagnée de Lantaigne, il lui dit avec netteté.

BERGERET, *bas.*

Faites-moi le plaisir de rentrer avec les enfants, de rentrer tout de suite, sans un mot.

Mme BERGERET, *bas.*

Qu'est-ce que ça veut dire?

BERGERET, *bas.*

Cela veut dire que votre fille se conduit sottement et que les exemples ne lui ont pas manqué pour en arriver là. Cela signifie que je suis en ce moment sur le point de vous prendre par le bras toutes les deux et de vous faire ainsi traverser la ville. Croyez-moi, ne m'exaspérez pas. Rentrez.

Mme BERGERET, *furieuse.*

Jamais je ne supporterai que vous me parliez sur ce ton, et que vous ayez l'air de me donner des ordres.

BERGERET, *terrible.*

Rentrez.

Mme BERGERET, *en rage.*

Je me ferai couper en morceaux plutôt que de bouger d'ici.

BERGERET, *rudement, appelant.*

Juliette! Pardon, monsieur Lantaigne. Juliette!

Mme Bergeret a peur, elle capitule.

Mme BERGERET

C'est bien, je m'en vais; mais vous vous souviendrez de m'avoir parlé ainsi.

BERGERET

Tout ce que je vous demande, moi, c'est de ne pas l'oublier.

Elles sortent. Lantaigne, discret, descend en scène. Bergeret, qui sait changer de visage, tire de sa poche un petit volume, l'ouvre et dit à Lantaigne.

SCÈNE DIXIÈME

BERGERET, LANTAIGNE

BERGERET

J'ai trouvé dans ce livre d'un philosophe anglais une pensée singulière. Voyez donc, monsieur l'abbé.

Lantaigne, qui a observé comme il faut le manège de Bergeret et des autres pendant la scène précédente, lit avec assez d'étonnement.

LANTAIGNE

« Nos ancêtres barbares avaient coutume de se couper le bout du nez et de l'offrir sur une feuille de figuier à quelque personnage puissant qu'ils voulaient honorer. Un reste de cette coutume subsiste encore dans l'usage d'envoyer des cartes de visite. »

Il laisse tomber doucement les bras et regarde M. Bergeret qui, voyant le marchand de gaufres mettre l'un après l'autre les volets en place, considère les images dessinées sur ces volets. Après quoi M. Bergeret, remettant son lorgnon dans son gousset, dit à Lantaigne.

BERGERET, *avec un geste du côté des images.*

L'un porte un chapeau, l'autre n'en a pas. Il y a deux écoles. *(Et, comme l'abbé fait mine de ne pas comprendre et ne le veut pas en effet, Bergeret reprenant son petit livre dit en*

souriant.) N'est-ce pas que c'est ingénieux? Mais est-ce probable? Eh bien! mon cher monsieur Lantaigne...

Pendant que le rideau tombe, Bergeret et Lantaigne, tout en causant, vont au parapet afin de voir passer la musique qui défile sur le chemin de halage en jouant la marche de Sambre-et-Meuse.

RIDEAU

TROISIÈME TABLEAU

Le cabinet de Bergeret

SCÈNE PREMIÈRE

JULIETTE, PAULINE, *puis* Mme BERGERET, EUPHÉMIE, LA BLANCHISSEUSE

Le bureau est à moitié enseveli sous divers objets appartenant à madame et à mesdemoiselles Bergeret. Les chaises sont chargées de vêtements, de chapeaux, de parapluies, de chaussures. Un mannequin d'osier, couvert d'une robe de madame Bergeret, barre la porte et sera déplacé bien souvent jusqu'à l'heure où il prendra la place de M. Bergeret lui-même, devant le bureau. Au lever du rideau, Euphémie qui a voituré la malle est requise par Pauline de donner un coup de plumeau à cette malle qui disparaît sous la poussière. On ouvre la fenêtre. Pauline dispose de son mieux ses effets au fond de la malle. Ensuite elle fait un choix provisoire de trois ou quatre livres qu'elle laisse sur le bureau de son père.

Juliette entre, les yeux prêts aux larmes; elle a les bras chargés de linge et de vêtements; elle tourne, cherche une place, s'énerve, enfin jette le tout dans la malle violemment, la ferme et s'assied sur le couvercle.

JULIETTE

On veut que je renonce à lui. Jamais... Jamais! Je l'aime... Si je ne l'épouse pas, je ne me marierai jamais... C'est Zoé qui a monté la tête à papa. Oh! cette Zoé, je la déteste. Elle est fausse, cette femme; elle est méchante, et, parce qu'elle n'a pas trouvé à se marier, elle ne veut pas que les autres se marient. Je la hais. On ne peut pas me forcer d'aller vivre avec quelqu'un que je hais.

PAULINE

Mais non, elle n'est pas méchante, tante Zoé.

JULIETTE

Mais je ne céderai pas. Il m'aime. Je te montrerai ses lettres et tu verras s'il m'aime. Que papa et Zoé n'espèrent pas que je l'oublie! Je ne l'oublierai jamais. *(Cette pensée l'aide à se lever et à tenter l'achèvement de sa malle; elle rassemble les objets, rouvre la malle.)* Tu crois que ça va être gai d'habiter Luzance... tout un mois, en compagnie de tante Zoé!

PAULINE

Moi, j'aime la campagne

JULIETTE

Moi aussi, mais on ne peut pas aimer la campagne de tante Zoé. Elle est affreuse et triste et il pleut toujours, et on y est seul, seul, isolé... Mais ça t'est indifférent à toi. Tu ne t'intéresses à personne. Tu n'aimes personne.

PAULINE

Parce que j'ai mauvais cœur... c'est bien connu...

JULIETTE

Je ne veux pas partir. Je ne veux pas partir. *(Un temps. Elle se donne des raisons.)* Et puis je n'ai rien à me mettre. *(Elle prend des morceaux de costumes et les laisse retomber où ils veulent.)* Tiens, ça, ça, ça! Comment veux-tu être élégante avec ça!

PAULINE

Il faut beaucoup de choses pour être élégante, beaucoup de choses que nous n'avons pas.

JULIETTE

Je ne sais pas pourquoi tu cherches toujours à me dire des choses désagréables.

Elle reprend ses nippes.

PAULINE

Ce sont les choses qui sont désagréables. Si je ne les disais pas, elles seraient désagréables tout de même. Nous ne sommes pas riches, nous ne pouvons pas faire comme les gens riches. Je n'ai pas besoin de te le dire pour que tu le saches.

JULIETTE

Non, mais, quand on le dit, ça fait davantage. Ça m'est égal... je ne pars pas.

Mme BERGERET, *qui entre par la porte du salon.*

Qu'est-ce qu'il y a?

JULIETTE, *éclatant en sanglots.*

Maman... Maman!...

Mme BERGERET

Allons, ma fille, ne me fais pas de chagrin.

EUPHÉMIE,

entrant par le fond, les bras écarlates, et tenant une éponge grise et un balai à la main.

Madame, il y a M. Roux qui est là.

Mme BERGERET

Et vous avez été ouvrir dans cet état? Vous devriez avoir honte!

EUPHÉMIE

V'là une heure que j'éponge le carreau de la cuisine qui était inondé.

Mme BERGERET

Il ne fallait pas laisser ce robinet ouvert.

EUPHÉMIE

C'est pas de ma faute. On m'appelle de tous côtés, tout le monde à la fois.

Mme BERGERET

Pas d'observations. Où est M. Roux?

EUPHÉMIE

Dans la salle à manger.

Mme BERGERET

Faites-le rentrer dans le salon. Ah! non, allez! et le linge qui est là, dites à la blanchisseuse de l'apporter ici. *(A Euphémie.)* Faites attendre un moment M. Roux... *(Euphémie sort. La blanchisseuse et les jeunes filles apportent le linge. On en encombre le bureau de M. Bergeret.)*

LA BLANCHISSEUSE

Si madame veut compter?

Mme BERGERET

Non, dans ce taudis, impossible! J'ai confiance.

Euphémie rentre, la blanchisseuse sort.

M. Roux est au salon?

EUPHÉMIE

Non, madame, il est reparti. Il a causé à Monsieur pendant un moment et puis il est allé faire une course qu'il a dit, et puis il va revenir vers les cinq heures qu'il a dit.

Mme BERGERET

Prévenez-moi dès qu'il arrivera. *(Elle passe au salon. Juliette pleure silencieusement. Pauline va pour la consoler. Bergeret entre ; il arrête Pauline du geste et lui dit tout bas : « Laisse-nous un instant... » Il va vers Juliette, lui prend la main qu'il place sous son bras, l'entraîne vers une chaise, l'embrasse, s'assied en face d'elle.)*

SCÈNE DEUXIÈME

BERGERET, JULIETTE

BERGERET

Viens, ma petite fille, viens! Je n'ai à te dire que des choses très bonnes, dont aucune ne te fera de la peine, j'en suis sûr. Tu les écouterais volontiers si je pouvais prendre la figure qu'il faudrait pour les dire. Ce ne serait pas du tout celle d'un père jaloux de son autorité, ce ne serait même pas celle d'un frère aîné, ce serait une figure amicale, sororelle, jeune comme toi! Voilà un visage que malheureusement je ne peux pas me donner. Et toi aussi tu croiras que j'ai trouvé ma sagesse dans mes livres et que c'est une sagesse, comme eux, aride et couverte de poussière; tu croiras que je veux étouffer ta jeunesse sous ma vieille philosophie. Oh! ce n'est pas vrai! et pour te détromper je vais te confier un secret... L'âme ne vieillit pas... La mienne a l'âge de la tienne, l'âge de sentir, de désirer, de craindre et de souffrir, l'âge de l'espérance. Hélas! je sens, je pense, je souffre depuis beaucoup plus longtemps... Voilà toute la différence. Devant les maux de la vie, jeunes et vieux nous avons tous le même âge.

JULIETTE

Papa!

BERGERET

Ma pauvre Juliette! Ne me regarde pas ainsi avec tes grands yeux pleins de surprise et d'étonnement. Oublie que je suis ton père, le professeur Bergeret, chargé de cours à la Faculté des Lettres, et pense que je suis un être humain, capable de comprendre toutes les souffrances et tous les troubles, parce qu'il est capable de les éprouver... un de tes semblables pour qui rien de ce qui s'agite dans ta pauvre petite âme émue n'est étranger. Pense cela.

JULIETTE

Oh! papa, je suis bien malheureuse!

BERGERET

Alors il faut m'écouter. C'est une pensée en sympathie avec la tienne et mieux avertie qui te parle à l'oreille... Ce qui t'arrive, mon enfant, est si fréquent, si constant, qu'on peut dire que c'est dans l'ordre naturel et nécessaire... Une petite fille se croit devenue tout à coup une grande personne...

JULIETTE

Mais, papa...

BERGERET

Elle n'a pas tort. Mais les premiers souffles de la vie en fleur la grisent. Elle veut tout, et l'amour d'abord, l'amour, cette puissance mystérieuse qu'elle sent frémir jusque dans les pages arides de ses livres d'histoire et de morale. Et alors, de toute la poésie qu'elle a su amasser dans sa petite cervelle au cours de ses lectures et de ses rêveries, elle pare le premier venu, le passant, l'inconnu qui lui a murmuré quelques vagues et banales paroles. Elle ne se dit pas que c'est elle qui a revêtu cet inconnu de tous les dons magnifiques qu'elle voit briller en lui; elle ne sait pas, la pauvre petite fille ignorante, que ce qui l'éblouit, c'est seulement le reflet de ses rêves.

JULIETTE

Mais, papa!...

BERGERET

Ma petite Juliette, tout cela est pour te crier: Prends garde, attends, réfléchis. Je connais à peine le jeune homme à qui tu as accordé, avec tant de précipitation, ta confiance et ton cœur. Mais ce que je sais de lui n'est pas pour me rassurer. Sais-tu s'il t'aime? Sais-tu qui il est? Es-tu sûre seulement de l'aimer?

JULIETTE

Oh! papa, je suis sûre qu'il m'aime. Je l'aime. Nous nous aimerons toujours.

BERGERET

Tu le crois, et je te le laisse croire... Eh bien! dans la certitude où tu es, tu vois ce qu'il faut faire. Il faut avoir le courage de résister à ton sentiment, je ne dis pas de l'étouffer, mais d'y résister, jusqu'à ce que tu nous aies prouvé et que tu te sois prouvé à toi-même que ce sentiment était durable, solide, à l'épreuve de tous les coups de la vie, et il y en a de rudes. Tu renonceras à voir M. La Claverie, à correspondre avec lui...

JULIETTE

Papa! *(Sanglots.)*

BERGERET

Songe que tu ne peux rien perdre à cela... Si, comme tu le crois, son amour et le tien résistent à l'absence, tu ne risques rien, et si tu t'étais trompée, par hasard, tu évites un risque terrible.

JULIETTE

Je t'aime bien, papa; mais je ne peux pas renoncer à lui. Mon Dieu!... mon Dieu!... Je ne peux pas.

BERGERET

Je ne te le demande pas, ma fille. Je ne te demande pas de ne plus l'aimer. Je ne te demande pas de changer ton cœur... Je te demande d'être sérieuse et forte. Tu l'aimes, dis-tu? Si tu ne te trompes pas, si vous avez vraiment de l'amour l'un pour l'autre, qui pourrait être plus fort que vous, et qu'as-tu à craindre?

JULIETTE

C'est vrai, mais, papa, si toi, si tout le monde est contre nous, comment veux-tu?...

BERGERET

Non, je ne suis pas contre toi, Juliette, et tu peux avoir confiance en ton père. Mais tu ne dois compter que sur toi. Toi seule es capable de construire ton bonheur ou ton malheur. Je ne dois ni ne veux disposer de toi. Je ne peux pas penser pour toi, sentir pour toi, comprendre, douter, croire pour toi. Ce n'est pas à moi de faire ta vie, c'est à toi, à toi seule, ma pauvre petite.

JULIETTE

Mon Dieu! mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir?... Qu'est-ce qu'il faut faire?

BERGERET

Tu vas être forte, c'est-à-dire prudente et patiente. A la campagne, entre ta sœur et ta tante Zoé, doucement, tranquillement, tu mettras tes sentiments à l'épreuve des heures et des jours. Tu te laisseras vivre, tu laisseras reposer tes idées et tu verras mieux dans la limpidité de leur calme si elles sont aussi profondes que tu croyais. Enfin, comme une grande fille que tu es, tu réfléchiras.

JULIETTE

Oui, papa. *Ils s'embrassent.*

BERGERET

Juliette, j'ai encore une recommandation à te faire. Il y a dans la petite cour de tante Zoé un vieux noyer tout moussu qui porte des noix délicieuses. S'il en reste encore, je te prie de m'en envoyer un panier.

Entre Pauline.

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES; PAULINE, *puis* ZOÉ, EUPHÉMIE

PAULINE

Papa, je peux entrer? Tante Zoé est au jardin...

BERGERET

Juliette, veux-tu lui dire de monter? *(Juliette sort.)* Tu es contente, ma petite Pauline, d'aller à Luzance avec ta sœur?

PAULINE

Oui, papa. Je regrette seulement de te laisser perdu dans ton océan de papiers. Tu m'avais promis que je pourrais t'aider.

BERGERET

Tu me seras utile même à Luzance. Tu mettras au net le chapitre que je viens d'écrire. Le voilà.

PAULINE

Merci, papa. Je copierai toute la journée.

BERGERET

Non, non. J'ai quelque chose de plus important encore à te demander. Je désire que tu tiennes compagnie à ta sœur et que tu prennes soin de la distraire... Elle a des chagrins

puisqu'elle croit en avoir. Elle a une petite maladie de l'âme. Tu la soigneras.

PAULINE

De mon mieux, papa... Mais dis-moi comment.

BERGERET

Tu la traiteras par la gaîté. C'est la pharmacie souveraine.

Entrent Zoé, Juliette et Euphémie.

JULIETTE, *à Euphémie.*

Enlevez la malle.

Ce qu'elle fait.

PAULINE, *à Zoé.*

A tout à l'heure, tante Zoé.

Elles sortent.

SCÈNE QUATRIÈME

ZOÉ, BERGERET

ZOÉ

Cette jeune personne qui m'a ouvert, c'est ta servante?

BERGERET

Oui, une bonne fille.

ZOÉ

Il y a longtemps que tu l'as?

BERGERET

Dix-huit mois.

ZOÉ

Eh bien! elle ne sait pas encore ouvrir la porte. Elle m'a laissée dans le jardin et s'est élancée dans l'appartement en criant: « C'est la tante Zoé! »

BERGERET

Il faut l'excuser.

ZOÉ

Je l'excuse. Ce sont ses maîtres que je n'excuse pas. C'est là ton cabinet de travail?

BERGERET

Tu l'as dit.

ZOÉ

Une éponge sur un fauteuil, du linge sur les tables, des torchons... un plumeau... Tu peux vivre là-dedans?

BERGERET

Oui, je le peux.

ZOÉ

Tu peux travailler là-dedans?

BERGERET

Avec peine.

ZOÉ

Qu'est-ce que c'est que cette malle?

BERGERET

C'est celle des enfants, qui vont passer quinze jours chez toi. Zoé, ma chère Zoé, je ne te consulte plus. Tu vas les emmener. Je te les conduirai tout à l'heure à la petite gare. C'est à quatre heures et demi le train.

ZOÉ

Quatre heures quarante.

BERGERET

Nous avons tout le temps.

ZOÉ

N'allons pas si vite et mettons, si possible, un peu d'ordre dans nos idées. Vraiment, Lucien, il y a un air de folie dans cette maison. Voyons! d'abord, de quoi s'agit-il?

BERGERET

Après ce qui s'est passé hier sur le Mail, je ne veux pas que Juliette reste ici un jour de plus. Elle passera quinze jours, trois semaines avec toi, le temps de se calmer à la campagne, de changer le tour de ses idées et la couleur de ses rêves. Je viens de causer avec elle tout à l'heure. C'est une très bonne petite fille. C'est la première fois qu'on la recherche et elle y est sensible.

ZOÉ

Elle est mal élevée, voilà tout. Ce n'est pas de sa faute.

BERGERET

Elle partira avec toi et Pauline l'accompagnera. Cela aura ainsi meilleure apparence. D'ailleurs, Pauline est ravie quand elle peut passer quelques jours à Luzance avec toi.

ZOÉ

Doucement... Mais enfin, qu'est-ce que c'est que M. La Claverie?

BERGERET

La Claverie... C'est le fils d'un tout petit notaire. Il a fait la fête, on l'a envoyé en Afrique chercher des mines. Voilà tout ce que je sais de lui.

ZOÉ

Ta fille n'a pas de dot, lui n'a pas le sou. C'est étonnant qu'il veuille l'épouser.

BERGERET

Ce serait encore plus étonnant s'il était riche.

ZOÉ

Mais a-t-il vraiment l'intention de l'épouser?

BERGERET

Il m'a demandé sa main, hier, sur le Mail, après l'incartade.

ZOÉ

Qu'est-ce que tu lui as répondu?

BERGERET

Je l'ai prié de me laisser tranquille.

ZOÉ

Alors, j'emmène les petites... L'as-tu dit à ta femme?

BERGERET

Oui, hier soir, je lui ai annoncé ma résolution et exprimé le désir que tout fût prêt.

ZOÉ

Elle t'a répondu?

BERGERET

Elle m'a écouté et obéi.

ZOÉ

Tu vois, si tu avais toujours parlé net et ferme, aujourd'hui tout marcherait droit. Tu ne l'as pas fait, tu as eu tort.

BERGERET

Mais enfin, Zoé, je ne peux pas m'occuper de tous les menus incidents de la vie, je ne suis pas capable d'entrer dans tous les détails du ménage, de vérifier les comptes de la semaine ni de déjouer les ruses d'une femme qui a fait des dettes et d'une petite fille qui cache, pour son amoureux, des billets sous l'écorce des arbres. Je ne peux pas surveiller.

ZOÉ

Je ne t'ai pas parlé de surveiller. Je t'ai parlé de diriger. En ne le faisant pas, tu as manqué à ton devoir. Si ta femme était capable de le comprendre, elle serait en droit de te le reprocher un jour. Nous avons des obligations envers ceux dont nous prenons la vie pour l'associer à la nôtre.

BERGERET,

distrait du sermon de Zoé, contemple sombrement le mannequin d'osier et le pousse.

Oh! ce mannequin! Avec le temps, il a fini par lui ressembler...

ZOÉ

Voilà ce que c'est que d'épouser une femme simplement parce qu'elle est jolie.

BERGERET

J'avais vingt-cinq ans, elle en avait dix-neuf. J'étais un petit maître de conférences perdu dans une ville noire du Nord. Qu'est-ce que j'avais connu de l'amour? qu'est-ce que j'avais connu de la vie? Quelques rencontres furtives et décevantes, quelques pitoyables bonnes fortunes d'étudiant pauvre. Elle fut pour moi le charme, l'attrait, le piège. Marié, je fus heureux quinze jours, rêveurs et charmants, puis la réalité m'apparut, et je vis depuis tout ce temps avec la réalité. Il est certain qu'elle aussi elle n'est pas heureuse. Qu'en penses-tu, Zoé?

ZOÉ

Moi? je n'en sais rien.

BERGERET

Si je lui parlais?...

ZOÉ

A ta femme!

BERGERET

Ma bonne Zoé, ma vieille sœur!

ZOÉ

Ne me décoiffe pas, je déteste qu'on me décoiffe.

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES; Mme BERGERET, PAULINE, JULIETTE, *puis* EUPHÉMIE

Mme BERGERET

La voiture est là, vos filles sont prêtes.

Les jeunes filles entrent. Pauline va vers Zoé, Juliette prend une ombrelle qui était restée sur le bureau et disparaît.

PAULINE, *à son père.*

Papa, je peux prendre des livres?

BERGERET

Oui. Lesquels?

PAULINE

Celui-là?

BERGERET

Celui-là, non: il n'est pas pour les jeunes filles.

PAULINE

Et celui-là?

BERGERET

Oui, il a été écrit spécialement pour les jeunes filles.

PAULINE, *vivement.*

Ah! alors je le laisse. Les livres écrits pour les jeunes filles sont vraiment trop bêtes. Je ne peux pas les lire, les autres non plus. Alors...

BERGERET

Il reste les chefs-d'œuvre... Il est vrai que les chefs-d'œuvre, c'est souvent bien ennuyeux.

PAULINE

Donne-moi tout de même des chefs-d'œuvre, papa!

Mme BERGERET, *à son mari.*

Lucien, j'ai un mot à vous dire. Je ne me suis pas opposée au départ de nos enfants; j'ai même pris toutes les dispositions nécessaires, mais je veux savoir si c'est pour m'être personnellement désagréable que vous avez éloigné Juliette.

BERGERET

Comment pouvez-vous croire?

Mme BERGERET

Bien. C'est tout ce que je voulais savoir.

ZOÉ

Allons, partons, c'est le moment.

BERGERET, *prêt à toutes les inquiétudes.*

Et Juliette!... Où est Juliette? *(Il appelle.)* Juliette!

EUPHÉMIE, *d'en bas.*

Elle est dans la voiture.

BERGERET

Ah!

ZOÉ

Lucien, tu peux rester encore, nous avons trois quarts d'heure devant nous. Je vais avec la voiture prendre deux caisses à l'hôtel et je reviens te chercher ici.

BERGERET

Non; allez directement de l'hôtel à la gare. Moi, j'irai à pied. C'est à deux pas par les escaliers. *(A Zoé.)* A tout à l'heure à la petite gare... Je veux lui parler!

PAULINE, *embrassant sa mère, à Euphémie qui entre.*

Euphémie, soyez gentille: rangez un peu tout cela, pour monsieur.

EUPHÉMIE

Sans faute, mademoiselle Pauline.

ZOÉ, *à madame Bergeret.*

Au revoir, Amélie.

Mme BERGERET, *à Zoé.*

Au revoir, Zoé.

SCÈNE SIXIÈME

BERGERET, Mme BERGERET

BERGERET

Amélie, je vous prie de m'écouter un instant. Hier, je me suis emporté, j'ai eu tort. Ce n'est pas mon habitude. D'ordinaire, je m'efforce de garder le calme et la raison. Cette fois je n'ai pas pu. Veuillez m'excuser.

Mme BERGERET

Et vous vous en êtes pris à moi, naturellement. C'est à M. La Claverie qu'il fallait vous adresser.

BERGERET

Pourquoi? Je ne le connais pas et ne veux pas le connaître, et je devais éviter un esclandre.

Mme BERGERET

Il fallait lui dire: « Monsieur, je vous défends de faire telle ou telle chose », puisque c'est votre idée. Mais non! vous avez préféré m'injurier devant tout le monde.

BERGERET

Je ne vous ai pas injuriée: je vous ai parlé un peu vivement, sans que personne ait pu m'entendre.

Mme BERGERET

Si! l'abbé Lantaigne était là.

BERGERET

Il était trop loin pour entendre. Mais laissons cela.

Mme BERGERET

Naturellement... « Laissons cela » est admirable.

BERGERET

Vous n'auriez pas voulu que je fusse indifférent à la pitoyable légèreté de cette enfant, et vous devez être la première à comprendre ce que j'ai éprouvé en voyant Juliette...

Mme BERGERET

Vous avez insulté une femme, votre femme. C'est une lâcheté... Mais laissons cela, comme vous dites... Vous vouliez?

BERGERET

Encore une fois, si, bien involontairement, j'ai manqué d'égards envers vous, je vous prie de m'en excuser.

Mme BERGERET

Jamais je ne pardonnerai une grossièreté à personne. Jamais!

BERGERET

Je t'en supplie, écoute-moi. Il ne s'agit pas de nous, il s'agit de nos enfants. Il faut que je te parle et il faut que tu m'écoutes. C'est devenu nécessaire. J'ai eu le tort de me taire trop longtemps, par découragement de me faire comprendre.

Mme BERGERET

Je suis donc bien bête?

BERGERET

Il ne s'agit pas d'examiner la capacité de nos esprits. Il s'agit d'y mettre un peu de bon sens si c'est possible.

Mme BERGERET

Voyez comme vous êtes agressif, tout de suite.

BERGERET

C'est que tu prends tout de travers, malheureuse!

Mme BERGERET

Allez! allez! je sais l'opinion que vous avez de moi. Mais il y a plus de bon sens et de raison dans mon petit doigt que dans toute votre personne.

BERGERET

Qu'est-ce que cela veut dire, mon Dieu! Veux-tu m'écouter? Je te parle de nos enfants.

Mme BERGERET

Eh bien! qu'est-ce qu'ils ont de nouveau, depuis tout à l'heure, nos enfants?

BERGERET

C'est stupide, ce que tu me dis là, stupide...

Me BERGERET

Charmant caractère... et facile... Ah! comme causeur, vous êtes réussi...

BERGERET

C'est prodigieux. Après avoir échangé quelques paroles avec vous, je deviens insensé! En ce moment, je suis un idiot, un pauvre idiot!

Mme BERGERET

Tout le monde n'est pas comme vous, heureusement. Moi aussi j'ai cru un temps que j'étais bête. Mais j'ai trouvé des gens qui me recherchent et qui se plaisent à ma conversation.

BERGERET

Je ne sais pas de quoi nous parlons. Les mots viennent les uns après les autres comme des numéros qu'on tire au sort et qu'on amène sans autre raison que le hasard, le hasard effrayant et désastreux.

Mme BERGERET

Vous n'avez rien à me répondre. Alors, vous faites des phrases.

BERGERET

Voilà! Nos paroles vont comme la poussière au vent. Elles font de petits tourbillons, de pauvres petits tourbillons. Oh! pas bien hauts. Nous ne sommes ni sur le sol ni dans les nuages; nous flottons dans une région obscure et basse. J'étais resté pour vous parler de nos enfants, pour... Je ne sais plus... Vous avez dissipé, brouillé toutes mes idées. Vous avez en un instant aboli, en moi, toute pensée, toute réflexion, tout sentiment. Vous m'avez rendu imbécile et peut-être méchant.

Mme BERGERET

Voyez votre insolence, votre grossièreté.

BERGERET

Imbécile... et peut-être méchant.

Mme BERGERET

A quoi bon chercher à nous expliquer? Nous ne nous comprendrons jamais.

BERGERET

Enfin, voilà une vérité!... Nous sommes d'accord sur l'impossibilité de jamais nous accorder. C'est un point, un

point solide et fixe... Il faut s'y tenir. On peut lutter contre les forces éparses de la nature et du hasard, contre le fer, le feu, l'eau. Mais, contre la déraison organique et concentrée, il n'y a pas de lutte possible. Il n'y a rien à faire.

RIDEAU

QUATRIÈME TABLEAU

Le salon de Mme Bergeret.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme BERGERET, EUPHÉMIE, *puis* ROUX

EUPHÉMIE, *entrant.*

Madame, c'est M. Roux.

Mme BERGERET

Faites entrer! *(Euphémie sort. Entre M. Roux.)* Vous êtes venu tout à l'heure... Je vous demande pardon.

ROUX

Ce n'est rien. J'avais une course à faire près d'ici. M'en voilà débarrassé.

Mme BERGERET

Je surveillais au départ de mes filles.

ROUX

Ah! elles sont parties!

Mme BERGERET

Oui! elles vont pour un mois chez leur tante Zoé, à Luzance. La campagne leur fera du bien.

ROUX

Vraiment? je ne me doutais pas.

Mme BERGERET

J'ai décidé cela ce matin... Et vous?

ROUX

Je suis désarmé.

Mme BERGERET

Et vous partez?

ROUX

Demain, il le faut. C'est notre dernier jour, hélas!

Mme BERGERET

Ah! mon ami, je suis bien triste et bien heureuse en même temps. J'éprouve à la fois de la douleur et de la joie. Me comprenez-vous? Non, vous ne pouvez pas me comprendre.

ROUX

Pourquoi?

Mme BERGERET

Non, vous ne me comprenez pas. Une femme pour vous, c'est un jouet. Vous en avez eu beaucoup, et si facilement!...

ROUX

Oh!

Mme BERGERET

Trop facilement, j'en sais quelque chose.

ROUX

Amélie...

Mme BERGERET

Oh! je ne regrette rien.

ROUX

Vous avez raison.

Mme BERGERET

J'ai trop de fierté. Non, mon ami, je ne suis pas la femme que vous croyez. Après m'être donnée, j'ai eu des remords. Non pas en pensant à mon mari. Il n'y a plus rien de commun entre lui et moi. Mme Bergeret, c'est une erreur de Mlle Pouilly, voilà tout. Mais je sais ce que je me dois à moi-même. C'est envers moi que j'ai des devoirs. Vous me comprendriez si vous saviez comment j'ai été élevée. Ma mère était inflexible sur les principes. Notre amour... Si c'était un crime?

ROUX

Non, le crime n'est pas si doux! *(Elle respire des fleurs.)*

ROUX

D'où vous vient ce bouquet?

Mme BERGERET

Ces fleurs?... *(Elle hoche la tête avec sentiment. Roux l'interroge d'un sourire.)* C'est de mon vieil amoureux... Oh! ne faites pas le jaloux *(Roux n'y songeait pas)*... Le Président Cassignol, qui a soixante-dix ans. Il a demandé ma main à ma mère il y a vingt-deux ans. Il en avait alors... Vingt-deux... soixante-dix... quarante-huit ans. La différence d'âge était trop grande. On ne l'a pas agréé. Il a eu beaucoup de chagrin. Depuis, à chaque anniversaire de sa demande en mariage, il m'envoie un bouquet toujours composé des mêmes fleurs. Pauvre homme!

ROUX

Tiens, tiens, tiens!... Le Président Cassignol!

Mme BERGERET

C'est un beau vieillard.

ROUX

Magnifique.

Mme BERGERET

Il a longtemps souffert de cette blessure à l'âme et peut-être en souffre-t-il encore. Mais, à dix-huit ans, je ne pouvais pas pourtant?...

ROUX

Non, vous ne pouviez pas.

Mme BERGERET, *soupirant.*

Ah! il eût peut-être mieux valu... Je serais probablement restée une honnête femme..

ROUX

Mais, à mes yeux, vous restez une très honnête femme.

Mme BERGERET

Ce n'est pas assez. Moi, je ne parviens pas à m'absoudre complètement moi-même. Vous m'y aiderez, n'est-ce pas, par vos égards, votre attachement, votre fidélité. Vous me le promettez? *(Elle passe sa main sur celle de M. Roux.)* Ah! si j'avais été mariée comme les autres femmes, si mon mari m'avait comprise!...

ROUX

Votre mari ne vous a pas comprise?

Mme BERGERET

Il ne sait pas ce que c'est qu'une femme. Il ne soupçonne pas ce que c'est qu'un cœur de femme. J'ai beaucoup souffert, et, Dieu merci! j'ai toujours eu la force de cacher mes souffrances. J'ai toujours montré dans le monde un visage

souriant. Mais à vous, mon ami, je puis le dire: j'ai été très malheureuse. Mon mari m'a froissée dans toutes mes délicatesses. Il m'a blessée dans toutes mes susceptibilités. Il m'a fait beaucoup souffrir.

ROUX

Il n'est pourtant pas méchant.

Mme BERGERET

Il n'a pas d'idéal... Et, pour moi, un homme sans idéal... Connaissez-vous, mon ami, ces esprits qui dessèchent tout, dont le souffle aride... Eh bien! M. Bergeret est un de ces esprits.

ROUX

C'est une intelligence supérieure.

Mme BERGERET

Ça ne suffit pas.

ROUX

Non, évidemment.

Mme BERGERET

Avec toute son intelligence, il n'est jamais arrivé à me comprendre. Il ne me connaît pas. Et moi, je le connais bien: c'est un homme profondément égoïste... Oh! oui, je le connais... C'est un sceptique. Je ne puis souffrir les sceptiques; ils me donnent froid au cœur. Ah! c'est que je suis une fervente, moi! Je crois au rêve.

ROUX

Le rêve, seule réalité de la vie.

Mme BERGERET

Ah! mon ami aimé! que vous me faites du bien en parlant ainsi! *(Elle est dans ses bras.)* Dites-moi que vous n'êtes pas

un sceptique et que vous m'aimez. Dites-moi que vous êtes un fervent; dites-moi que vous croyez; dites-moi que tu crois en moi.

ROUX, *d'une voix profonde.*

Vous êtes délicieuse.

Mme BERGERET *(que Roux s'applique fortement).*

Si vous voyiez dans mon cœur!

ROUX

Mais je vois.

Mme BERGERET

Ah!

ROUX

Oui, c'est bleu, c'est tout bleu! *(Il l'attire à lui.)*

Mme BERGERET

Laissez, laissez. Nous ne sommes pas seuls!

ROUX

Tout le monde est parti.

Mme BERGERET

Et la femme de chambre qui est là! J'irai vous rejoindre tantôt.

ROUX

Où?

Mme BERGERET

Chez nous, dans notre petit nid.

ROUX

Ah! il n'y a plus de nid. J'ai donné congé hier et, ce matin, on a déjà installé un lieutenant de gendarmerie, sa femme

et ses enfants dans notre petit nid... Je vous aime... je vous aime...

Mme BERGERET

Savez-vous ce que je vois dans vos yeux?... Le ciel!...

ROUX

J'entends votre cœur qui bat. Je t'adore...

Mme BERGERET

C'est vrai?

Elle va, pour le regarder, jusqu'à la chaise-longue, met un genou sur cette chaise-longue. Roux vient à elle, la saisit, la fait asseoir sur une jambe, l'embrasse, la renverse, se met à genoux, lui écrase les lèvres d'un baiser. Ils composent un groupe. M. Bergeret vient d'entrer. Le bruit de la porte se refermant derrière lui fait brusquement retourner M. Roux complètement. Il est assis par terre. Mme Bergeret soulève la tête, M. Bergeret regarde déjà une fleur du tapis. Les amants sont atterrés et regardent dans le vide. M. Bergeret reste immobile cinq secondes; ses yeux tombent sur le guéridon; il voit enfin une brochure, la prend, se dirige vers son cabinet en traversant la scène et sort.

SCÈNE DEUXIÈME

Mme BERGERET, ROUX

Ils sont dans la même position.

Mme BERGERET, *d'une voix atterrée.*

Je suis perdue.

ROUX

Pourquoi?

Mme BERGERET

Comment? Mais il nous a surpris.

ROUX

Non! *(Il se lève.)* Il ne nous a pas vus.

Mme BERGERET

Il nous a vus comme je vous vois. *(Elle se lève.)*

ROUX

Je ne crois pas.

Mme BERGERET

Vous êtes fou!

ROUX

Mais non. Il a très bien pu ne pas nous voir.

Mme BERGERET

Comment! Il est entré par là et il est allé jusqu'à la table *(Elle désigne la porte du couloir.)*

ROUX

Eh bien! ça ne prouve pas.

Mme BERGERET

C'est impossible qu'il ne nous ait pas vus.

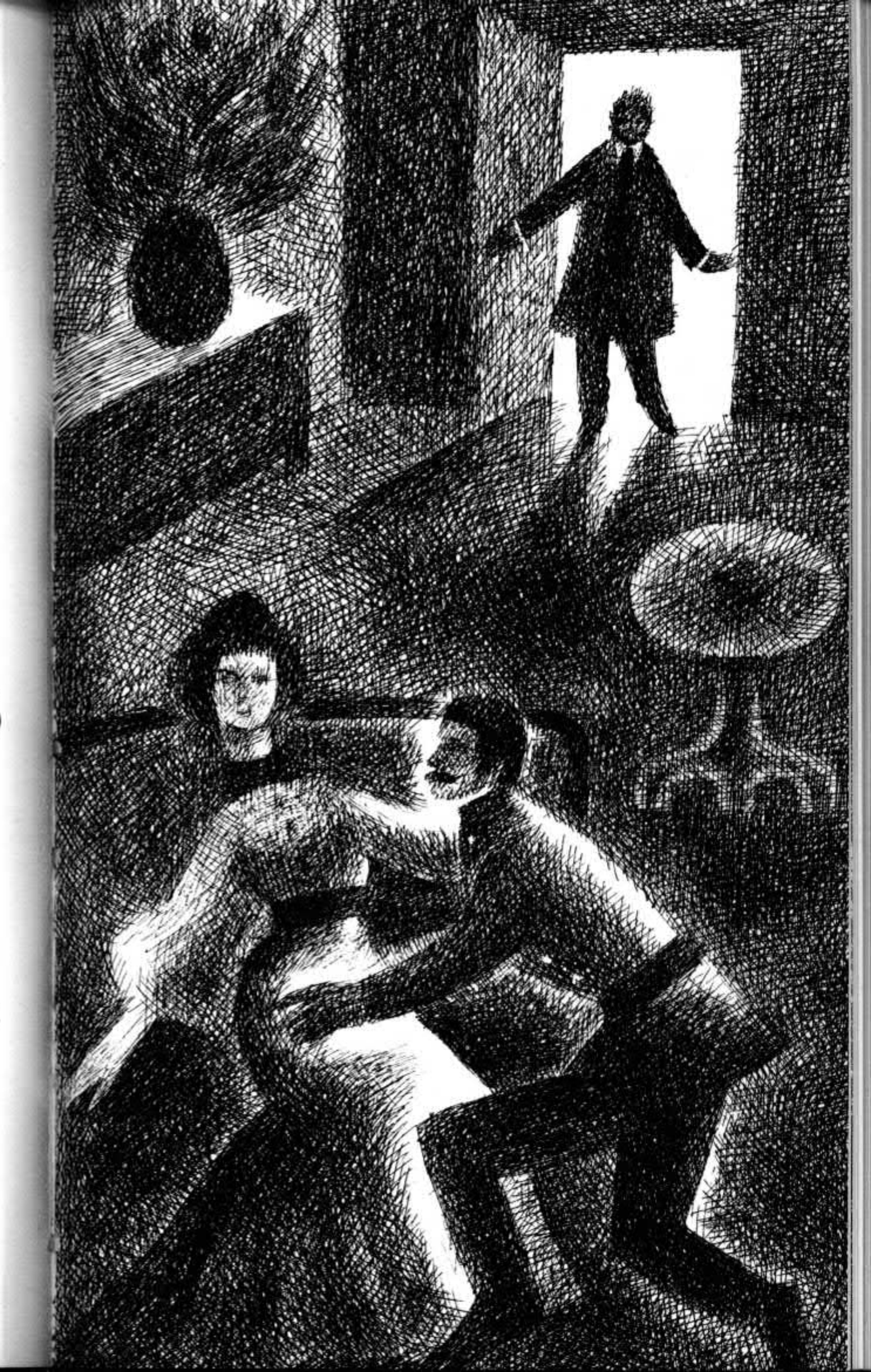
ROUX

Attendez, mettez-vous là-bas.

Elle va à la chaise-longue. Roux fait l'entrée de M. Bergeret.

Mme BERGERET

Eh bien?



ROUX, *à la place de M. Bergeret, mais de mauvaise foi.*
Eh bien! non!

Mme BERGERET

Oh!

ROUX, *concédant.*

On peut ne pas voir, voilà ce que je dis.

Mme BERGERET, *à Roux, l'envoyant à la chaise longue.*
Allez là-bas! *(Il y va. Elle fait l'entrée de Bergeret.)* Oh!

ROUX

Quoi?

Mme BERGERET

Quoi? quoi? c'est sûr! *(Désarroi, stupeur.)* Allez-vous-en!

ROUX

Je m'en vais. Oh! c'est terrible... Vous laisser ainsi!

Mme BERGERET

Laissez, allez-vous-en, partez vite. Je n'ai pas peur, je n'ai peur de rien. Allez! Allez!

ROUX

Ma pauvre amie! Tout cela est de ma faute.

Mme BERGERET

Allez, mon ami.

ROUX

Ecrivez-moi, poste restante, à mon nom.

Mme BERGERET

Oui, oui.

Il sort. Elle va ensuite écouter à la porte de M. Bergeret.

RIDEAU

CINQUIÈME TABLEAU

Le cabinet de M. Bergeret.

SCÈNE PREMIÈRE

BERGERET, *puis* EUPHÉMIE

Euphémie a rangé.

M. Bergeret entre par la porte du salon, la referme, fait deux pas, et tombe assis dans le fauteuil qui se trouve là. Le livre qu'il a ramassé dans le salon s'échappe de sa main. Il est anéanti, essaye de se relever. Il reste et dit :

Adultère ! Adultère !

Il ricane, mais peu de temps, va à une armoire, l'ouvre, reste sans voir, l'œil fixe, referme l'armoire et dit encore :

Lui ! Lui !

Il fait quelques pas, s'adosse au mur, fait mine, sans raison, d'ouvrir la porte du couloir ; il revient, s'assied au bureau et dit encore :

Et les enfants !...

Il s'attendrit, il est secoué de sanglots qu'il subit la tête tournée vers la fenêtre, il défait son col de chemise, arrache sa cravate et la tête dans les paumes il pleure abondamment en disant :

Oh ! assez ! assez !...

Il se lève, va à une carafe pleine d'eau, cherche un verre, n'en trouve point et boit au goulot. Il ouvre la fenêtre, respire longuement, revient, voit le mannequin, est repris de rage, l'empoigne, le trépigne et le jette par la fenêtre ouverte, se retourne en scène, en disant :

Absurde !

Il referme la croisée, rattrape les deux extrémités de son col, les fixe à sa chemise, noue sa cravate, fait deux allées et venues, tire un cordon de sonnette, met son chapeau qui était tombé à son entrée en scène, et qu'il vient de retrouver, puis, son parapluie en main, il attend l'arrivée d'Euphémie. Il est dos au public. Euphémie entre. Il dit :

Euphémie...

Il continue à parler à voix basse, si bien que le public n'entend pas ce qu'entend Euphémie ; il désigne un espace compris entre la fenêtre et la draperie, côté gauche, et dit :

...Là.

Puis il sort.

SCÈNE DEUXIÈME

EUPHÉMIE, *puis* Mme BERGERET

Euphémie se met en devoir de déplacer une petite table et une chaise à l'endroit désigné par Bergeret. Madame Bergeret est entrée à pas de loup après avoir longuement guetté le départ de Bergeret. Elle s'approche et pose le doigt sur l'épaule d'Euphémie.

EUPHÉMIE, *criant.*

Ah !

Mme BERGERET, *bas.*

Taisez-vous.

EUPHÉMIE

Je ne savais pas ce qui arrivait.

Mme BERGERET, *investigatrice et craintive.*

Monsieur est sorti ?

EUPHÉMIE

Oui!

Mme BERGERET

Il n'a pas dit s'il allait revenir?

EUPHÉMIE

Non!

Mme BERGERET

Il n'a pas dit s'il rentrerait dîner?

EUPHÉMIE

Non!

Mme BERGERET

Il n'a rien dit?

EUPHÉMIE

Si. Il a dit...

Mme BERGERET, *avec angoisse.*

Quoi?

EUPHÉMIE

Monsieur a dit comme ça que je lui mette un lit de fer... ici.

Mme Bergeret tombe assise, épouvantée. Euphémie continue à déranger des meubles.

SIXIÈME TABLEAU

Une route

SCÈNE PREMIÈRE

PIEDALOUETTE, *puis* BERGERET

PIEDALOUETTE, *chante.*

Plût à Dieu, la belle fille,
Qu'vous fussiez couchée d'aque mé
Et qu'la nuit fût aussi longue
Comme voilà que je suis ici.
Riez, riez, vous vous moquez,
Vous vous moquez toujours de mé.
Riez! Riez!

Il entend venir, et se cache.

BERGERET,
couvert de poussière, accablé, harassé, désespéré et simple.

Absurde! Odieux! Absurde! Odieux! Plus rien! Plus rien! Plus rien... Marcher, marcher encore jusqu'à ce que je tombe. Plus rien! Plus rien! Plus rien!

PIEDAOULETTE, *rassuré, se montre.*

Bonjour, monsieur. Vous faites un bout de promenade en suivant votre idée, quoi?

BERGERET

En suivant mon idée, oui. C'est vous, Piedalouette?

PIEDALOUETTE

Oui, c'est... core moi. Vous savez pas ce que je fais? Je fais un manche de couteau... Parce qu'ils m'ont pris mon

couteau... les juges, dans la prison. J'ai été arrêté comme vagabond... et ils m'ont gardé parce qu'ils croyaient que j'avais fait un mauvais coup. Mais c'était pas moi. Ils m'ont pris mon couteau, mais ils m'ont pas pris ma pipe. Vous me connaissez, pas vrai?

BERGERET

Oui, je vous connais. Il y a longtemps que je vous rencontre sur les routes.

PIEDALOUETTE

Oh! Je suis connu! Moi aussi, je vous connais. Vous êtes une personne charitable. Mais je sais pas votre nom. Le plus souvent je retrouve les visages, mais je pourrais pas mettre un nom dessus.

BERGERET

Oh! mon nom!

PIEDALOUETTE

Le soleil est mignon, mais ce qu'il y a de mauvais, c'est qu'il va pleuvoir.

BERGERET

Vous croyez?

PIEDALOUETTE

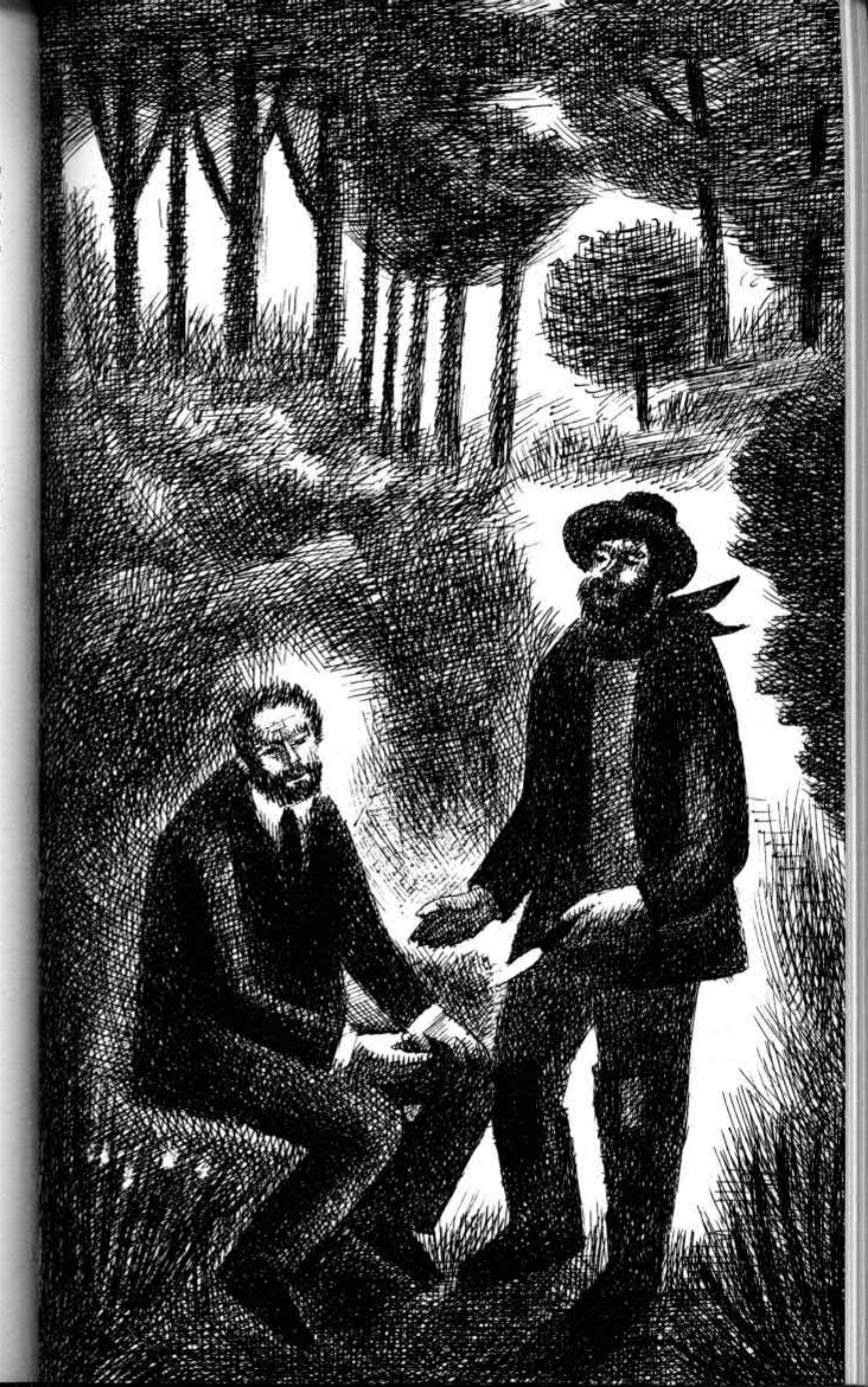
Oui, les nuages s'amassent du côté de Saint-Sévère. C'est signe de grosse pluie.

BERGERET

Piedalouette, je suis las. J'ai beaucoup marché, et, vous l'avez dit, une idée marchait avec moi. Je suis très las. Je souffre.

PIEDALOUETTE

Où que ça vous tient? Dans la tête?



BERGERET

Oui! Oui! dans la tête.

PIEDALOUETTE

C'est le mal des riches... Les gueux, quand ils ont mal, ça les tient au ventre et dans les jambes.

BERGERET

Je suis brisé comme si j'étais tombé d'une fenêtre. Je vais m'asseoir un moment à côté de vous.

PIEDALOUETTE

J'ai trouvé par terre une lame de couteau. Alors, je fais un manche. Je sais aussi faire des flûtes de roseau, des fontaines avec de la paille, et des bateaux en écorce de chêne pour amuser les petits enfants. Oh! j'en sais, des métiers!

BERGERET, *assis.*

Rien! Plus rien! Ma pauvre maison, déjà si chancelante et misérable, pour toujours écroulée, effondrée dans la boue. Absurde! Odieux!... Cette femme...

PIEDALOUETTE

Vous avez aussi vos ennuis. Mais les ennuis des riches, c'est pas à comparer avec les ennuis des pauvres. C'est aussi différent que le corps et l'ombre.

BERGERET

Tous les hommes, Piedalouette, tous les hommes sont sujets à la misère et à la douleur. Et moi, moi que vous voyez ici, je suis un malheureux...

Silence.

PIEDALOUETTE

C'est encore une chance que j'aie trouvé cette vieille lame. Si je l'avais pas vue, quoi que j'aurais pu faire? Quand on n'a pas de couteau, on est comme manchot. *(Montrant la lame.)* Je l'ai affûtée. A c't'heure elle coupe bien.

BERGERET

Piedalouette, vous n'avez jamais tué personne par vengeance?

PIEDALOUETTE

Non! Ceux qui tuent, c'est de naissance. Ça ne se prend pas, cette idée-là. Il faut l'avoir en soi.

BERGERET

Je ne savais pas. Tout le monde savait, sans doute, toute la ville. Il a fallu un hasard. Cet homme, cette femme... Absurde, grotesque... odieux... Piedalouette, vraiment, vous n'avez tué personne?

PIEDALOUETTE

Il y en a qui ont une idée et d'autres qui ont une autre idée. Moi, si j'avais l'idée de mal faire, je creuserais un trou sous un arbre, je mettrais mon couteau au fond du trou et je pilerais la terre dessus avec mes pieds.

BERGERET

Pourtant, les tuer, les tuer tous les deux... C'eût été si naturel... et délicieux! Pourquoi ne l'ai-je pas fait?

PIEDALOUETTE, *suit son idée.*

Et puis, j'en ai connu des jeunes qui tuaient parce qu'ils étaient fiers et qu'ils ne voulaient pas qu'on leur fasse tort. Mais moi, tout jeune, j'ai perdu la fierté... C'est venu de ce que les hommes me tournaient en moquerie et les filles

et les petits gars *(prononcez : gâs)* dans le pays. Alors, maintenant, on pourrait me faire tout ce qu'on voudrait: je me fâcherais seulement pas. Quoi! J'ai perdu la fierté.

BERGERET

Piedalouette! Je crois que moi aussi j'ai perdu la fierté. Après tout, il est peut-être bon d'avoir perdu la fierté!

PIEDALOUETTE

C'est extraordinaire ce qu'on trouve sur les routes! On trouve de tout. Mais c'est surtout des fers à cheval qu'on trouve... Où que vous allez?

BERGERET, *qui s'est levé.*

Plus rien, plus de maison!... Rentrer chez moi, chez moi... Non!...

PIEDALOUETTE

Approchez pas du bord. Les joncs, c'est traître. Et un malheur est vite arrivé. L'autre jour, en coupant des roseaux pour faire une flûte, j'ai manqué à me noyer.

BERGERET

Ah! vous tenez à la vie?

PIEDALOUETTE

Bien sûr! On n'en a qu'une.

BERGERET

Moi aussi, peut-être que je tiens à la vie. Il m'aurait fallu si peu de chose pour être heureux! Plus rien! Plus de maison! Mes petites filles! Pauline... Pauline... Ton pauvre papa... Piedalouette, vous n'avez jamais eu de femme ni d'enfants?

PIEDALOUETTE

Non, j'aurais voulu. Mais ça n'était pas possible. Dès le commencement ça n'était déjà pas possible.

BERGERET

Moi, il me reste deux petites filles, deux grandes petites filles.

PIEDALOUETTE

Vous avez l'air souffrant.

BERGERET

Non! non! Tout à l'heure je souffrais, mais ça va mieux depuis que je vous ai rencontré. Je me suis remis en causant avec vous. Je ne pouvais plus supporter la vue des gens que je connais, et j'avais besoin de causer avec un être infiniment simple, un homme ou un chien. Je vous ai trouvé, vous m'avez fait du bien. *(Silence. Il se lève.)* Oui, pauvre homme, tu m'as consolé et conseillé. Je ne savais pas comment me reprendre à la vie ni que faire. Tu me l'apprends, toi, âme rude et naïve à peine dégagée de la nature qui t'environne. Ta simplicité me l'enseigne. Ce que je dois faire, ce n'est pas me conformer à l'hypocrisie imbécile du monde. Ce n'est pas me conduire selon telles ou telles absurdes règles sociales. Non! C'est me réfugier en moi-même, rentrer en moi et y demeurer ferme, tranquille, invincible, ignorant la colère autant que le pardon. Ce que je dois faire, c'est épargner, par mon silence, deux chers êtres innocents. Ce que je dois faire, c'est me remettre au travail avec tranquillité.

PIEDALOUETTE

V'là des gouttes qui tombent. Je vas me mettre à l'abri dans une cahute de charbonnier. Mais, quand je suis mouillé, je peux plus me sécher, moi. C'est pas comme ceux qui couchent dans les lits.

BERGERET

Oui, oui, ma vie passée est détruite. Est-ce vraiment si regrettable? Et ne me reste-t-il plus rien? Il me reste le travail, qui est toute ma joie.

SCÈNE DEUXIÈME

LE BOULANGER, BERGERET

LE BOULANGER, *entre à droite et au fond, en passant.*

Qu'est-ce que vous faites là, monsieur Bergeret? Il va tomber des hallebardes. Vous allez pas vous en revenir à pied! Voulez-vous venir dans ma carriole? Je l'ai arrêtée en bas, au pied de la côte, et je suis monté pour porter...

BERGERET

Volontiers. Mais, dites-moi, je vous prie, quelle heure est-il donc? *(Il regarde sa montre.)* Quatre heures vingt! *(Il écoute sa montre. Elle est arrêtée.)*

LE BOULANGER

Je vais vous dire ça. Il est six heures à la cathédrale. *(Il remet sa montre dans sa poche.)* Six heures moins quelque chose.

BERGERET

Je vous demande pardon. Dites-moi l'heure aussi précisément que possible. J'ai besoin de la savoir. C'est pour une expérience de psychologie.

LE BOULANGER, *relevant sa montre.*

Six heures moins trois minutes, juste...

BERGERET

Cinq heures sonnaient à la cathédrale au moment où j'étais encore dans le salon. *(Au boulanger.)* Je vous remercie. C'était une observation très importante. Je voulais savoir combien, dans un cas donné, un homme raisonnable met de temps à passer de la folie à la sagesse.

LE BOULANGER

Ah! Vous travaillez toujours dans la science... Vous avez fini?

BERGERET

Oui.

LE BOULANGER

Bien. Alors, en route!

BERGERET

Le passage s'est opéré en cinquante-sept minutes. C'est bien.

RIDEAU

SEPTIÈME TABLEAU

Le cabinet de M. Bergeret, qui fut jadis salle à manger

SCÈNE PREMIÈRE

BERGERET, LEDOUX, *puis* EUPHÉMIE

BERGERET

« Pourquoi s'étonner que Sylla, chargé de gouverner la République, de régler les destins de l'univers et d'affermir par ses lois... » *(A Ledoux.)* Ledoux, mon ami, si vous vous obstinez à placer les plus gros livres sur les plus hautes tablettes dans un équilibre instable, vous m'exposez à être écrasé un jour ou l'autre par des tomes d'un poids redoutable. *(Il écrit.)* « la majesté de l'empire rétablie par ses armes, n'ait pu apercevoir quelques iniquités cachées et quelques secrètes trahisons. » Ainsi parla l'orateur, puis, s'adressant aux juges, il leur dit... »

Eboulement formidable.

Ledoux, mon ami, vous voyez que j'avais raison: vous avez attiré sur vous la catastrophe que vous prépariez pour moi.

LEDOUX

Craignez rien, je vais les remettre en place.

BERGERET, *écrivant.*

« Il ne reste plus à Sextius, ainsi qu'à la République, de refuge ni d'espoirs que dans votre bonté et votre... humanité. »

Nouvel éboulement.

LEDOUX

Il n'y a rien de glissant comme ces machins-là.

BERGERET

Ledoux, mon ami, cela suffit, vous pouvez vous retirer. *(Il écrit.)* « bien connues. » *(Puis, lisant avant d'écrire.)* « Si vous n'avez pas abjuré ces vertus, nous pouvons encore être sauvés, mais si, ce qu'aux Dieux ne plaise, cette cruauté qui, dans les derniers temps, a fait tant de ravages dans Rome... »

LEDOUX

Monsieur Bergeret?

BERGERET

Mon ami?

LEDOUX

Vous êtes occupé, je vous demande pardon.

BERGERET

Allez, dites.

LEDOUX

Non. Vous êtes occupé. Quand vous aurez fini.

BERGERET

J'en ai encore pour cinquante ans, mon ami!

LEDOUX

Monsieur Bergeret, employez-moi. Je n'ai pas d'ouvrage. Les récoltes sont rentrées. Je peux pas trouver de travail. Pourtant, c'est pas la bonne envie qui me manque. Je bricole de tout. Je peux aussi bien mettre votre vin en bouteilles, comme ratisser vos allées, être jardinier, commissionnaire.

BERGERET

Ou bibliothécaire!

On sonne.

Je ne puis vous demander de nouveaux services: il me serait impossible de les reconnaître. Je ne suis pas riche, je ne suis nullement riche.

On sonne.

LEDOUX

Oh! vous n'êtes pas dans les pauvres. Et puis, c'est pas toujours les riches qui aident les malheureux.

On resonne.

BERGERET

L'obstination de cette sonnette est invincible. Euphémie! Euphémie! Sûrement elle n'est pas là.

EUPHÉMIE, *entre en nouant un tablier.*

Si, monsieur, je suis là. Je rentre à l'instant. Faut que je reparte... Je ne sais pas comment je vis, ma parole! *(Elle sort, puis rentre.)* C'est Chanteclair.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, CHANTECLAIR

CHANTECLAIR

Monsieur, je vous apporte vos chaussures. Vous en serez content. C'est bon, c'est d'usage. On aura beau dire: le cousu... le cousu... il n'y a que ça de vrai. Les chaussures à la machine, c'est de la drogue. Des semelles vissées, comment voulez-vous que ça tienne? Le cousu, c'est inépuisable. Voulez-vous essayer? *(Dénégation vague.)* Vous pouvez être tranquille. Votre pied sera à l'aise là-dedans.

LEDOUX, *se mêlant à la conversation avec aisance.*

Faites voir. Voilà comment il m'en faudrait... Les miens prennent l'eau, et des souliers qui prennent l'eau!...

CHANTECLAIR

Monsieur Bergeret, il faut que je vous dise la grande nouvelle.

BERGERET

Qu'est-ce qui se passe?

CHANTECLAIR

J'ai trouvé.

BERGERET

Quoi, mon ami?

CHANTECLAIR

Mais une femme donc! C'est drôle tout de même, la vie. Je cherchais, je cherchais partout, et elle était en face de ma boutique. C'est la marchande de bons Dieux de la rue Sainte-Agnès. Y a plus de trente-cinq ans que nous vivons en face l'un de l'autre. Matin et soir nous faisons un bout de causette, et toute la journée je la vois dans son magasin... Seulement, il fallait y penser... Fallait avoir l'idée... Tout d'un coup, ça m'est venu.

LEDOUX, *qui suit son idée.*

Monsieur Bergeret, si vous aviez des fois des vieux souliers que vous ne vous en serviriez plus, faudrait me les donner... Parce que j'en ai là qui me quittent, les pauvres vieux. Ils n'en peuvent plus.

Euphémie, qui avait disparu, rentre. Bergeret écrit.

CHANTECLAIR

C'est la femme qu'il me fallait... Une travailleuse, une femme économe. Car, voyez-vous, monsieur Bergeret, quant à ce qui est de prendre une femme qui n'est pas travailleuse, qui n'est pas économe, autant se mettre une pierre au cou pour se jeter dans la rivière. Défunte ma première femme...

LEDOUX

Ah! vous étiez marié déjà?

CHANTECLAIR

Oui, que j'étais marié. A une femme excellente.

LEDOUX

Et vous l'avez perdue?

CHANTECLAIR

Mais oui, la pauvre bonne femme! Sur son lit de mort, elle me faisait excuse de me quitter, bien poliment. Vous n'êtes pas marié, vous?

LEDOUX, *riant.*

Non! Moi, je bricole.

EUPHÉMIE, *qui n'aime pas les gens communs, à Ledoux.*

Vous ne pouvez donc pas essuyer vos pieds quand vous entrez dans les maisons? Vous n'êtes pas ici à l'écurie. *(Elle place sous les yeux de Bergeret un gigot à demi enveloppé dans du papier.)* Monsieur, le boucher demande quand il pourra toucher sa note.

BERGERET, *qui s'est mis à écrire.*

...« avait endurci vos âmes... » Quand il voudra... « et fermé vos cœurs... »

EUPHÉMIE

Il est déjà venu trois fois.

BERGERET, *écrivant.*

...« à la pitié ».

EUPHÉMIE

Monsieur n'est jamais là et, comme c'est Monsieur qui a l'argent...

BERGERET

Oui, j'ai l'argent... j'ai tout l'argent...

CHANTECLAIR, *qui continue la conversation avec Ledoux.*

...C'est pour ça que, quand on en tient une bonne, il faut la garder... Parce que c'est rare.

EUPHÉMIE

Quand qu'il faut lui dire qu'il revienne?

BERGERET

Demain. *(Aux deux hommes.)* Mes amis, je ne vous congédie pas, mais il faut que je sorte.

CHANTECLAIR

Nous n'allons pas rester.

BERGERET

Au revoir.

LEDOUX

Monsieur Bergeret... vos vieux chapeaux... qu'est-ce que vous en faites?

BERGERET

Je les porte.

Ils sortent. Silence. Euphémie gémit en constatant des traces de boue et de sable laissées par Ledoux sur le parquet. Elle sort, revient avec le balai. La porte de droite s'ouvre et Mme Bergeret revient en scène.

SCÈNE TROISIÈME

Mme BERGERET, EUPHÉMIE

Mme BERGERET

Il n'est pas là?

EUPHÉMIE

Il vient de sortir.

Mme BERGERET

J'entendais des voix d'hommes.

EUPHÉMIE

C'est Chanteclair, le savetier, et ce galvaudeux qui ne quitte plus ici. Ils sont partis ensemble.

Mme BERGERET

Mon Dieu! Qu'est-ce qu'il veut? Où prétend-il en venir? Je suis dépossédée, refoulée, annihilée *(Elle s'assied)*, supprimée... Je ne suis plus rien chez moi... Je n'existe plus... Euphémie, il ne vous a pas parlé de moi?

EUPHÉMIE

Non, madame.

Mme BERGERET

M'ôter l'argent, m'ôter l'autorité, m'ôter tous mes droits, c'est odieux, ignoble! C'est de ma faute, je n'ai que ce que je mérite. Voilà ce que c'est que d'avoir épousé un homme qui n'était pas de mon monde, qui n'avait pas la même éducation que moi... Mais c'est affreux *(elle se lève)* ma position. Je suis là à errer dans la maison comme un corps sans âme... comme...

EUPHÉMIE

Vaudrait mieux vous distraire... voir du monde.

Mme BERGERET

Mais, quand je suis sortie deux heures, quand j'ai vu quelques personnes, il faut bien que je rentre chez moi, et là je ne trouve que le vide... le silence, la désolation. Il veut m'anéantir, cet homme. Je ne dors plus, j'ai peur... Dix fois dans la nuit je me jette hors de mon lit pour écouter à la porte. Je crois toujours qu'il va venir me tuer.

EUPHÉMIE

Pourquoi?

Mme BERGERET

Enfin, j'ai peur... J'ai peur... J'en aurai une maladie nerveuse!

EUPHÉMIE

Faut pas vous manger les sangs.

Mme BERGERET

Est-ce que cette vie va durer, mon Dieu!

EUPHÉMIE

Bien sûr que non! D'ailleurs, si ça durait, moi aussi je deviendrais folle.

On sonne.

Mme BERGERET

Ah!

EUPHÉMIE

Hein?

Mme BERGERET

La sonnette!

EUPHÉMIE

Eh bien! oui, quoi?

Mme BERGERET

Ça me donne un sursaut quand je l'entends. Je me dis: qu'est-ce qui va venir encore? C'est vrai: maintenant, je verrais la maison s'écrouler sur moi que je n'en serais pas étonnée.

EUPHÉMIE, *sort, puis rentre.*

C'est la fille de la blanchisseuse. Je lui ai dit d'attendre Monsieur au jardin.

Mme BERGERET

Elle rapporte le linge?

EUPHÉMIE

Non, elle vient pour ses trois notes. Bien sûr qu'elle ne rapportera le linge que quand on l'aura payée.

Mme BERGERET

Quelle honte! Nous allons être la risée de la ville. Pourquoi fait-il cela?

EUPHÉMIE

Est-ce que je sais, moi! Il est buté, cet homme, depuis cette histoire qu'il n'aurait pas dû savoir. Ah! Je vais mettre mon charbon dans la coquille.

On sonne.

Mme BERGERET, *pendant qu'Euphémie va ouvrir.*

Ah! Qu'est-ce encore?

EUPHÉMIE

C'est Mlle Rose!

Mme BERGERET

Dites-lui de revenir, que je suis sortie.

EUPHÉMIE

Oh! elle ne veut rien entendre. La voilà!

SCÈNE QUATRIÈME

Mme BERGERET, EUPHÉMIE, Mlle ROSE, *puis* LA PETITE BLANCHISSEUSE

ROSE, *entre.*

Bonjour, madame. Votre santé est bonne?

Mme BERGERET

Un peu mal à la tête.

ROSE

C'est le temps. Il y a beaucoup de malades. Madame Bergeret, je viens moi-même parce que je vous ai écrit deux fois et que vous ne m'avez pas répondu.

Mme BERGERET, *effrontée et souriante.*

Je n'ai pas reçu vos lettres.

ROSE, *souriante et abrutie.*

Oh! voyons!

Mme BERGERET, *jouant la sincérité.*

Puisque je vous le dis.

ROSE, *qui doute fortement.*

Enfin!... C'est pour ma facture! Pensez donc: ça remonte à deux ans. Moi, je suis dans le commerce. J'ai besoin de faire des rentrées, pour régler mes fournitures de fin de saison.

Mme BERGERET

Je vais en parler à mon mari.

ROSE

Vous serez bien aimable de lui en parler aujourd'hui parce que je suis pressée.

Mme BERGERET

Envoyez-moi donc le relevé de comptes.

ROSE, *doux reproche.*

Oh! madame Bergeret! Je vous l'ai envoyé six fois. Enfin!... vous l'aurez dans une heure. Mais ne me faites pas revenir. Soyez gentille. Quand je m'absente dans la journée, ça me fait du tort, vous comprenez?

Mme BERGERET, *se mettant à la place de Rose.*

Je comprends très bien... Alors... Envoyez-moi cette note... Je vais y jeter un coup d'œil. D'ailleurs, il faut que je passe chez vous. J'ai besoin d'un petit chapeau très simple. Par la même occasion je vous réglerai la note.

ROSE

Ah! oui, je vous en prie, n'est-ce pas? Je ne veux pas vous faire des ennuis, mais tout de même il faut que je rentre dans mon argent.

Mme BERGERET, *comprenant à merveille.*

Oui, oui, c'est bien naturel.

ROSE

J'y compte, hein? Oh! je ne peux pas dire comme ça m'étonne de vous!

Mme BERGERET

Demain matin, sûrement.

Au moment où Mlle Rose va sortir, la petite blanchisseuse entre.

LA PETITE BLANCHISSEUSE

Madame, maman vous fait dire que le linge est à votre disposition. On peut le prendre en réglant les trois semaines d'arriéré.

Mme BERGERET

Bien, mon enfant, bien. On va y aller tout de suite. Euphémie, vous irez chercher le linge. Au revoir, mademoiselle Rose; au revoir, ma petite fille.

SCÈNE CINQUIÈME

Mme BERGERET, EUPHÉMIE

Mme BERGERET, *entre.*

C'est trop, c'est trop! Je ne veux pas mourir de honte et de chagrin. M'entendre parler ainsi par une blanchisseuse! C'est Mlle Rose, qui voit tant de monde, qui va tout raconter. Mais vous voyez bien que cet homme veut ma mort! Oh! Mais je vais l'attendre ici. Il croit avoir raison de moi, il se trompe.

EUPHÉMIE

C'est lui! J'entends le petit grillotis de sa clef dans la serrure.

Mme BERGERET

Allez-vous-en, Euphémie. Je vais lui parler de moi.

Jeu de scène muet.

SCÈNE SIXIÈME

Mme BERGERET, BERGERET

Mme BERGERET

Enfin, qu'est-ce que cela signifie? Voilà que vous m'enfermez, maintenant! Je suis sous clefs. Je serais curieuse de savoir où vous vous arrêterez dans cette voie d'oppression et de séquestration, oui, de séquestration!... Je vous somme de me dire où vous voulez en venir. Vous avez un but, je veux le connaître. Depuis quinze jours j'endure un supplice de tous les instants. En voilà assez. Ma parole! Je ne suis plus rien ici, rien! Je vois arriver des fournisseurs, des gens qui avaient à faire directement à moi il y a quinze jours et, quand ils me demandent si je n'ai pas une commande à leur donner ou quand ils réclament leur dû, je suis forcée de leur répondre: « Je ne m'occupe plus de rien ici. » De quoi ai-je l'air? Et comment voulez-vous que ces gens-là ne se demandent pas pourquoi... et ne cherchent pas une raison? Il faut en finir! Je ne veux plus de ça. Je veux que vous me répondiez. Je le veux, vous entendez? je le veux!

BERGERET

Laissez-moi.

Mme BERGERET

Non, je ne vous laisserai pas. Je ne m'en irai pas. Vous allez dire tout de suite ce que vous comptez faire... Alors, un homme que j'ai épousé malgré les conseils de mes parents, presque contre leur volonté, avec qui j'ai perdu les plus belles années de ma vie, gâché ma jeunesse, oserait!... Ah! ne riez pas. Je sais ce que je dis. J'ai fait un mariage dérisoire, oui, monsieur, dérisoire, inférieur. Il y a quinze jours, vous pouviez tout contre moi, vous pouviez me tuer. J'ai cru un instant que vous alliez le faire. Vous ne l'avez pas fait.

Ce jour-là, vous m'avez traitée avec une indifférence si outrageante que j'en ai été stupéfiée. Vous avez tenu à me montrer que de moi tout vous est indifférent. Je le sais bien, tout vous est indifférent de moi et des autres. Vous êtes incapable d'éprouver une souffrance. Peut-être, s'il arrivait quelque chose à Pauline... Et encore, non! Vous ragiez et, pour vous venger, vous avez pris des moyens détournés, vous avez cherché à m'humilier, à me rendre ridicule. Vous vous êtes mis lâchement, sournoisement à me nuire par de petites manœuvres, et vous croyiez bien m'avoir courbée et vaincue! Vous vous êtes trompé! Je relève la tête! A une heure de votre existence vous pouviez être mon juge. Vous y avez renoncé. C'est fini. Vous n'avez plus aucun droit sur moi. Je ne vous permets pas de me mépriser. *(Elle s'assied.)* C'est moi qui ai le droit d'exiger des explications. Vous allez me faire connaître vos intentions à mon égard... ou alors je vous dirai, moi, que vous êtes un malhonnête homme et un lâche.

Elle frappe sur la table.

BERGERET

A compter du jour que vous savez, vous avez cessé d'exister pour moi. Je ne suis pas en colère, je ne vous méprise ni ne vous estime. Je ne prépare rien contre vous. Je vous ignore. Puisque vous le voulez absolument, je vous dirai ce à quoi je suis résolu... C'est à vous ignorer. Je m'étais aperçu depuis longtemps que je n'étais pas heureux et que j'avais perdu la tranquillité nécessaire à mon travail, qui est toute ma vie. J'ai depuis quinze jours recouvré cette paix dont j'avais besoin. Je mettrai toute ma patience à la défendre. Et je crois que ma patience est infinie. Voilà!

Mme BERGERET

C'est tout? Non, non, monsieur! Vous ne serez pas quitte avec moi à si bon marché. Je n'accepte pas vos échappatoires. Regardez-moi, quand je vous parle.

Elle lui arrache son livre et le froisse.

BERGERET

Permettez! *(Il lui reprend le livre et en répare le désordre.)* Puisque cet entretien est certainement le dernier que nous aurons jamais, je ne veux pas m'y refuser. Et peut-être que je ne le dois pas. Or, sachez-le bien, si je vous regarde désormais comme absolument étrangère à mon existence et à mon entendement, je ne me crois délié d'aucun devoir envers vous. Je vous réponds donc franchement et sur tous les points. D'abord, je vous dirai que vous n'êtes pas séquestrée. Vous êtes libre. Personne n'est plus libre que vous. Vous pouvez faire absolument tout ce que vous voulez. Je ne m'y opposerai en aucune manière et, croyez-moi, de ce que vous ferez je n'éprouverai ni peine ni plaisir. Je ne le saurai pas. Si donc vous n'avez désormais à attendre de moi ni approbation, dont vous ne vous souciez guère, ni blâme, auquel vous seriez peu sensible, vous pouvez être assurée de mon indifférence absolue. Nous vivrons séparés dans notre ancien logis qui formera deux logis distincts. Si vous le voulez bien, votre liberté n'aura de limite que la mienne, et la mienne que la vôtre.

Mme BERGERET

Comment?

BERGERET

Votre liberté n'aura de limite que la mienne et la mienne que la vôtre, et toutes deux ne seront bornées que pour leur garantie.

Mme BERGERET

Expliquez-vous mieux. Est-ce que vous voulez dire que nous vivrons comme deux locataires qui sont sur le même palier?

BERGERET

Et qui n'entreront jamais l'un chez l'autre, qui n'y songeront même pas, qui n'y songeront jamais.

Mme BERGERET

Ce sera grotesque.

BERGERET

L'état de choses antérieur était plus grotesque encore, croyez-moi. Voilà un premier point sur lequel je pense vous avoir répondu suffisamment. Passons si vous voulez au second point. Les jugements que vous portez sur moi ne me touchent pas. Mais j'entends *garder* sur vous tous mes avantages. C'est pourquoi je vous dirai toute la vérité. Non, je ne suis pas indifférent; non, je ne suis pas insensible. Et, je n'ai pas à vous le cacher, vous m'avez fait souffrir. Je vous le dis tranquillement parce que vous m'êtes étrangère et que je ne souffre plus du tout. J'ai ressenti contre vous de la colère et de la haine. Je suis un homme comme un autre. J'ai les mêmes instincts, les mêmes faiblesses, et, quoi que je veuille, les mêmes préjugés. Quand je vous ai surprise dans ce salon, j'ai été anéanti, effondré. Et, lorsque je me suis ressaisi, j'ai pensé un moment rentrer dans ce salon et vous étrangler. Je sentais déjà mes doigts vous entrer dans le cou. Vous voyez bien que j'ai été une brute comme un autre. Mais ne vous hâtez pas de me rendre votre estime: je ne l'ai été qu'un instant. Voilà mon infériorité. Tout ce que j'ai pu faire, c'est de jeter par la fenêtre ce mannequin qui vous représentait. Voilà ce que j'avais à vous dire. J'ai cru devoir ne rien vous cacher avant de me taire pour toujours.

Mme BERGERET, *calmée, insidieuse et pourtant sincère.*

Alors, vous ne m'adresserez plus la parole, nous vivrons séparés, étrangers?

BERGERET

Depuis quinze jours vous étiez sortie de mon esprit. Vous y êtes rentrée pour un moment. Tout à l'heure et pour toujours je recommencerai à ignorer votre existence.

Mme BERGERET

Soit!... Mais quand nos filles reviendront?... A moins que vous n'ayez l'idée de vous en débarrasser et de les laisser

indéfiniment chez votre sœur... *(Dénégation de Bergeret.)* Eh bien! quand elles reviendront?

BERGERET

Eh bien! elles auront leur chambre et prendront leurs repas tantôt avec moi, tantôt avec vous. Ce sont là de petites dispositions que j'arrêterai bien facilement, vous verrez.

Mme BERGERET

Ce sera assez ridicule... Et puis, vous n'y pensez pas!... Ces petites s'apercevront que nous ne vivons pas ensemble, comme les autres parents ont l'habitude de vivre. Comment s'expliqueront-elles cette différence?

BERGERET

Je m'efforcerai de leur en cacher la véritable raison. J'espère que vous m'aiderez en cela.

Mme BERGERET

Mais enfin, ces enfants souffriront de nos discordes! Est-ce qu'il est juste qu'ils paient pour nous? Dans l'intérêt de nos deux filles, il faudrait tâcher de s'entendre. Vous les aimez?

BERGERET

Ne traitons pas ce sujet, je vous en prie.

Mme BERGERET

Si! Vous les aimez, je le sais. Lucien, ce n'est pas pour moi, c'est pour elles que je vous demande de reprendre la vie commune. Il faut qu'elles retrouvent la maison comme elle était quand elles sont parties.

BERGERET

Ce n'est pas possible!

Mme BERGERET

Il ne s'agit pas de moi pour le moment. Plus tard je vous expliquerai... Je vous dirai... Et vous serez bien surpris peut-être, car vous ne me connaissez pas.

BERGERET

Je n'ai pas de conseils à vous donner, mais, si vous voulez mon avis, je vous préférais comme vous étiez tout à l'heure, au début de la conversation. Vrai, la violence vous allait mieux.

Mme BERGERET

Oh! cette perpétuelle ironie! Vous feriez échapper la patience à un saint. Vous voudriez bien vous débarrasser de moi, mais vous ne le pouvez pas. Vous n'avez aucune preuve contre moi... aucune... Si vous aviez la moindre preuve, vous auriez depuis longtemps demandé le divorce.

BERGERET

Vous croyez cela? Eh bien! vous vous trompez. Je ne veux pas le divorce. Je n'ai nulle envie de confier à un avocat que la mère de mes petites filles se conduit indignement. Je n'ai nulle envie que cet avocat le dise et le prouve au tribunal et au public. Je n'ai nulle envie de publier votre honte. Je sais qu'il est assez d'usage d'agir de la sorte, mais je crois qu'il vaut mieux ne pas révéler des secrets honteux et risibles. Croyez-moi, maintenons l'état actuel des choses tant que nos filles seront auprès de nous. Quand elles seront mariées, nous en ferons à notre volonté.

Mme BERGERET

Eh bien! soit! Nous ne nous séparons pas; nous continuons à vivre ensemble, j'y consens... Mais à une condition: c'est que je reprenne ma place, que je redevienne ce que je dois être ici, la maîtresse, que je gouverne la maison... C'est bien le moins.

BERGERET

Non! vous ne gouvernerez pas cette maison. Je vous retire tout gouvernement, non point pour vous punir, je ne suis point votre juge, ma philosophie de l'homme et de la nature m'interdit le droit de juger personne. Je ne veux exercer aucune magistrature domestique. Je ne vous condamne pas puisque je ne vous juge pas. Je vous retire la *direction* de ce malheureux ménage uniquement parce que vous vous y êtes montrée incapable.

Mme BERGERET

Et vous? La maison marche bien depuis quinze jours, parlons-en!

BERGERET

Le désordre est grand, je le reconnais. Mais il est la conséquence de votre mauvaise administration. Dans les petites choses comme dans les grandes, vous n'avez pas compris les obligations d'une vie étroite et médiocre. J'ai prononcé votre déchéance irrévocable. C'est assez, finissons-en. Même pour nous contredire, même pour nous combattre et nous quereller, nous n'avons pas, vous et moi, assez d'idées communes. Cessons.

Mme BERGERET

Vous le voulez?

BERGERET

Je le veux... Mais que parler de la nécessité humaine? C'est la nécessité, l'inflexible nécessité. Je ne puis plus vous voir, ni vous entendre, je ne le puis, et, si j'ai trouvé moyen de causer quelques minutes avec vous, c'est par un effort assez admirable de sagesse et de raison abstraites. Mais je vous avertis que je suis hors d'état de soutenir davantage ce singulier effort. Cessons!

Mme BERGERET

Comme vous me haïssez!

BERGERET

Ne l'espérez pas.

Mme BERGERET

Si, si! tu me hais! Et j'aime mieux ça. Ecoute, Lucien, Lucien! Reprenons la vie passée. J'ai beaucoup réfléchi. Et si tu savais toutes les idées, tous les sentiments qui ont passé dans ma tête depuis quinze jours!... Je suis une autre femme, tu verras. Tu ne me reconnaîtras pas. Je suis capable de dévouement, d'abnégation. Il y a bien des choses que je n'avais pas comprises et que je comprends maintenant. Je me consacrerai à la maison, à nos filles, et peu à peu tu oublieras, tu me referas une petite place dans ton cœur. Pardonne-moi, je te le demande à genoux, pardonne-moi.

BERGERET

Il faut être offensé pour pardonner et vous vous flattez étrangement si vous croyez que je suis offensé par vous, par vous... Oh! que la vérité est plus simple! Je ne puis supporter votre présence, parce que votre présence me rappelle une chose laide, ridicule et grotesque et que ce sentiment est sans mélange. Il ne s'y mêle pas de colère. En ai-je dit assez?... Non? Je vais donc m'expliquer plus clairement. Fichez-moi la paix.

Mme BERGERET, *éclatant.*

Ah! c'est ainsi. Eh bien! c'est moi qui demanderai le divorce. Je ne veux pas mourir de colère et de chagrin. J'ai tout le monde pour moi. Toutes les dames de la société prennent mon parti, et vous, on vous méprise et vous êtes bête, laid, ridicule... et le reste... Tout le monde le sait. Je ne vous aime pas, je ne vous ai jamais aimé.

Elle va pour sortir. La porte étant fermée à clef, elle ne peut pas. Elle dit.

Ouvrez-moi cette porte.

Bergeret ouvre, elle sort. Bergeret, seul, se remet à écrire, mais on sonne et bientôt Mazure entre.

SCÈNE SEPTIÈME

MAZURE, BERGERET, EUPHÉMIE

MAZURE

Ah! mon cher Bergeret... La demeure du sage! C'est tranquille. Vous êtes bien là pour travailler.

EUPHÉMIE

Je viens chercher le gigot.

BERGERET

Oui, prenez!

MAZURE

Mais je vois que vous avez opéré des changement considérables dans votre aménagement.

BERGERET

Assez considérables.

MAZURE

Des bouleversements.

BERGERET

Des transformations.

MAZURE, *tapotant son dossier.*

Mon cher ami, je vous apporte un petit dossier qui commence à s'arrondir.

Euphémie sort.

Je travaille quatorze heures par jour à disputer aux rats dans les greniers de la Préfecture des vieux papiers sur quiconque et chacun! J'en découvre de belles! Gromance,

l'arrière-grand-père du nôtre, le citoyen Gromance Louis Robert, acquéreur de biens nationaux à la date du 7 Frimaire An III.

Il donne les dossiers et en prend un autre.

Autre Gromance, Marie-Antoine, condamné le 24 juin 1812 aux travaux forcés pour avoir fourni aux Armées des chaussures en carton... Lisez.

EUPHÉMIE, *entrant.*

Monsieur, quelle soupe faut-il faire?

BERGERET

La soupe que vous voudrez.

EUPHÉMIE

Un potage aux légumes ou un potage aux pâtes?

BERGERET

L'un ou l'autre.

EUPHÉMIE

Ce n'est pas une réponse.

MAZURE

...1816 — Thérèse-Antoinette, maîtresse du Duc de Berry...

BERGERET

Il en avait d'autres...

MAZURE

Ce n'est pas une excuse... *(Un temps.)*

EUPHÉMIE, *rentrant.*

Monsieur, à quelle heure voulez-vous dîner?

BERGERET

Euphémie, je vous prie de n'entrer ici, dorénavant, que lorsque vous y serez appelée.

EUPHÉMIE

Ah! c'est comme ça? Eh bien! je m'en vais... *(Elle dénoue son tablier, et le roule en tampon. Mazure lève le nez. Euphémie continue en trombe.)* Je ne peux plus vivre dans cette maison, je ne peux plus! Aussi, ce n'est pas une vie! Ce n'est pas que je porte Madame dans mon cœur. Elle m'en a fait voir de grises et des fois elle ne me donnait pas à manger à ma suffisance... *(Bergeret fera deux ou trois tentatives pour arrêter la verve d'Euphémie. Mais arrête-t-on la tempête?)* Aussi je ne suis pas pour la défendre. D'autant que je ne l'approuve pas dans ce qu'elle fait. Il y a beau jour que je connaissais son histoire avec M. Roux et je ne trouvais pas cela convenable. Qu'une fille ait un amant, il n'y a pas trop à redire. Moi, je ne suis pas portée là-dessus et, s'il n'y avait que moi pour faire des enfants, le monde pourrait bien finir! *(Mazure par une complaisance inouïe fait semblant d'avoir besoin de la lumière de la fenêtre et s'en approche pour lire, semble-t-il, avec attention.)* Pas moins, il y a partout des gars *(prononcez: gâs)* qui veulent rire, et un accident est vite arrivé. Mais une femme mariée et une mère de famille, ça n'est plus comme une jeune fille qui ne connaît rien de la vie. Quand on a un mari, on ne doit pas chercher ailleurs. On ne le doit pas. Mais nous ne sommes pas des Turcs; nous devons nous remettre nos fautes les uns les autres; c'est notre devoir de chrétiens. Vrai, on a plus d'usage à la campagne qu'à la ville. Chez nous, à Courtray, quand la femme au fermier Robertet, la grande Léocadie, a payé une paire de bretelles à son valet pour l'amener à faire ce qu'elle voulait, elle ne fut si fine que Robertet ne s'aperçût de leurs manigances. Il les surprit au bon moment et corrigea sa femme à coups de fouet si bien qu'il lui ôta l'envie de recommencer. Et, depuis ce temps, la Léocadie est une des meilleures femmes

de la contrée. Il n'y a pas ça à dire sur son compte. Si vous aviez agi comme Robertet, si vous aviez cassé le balai de la cuisine sur le dos de votre femme, vous auriez bien fait. Tout le monde vous aurait donné raison. Mais garder rancune, ne rien dire, être là, têtu, sournois, s'obstiner sur une pauvre dame qui fait pitié aujourd'hui, s'acharner sur elle quand le temps de la colère est passé, ça n'est pas beau. Monsieur mange d'un côté, Madame mange de l'autre, comme à l'auberge, et, quand j'ai fini de servir l'un, faut que je commence à servir l'autre. Et il y a mieux, Madame me dit: « Je n'ai pas d'argent: vous réglerez avec Monsieur. » Alors je vous apporte mon livre, et vous n'avez pas seulement l'air de me connaître. Quand je vous demande des ordres, vous ne me répondez pas ou vous me dites des choses impossibles à comprendre... Non, ce n'est pas une vie. Je deviens idiote dans cette maison. Je ne peux plus y tenir, je m'en vas. Vous êtes trop méchant aussi, oui, trop méchant! Je veux m'en aller, je veux m'en aller.

BERGERET

Vous pouvez partir tout de suite, mon enfant, tout de suite.

EUPHÉMIE

Alors payez-moi mes gages. Je ne sortirai pas d'ici que vous ne m'ayez payé mes gages.

MAZURE, *tire sa montre.*

Mon cher Bergeret, je vous demande pardon, mais l'heure me presse.

BERGERET

Excusez-moi, mon cher Mazure.

MAZURE

Comment donc! Vous plaisantez!... Restez... restez... Vous avez à faire... et je connais le chemin.

Il sort.

BERGERET, *revient à sa table.*

Qu'est-ce que je vous dois?

EUPHÉMIE

Le mois commencé, et tout l'autre mois, et neuf francs que j'ai avancés à Madame, et deux timbres pour Mlle Juliette, et mes huit jours d'avance parce qu'il faut être juste.

BERGERET

Ce qui fait?

EUPHÉMIE

Vingt-six francs.

BERGERET

En voilà quarante... Gardez.

EUPHÉMIE,

(Elle met les deux pièces dans son porte-monnaie et celui-ci dans sa poche)

Monsieur...

BERGERET

Euphémie...

EUPHÉMIE

Je vais faire mes adieux à Madame.

BERGERET

Allez...

EUPHÉMIE

Monsieur... est-ce que vous voudriez bien dire quelque chose à vos deux demoiselles? Elles ont toujours été bonnes pour moi. Alors, vous voudrez bien dire à mademoiselle Juliette et à mademoiselle Pauline que j'ai regret de partir sans leur avoir dit adieu?...

BERGERET

Je vous le promets... Vous me croyez méchant... Mais, si je puis vous aider en quelque chose, ma bonne Euphémie, je le ferai bien volontiers.

EUPHÉMIE, *éclatant en sanglots, grosse douleur.*

Personne n'est méchant ici.

Elle sort.

SCÈNE HUITIÈME

Mme BERGERET, BERGERET

Mme BERGERET, *entre en coup de vent.*

Vous ne me demandez pas d'où je viens?

BERGERET

Non!

Mme BERGERET

Vous avez tort, parce que cela vous intéresse. Je sors de chez Me Paillot l'avoué. Il rédige pour moi une demande en divorce contre vous. Pendant l'instance, nous ne pouvons habiter sous le même toit. Je partirai donc ce soir même et j'irai loger à l'hôtel. J'aurai gâché avec vous vingt années de ma vie. C'est suffisant. Je veux tâcher d'être heureuse.

BERGERET

Quelles raisons ferez-vous valoir au procès?

Mme BERGERET

De bonnes raisons.

BERGERET

Si pourtant elles se trouvaient insuffisantes, je m'offre à vous venir en aide.

Mme BERGERET

Comment?

BERGERET

Oui, je vous autoriserai à faire valoir contre moi des torts que je n'ai pas. Et je ferai défaut au Tribunal.

Mme BERGERET

Bien.

BERGERET

Vous pouvez rester dans cette maison. Je la quitterai moi-même demain matin pour aller à Paris où je compte demeurer. Restez donc ici.

Mme BERGERET

Bien.

BERGERET

Je ferai en sorte que vous ne vous y trouviez pas aux prises avec des difficultés pécuniaires trop aiguës.

Mme BERGERET

Le Tribunal naturellement me laissera mes filles jusqu'au prononcé du jugement, et, après, m'en confiera la garde, sans aucun doute.

BERGERET

Vous prétendez garder les enfants?

Mme BERGERET

Oui, je prétends.

BERGERET

Les deux enfants?

Mme BERGERET

Certainement, les deux. A qui voulez-vous donc qu'on les donne?

BERGERET

Ecoutez-moi. Il n'y a pas bien longtemps, tout à l'heure encore, ici même, nous nous sommes dit d'atroces vérités. Nous n'en avons souffert ni l'un ni l'autre. Il ne s'agissait que de nous et, vraiment, sans nous haïr ni nous souhaiter de mal, nous ne trouvions dans nos cœurs aucun reste d'amitié. Nous avons vécu côte à côte pendant vingt ans sans ressentir une joie en commun. Et, si fâcheux qu'il soit de le constater, nous nous séparons pour toujours sans déchirement. Nos deux existences vont vers des destinées différentes. Vous n'avez pas perdu le désir bien naturel d'être heureuse. Vous n'en avez pas fini avec la vie! Quant à moi, je n'attends plus rien d'elle. Je vais entrer dans la tristesse et la solitude. Mais j'ai le droit, j'ai le devoir de garder quelque chose du passé, nos filles. Ce droit, vous êtes bien obligée, à part vous, de me le reconnaître. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que Juliette reste avec vous jusqu'à son mariage. Quant à Pauline...

Mme BERGERET

Je la garde. Oui, monsieur. Je n'accepte pas de discussion sur ce point. Mes deux enfants resteront auprès de moi. C'est ma sauvegarde morale, c'est mon droit.

BERGERET

Votre droit! Mais, malheureuse, vous savez de quoi il est fait. Il est fait de ma générosité. Le droit véritable, c'est moi qui l'ai.

Mme BERGERET

Vous avez pu dire à la femme, à l'épouse ce que vous avez voulu. La mère est irréprochable.

BERGERET

Vous voulez que jusqu'au bout, dans nos disputes, la feinte et le mensonge restent de votre côté? Soit! Je conserve pour moi la franchise. Je dédaigne de vous le cacher: en vous disputant cette enfant, ce n'est pas seulement mon devoir que j'accomplis, c'est mon bonheur que je défends, et ce bonheur, je n'y renoncerai pas. Ce bonheur, vous devez me le laisser. Il suffit pour cela que vous soyez quelque chose d'à peu près humain. Il y a en nous tous un fonds d'humanité qui se retrouve même après les pires violences, les perfidies et les lâchetés. Je réclame Pauline. Il serait monstrueux que vous me la refusiez.

Mme BERGERET

Jamais je ne me sentirai la force d'abandonner mes enfants. Si vous croyez avoir des droits à faire valoir, adressez-vous au Tribunal.

SCÈNE NEUVIÈME

BERGERET, EUPHÉMIE

EUPHÉMIE

Monsieur?

BERGERET, *rédigeant une dépêche.*

« X-P. Zoé Bergeret. Luzance. Prenez toutes trois demain matin train de sept heures et revenez. Vous attendrai à la gare. Très important. Lucien. » Vingt-deux plus un cinquante d'express, deux francs soixante. Euphémie, voulez-vous porter cela au télégraphe. Ledoux est sans doute, à cette heure, en espalier au soleil contre le mur du jardin. Dites-lui de venir m'aider à faire mes paquets.

EUPHÉMIE

Monsieur s'en va?

BERGERET

Je m'en vais.

EUPHÉMIE

Je vous aiderai, moi, si vous voulez?

BERGERET

Je veux bien. Portez la dépêche et ensuite nous ferons la malle.

Euphémie tourne le dos.

Qu'est-ce que vous avez?

EUPHÉMIE

J'ai du chagrin.

HUITIÈME TABLEAU

Le même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

LEDOUX, EUPHÉMIE, *puis* BERGERET

EUPHÉMIE, *à Ledoux.*

Ecoutez: j'aime mieux que vous ne fassiez rien, vous faites tout de travers.

LEDOUX

Parce que je suis un peu faible. Vous n'auriez pas un verre de vin qui cherche son maître?

EUPHÉMIE

Non! vous avez assez bu comme cela.

LEDOUX

Vous n'êtes pas gentille.

EUPHÉMIE

Je n'ai pas besoin d'être gentille avec vous.

Bergeret entre.

EUPHÉMIE, *lui dit tout bas.*

Monsieur, renvoyez-le, il embrouille tout.

BERGERET

Ledoux, mon ami, je vous remercie, et je vous fais mes adieux.

LEDOUX

Ah! monsieur Bergeret, vous devriez bien me prendre avec vous comme domestique. Il y a assez lontemps que je roule. Dans une place, je serais tranquille.

BERGERET

C'est une illusion, mon ami. Dans la vie on n'est jamais tranquille.

LEDOUX

J'aurais le nécessaire; je ferais un peu de tout dans votre maison. Essayez voir, je sens que je m'entendrais avec vous.

BERGERET

Je ne crois pas, mon ami. Tenez... *(Il lui donne de la monnaie.)*

LEDOUX

Alors, je m'en vais... Monsieur Bergeret *(il lui tend la main)*, je ne vous dis pas des boniments, mais c'est de tout cœur.

BERGERET

Adieu, mon ami.

On sonne. Euphémie va ouvrir.

LEDOUX

Monsieur Bergeret, vous n'auriez pas une petite cigarette de trop? *(Bergeret la lui donne.)* Merci, monsieur Bergeret: je vais la fumer à votre santé. *(Euphémie rentre. A Euphémie.)* Vous n'auriez pas deux ou trois allumettes?

EUPHÉMIE

Non! Allez-vous-en, voilà du monde.

Ledoux sort.

SCÈNE DEUXIÈME

BERGERET, EUPHÉMIE, LA CLAVERIE

EUPHÉMIE

Monsieur, c'est un monsieur qui demande Monsieur.

BERGERET

Son nom?

EUPHÉMIE

Je ne sais pas. C'est un monsieur très comme il faut. Ce n'est pas un homme, c'est un monsieur.

BERGERET

Faites-le entrer.

Euphémie fait entrer La Claverie.

LA CLAVERIE

Monsieur, vous allez probablement me mettre à la porte, mais il faut que je vous parle. Je ne vous ennuierai pas longtemps. Dans deux minutes je serai parti. Je sais que je vous déplais, j'en souffre assez! mais je vous supplie de m'écouter: il y va du bonheur ou du malheur de deux êtres... dont l'un vous est cher. J'aime Mlle Juliette et Mlle Juliette m'aime. Je vous ai demandé sa main... Ne me repoussez pas... Je sais bien que vous n'avez que trop de raisons de vous défier de moi. Je me suis fait très jeune une très mauvaise réputation, j'ai été dissipateur, aventureux... J'ai renoncé à mes projets, à toutes mes idées de grandeur, et j'ai accepté une place de trois mille francs dans une maison de commerce... Je suis devenu sage par amour. Je vous jure, monsieur Bergeret, qu'avec tous mes défauts, je ne suis pas un mauvais garçon.

BERGERET

Monsieur, voulez-vous avoir la bonté de me laisser achever mes préparatifs de départ?

La Claverie salue et sort.

SCÈNE TROISIÈME

BERGERET, EUPHÉMIE

Euphémie est entrée sur les derniers mots de Bergeret

BERGERET

Euphémie, reconduisez ce monsieur.

EUPHÉMIE, *allant à la porte regarder le jardin*

Il est déjà sorti.

BERGERET

Euphémie, vous êtes certaine d'avoir donné la dépêche au télégraphe?

EUPHÉMIE

Comment, monsieur? Mais bien sûr, au télégraphe! A un employé derrière une grille qui a compté les mots, qui a donné un grand coup comme ça avec un outil, puis qui m'a pris deux francs soixante... Enfin le télégraphe, quoi!

BERGERET

Comment n'est-elle pas à la gare ce matin? Il n'y a pas de crainte d'accident puisque j'ai vu arriver le train. C'est étonnant que ma sœur n'ait pas télégraphié. Si je lui envoyais une dépêche... Oui! *(Il écrit.)* « X-P. Zoé Bergeret, Luzance... »

EUPHÉMIE, *qui regarde dans le jardin*

Monsieur! voilà ces demoiselles!

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES; PAULINE, JULIETTE *et* ZOÉ *puis* Mme BERGERET

BERGERET

Comment? vous voilà!

JULIETTE

Mais oui! Nous n'avons reçu ta dépêche que ce matin, trop tard pour prendre le premier train.

PAULINE

Bonjour, papa.

BERGERET

A la bonne heure! Vous avez bonne mine. Comme vous êtes grandes, mes filles!

JULIETTE

Oh! papa!

PAULINE

En trois semaines!

BERGERET

En votre absence, je vous voyais dans ma mémoire pas plus hautes que ça. Votre père croit toujours que ses enfants sont à l'âge où on les aime avec le plus de tendresse et d'inquiétude, à l'âge des tout petits. *(Entre Zoé.)* Bonjour, Zoé.

ZOÉ

Tu as toujours de bonnes idées! Tu nous envoies une dépêche quand le bureau est fermé. De sorte qu'elle nous est arrivée...

BERGERET

Oui, les enfants m'ont dit...

ZOÉ

Eh bien! où était l'urgence?

BERGERET, *bas à Zoé.*

Je te le dirai dans un instant... *(Haut.)* Je pars tout à l'heure pour Paris. Je suis nommé professeur à la Sorbonne.

PAULINE

Papa, c'est la gloire!

BERGERET

J'espère bien que ça ne sera même pas la notoriété.

ZOÉ

Enfin, c'est très joli... Tu peux être content... Alors, tu pars?

BERGERET

Hélas! Je pars, mes chers enfants.

PAULINE

Comment! tu pars?

Mme BERGERET, *entrant.*

Mes enfants!

JULIETTE

Bonjour, maman!

PAULINE

Bonjour!

Mme BERGERET

Bonjour, Zoé.

ZOÉ

Bonjour, Amélie.

BERGERET, *à Zoé.*

Viens, que je te parle.

Zoé et Bergeret vont dans le jardin.

Mme BERGERET, *aux enfants.*

Votre père vous a dit?...

JULIETTE

Oui, maman.

Mme BERGERET

Voilà qui est arrangé! Il part seul et va vivre à Paris. Cela vaut mieux. Je vous garde, mes chers enfants.

PAULINE

Même moi, maman!

Mme BERGERET

Comment? même toi. Qu'est-ce que ça veut dire, Pauline?

PAULINE

Rien, maman.

Mme BERGERET

J'ai beaucoup souffert, mes enfants; vous serez ma consolation.

JULIETTE

Et Robert, maman?

Mme BERGERET

M. La Claverie? Si tu l'aimes toujours, tu l'épouseras. Je n'ai pu être heureuse. Au moins que tu le sois... Laissons votre père qui est installé ici. Il part dans une demi-heure. Vous reviendrez lui dire adieu dans un instant, toi d'abord, Juliette, car tu as quelque chose à lui dire.

Elles sortent.

SCÈNE CINQUIÈME

ZOÉ, BERGERET, *puis* JULIETTE

Bergeret et Zoé reviennent du jardin

BERGERET

Enfin elle est venue m'annoncer qu'elle introduisait une demande en divorce.

ZOÉ

Enfin, te voilà débarrassé!

BERGERET

Et qu'elle garderait les enfants.

ZOÉ

Hein?

BERGERET

Sois tranquille ! Que Juliette, qui va se marier, reste, il n'y a pas d'inconvénient à cela, mais je n'ai pas envisagé un instant la possibilité de lui laisser Pauline. Elle résiste, elle résistera. Hier, j'étais fier de briser sa résistance. J'ai passé une nuit d'insomnie à en chercher le moyen. Je ne l'ai pas trouvé, et maintenant je suis inquiet... Cette femme

est plus forte que moi. Elle s'arme de tout ce que ma loyauté lui laisse. La femme l'emporte toujours sur l'homme dans les choses de la maison. Zoé, Zoé, si je ne puis emmener Pauline, tu la prendras.

ZOÉ

Mais il n'y a pas moyen, Lucien. C'est tout à fait impossible.

BERGERET

Eh bien! si je ne puis ni la remettre en tes mains ni l'emmener, je ne partirai pas, voilà tout!

ZOÉ

Comment?

BERGERET

Ma carrière, la Sorbonne, l'Université, le Directeur de l'Enseignement, le Ministre, tout cela ne vaut pas le petit doigt de ma fille, ou tout cela ne pèse pas autant pour moi qu'un cheveu de ma fille.

ZOÉ

Calme-toi, tu es fou!

BERGERET

Tu as raison, Zoé. Je ne sais pas comment j'aurai Pauline, mais je l'aurai. Cela sera parce qu'il faut que cela soit.

JULIETTE, *entrant.*

Alors, tu t'en vas, papa?

BERGERET

Oui, mon enfant. Et toi, où en es-tu?

JULIETTE

Toujours.

BERGERET

Ma Juliette, je ne crois pas beaucoup au genre de bonheur que tu rêves. Mais je ne me flatte pas non plus de t'assurer, par mes conseils, beaucoup de joies dans la vie! La sagesse des pères est courte et les enfants on bien quelque droit de faire eux-mêmes leur avenir. Quoi que tu fasses, tu seras toi-même l'ouvrière de ta vie. Si tu persistes, je consentirai.

JULIETTE

Je te remercie, papa, de toute mon âme. Je suis sûre que je serai heureuse.

BERGERET

Je te le souhaite de tout mon cœur, chère petite. D'ailleurs, je viens de le voir, tout à l'heure.

JULIETTE

Où l'as-tu vu?

BERGERET

Ici.

JULIETTE

Mon Dieu! Qu'est-ce que vous vous êtes dit?

BERGERET

Je ne l'ai pas dévoré... Je l'avais jugé trop sévèrement. Au fond il ne me déplaît pas.

JULIETTE

Il doit revenir?

BERGERET

Non!

JULIETTE

Veux-tu?...

BERGERET

Quand je serai parti. Tu avais peut-être besoin de moi pour l'éviter. Tu n'as pas besoin de moi pour te rencontrer avec lui.

PAULINE, *entrant.*

Juliette, maman te demande.

Juliette sort.

BERGERET

Ma chère petite fille, en te regardant là, je me rappelle le temps de ta petite enfance, quand nous étions compagnons de jeux, de promenades, et, plus tard, nos lectures, nos causeries... Je me sentais heureux près de toi. J'étais égoïste. C'est le défaut qu'on prend en vieillissant. Je me faisais de la joie aux dépens de la tienne. Maintenant, je vais mener une existence embellie par le travail, mais pourtant dure, étroite, isolée. C'est le genre de vie qui peut le moins tenter une jeune fille, un genre de vie très austère, sans luxe, sans élégance. Dans les grandes villes, les petites gens sont encore plus petits qu'ailleurs et plus perdus. Oh! non, il ne faudrait peut-être pas associer une petite fille à une existence retirée et sombre.

PAULINE

Papa, tu ne me connais pas. C'est de ma faute, sans doute; c'est de ma faute. Je n'ai pas su. Veux-tu donc me faire de la peine? Pourquoi? Quoique tu te sois toujours montré pour ta fille [1], je suis restée timide avec toi. Je te sentais si supérieur que je n'osais pas te parler librement. Quelquefois j'avais bien envie de frapper à ta porte et de dire: « Papa, ne sois plus triste. Tu sais, je suis là! Je ne suis qu'une petite fille, mais je t'aime bien. » Et puis, tu vas me trouver présomptueuse, mais je crois que je te comprends mieux que

1 Lacune. Il faut suppléer un attribut dont le sens serait: « le plus tendre et le plus indulgent des pères ».

les autres. Tes belles idées, quand tu les exprimes, il me semble qu'elles étaient en moi, mais obscures et endormies, et que, quand tu parles, à ta voix, elles se lèvent.

BERGERET

Mes idées? Des marionnettes, ma fille, des marionnettes! Adieu! ma fille chérie.

PAULINE

Papa, nous ne nous quitterons pas. *(Elle appelle.)* Euphémie!... Demandez à Madame de venir tout de suite, ici.

Euphémie sort.

BERGERET

Que veux-tu, mon enfant?

PAULINE

Laisse-moi, papa.

SCÈNE SIXIÈME

LES MÊMES; Mme BERGERET, ZOÉ, JULIETTE, *qui entrent, puis* EUPHÉMIE, LES ÉTUDIANTS

PAULINE, *à Mme Bergeret.*

Maman, je te supplie de me laisser partir avec papa. Je ne crois pas t'avoir jamais causé une peine, du moins depuis que je peux comprendre... Mais, vois-tu, maman, ... je vais partir avec lui et tu voudras bien, parce que tu es bonne, parce qu'il le faut et que ça n'est pas possible autrement. Je ne veux pas le laisser seul; je ne veux pas être séparée de lui.

Mme BERGERET

Je me sacrifie... Va avec ton père, mon enfant!

BERGERET

Amélie, cette bonne parole en efface d'autres et nous aide à nous bien quitter. Allons, partons, ma petite.

ZOÉ

A quoi penses-tu? Cette enfant n'est pas prête. Pars seul. Je te la conduirai demain à Paris. Qu'est-ce que vous feriez, là-bas, tous les deux, sans moi, mon Dieu!

Euphémie entre.

EUPHÉMIE

Monsieur!... C'est les jeunes gens de la Faculté qui viennent vous saluer.

BERGERET

Qu'ils entrent!

Euphémie introduit les étudiants. Bergeret les reçoit.

PREMIER ÉTUDIANT

Cher Maître, nous venons vous faire nos très respectueux et affectueux adieux, malheureux de vous perdre, heureux de penser que nous pourrons suivre de loin votre précieux enseignement, entendre l'écho de votre voix qui, désormais, retentira de plus haut.

BERGERET

Je vous remercie, mes amis. Je suis très ému. Vous savez que votre vieux maître est timide. Que mon trouble vous exprime ma sympathie et mes regrets. Et rappelez-vous que je me suis toujours efforcé de ne vous enseigner que le vrai.

DEUXIÈME ÉTUDIANT

Nous aussi, nous vous regretterons.

PREMIER ÉTUDIANT

Et nous vous admirons.

BERGERET

Non, ne m'admirez pas! Ça ne pourrait pas durer; il vaut mieux y renoncer tout de suite. Mais aimez-moi un peu.

Acclamations. Les étudiants sortent.

ZOÉ

Tu vas manquer le train, toi! Allons à la gare. Ah! les chapeaux!

Mouvement de départ.

BERGERET

Adieu, Amélie!

Mme BERGERET

Adieux, Lucien!

PAULINE

A tout à l'heure, maman.

Zoé, Pauline et Bergeret sortent.

JULIETTE

Maman, si tu écrivais à mon fiancé de venir dîner ce soir?...

Mme BERGERET

Ce soir, non, mon enfant! Demain, quand ta sœur sera partie, demain.

Juliette sort. Euphémie entre.

Euphémie! Vous direz au menuisier d'enlever ces planches et de réinstaller cette pièce en salle à manger. Nous avons du monde à dîner demain.

RIDEAU

AU PETIT BONHEUR

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois à Paris,
sur le Théâtre de la Renaissance, le 2 février 1906

PERSONNAGES

Germaine	Mlles Cheirel
Cécile	M. Ryter
Nalège	MM. Arquillière
Jacques Chambry	H. Rousselle
François	—

Un salon, à Paris

SCÈNE PREMIÈRE

GERMAINE, *puis* CÉCILE

GERMAINE, *seule, écrivant.*

« ...Acroclinium rose, 12 paquets; acroclinium double, blanc, 24 paquets... Les plantes alpines sont toutes petites. Et il faut, pour que je choisisse les espèces, que vous me disiez si vous les exposerez au nord ou au midi... »

CÉCILE, *entrant.*

Bonjour, Germaine. J'ai de la chance: tu n'es pas encore envolée!

GERMAINE

Bonjour, Cécile. Tu avais quelque chose à me dire?

CÉCILE

Non, rien... tout... n'importe quoi... Finis ta lettre.

GERMAINE

Il ne me reste plus que deux lignes à écrire...

Elle écrit.

« *Eschscholtzia de Californie, mandarin, rose.* »

CÉCILE

Qu'est-ce que c'est que ça, mon Dieu?

GERMAINE, *écrivant.*

C'est une fleur, ma chérie, une jolie petite fleur blanc rosé.

Elle écrit.

« *Heliotropium, Browalle Czerwiakowskii.* »

CÉCILE

Ciel! dans quelle langue rédiges-tu ta correspondance?

GERMAINE

Dans la langue des grainetiers... Je réponds à Adalbert qui me demande de lui choisir des fleurs pour son jardin. Il m'écrit depuis cinq ans, chaque printemps, la même lettre bien touchante: « Chère Germaine, du vivant de mon pauvre frère, vous choisissiez les fleurs pour les parterres de Seuilly. Faites-le encore, maintenant que Seuilly est à moi. Vous avez tant de goût!... » Il me trouve du goût. Je ne peux pas refuser. Mais, quoi que je fasse, les parterres de Seuilly n'en seront pas plus beaux.

CÉCILE

Pourquoi?

GERMAINE, *(Elle ferme la lettre)*

Je n'en sais rien. C'est un don. Les Sescourt sont malheureux dans toutes leurs entreprises. Mon mari n'avait qu'une passion: le cheval. Son écurie fut toujours infortunée. Adalbert aime les fleurs. Les fleurs ne veulent pas pousser pour lui.

CÉCILE

Tu crois?

GERMAINE

C'est sûr.

CÉCILE

Mais ton mari était beaucoup plus intelligent qu'Adalbert.

GERMAINE

Est-ce que tu me le dis pour me flatter ou parce que tu le crois?

CÉCILE

Oh! je sais bien qu'il n'était pas exquis. Ce n'était pas un mari incomparable. Tu méritais mieux. Mais, j'ai des idées là-dessus. Une femme n'a pas besoin d'être bien mariée. Au contraire! un bon mariage, ça gêne par la suite. Je t'assure... Ça empêche tout. Ainsi, moi, j'ai un mari...

GERMAINE

Charmant!... Il est charmant, ton mari.

CÉCILE

Charmant! Eh bien! ça a tout empêché... tout. Et je me dis parfois qu'un mauvais mariage a du bon. Il laisse la vie ouverte; tout reste possible et l'on peut tout espérer. C'est délicieux!...

GERMAINE

Tu as des idées bien irrégulières aujourd'hui, ma chérie. Dis tout de suite, comme Jacques Chambry, qu'une femme se marie pour entrer dans la circulation.

Entre Nalège.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES; NALÈGE

NALÈGE, *à Mme de Sescourt.*

Madame!...

A Mme Laverne.

Chère madame...

Il salue.

CÉCILE

Monsieur de Nalège!... Je vous croyais dans vos bois.

NALÈGE

J'en sors, madame. Je suis arrivé d'hier.

CÉCILE

Votre première visite est pour madame de Sescourt. Je réclame pour moi la seconde... Venez me voir en sortant d'ici. Vous trouverez mon mari, qui vous aime tous les jours davantage, et qui bientôt ne pourra plus se passer de vous... Ce qui, pour une fois, ne voudra pas dire... Je vous laisse. J'ai des visites que je ne peux pas me dispenser de faire: c'est à des personnes que je ne connais pas. Adieu! Echangez de belles pensées, et, si vous parlez de moi, dites: « Elle est aimable! »

Elle sort.

SCÈNE TROISIÈME

GERMAINE, NALÈGE

GERMAINE

C'est vrai qu'elle est aimable.

NALÈGE

Très aimable.

GERMAINE

N'est-ce pas?... Et les hommes n'ont pas l'air de s'en apercevoir. Elle me le dit deux fois par semaine: « Je ne suis pas plus laide qu'une autre, ni plus sotte. Eh bien, c'est incroyable! personne ne me fait la cour. »

NALÈGE

Et à vous, on vous la fait toute la journée.

GERMAINE

Peuh!

NALÈGE

Toute la journée.

GERMAINE

Non! de cinq à sept.

NALÈGE

Et cela vous amuse d'entendre toutes ces fadeurs, toutes ces niaiseries? Et vous êtes flattée de recevoir les compliments de ces imbéciles, qui ne pensent pas un mot de tout ce qu'ils vous disent?

GERMAINE

Monsieur de Nalège, qu'est-ce que vous avez fait cet hiver?

NALÈGE

Moi, madame? J'ai vécu seul, dans mes bois, avec mon chien, ma pipe et mon fusil. J'ai passé des jours entiers sans voir un visage humain. J'ai couché avant-hier dans la hutte abandonnée d'un charbonnier: je m'étais perdu dans ma forêt par une belle nuit de tempête.

GERMAINE

C'est cela! Cette existence vous a laissé dans l'esprit une certaine rudesse.

NALÈGE

Ah! vous me trouvez rude parce que je vous dis que vous aimez les fadeurs...

GERMAINE

Pas du tout!...

NALÈGE

...et parce que je vous soupçonne de vous laisser amuser aux grands mots qui cachent les petits sentiments. Est-ce

que vous croyez, madame, qu'on ne peut pas vous attraper comme une autre, par des phrases et des grimaces? Est-ce que vous croyez qu'il soit si facile de reconnaître un sentiment vrai et de regarder au fond des cœurs?

GERMAINE

Je crois que les hommes n'y voient goutte, même les hommes d'esprit. Une sotte leur fait croire tout ce qu'elle veut. La vanité les aveugle. Mais les femmes ne se laissent pas tromper par des grimaces. Elles distinguent très bien, sous les compliments qu'on leur fait, les sentiments qu'elles inspirent.

NALÈGE

Vous en êtes sûre?

GERMAINE

Mais certainement! Nous voyons tout de suite à qui nous avons affaire.

NALÈGE

Oui, vous croyez, vous autres femmes, avoir le don mystérieux, vous croyez avoir la baguette de coudrier qui se recourbe vers les sources d'amour. Vous pensez reconnaître entre tous celui qui vous aimera le plus... et le mieux. Les femmes ne s'y trompent jamais. Elles le disent, elles le croient, jusqu'à ce qu'une longue expérience les ait désabusées. J'ai connu dans sa vieillesse une princesse italienne qui avait été fort belle à Milan et même à Paris, au temps où les Français portaient des pantalons de nankin et chantaient les chansons de Béranger. Elle avait coutume, en ses vieux jours, de conter des histoires à son petit-neveu. Une fois qu'elle en commençait une par ces mots: « En ce temps-là j'étais parfaitement belle », le jeune homme fit claquer sa langue et regarda sa grand-tante avec un air de dire: « Et vous en profitiez! » A quoi la princesse répondit en soupirant: « Eh bien! si tu veux que je te dise, mon neveu, j'ai été bigrement volée dans ma vie! » Le vrai, c'est qu'en

ces sortes d'affaires, la femme et l'homme vont... je ne dis pas à tâtons, car ce ne serait déjà pas une si mauvaise méthode; je ne dis pas: comme à colin-maillard, car à colin-maillard on vous crie casse-cou... mais à travers toutes sortes de fantasmagories et de diableries, comme don Quichotte, quand il enfourcha le bon coursier Chevillard, pour aller vers l'Infante.

GERMAINE

Vous êtes extraordinaire! Vous sortez de votre hutte de charbonnier pour me persuader, au moyen d'une princesse italienne et de don Quichotte, qu'une femme ne voit pas quand on a un... sentiment... un goût pour elle.

NALÈGE

Parfaitement, madame. Une femme peut passer à côté d'un sentiment sincère, d'une passion profonde, sans les voir.

GERMAINE

Oh! ne parlons pas de passion. On n'a pas d'idées là-dessus. On ne peut pas reconnaître la passion: on ne l'a jamais vue.

NALÈGE

Jamais, madame?

GERMAINE

Jamais! La passion, c'est comme le tonnerre, ça ne tombe jamais sur vous. Une fois, à la Grand'Combe, j'ai été prise par un orage terrible. Je me suis réfugiée à la métairie. Le ciel était en feu, le tonnerre ne cessait de gronder. La foudre a fendu un peuplier de la cime au pied, à cent mètres de moi. Je n'ai rien eu. La passion, c'est comme la foudre: c'est terrible et ça frappe à côté. Mais un sentiment, un goût, une femme peut inspirer ça, très bien... Et alors elle s'en aperçoit.

NALÈGE

Madame, je vais vous prouver méthodiquement le contraire. J'ai des méthodes. J'ai l'esprit scientifique. J'ai appliqué ces facultés à l'agriculture. Les résultats ont été désastreux. Mais une méthode rationnelle doit être jugée par elle-même et non par des effets, qu'elle n'a pas tous produits. Je vais donc vous démontrer, madame, avec une extrême rigueur, que, le plus souvent, si une femme s'aperçoit du goût qu'on a pour elle, c'est que ce goût n'est pas bien fort, et que plus il aura de force, moins elle le reconnaîtra.

GERMAINE

Démontrez.

NALÈGE

Devons-nous d'abord définir ce... goût dont nous parlons?

GERMAINE

C'est inutile.

NALÈGE

Non, madame, ce ne serait pas inutile. Mais ce serait peut-être inconvenant?

GERMAINE

Comment? Inconvenant?

NALÈGE

Eh! oui, la définition précise pourrait bien offenser votre délicatesse. Et ce que je dis ne doit pas vous surprendre, car enfin, quand un homme est assis, là, près d'une dame, comme je le suis près de vous, et qu'il se dit en lui-même, en la regardant, là, comme je vous regarde: « Madame une telle est délicieuse », il y a dans cette réflexion... qui ne vous choque pas, madame?...

GERMAINE

Nullement.

NALÈGE

...Il y a dans cette réflexion le germe d'une idée naturelle, physique, physiologique, dont la représentation, dans toute sa force et toute sa simplicité, est absolument opposée aux convenances. Cette seule réflexion: « Madame une telle est délicieuse » marque dans l'esprit qu'elle traverse la naissance d'une suite d'images ardentes, de sentiments curieux et de désirs violents qui se succèdent, se multiplient, se précipitent et ne s'arrêtent que dans... qui ne s'arrêtent pas, madame.

GERMAINE

Vous vous amusez...

NALÈGE

Non, madame, je ne m'amuse pas. J'établis les bases de mon raisonnement. Il résulte de ce que je viens d'exposer que l'homme ordinaire, banal, médiocre qui pense en vous voyant: « Elle est charmante! » et qui le pense sans ardeur de sentiment, sans puissance de réflexion, sans force d'âme, ni de chair, sans même savoir ce qu'il pense, ni s'il pense, celui-là reste, près de vous, gracieux, caressant, aimable. Il parle, il sourit, il a soin de plaire. Il plaît. Tandis que le malheureux qui, lui aussi, lui surtout, pense qu'elle est charmante, mais qui sent toute la force de cette idée, il la contient, il la renferme, il la cache. Il a peur qu'elle n'éclate malgré lui en violences intempestives, il est gêné. Il est muet et sombre. Vous croyez qu'il s'ennuie et il vous ennuie. Et vous dites: « Ce pauvre monsieur, il est fatigant à la longue! » Et cela parce qu'il sent trop bien votre grâce et votre beauté, parce qu'il en a reçu une atteinte profonde, parce qu'il a de vous un goût fort et généreux, parce qu'enfin, comme on disait autrefois, il est bien épris.

GERMAINE

Il est un peu absurde, votre monsieur.

NALÈGE

Certainement. Il conçoit la disproportion des idées qu'il a et de celles qu'il peut exprimer. Il se juge ridicule. Et il le devient. C'est une bizarrerie absurde, une inconvenance burlesque de penser trop précisément d'une dame qu'elle est une femme. Et cette pensée peut aller jusqu'au tragicomique.

GERMAINE

Alors?...

NALÈGE

Alors, au lieu de conter de jolies choses et d'oser adroitement, on se montre triste, timide. Même si on ne l'était pas de nature, on le devient. On renonce à exprimer ce qu'on ne pourrait dire qu'en l'affaiblissant trop. On tombe dans un morne abattement, dans une sorte de stupidité pesante...

Un silence.

GERMAINE

Oh!... Dont on ne sort plus?...

NALÈGE, *vivement.*

Dont on sort aux premiers sons charmants de la voix aimée. On se remonte, on repart... et, si l'on est un campagnard méditatif, un solitaire qui a beaucoup rêvé en se promenant dans les bois avec son fusil, son livre et son chien, on fait des théories générales, on expose des systèmes, on disserte sur l'amour. On reprend le fil des longues démonstrations. On argumente. C'est une fichue affaire que d'argumenter devant une jolie femme, mais on argumente. On est têtu, on suit son raisonnement, avec obstination et contention... Ou bien...

GERMAINE

Ou bien?

NALÈGE

Ou bien on change brusquement d'humeur. On devient gai, frivole, léger, on plaisante. On se lève, on se rassied, on regarde, on s'intéresse à des bagatelles. On dit: Voilà une jolie miniature sur cette boîte. *(Il prend une boîte sur la table.)* Savez-vous qui est cette dame poudrée?

GERMAINE

C'est mademoiselle Fel.

NALÈGE, *sèchement.*

Ah! c'est mademoiselle Fel!...

GERMAINE

Je le crois, du moins. Vous pouvez comparer avec le pastel de La Tour, qui est à Saint-Quentin.

NALÈGE, *brusquement.*

Je n'y manquerai pas, madame; je vous remercie de m'avoir donné une occupation intéressante. J'y consacrerai mes loisirs.

GERMAINE

Comme vous dites ça! Qu'est-ce que vous avez?

NALÈGE

Rien du tout. Je continue ma démonstration. Je dis: on regarde, on plaisante... On plaisante lourdement; on a des gaietés d'éléphant. Ou bien... Vous suivez, n'est-ce pas?

GERMAINE

Je m'y remets, allez...

NALÈGE

Ou bien on se venge en dedans. On déprécie sincèrement... oh! sincèrement, la chose trop précieuse. On la regarde en connaisseur dédaigneux. On se dit: je vois bien... un teint pur et limpide, des cheveux d'or léger, un joli grain de chair, un cou et des épaules d'une ligne harmonieuse, une taille ronde et souple; eh bien! est-ce unique, après tout? Est-ce si rare? On sait ce que c'est. Quelle sottise d'en rêver, et quelle folie d'en souffrir!

GERMAINE

Ah! vraiment on se dit...

NALÈGE

On se le dit, et on tâche de le croire. Et puis on se prend en pitié soi-même; on se veut du bien, on se souhaite le repos et la tranquillité. On se dit: « Mon vieux compagnon, ne te rends pas malheureux, ne souffre plus. Va-t'en! Va-t'en fumer ta pipe dans ton bois, va retrouver ton cheval et ton chien, va te promener au grand air, imbécile. » Et l'on prend son chapeau. *(Il prend son chapeau.)* Bonjour, madame.

Il sort.

SCÈNE QUATRIÈME

GERMAINE, *seule, puis* FRANÇOIS

GERMAINE

Il est parti... Bon voyage, monsieur de Nalège, au revoir, adieu... adieu, au revoir... Qui sait? Un peu brusque, un peu bizarre, monsieur de Nalège. Qu'est-ce que vous voulez?... un homme qui couche au fond des bois, par la tempête, dans une cabane de charbonnier! Cinq heures... Un sauvage,

qui tout de même... Ah!... Ma lettre à ce pauvre Adalbert!... *(Elle sonne.)* C'est peut-être vrai ce que disait Cécile, qu'Adalbert est plus bête que n'était mon... son frère. Mais ça n'a pas d'importance, oh! non... *(Entre François.)* Pour la poste... S'il vient une visite, je n'y suis pour personne.

François lui remet une carte; elle lit.

« Jacques Chambry »... Faites entrer.

SCÈNE CINQUIÈME

GERMAINE, JACQUES CHAMBRY

GERMAINE

C'est bien par hasard que vous me trouvez chez moi. Ordinairement je n'y suis pas de si bonne heure.

CHAMBRY

Un hasard... une chance plutôt... un plaisir.

GERMAINE

Et même un plaisir rare, car vous ne vous l'accordez pas souvent. Ainsi, hier, au théâtre, vous n'êtes pas venu me voir dans ma loge. Vous vous êtes refusé ce plaisir.

CHAMBRY

Je n'ai pas osé... Je n'ai pas osé, positivement. J'ai aperçu dans votre loge des dragons, des ogres, des ogresses, des nains... C'était terrible...

GERMAINE

Comment? des dragons... des ogres, des...

CHAMBRY

Autour d'une fée, pour la garder, c'était bien naturel. Mais j'ai frémi. Il y avait derrière vous le conseiller Billaine qui roulait des yeux terribles, le colonel Herpin qui pleurait sur vos épaules, et le baron Michiels qui dormait. C'était le nain. Il était épouvantable.

GERMAINE

Elle est délicieuse, la pièce. Vous ne trouvez pas?

CHAMBRY

Si! je trouve. Ennuyeuse, oui, très ennuyeuse.

GERMAINE

Mais pas du tout. Je vous dis: délicieuse, charmante.

CHAMBRY

Charmante? C'est possible. Je n'ai vu qu'un acte...

GERMAINE

Allons donc! vous êtes resté tout le temps dans la loge de la belle madame Desenne... Il n'y avait pas de nains, pas d'ogres, pas de dragons, dans sa loge? Il n'y avait que Desenne qui est sourd et le petit Malcy qui est muet. Vous étiez bien là...

CHAMBRY

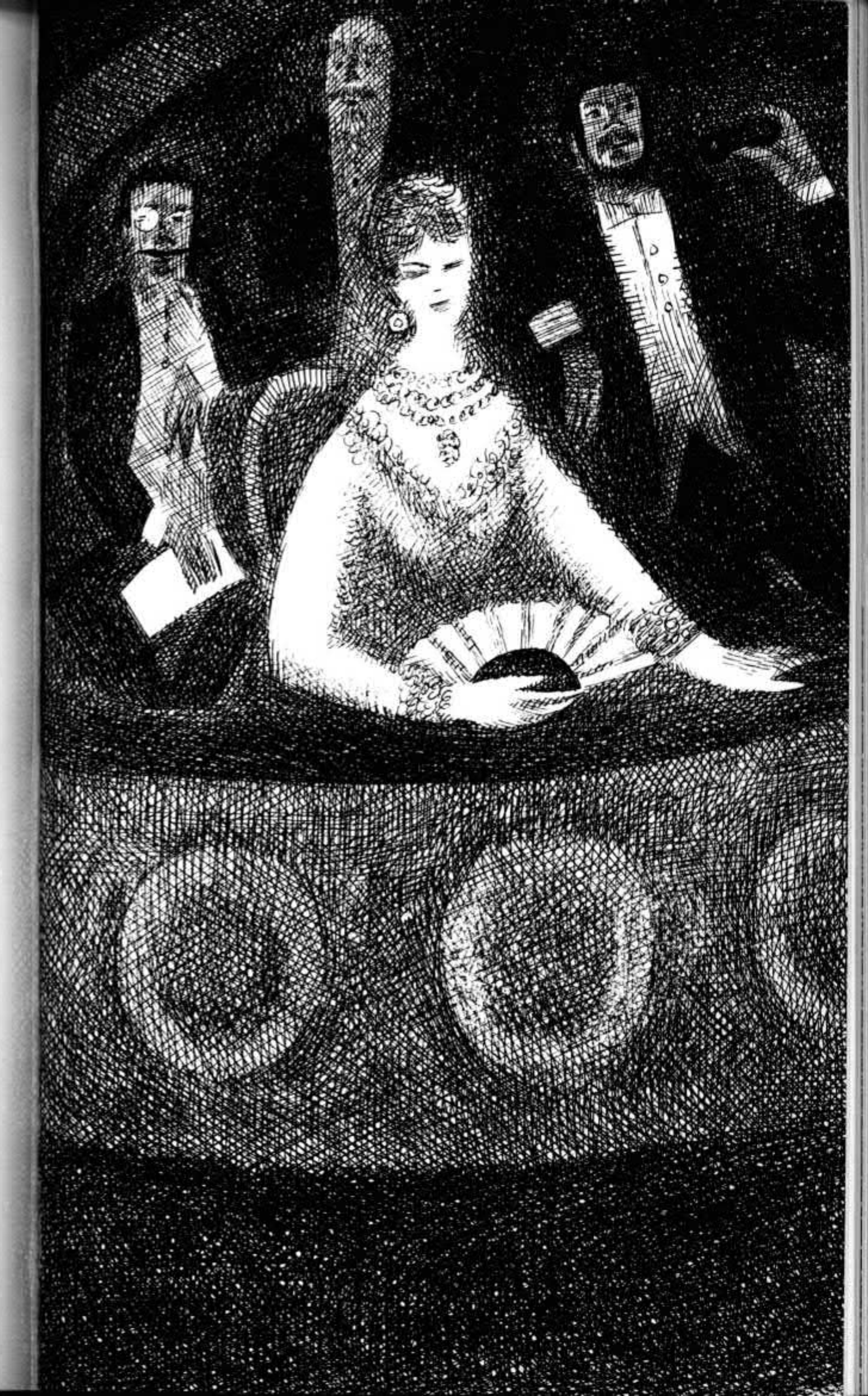
Très bien, madame. Je vous voyais tout le temps.

GERMAINE

De loin?...

CHAMBRY

De loin, mais double. Je vous voyais en même temps de face et de profil. Vous étiez de profil dans la glace de l'avant-



scène, avec une nuque... Et c'est rare une nuque tout à fait jolie, très rare. Je n'en ai trouvé jusqu'ici que cinq...

GERMAINE

Vous faites collection?

CHAMBRY

C'est-à-dire que j'ai l'œil juste et que je sais voir. Ne riez pas. Tout le monde n'a pas cette faculté. Je sais des gens qui ont aimé une femme pendant des mois, des années, trois ans, quatre ans...

GERMAINE

Quatre ans?...

CHAMBRY

Si ça vous effraie, mettons dix-huit mois, deux ans... des hommes qui ont adoré une femme pendant des années, qui l'ont aimée... de toutes les manières, et qui ne savent pas seulement comment elle est faite, ce qu'elle a de bien et ce qu'elle a de moins bien. Ils ne s'en doutent pas; ils ne s'en douteront jamais. Ils ne l'ont pas vue, ils n'ont pas su la voir. Il leur manque l'éducation de l'œil... Et c'est irréparable... Avec ces gens-là, les choses exquises... c'est perdu. Des gens dont l'œil ne sait pas lire une femme, mais c'est le plus grand nombre... Je peux vous en donner un exemple. Vous connaissez Thouvenin, le vieux Thouvenin des chemins de fer du Congo. Vous savez qu'il marche depuis des années avec Mercédès, la danseuse.

GERMAINE

Mais non, je n'en sais rien du tout.

CHAMBRY

Puisque je vous le dis... Eh bien! je me suis rencontré, un jour de la semaine dernière, avec Thouvenin, dans une maison très bien fréquentée... Ce n'était pas chez une femme

du monde... Il feuilletait, sur la table du salon, un album de photographies, rempli de demoiselles qui n'étaient vêtues que de leurs boucles d'oreilles ou de leurs bagues. Je regardais par-dessus son épaule. Tout à coup je vois une petite femme brune, fine, qui, n'ayant de voile que son éventail, s'en cachait les yeux par un sentiment bien respectable. Je dis à Thouvenin: « Voilà Mercédès! » Il s'effare et crie: « Où donc? — Là, monsieur Thouvenin; là, dans l'album d'échantillons. — Ce n'est pas possible! Qu'est-ce qui vous le fait croire? — Tout. — A moi, rien! Comment voulez-vous qu'on reconnaisse? » Et notez que Thouvenin y allait de ses quinze mille balles par mois pour posséder des charmes qu'il ne reconnaissait plus quand il y manquait le bout du nez. La morale de cette histoire...

GERMAINE

Ah! il y a une morale?...

CHAMBRY

Et vous la dégagerez vous-même.

GERMAINE

Moi? je ne sais pas seulement ce que vous avez dit. Je n'ai pas écouté.

CHAMBRY

Ecoutez au moins la morale: C'est triste à se dire quand on est jolie; mais il y a peu de connaisseurs, très peu.

GERMAINE

Alors, vous n'avez qu'une idée vague de la pièce que nous avons vue... ensemble. C'est dommage. Elle était intéressante.

CHAMBRY

Mais je vous l'ai dit: je n'ai regardé que vous. Vous ne saurez jamais combien vous étiez charmante hier soir.

GERMAINE

Décrivez... Allons, décrivez... Je suis sûre que vous ne savez seulement pas la couleur de la robe que j'avais.

CHAMBRY

Votre robe?... la couleur?... *(Un temps.)* Bleue.

GERMAINE

Quel dommage que vous ne vous soyez pas vu en me répondant... bleue! Vous étiez comme ça *(elle l'imite)*: les yeux inquiets, le front plissé, le bras tendu, les doigts allongés et tâtonnants, comme un petit garçon qui tire un numéro dans un sac...

CHAMBRY

Eh bien?

GERMAINE

Eh bien! vous avez gagné.

CHAMBRY

Et cette robe bleue vous allait à merveille.

GERMAINE

Ah! vous trouvez? Justement un des vieux amis qui étaient dans ma loge m'a dit: « Cette toilette ne vous va pas du tout. Vous êtes cent fois moins jolie dans le bleu que dans le rose. » Et je vous l'avoue, monsieur Chambry, j'ai été touchée et flattée de cette remarque, parce que je la crois vraie, parce que j'y ai senti de la sincérité et un véritable désir de me voir à mon avantage.

CHAMBRY

C'est le nain qui vous a dit ça!

GERMAINE

Le nain?

CHAMBRY

Oui, le baron Michiels! Il affecte avec vous une rude franchise. Il vous subjugue par son assurance à juger vos toilettes. Eh bien! il est daltonien... oui, daltonien! Il ne distingue pas le rouge du vert. Un jour, à l'Hôtel des Ventes, je l'ai trouvé en extase devant des cerises de Madeleine Lemaire. Il croyait que c'étaient des prunes. Jugez un peu comme ce gnome doit goûter ce rose de vos joues, qui se fond si délicatement avec le blanc de votre cou...

GERMAINE

Ce pauvre monsieur Michiels! c'est un ami si bon, si dévoué!

CHAMBRY

N'en croyez rien. Il est chagrin, malveillant; voilà tout. Quel avantage voyez-vous à vous entourer d'un personnel emprunté à la magistrature, à la finance et à l'armée, qui vous surveille avec une vigilance grotesque et féroce? On ne vous trouve jamais seule.

GERMAINE

Il me semble qu'en ce moment...

CHAMBRY

Oh! pour une fois, dans votre salon... avec des portes!... Ce qu'il a de portes, ce salon!

GERMAINE

Il en a quatre. Il est comme tous les salons. Vous n'imaginez pas...

CHAMBRY

Dame! si! j'imagine...

GERMAINE

Je ne sais pas vos idées en ameublement. Moi, j'aime les pièces claires, simples de ligne, pas encombrées.

CHAMBRY,

(Il se lève et examine des objets sur une console, dans une vitrine, puis sur une table)

Vous avez du goût, vous avez le sentiment de l'art, c'est vrai... Vous pouvez me croire. Je m'y connais.

GERMAINE

Mais je vous crois.

CHAMBRY

Vous avez de bonnes choses... Très jolis vos brûle-parfum, monture ancienne... vieux chine, vieux sèvres... céladon... pâte tendre... *(Il prend une boîte sur la table.)* Cette boîte avec une miniature sur un fond de vernis Martin, rayé comme une robe de trisaïeule, c'est agréable à l'œil et au doigt. J'aime les bibelots qu'on touche avec plaisir, qui se laissent caresser. Cette miniature, c'est le portrait d'une femme connue. C'est... attendez. Je vous la trouverai.

GERMAINE

On croit que c'est mademoiselle Fel.

CHAMBRY

C'est vrai. Elle ressemble au pastel de La Tour.

GERMAINE

Ah! vous connaissez le pastel de La Tour, vous! A la bonne heure!

CHAMBRY

Ça vous étonne parce que vous ne voyez que des sauvages... Est-ce que vous aimez les miniatures?... Parce que, si vous les aimez, je pourrais vous en montrer d'assez jolies, chez moi.

GERMAINE

Oui, je les aime, les miniatures, mais pas tellement...

CHAMBRY

Et il faudrait les aimer « tellement » pour venir en voir quelques-unes demain entre cinq et six, place Vendôme, 18, à l'entresol, à gauche, pas d'escalier, trois marches?

Il prend un livre sur la table.

GERMAINE

Regardez donc ce que vous tenez dans votre main.

CHAMBRY

Je vois. Une reliure en maroquin. Dentelle au petit fer. Superbe!...

GERMAINE

Vous ne me reprocherez pas de vous l'avoir imposé, vous êtes allé le chercher vous-même. Qui a dit cela, qu'on n'évite point sa destinée? Vous êtes allé au-devant de la vôtre. Ce que vous tenez dans votre main, c'est l'album!... Oui, monsieur, cette reliure de maroquin le recouvre. Je suis comme les autres... J'en ai un.

Elle lui tend une plume.

CHAMBRY *(Il feuillette)*

Je vois, c'est l'album. Et même, du moment qu'on admet le genre, il n'est pas mal, le vôtre... Falguière, Paul Hervieu, Massenet... Henri Lavedan, Paul Bourget, Deschanel, Ludovic Halévy... Une élite! Les noms célèbres abondent

sur ce vélin... Heu! l'on en découvre çà et là de moins illustres. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les noms de Janvier-Dupont, du colonel Herpin... et de Paul Floche ne sont pas baignés d'une lumière éclatante. Vous mêlez les illustres et les obscurs dans l'album...

GERMAINE

C'est ce qu'il faut. Parce que je vais vous dire... Quelquefois... oh! pas souvent, mais quelquefois les gens du monde écrivent de jolies choses dans un album. Les hommes célèbres, jamais! Oh! vous pouvez vous en assurer. Voyez ce qu'ont mis Jules Lemaître... Pailleron... Sardou... Vandérem...

CHAMBRY, *après avoir feuilleté et lu tout bas.*

Oh! oui, vous avez raison... C'est bien insignifiant, bien faible... c'est nul...

GERMAINE

Et Dumas donc! Lisez ce qu'a écrit Dumas... Au commencement... tout en haut d'une page... là...

CHAMBRY, *lisant tout haut.*

« C'est à l'entrée de l'hiver qu'on ramone les cheminées. »

ALEXANDRE DUMAS FILS

GERMAINE

Et au-dessous!... Lisez maintenant ce qu'il y a dessous.

CHAMBRY, *lisant tout haut.*

« L'amour fleurit dans les larmes. »

PAUL FLOCHE

GERMAINE

Ça, c'est joli.

CHAMBRY

Oui, c'est joli. Et ça rappelle une impression qu'on a éprouvée quelquefois, une chose déjà sentie... Qu'est-ce qu'il fait, ce monsieur Paul Floche?

GERMAINE

Je ne sais pas bien, je crois qu'il est dans les pavés de bois... *(Voyant que Chambry referme l'album.)* Oh! votre tour est venu. Vous n'échapperez pas. Ecrivez...

CHAMBRY, *rouvrant l'album.*

Ce qui attriste, ce n'est pas tant ce qu'il y a d'écrit, c'est ce blanc, tout ce blanc. On songe, en le voyant, aux bêtises futures, à toutes les pensées infirmes, boiteuses, contrefaites, que l'avenir porte dans son sein *(Il écrit.)*, et qui viendront se fixer là. C'est à pleurer!

GERMAINE

Ecrivez!

CHAMBRY

C'est fait, madame, c'est fait!

GERMAINE

Qu'est-ce que vous avez mis? *(Chambry lui tend l'album. Germaine lit tout haut.)* « L'amour est un ruisseau qui reflète le ciel. » C'est charmant.

CHAMBRY

Et je le pense. Oui. Je pense que si l'amour ne nous colorait pas la vie, ce serait à périr de désespoir ou d'ennui. Je suis un rêveur, au fond, un sentimental.

GERMAINE

« L'amour est un ruisseau qui reflète le ciel. » C'est délicieux. Mais l'eau coule, si le ciel reste. Vous ne vous engagez à rien.

CHAMBRY

Le ruisseau bleu renaît sans cesse pour couler sans cesse en chantant. Les étoiles du ciel palpitent dans ses ondes...

GERMAINE

Mais, dites-moi, ce ruisseau coule-t-il de source?

CHAMBRY

Mais...

GERMAINE

Ou ne sort-il pas plutôt d'un réservoir, d'un tout petit réservoir en tôle, dont vous avez la clef, et que vous fermez tout d'un coup, un beau soir, avant d'aller vous promener?

CHAMBRY

Vous êtes imprudente, vous êtes presque coupable de vous moquer de l'amour.

GERMAINE

Je ne me moque pas de l'amour. Je me moque tout au plus de votre petit ruisseau.

CHAMBRY

C'est mal à vous. Et plus injuste que vous ne pouvez croire. Si vous saviez...

GERMAINE

Oui, mais voilà, je ne sais pas.

CHAMBRY

Vous me croyez incapable de sentiment, de tendresse?

GERMAINE

Je vous avoue que je n'ai pas d'idées là-dessus.

CHAMBRY

Si! si! Parce que je n'affecte pas une rude fanchise, comme le baron Michiels, parce que je ne roule pas des yeux terribles, comme le vieux conseiller Billaine, parce que je ne pleure pas dans votre dos, en silence, toute une soirée, comme le brave colonel Herpin, vous vous imaginez que je suis indifférent, que je ne sais pas vous apprécier, que je ne m'aperçois pas que vous êtes charmante, exquise, adorable.

GERMAINE

Je ne m'imagine rien, croyez-le, je vous prie.

CHAMBRY

Vous me méconnaissez, vous ne croyez pas en moi. Voulez-vous que je vous dise pourquoi? C'est que vous êtes en amour pour la tradition classique, pour les formes consacrées, pour le protocole. Vous voulez qu'on vous fasse la cour méthodiquement, vous donnez dans les amoureux du genre grave et correct... C'est une aberration. Ce qu'ils vous gâchent une femme, quand ils l'ont, ces gens-là!... Ne vous mettez pas dans leurs pattes, ce serait un meurtre.

GERMAINE

Avez-vous déjà été voir l'exposition des aquarellistes? Elle est très bonne cette année.

CHAMBRY

Pourquoi ne croyez-vous pas que je vous aime? Est-ce parce que je ne vous l'ai pas dit? Eh bien! c'est quelquefois quand on le pense le plus, qu'on le dit le moins.

GERMAINE

Je vais être franche, monsieur Chambry: vous me l'auriez dit que je ne le croirais pas davantage.

CHAMBRY

Pourquoi?

GERMAINE

Parce que, sitôt que vous êtes auprès d'une femme, vous dites ça comme on dit: il pleut, ou il fait beau. Pour vous, ça n'a pas plus d'importance... Vous n'y pensiez pas: vous le dites, et vous n'y pensez plus. C'est une politesse.

CHAMBRY

Non... oh! non.

GERMAINE

Une impolitesse alors, si vous voulez.

CHAMBRY

C'est pourtant vrai que je vous aime. Et, si je vous le dis dans les dispositions que vous me montrez, ce n'est certainement pas pour être poli, ce n'est même pas pour être impoli, malgré l'envie que j'en ai. C'est tout bêtement parce que je suis sincère... et que je vous aime.

GERMAINE

C'est drôle... Pourtant il faut croire qu'il y a des femmes qui se laissent prendre à ce que vous leur dites... Parce que, si ça ne mordait pas de temps en temps, vous auriez peut-être renoncé... C'est vrai, c'est vrai tout de même que quelquefois les femmes sont bêtes.

CHAMBRY

C'est moi qui suis bête. Soyons bêtes. Il n'y a que ça de bon. Vous n'avez jamais été heureuse, vous n'avez jamais été aimée. Vous ne savez pas ce que c'est. Ne perdez pas votre jeunesse, votre beauté. *(Il se met à genoux, lui baise les mains.)* Laissez-vous fléchir, laissez-vous attendrir. Ne soyez pas l'ennemie de votre cœur. Germaine, je vous en prie... pour moi, pour vous.

GERMAINE

Levez-vous! on sonne, on vient...

CHAMBRY

Non! je ne me lève pas. On ne vient pas. On ne doit pas venir. Ce serait ridicule. Ce serait comme au théâtre. Je reterai à vos genoux. Je garderai votre main sur mes lèvres, jusqu'à ce que vous me croyiez.

GERMAINE

Oh! je crois... que je ne vous fais pas horreur... Allons! levez-vous!

SCÈNE SIXIÈME

LES MÊMES, CÉCILE

CÉCILE

C'est encore moi, ma chérie. Bonjour, monsieur Chambry.

CHAMBRY

Madame, je suis vraiment charmé...

CÉCILE

N'est-ce pas?... *(A Germaine.)* Nalège n'est pas ici?

GERMAINE

Il y a plus d'une heure qu'il est parti... Et même, il est parti avec un empressement...

CÉCILE

C'était pour aller me voir... Mais il revient. Je lui ai donné rendez-vous chez toi. Il est parti avec mon mari, qui devait

lui montrer un cheval, en passant, et le déposer à ta porte. Comment n'est-il pas déjà ici?

CHAMBRY

Oh! vous pouvez attendre. Les gens de cheval, quand ils ont les pieds dans la paille et le nez sur une croupe, les heures leur coulent comme des secondes.

CÉCILE

Vous ne connaissez pas monsieur de Nalège: son plus grand plaisir est de se promener à pied avec son fusil et un livre... Et, ne vous y trompez pas, quoique très sérieux il a beaucoup d'agrément.

CHAMBRY

Et beaucoup d'esprit. Malheureusement, c'est comme le meuble de ma tante Clémence. On dit que c'est du Beauvais admirable, mais personne n'a vu que les housses. Oh! si Nalège ôtait la housse, quel éclat! Mais il ne l'ôtera pas.

CÉCILE

C'est-à-dire qu'il ne l'ôte pas pour tout le monde. Il n'est pas banal.

CHAMBRY

Il a au moins un avantage que je lui envie. C'est de vous plaire... *(A Germaine.)* Chère madame...

GERMAINE

Vous partez?

CHAMBRY, *bas.*

Je reviens. Il faut que je vous parle.

SCÈNE SEPTIÈME

GERMAINE, CÉCILE

CÉCILE

Il te faisait la cour?

GERMAINE

Un peu... Est-ce que ça se voit?

CÉCILE

Une déclaration, ça se voit quand ça prend, comme les vésicatoires. Ça met sur la peau une lueur rose... Oh! très légère.

GERMAINE

Tu aimes donc bien à dire des bêtises?

CÉCILE

Mais, ma chérie, c'était facile à deviner. Il fait la cour à toutes les femmes. Il la fait même à moi. A moi, que les hommes ne regardent seulement pas... C'est vrai, je n'ai pas de succès. Et je ne sais fichtre pas pourquoi... Je ne suis pas plus laide, ni plus sotte qu'une autre.

GERMAINE

Tu es très bien.

CÉCILE

Non, je ne suis pas très bien. Je suis confortable. Et normale... oh! normale... Tu te rappelles quand nous allions ensemble au cours de monsieur Blanchard? Il y avait dans notre atlas de géographie des têtes qui représentaient les types des races humaines: race noire, race jaune, race blanche. Eh bien! la race blanche, c'était mon portrait frappant. Tu avais écrit mon nom dessous.

GERMAINE

Plains-toi! C'était Vénus.

CÉCILE

Tu crois?

GERMAINE

J'en suis sûre. La Vénus de Médicis. Apollon était à sa gauche. Au-dessous, un Peau-Rouge. Je les vois encore.

CÉCILE

Eh bien! il faut croire que la Vénus de Médicis n'est plus demandée que par Chambry. Et le pire, c'est que je suis normale au moral comme au physique, normale dans l'âme... Mais oui... il y avait écrit, tu sais, dans notre atlas, sous la race blanche: « Les femmes de cette race sont actives, intelligentes, courageuses et fidèles. » C'est justement ce que je suis. Je réponds au type, ni plus ni moins. Je suis normale jusqu'à la banalité.

GERMAINE

Mais tu ne penses pas que je suis, moi, une exception, une monstruosité?

CÉCILE

Toi, tu as du charme. Et je te crois honnête.

GERMAINE

Je te remercie, Cécile.

CÉCILE

Oui, je te crois honnête. Je le crois d'abord parce que c'est plus commode entre amies. Il faut que je le dise: alors, autant que je le pense! Et puis, c'est peut-être vrai. Je n'ai pas la preuve du contraire.

GERMAINE

Vraiment?...

CÉCILE

Et puis, tu es veuve, tu es libre. La liberté, ça retient peut-être... Je sais bien que tu n'es pas très sérieuse. Mais c'est encore les femmes sérieuses qui font les plus fortes sottises. Ainsi, madame de Saint-Vincent, elle était sérieuse, elle était austère, elle avait une beauté grave et des sentiments élevés. Eh bien, la première fois que Chambry a daigné lui manquer de respect, elle est tombée en pâmoison dans ses bras. Depuis, elle court après lui comme une petite folle. Ses enfants, sa réputation, la carrière diplomatique de son mari, elle a tout sacrifié à ce joli gamin qui se moque d'elle, comme tu penses.

GERMAINE

C'est à craindre.

CÉCILE

Oh! tu sais, Chambry, c'est une terrible affaire pour une femme. Il est menteur et vaniteux. Je ne donne pas de conseils, même quand on n'en demande pas, ce qui ne serait tout de même pas aussi bête que d'en donner quand on en demande. Mais, si j'en donnais, ce qu'ils seraient bons, mes conseils!... Moi, ma chérie, je ne tiens pas les cartes, alors je vois très bien les jeux, tandis que les plus fines joueuses...

GERMAINE

Ne les donne pas, Cécile, ne les donne pas. Je ferais le contraire, comme c'est l'usage, et tu aurais une responsabilité terrible... Mais, n'aie pas peur, je ne ferai pas de bêtises. Il y a une chose certaine, c'est que je m'ennuie dans la vie. Eh bien! puisque j'y réussis parfaitement toute seule, c'est inutile de m'y faire aider. Mieux vaut encore s'ennuyer que d'être ennuyée, comme il est moins agaçant de se coiffer mal

soi-même que de se faire mal coiffer par une femme de chambre. Je n'ai plus d'illusions, ma chérie. Le mariage m'avait brouillée avec l'amour. Les hommes que je vois ne m'ont pas encore raccommodée avec lui. Les sincères sont assommants et les autres, ceux qui peut-être nous plaisaient un peu, se moquent de nous. Dans ces conditions, ce n'est pas la peine de compliquer l'existence. Je ne suis ni tendre, ni généreuse. Estime-moi, Cécile: je n'ai pas assez de cœur pour me conduire mal.

CÉCILE

C'est entendu; tu n'as pas assez de cœur; mais ne t'y fie pas. Il n'est pas absolument nécessaire d'être une sainte pour avoir une mauvaise conduite. Maintenant, parlons sérieusement. Tu dînes chez moi et je t'emmène au théâtre. Nalège et mon mari viennent avec nous. Va mettre ton chapeau.

François apporte une carte.

GERMAINE, *lisant.*

« Monsieur de Nalège. »

CÉCILE

Va vite mettre ton chapeau. Je vais le recevoir.

SCÈNE HUITIÈME

CÉCILE, NALÈGE

CÉCILE

Madame de Sescourt vous prie de l'attendre un moment. Elle va venir. Eh bien, le cheval que mon mari vous a fait voir, l'avez-vous acheté?

NALÈGE

Oui... Est-ce que madame de Sescourt est allée... plaire dehors? Parce que ce sera sans doute long.

CÉCILE

Non. Elle est dans sa chambre: elle met son chapeau.

NALÈGE

Ce sera long aussi... Mais, comme c'est un des actes les plus importants qu'elle puisse accomplir...

CÉCILE

Je ne vois pas l'importance...

NALÈGE

Je la vois, moi... Ce qui met une femme en valeur, ce qui lui donne son prix, ce qui en fait dans le monde une puissance qui n'a d'égale que celle de l'or, c'est la robe et le chapeau.

CÉCILE

Et le linge, monsieur.

NALÈGE

Et le linge, vous avez raison.

CÉCILE

Monsieur de Nalège, vous trouvez que les femmes sont des êtres inférieurs. Vous n'avez peut-être pas tort. Mais vous avez sûrement tort de le leur laisser voir. Ce n'est pas adroit.

NALÈGE

Vous aussi, madame, vous voulez qu'on admire vos sentiments autant que vos chapeaux?

CÉCILE

Il ne s'agit pas de moi. Et puis, monsieur de Nalège, ne soyez pas désagréable avec moi, vous n'auriez pas d'excuses: vous n'êtes pas amoureux de moi. De plus, ce ne serait pas juste: je viens de faire votre éloge et de vous défendre contre monsieur Chambry qui prétendait que vous gardiez votre housse.

NALÈGE

Ma housse?

CÉCILE

Ne cherchez pas à comprendre. J'ai dit que vous aviez l'esprit très orné, très séduisant, pas banal du tout, et que vous aviez toujours un livre dans votre poche. Est-ce vrai?

NALÈGE

Le livre, c'est vrai!

Il tire un petit livre de sa poche.

CÉCILE

Un auteur sérieux, un philosophe.

NALÈGE

Ou un poète... Celui-ci, c'est Ronsard...

CÉCILE, *prenant le livre.*

Montrez... Oh! qu'il a l'air vieux!

NALÈGE

Et j'y trouve une fraîcheur adorable.

SCÈNE NEUVIÈME

NALÈGE, CÉCILE, GERMAINE

CÉCILE

Voici monsieur de Nalège, avec Ronsard, gentilhomme vendômois.

GERMAINE

Ah! vous êtes revenu, monsieur de Nalège?

NALÈGE

Il fallait bien.

GERMAINE

Vous êtes poli.

NALÈGE

Non, madame; pas assez, j'ai tort. Excusez-moi.

CÉCILE, *feuilletant le Ronsard.*

Monsieur de Nalège, vous faites sécher des fleurs dans vos livres.

NALÈGE

Oui, madame. Un bibliophile m'en blâmerait. Mais je lis dans les bois, et je mets des fleurs en signet aux pages que l'aime.

GERMAINE

Et votre chien et votre fusil, alors?

NALÈGE

Ils dorment.

CÉCILE

Il y a une pervenche à
« Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle... »
C'est donc joli ces vers-là?

NALÈGE

La forme en est rude et le style ancien. Mais je les trouve les plus beaux du monde. *(A Germaine.)* Vous ne les connaissez pas?

GERMAINE

Non.

NALÈGE

C'est dommage!

CÉCILE

Et moi non plus, je ne les connais pas. Et c'est tout aussi dommage. C'est même plus dommage. Car j'aime beaucoup les vers. Et je les comprends. Mais ça ne se voit pas. Tandis que Germaine, parce qu'elle inspire la poésie, on croit tout de suite qu'elle l'aime... Oh! certainement, elle l'inspire. Son album est plein de poésies qui lui sont dédiées. *(Elle feuillette l'album.)* Ainsi:

A MADAME DE SESCOURT

« Pourquoi l'azur de vos prunelles
Est-il soudain plein d'étincelles?

Et ça se chante. Il y a la musique sur les paroles.

Elle tourne plusieurs feuillets.

A MADAME DE SESCOURT

« Quand l'aubépine fleurie de tes bras
Etend ses rameaux las de blancheurs et de parfums... »

NALÈGE

Ça, c'est des vers libres.

CÉCILE

Et une pensée nouvellement éclose:
« L'amour est un ruisseau qui reflète le ciel. »
Cette fleur est d'aujourd'hui, Germaine?

NALÈGE

Ça, c'est de Renan.

CÉCILE

Non! c'est de Jacques Chambry.

NALÈGE

C'est d'Ernest Renan. Il écrivait ce vers dans tous les albums indifféremment.

CÉCILE

Eh bien! Jacques Chambry l'a signé de son nom.

NALÈGE

C'est un impudent plagiat, voilà tout!

GERMAINE

Non! s'il le pensait, il avait le droit de le signer.

CÉCILE

Venez-vous, Nalège?... Il ne voulait pas venir, il ne veut plus s'en aller. Je n'ai pas le temps de vous attendre. Il faut que je m'habille... Germaine, ma chérie, ne nous fais pas dîner trop tard. La pièce commence à huit heures. Tâchons de ne pas arriver après neuf heures.

GERMAINE

Je ne me rappelle pas avoir entendu le commencement d'une pièce.

CÉCILE

Moi non plus!

Elle sort.

SCÈNE DIXIÈME

NALÈGE, GERMAINE

GERMAINE

Comment! monsieur de Nalège, vous la laissez partir seule?

NALÈGE

Un mot seulement, madame. Vous m'avez trouvé tantôt brusque, bizarre, insupportable...

GERMAINE

Non, je ne vous ai pas découvert un si grand nombre de qualités. J'ai trouvé seulement que vous étiez un peu nerveux. Cela tenait, sans doute, au sujet de la conversation. Vous l'aviez mal choisi. La prochaine fois vous en prendrez un autre, voilà tout. Il n'en manque pas.

NALÈGE

Des sujets de conversation entre une Française et un Français? Non, madame, il n'y en a qu'un. Il n'y en a qu'un seul, mais on peut le varier à l'infini. Je vais le traiter à l'avenir d'une tout autre manière que tantôt, si vous le permettez, et je serai gracieux, aimable, presque séduisant.

GERMAINE

J'allais vous le demander.

NALÈGE

Voulez-vous tout de suite?

GERMAINE

Faites vite. Je vous donne trois minutes. Ma femme de chambre m'attend.

NALÈGE

C'est peu. Alors, ce sera un précis, un abrégé. Mais l'essentiel s'y trouvera et je crois que vous serez satisfaite. *(Avec une chaleur factice et une affectation de grâce.)* Donc, madame, je n'aime que vous, vous seule m'occupez et me troublez. Quand j'ai l'air de m'attarder auprès d'une autre, c'est une façon de vous regarder de loin, discrètement, sans vous importuner. J'attends que l'essaim qui bourdonne autour de vous se soit dispersé. Je vous veux à moi, à moi seul. Je me désespère de devoir vous disputer à tant d'autres. Et pourtant, sachez-le, je suis le seul à vous admirer et à vous comprendre. Vous êtes la plus belle, vous êtes la seule belle, vous réalisez l'idéal conçu dans mon rêve. Vous me croyez frivole, léger, amoureux de toutes les femmes. Je n'aime que vous. Je vous aime, je vous adore.

Il feint de lui prendre la taille.

GERMAINE

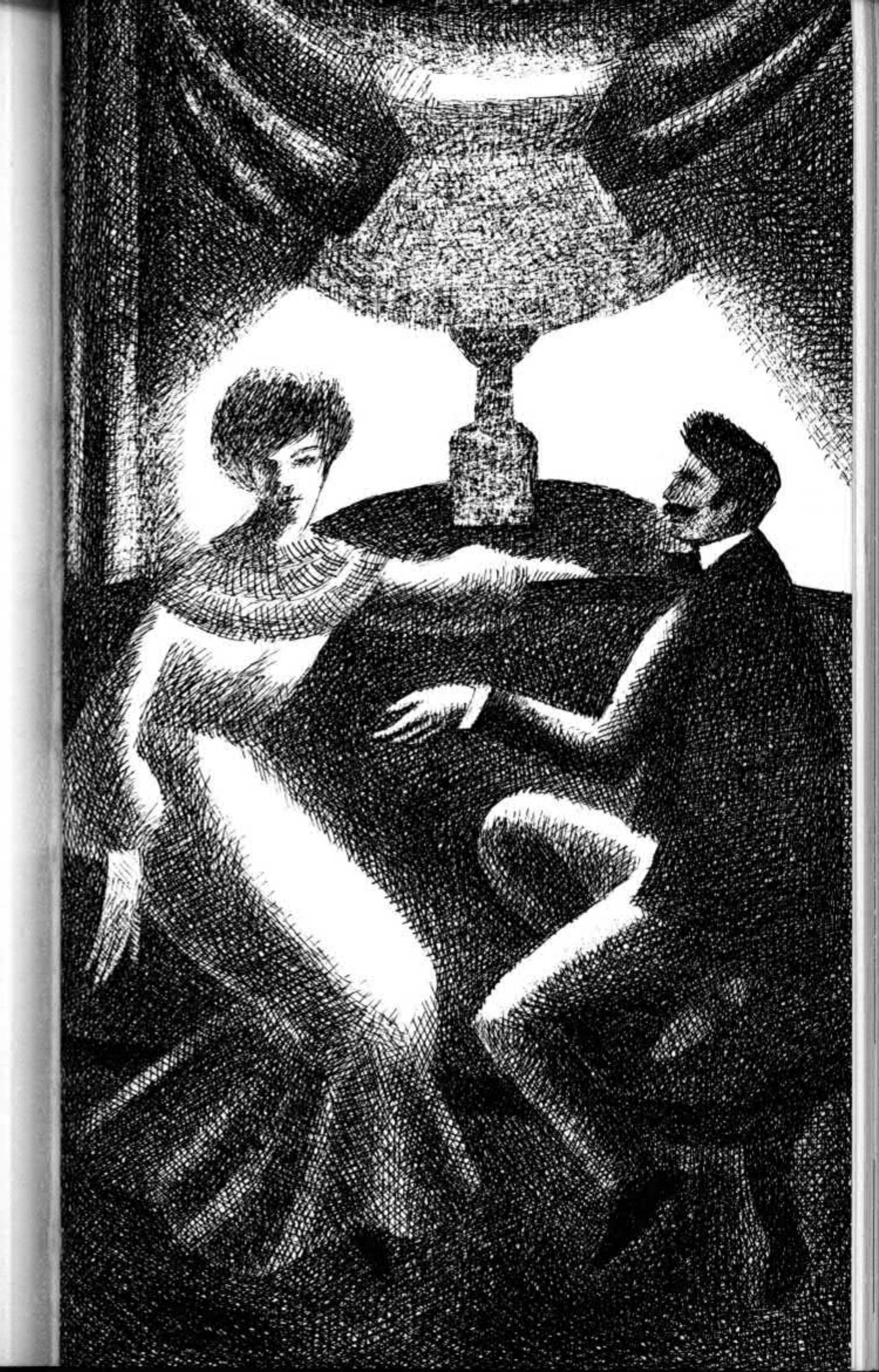
Monsieur de Nalège, les trois minutes sont passées.

NALÈGE

Oui, mais j'ai eu le temps de vous plaire.

GERMAINE

Me plaire, c'est beaucoup dire, mais je vous avoue que je vous trouve bien plus agréable que tout à l'heure.



NALÈGE

C'est bien cela! Vous me trouvez aimable parce que je vous ai parlé comme ceux qui ne vous aiment pas et qui s'amusent autour de votre beauté. Je vous ai plu parce que mes paroles avaient l'odeur du mensonge. Madame, quoi que vous en disiez, les femmes ne se prennent qu'aux grimaces.

GERMAINE

(A la porte.) Julie, vous me préparerez ma toilette blanche. *(A Nalège.)* Monsieur de Nalège, vous ne me charmez plus du tout. Je regrette votre manière de tout à l'heure, la manière claire, comme on dit des peintres. Allez et laissez-moi m'habiller; nous dînons ensemble, nous passons la soirée ensemble, vous devez être content.

NALÈGE

Non, madame.

Il sort.

SCÈNE ONZIÈME

GERMAINE, *seule.*

Il a oublié son livre... *Les Amours de Pierre de Ronsard...* Bien sûr que Chambry ne me disait pas des choses absolument nouvelles, qu'on n'avait point dites encore et qu'on ne dira plus. Mais il y mettait de l'agrément et un certain accent qui est à lui. Et Nalège, ses sauvageries ne doivent pas être non plus bien neuves. Et elles sont agaçantes... *Les Amours de Pierre de Ronsard...* C'est vrai qu'il met sécher des fleurs dans les pages de son poète. Cet usage me touche... C'est un brave homme au fond, Nalège. Voici la pervenche qui marque les vers les plus doux. *(Elle lit.)*

« Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain.
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie. »
Il a peut-être raison, le poète de M. de Nalège:
« Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie... »

SCÈNE DOUZIÈME

GERMAINE, CHAMBRY

GERMAINE

Vous!...

CHAMBRY

Je guettais. J'ai regrimpé. Ce qu'il devait vous ennuyer, votre rural!... Enfin nous sommes seuls. J'ai tant de choses à vous dire...

GERMAINE

Vous guettiez?... Vous avez regr...?... Monsieur Chambry, faites-moi le plaisir de vous en aller... Vous entrez comme un voleur... Vous avez l'air de sortir d'une armoire... C'est ridicule.

CHAMBRY

Mais non, ce n'est pas ridicule. Vous voulez dire que ce n'est pas convenable. Vous avez raison, ce n'est pas convenable. Je le sens très bien.

GERMAINE

Seulement ridicule.

CHAMBRY

Mettons inadmissible. C'est l'inconvénient de notre situation.

GERMAINE

Qu'est-ce que vous dites?

CHAMBRY

Où allons-nous?

GERMAINE

Moi?... je vais dîner chez Mme Laverne.

CHAMBRY

Non! vous n'allez pas dîner chez Mme Laverne.

GERMAINE

Je ne vais pas dîner chez...? Vous êtes fou!... Huit heures!... Et Cécile... et monsieur de Nalège, qui m'attendent...

CHAMBRY

Ah! ça non... vous ne dînerez pas avec Nalège. Vous dînerez avec moi, quelque part, sous une tonnelle, à la campagne.

GERMAINE

Vous devenez très ridicule.

CHAMBRY *(Il lui donne une plume)*

Ecrivez... « Ma chère Cécile, une affreuse migraine... »

GERMAINE

Monsieur Chambry, je vous parle sérieusement maintenant, allez-vous-en...

CHAMBRY

Non, je ne m'en irai pas... Je ne vous laisserai pas aller retrouver Nalège. Germaine, restez, je vous aime.

GERMAINE

Allez-vous-en, je vous en prie.

CHAMBRY

C'est l'inconvénient de notre situation. Elle est pleine d'inconvénients. Aussi, madame, il ne faut pas la faire durer. Ce serait de la dernière imprudence. C'est « avant » qu'on risque de compromettre une femme. C'est « avant » qu'on fait toutes les gaucheries, toutes les maladresses. Mais oui... Après, on s'entend, on se concerte, on s'avertit. On agit avec prudence et l'on évite les dangers. Pour compromettre une femme « après », il faut être un polisson ou le dernier des imbéciles... ou bien encore un sauvage comme Nalège... En voilà un, si une femme (la malheureuse!) avait des bontés pour lui, qui le porterait écrit dans ses yeux, en gros comme des numéros sur des boules de loto.

GERMAINE

Monsieur Chambry, ma femme de chambre m'attend. Allez-vous-en.

CHAMBRY

Faire une imprudence « après », c'est impardonnable. Ça ne doit pas arriver. Mais « avant », le plus galant homme du monde ne peut répondre de rien. Je ne vous garantis pas qu'on ne parle pas de nous. C'est un moment à passer.

GERMAINE

C'est drôle que je ne me fâche pas davantage. Avouez que, vous-même, vous trouvez ça drôle.

CHAMBRY

C'est bien naturel, au contraire, puisque vous savez que je vous aime...

GERMAINE

Je vous souhaite le bonsoir, monsieur Chambry...

CHAMBRY

Je ne peux pas vous quitter. C'est vrai que je ne le peux pas. C'est plus fort que moi... Germaine... vous me feriez beaucoup de peine. Je parle sincèrement. Vrai, vous me feriez de la peine.

GERMAINE

De la peine, pourquoi?... A cause de Nalège?

CHAMBRY

Mais oui!

GERMAINE

Oh! bien... si c'est à cause de Nalège, n'ayez pas de peine. Vous n'avez pas à vous en faire, je vous assure.

CHAMBRY

Bien vrai? Vous me préférez?

GERMAINE

Je vous préfère. Etes-vous content?...

CHAMBRY

Très content.

GERMAINE

Eh bien! allez-vous-en.

CHAMBRY

A demain, cinq heures. Vous viendrez, bien sûr? trois marches... Je changerai le tapis pour vous.

Il sort.

GERMAINE, *seule.*

Au petit bonheur!

LA COMÉDIE

DE CELUI

QUI ÉPOUSA UNE FEMME MUETTE

COMÉDIE EN DEUX ACTES

Représentée pour la première fois le 21 mars 1912 au Café Voltaire, par les soins de la Société des Etudes Radelaisiennes, sur l'initiative de M. G. Cohen; reprise au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 23 mai 1912, et aux matinées des « Samedis de la Parisienne », au Théâtre de la Renaissance, le 9 novembre 1912.

Utinam aut hic surdus, aut haec muta facta fit!
(Davus, dans l'*Andrienne* de Térence.)

A MADAME GASTON CALMANN-LÉVY

Très respectueusement et très affectueusement.

A. F.

PERSONNAGES

	A la Porte Saint-Martin.	A la Renaissance.
M. Léonard Botal, juge	MM. Decaye	MM. Decaye
Maître Adam Fumée, avocat	Vilbert	Cognet
Maître Simon Colline, médecin	Galipaux	Cousin
Maître Jean Maugier, chirurgien-barbier	Bacqué	Géo Leclercq
Maître Séraphin Dulaurier, apothicaire	Koval	Scott
Le Sieur Gilles Boiscourtier, secrétaire de M. Léonard Botal	Rablet	Paul
Un aveugle, qui joue de la musette . . .	Dutilloy	Constant
Catherine, femme de M. Léonard Botal	Mlle de Pouzols	Saint-Phar
Alizon, servante de M. Léonard Botal	Mlles M. Yrven	Mlles Lutzi
Mlle de la Garandière	G. Gravier	Y. Daumont

Une salle du rez-de-chaussée, en la maison de M. Léonard Botal. A gauche l'entrée sur la rue Dauphine à Paris; quand la porte s'ouvre, on aperçoit le Pont-Neuf. A droite une porte donnant sur la cuisine. Au fond un escalier de bois conduisant aux chambres du premier étage. Aux murs pendent des portraits de magistrats en robe et se dressent de vastes armoires remplies et surchargées de sacs, de livres, de papiers et de parchemins. Une échelle double, à roulettes, permet d'atteindre au haut des armoires. Une table à écrire, des chaises et des fauteuils de tapisserie, un rouet.

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

GILLES BOISCOURTIER, ALIZON, *puis* MAITRE ADAM FUMÉE *et* M. LÉONARD BOTAL

Gilles Boiscourtier est occupé à griffonner et à bâiller lorsque entre la servante Alizon, un grand panier sous chaque bras. Dès qu'il la voit, Gilles Boiscourtier saute sur elle.

ALIZON

Sainte Vierge, est-il permis de se jeter comme un loup-garou sur les créatures, dans une salle ouverte à tout venant?

GILLES, *qui tire de l'un des paniers une bouteille de vin*

Ne crie donc pas, petite oie. On ne songe pas à te plumer. Tu n'en vaux pas la peine.

ALIZON

Veux-tu bien laisser le vin de monsieur le juge, larron!

Elle pose ses paniers à terre, rattrape sa bouteille, soufflette le secrétaire, reprend ses paniers et s'enfile dans la cuisine, dont on voit la cheminée par la porte entr'ouverte.

Entre maître Adam Fumée.

MAITRE ADAM

N'est-ce point ici que demeure monsieur Léonard Botal, juge au civil et au criminel?

GILLES

C'est ici, monsieur. et vous parlez à son secrétaire, Gilles Boiscourtier, pour vous servir.

MAITRE ADAM

Eh bien, mon garçon, va lui dire que son ancien condisciple, maître Adam Fumée, avocat, vient l'entretenir d'une affaire.

On entend du dehors une voix qui chante : « Du mouron pour les petits oiseaux. »

GILLES

Monsieur, le voici lui-même.

Léonard Botal descend l'escalier intérieur. Gilles se retire dans la cuisine.

MAITRE ADAM

Salut, monsieur Léonard Botal. J'ai joie à vous revoir.

LÉONARD

Bonjour, maître Adam Fumée. Comment vous portez-vous depuis le long temps que je n'ai eu le plaisir de vous voir?

MAITRE ADAM

Fort bien! Et vous de même, j'espère, monsieur le juge.

LÉONARD

Quel bon vent vous amène, maître Adam Fumée?

MAITRE ADAM

Je viens tout exprès de Chartres pour vous remettre un mémoire en faveur d'une jeune orpheline dont...

LÉONARD

Vous souvient-il, maître Adam Fumée, du temps où nous étudions le droit à l'Université d'Orléans?

MAITRE ADAM

Oui, nous jouions de la flûte, nous faisions collation avec les dames et nous dansions du matin au soir... Je viens, monsieur le juge et cher condisciple, vous remettre un mémoire en faveur d'une jeune orpheline dont la cause est présentement pendante devant vous.

LÉONARD

Donne-t-elle des épices?

MAITRE ADAM

C'est une jeune orpheline...

LÉONARD

J'entends bien. Mais donne-t-elle des épices?

MAITRE ADAM

C'est une jeune orpheline dépouillée par son tuteur, qui ne lui a laissé que les yeux pour pleurer. Si elle gagne son procès, elle redeviendra riche et donnera de grandes marques de sa reconnaissance.

LÉONARD, *prenant le mémoire que lui tend maître Adam.*

Nous examinerons son affaire.

MAITRE ADAM

Je vous remercie, monsieur le juge et cher ancien condisciple.

LÉONARD

Nous l'examinerons sans haine ni faveur.

MAITRE ADAM

Vous n'avez pas besoin de le dire... Mais répondez-moi. Tout va-t-il bien comme vous voulez? Vous paraissez soucieux. Pourtant vous êtes nanti d'une bonne charge?

LÉONARD

Je l'ai payée comme bonne et n'ai point été trompé.

MAITRE ADAM

Peut-être êtes-vous las de vivre seul. Ne songez-vous point à vous marier?

LÉONARD

Eh! quoi? maître Adam, ne savez-vous point que je suis marié tout de frais? J'ai épousé, le mois dernier, une jeune provinciale de bonne maison et bien faite. Catherine Momichel, la septième fille du lieutenant criminel de Salency. Malheureusement elle est muette. C'est ce qui m'afflige.

MAITRE ADAM

Votre femme est muette?

LÉONARD

Hélas!

MAITRE ADAM

Tout à fait muette?

LÉONARD

Comme un poisson.

MAITRE ADAM

Ne vous en étiez-vous pas aperçu avant de l'épouser?

LÉONARD

Il était bien impossible de ne pas en faire la remarque. Mais je ne m'en sentais pas affecté alors comme aujourd'hui. Je considérais qu'elle était belle, qu'elle avait du bien, et je ne pensais qu'aux avantages qu'elle m'apportait et au plaisir que je prendrais avec elle. Mais maintenant ces considérations ne me frappent pas autant et je voudrais bien qu'elle sût parler; j'y trouverais un plaisir pour mon esprit et un avantage pour ma maison. Que faut-il dans la demeure d'un juge? Une femme avenante, qui reçoive obligeamment les plaideurs et, par de subtils propos, les amène tout doucement à faire des présents pour qu'on instruise leur affaire avec plus de soin. Les gens ne donnent que lorsqu'ils y sont encouragés. Une femme, adroite en paroles et prudente en action, tire de l'un un jambon, de l'autre une pièce de drap; d'un troisième, du vin ou de la volaille. Mais cette pauvre muette de Catherine n'attrape jamais rien. Tandis que la cuisine, le cellier, l'écurie et la grange de mes confrères regorgent de biens, grâce à leur femme, je reçois à peine de quoi faire bouillir la marmite. Voyez, maître Adam Fumée, comme il me porte tort d'avoir une femme muette. J'en vaux la moitié moins... Et le pis est que j'en deviens mélancolique et comme égaré.

MAITRE ADAM

Vous n'en avez pas sujet, monsieur le juge. En y regardant bien, on trouverait dans votre cas des avantages qui ne sont pas à dédaigner.

LÉONARD

Vous ne savez pas ce que c'est, maître Adam. Quand je tiens dans mes bras ma femme qui est aussi bien faite que la plus belle statue, du moins me le semble-t-il, et qui n'en dit certes pas davantage, j'en éprouve un trouble bizarre et un singulier malaise; je vais jusqu'à me demander si je n'ai pas affaire à une idole, à un automate, à une poupée magique,

à quelque machine enfin due à l'art d'un sorcier, plutôt qu'à une créature du bon Dieu et, parfois, le matin, je suis tenté de sauter à bas de mon lit pour échapper au sortilège.

MAITRE ADAM

Quelles imaginations!

LÉONARD

Ce n'est pas tout encore. A vivre près d'une muette, j'en deviens muet moi-même. Parfois, je me surprends à m'exprimer, comme elle, par signes. L'autre jour, au tribunal, il m'arriva de rendre une sentence en pantomime et de condamner un homme aux galères, au seul moyen du geste et de la mimique.

MAITRE ADAM

Vous n'avez pas besoin d'en dire davantage. On conçoit qu'une femme muette soit d'une pauvre conversation. Et l'on n'aime pas à parler, quand on ne reçoit jamais de réponse.

LÉONARD

Vous savez maintenant quelle est la cause de ma tristesse.

MAITRE ADAM

Je ne veux pas vous contrarier et je tiens cette cause pour juste et suffisante. Mais peut-être existe-t-il un moyen de la faire cesser. Dites-moi: votre femme est-elle sourde comme elle est muette?

LÉONARD

Catherine n'est pas plus sourde que vous et moi; elle l'est même moins, si j'ose dire; elle entendrait l'herbe pousser.

MAITRE ADAM

En ce cas, il faut prendre bon espoir. Les médecins, apothicaires et chirurgiens, s'ils parviennent à faire parler un

sourd-muet, ce n'est jamais que d'une langue aussi sourde que son oreille. Il n'entend ni ce qu'on lui dit ni ce qu'il dit lui-même. Il en va tout autrement des muets qui entendent. C'est un jeu, pour un médecin, que de leur délier la langue. L'opération coûte si peu qu'on la fait journellement sur les petits chiens qui tardent à aboyer. Fallait-il donc un provincial tel que moi pour vous apprendre qu'un fameux médecin, qui demeure à quelques pas de votre logis, au carrefour Buci, dans la maison du Dragon, maître Simon Colline, est renommé pour couper le filet aux dames de Paris? En un tournemain, il fera couler de la bouche de madame votre épouse le flot clair des paroles bien sonnantes, comme en tournant un robinet on donne cours à un ruisseau qui s'échappe avec un doux murmure.

LÉONARD

Vous dites vrai, maître Adam? Vous ne me trompez point? Vous ne plaidez point?

MAITRE ADAM

Je vous parle en ami et vous dis la vérité pure.

LÉONARD

Je ferai donc venir ce célèbre médecin. Et sans tarder d'un instant.

MAITRE ADAM

A votre aise! Mais, avant de l'appeler, vous réfléchirez mûrement sur ce qu'il convient de faire. Car, tout bien pesé, si une femme muette a ses inconvénients, elle a aussi ses avantages. Bonsoir, monsieur le juge et ancien condisciple. Croyez-moi bien votre ami et lisez mon mémoire, je vous prie. Si vous exercez votre justice en faveur d'une jeune orpheline dépouillée par un tuteur avide, vous n'aurez point à vous en repentir.

LÉONARD

Revenez tantôt, maître Adam Fumée; j'aurai préparé mon arrêt.

Maître Adam sort.

SCÈNE DEUXIÈME

LÉONARD, *puis* GILLES, *puis* CATHERINE

LÉONARD, *appelant.*

Gilles! Gilles!... Le paillard ne m'entend pas; il est dans la cuisine en train de culbuter, à son ordinaire, la marmite et la servante. C'est un goinfre et un débauché. Gilles!... Gilles!... drôle! coquin!...

GILLES

Me voici, monsieur le juge.

LÉONARD

Mon ami, va de ce pas chez ce fameux médecin qui demeure au carrefour Buci, dans la maison du Dragon, maître Simon Colline, et dis-lui de venir tout de suite donner, en ce logis, ses soins à une femme muette.

GILLES

Oui, monsieur le juge.

LÉONARD

Suis droit ton chemin et ne va pas sur le Pont-Neuf, voir les bateleurs. Car je te connais, mauvais pèlerin. Tu n'as pas ton pareil pour ferrer la mule...

GILLES

Monsieur, vous me jugez mal...

LÉONARD

Va! et amène ici ce fameux médecin.

GILLES

Oui, monsieur le juge.

Il sort.

LÉONARD,
assis devant sa table, couverte de sacs de procédure:

J'ai quatorze arrêts à rendre aujourd'hui, sans compter la sentence relative à la pupille de maître Adam Fumée. Et cela est un grand travail, car une sentence ne fait point honneur à un juge quand elle n'est pas bien tournée, fine, élégante et garnie de tous les ornements du style et de la pensée. Il faut que les idées y rient et que les mots y jouent. Où mettre de l'esprit, sinon dans un arrêt?

Catherine, descendue par l'escalier intérieur, vient se mettre à son rouet, tout près de la table. Elle sourit à son mari et se prépare à filer. Léonard, s'interrompant d'écrire :

Bonjour, m'amour... Je ne vous avais pas seulement entendue. Vous êtes comme ces figures de la fable qui semblent couler dans l'air ou comme ces songes que les dieux, au dire des poètes, envoient aux heureux mortels.

On entend un villageois qui passe dans la rue en chantant : « Du bon cresson de fontaine, la santé du corps. A six liards la botte! A six liards la botte! »

M'amour, vous êtes une merveille de la nature; vous êtes une personne accomplie de toutes les manières; il ne vous manque que la parole. Ne seriez-vous pas bien contente de l'acquérir? Ne seriez-vous pas heureuse de faire passer sur vos lèvres toutes les jolies pensées qu'on devine dans vos yeux? Ne seriez-vous pas satisfaite de montrer votre esprit? Ne vous serait-il pas agréable de dire à votre époux que vous l'aimez? Ne vous serait-il pas doux de l'appeler votre trésor et votre cœur? Oui, sans doute!...

On entend un marchand qui passe dans la rue en criant: « Chandoile de coton! Chandoile qui plus ard clair que nulle étoile! »

Eh! bien, je vous annonce une bonne nouvelle, m'amour... Il va venir tantôt ici un bon médecin qui vous fera parler...

Catherine donne des marques de satisfaction.

Il vous déliera la langue sans vous faire de mal.

Catherine exprime sa joie par une gracieuse impatience des bras et des jambes. On entend un aveugle qui passe dans la rue en chantant la bourrée sur la musette:

Dans l'eau l'poisson frétille,
Qui l'attrapera?
La déra!
Dans l'eau l'poisson frétille,
Qui l'attrapera?
Vous, la jeune fille,
On vous aimera.

L'aveugle d'une voix lugubre: « La charité pour l'amour de Dieu, mes bons messieurs et dames. » Puis il se montre sur le seuil et continue de chanter:

Passant vers la rivière,
Nous donnant le bras,
La déra!
Passant vers la rivière,
Nous donnant le bras,
Trouvons la meunière,
Avec nous dansa,
La déra!

Catherine se met à danser avec l'aveugle la bourrée. L'aveugle reprend:

Trouvons la meunière,
Avec nous dansa
La déra!

L'aveugle s'interrompt de jouer et de danser pour dire, d'une voix caverneuse et formidable: « La charité pour l'amour de Dieu, mes bons messieurs et dames. »

LÉONARD,

qui, enfoncé dans ses papiers, n'a rien vu, chasse l'aveugle en l'appelant:

Truand, ladre, malandrin!

et en lui jetant des sacs de procès à la tête.

A Catherine, qui s'est remise à son rouet.

M'amour, depuis que vous êtes descendue près de moi, je n'ai pas perdu mon temps; j'ai envoyé au pilori quatorze hommes et six femmes, distribué entre dix-sept individus... *(Il additionne.)* Six... vingt-quatre... trente-deux... quarante-quatre... quarante-sept et neuf, cinquante-six, et onze, soixante-sept, et dix, soixante-dix-sept, et huit, quatre-vingt-cinq, et vingt, cent cinq. Cent cinq ans de galères! Cela ne donne-t-il pas une haute idée du pouvoir d'un juge, et puis-je me défendre d'en ressentir quelque orgueil?

Catherine, qui ne file plus, s'appuie contre la table et regarde son mari en souriant. Puis, elle s'assied sur la table couverte de sacs de procès. Léonard, feignant de tirer les sacs de dessous elle:

M'amour, vous dérobez de grands coupables à ma justice. Des larrons, des meurtriers. Je ne les poursuivrai pas: ce lieu de refuge est sacré.

On entend un ramoneur qui crie du dehors: « Ramonez vos cheminées, jeunes dames, du haut en bas. »

Léonard et Catherine s'ambrassent par-dessus la table. Mais, voyant venir la Faculté, Catherine se sauve par l'escalier intérieur.

SCÈNE TROISIÈME

LÉONARD, GILLES, MAITRE SIMON COLLINE, MAITRE SÉRAPHIN DULAURIER, *puis* MAITRE JEAN MAUGIER, *puis* ALIZON

GILLES

Monsieur le juge, voici ce grand docteur que vous avez fait appeler.

MAITRE SIMON

Oui, je suis maître Simon Colline en personne... Et voici maître Jean Maugier, chirurgien. Vous avez réclamé notre ministère?

LÉONARD

Oui, monsieur, pour donner la parole à une femme muette.

MAITRE SIMON

Fort bien. Nous attendons maître Séraphin Dulaurier, apothicaire. Dès qu'il sera venu, nous opérerons selon notre savoir et entendement.

LÉONARD

Ah! vraiment, il faut un apothicaire pour faire parler une muette?

MAITRE SIMON

Oui, monsieur, et quiconque en doute ignore totalement les relations des organes entre eux et leur mutuelle dépendance. Maître Séraphin Dulaurier ne tardera pas à venir.

MAITRE JEAN MAUGIER, *soudain, beugle d'une voix de Stentor.*

Oh! qu'il faut être reconnaissant aux savants médecins qui, tels que maître Simon Colline, travaillent à nous conserver la santé et nous soignent dans nos maladies! Oh! qu'ils

sont dignes de louanges et de bénédictions, ces bons médecins qui se conforment dans la pratique de leur profession aux règles d'une savante physique et d'une longue expérience!

MAITRE SIMON, *s'inclinant légèrement.*

Vous êtes trop obligeant, maître Jean Maugier.

LÉONARD

En attendant monsieur l'apothicaire, voulez-vous vous rafraîchir, messieurs?

MAITRE SIMON

Volontiers.

MAITRE JEAN

Avec plaisir.

LÉONARD

Ainsi donc vous ferez, maître Simon Colline, une petite opération qui fera parler ma femme?

MAITRE SIMON

C'est-à-dire que je commanderai l'opération. J'ordonne, maître Jean Maugier exécute... Avez-vous vos instruments, maître Jean?

MAITRE JEAN

Oui, maître.

Il présente une scie de trois pieds de long avec des dents de deux pouces, des couteaux, des tenailles, des ciseaux, une broche, un vilebrequin, une gigantesque vrille, etc.

Entre Alizon, avec le vin.

LÉONARD

J'espère, messieurs, que vous n'allez point vous servir de tout cela?

MAITRE SIMON

Il ne faut jamais se trouver démuni auprès d'un malade.

LÉONARD

Buvez, messieurs.

MAITRE SIMON

Ce petit vin n'est pas mauvais.

LÉONARD

Vous êtes trop honnête. Il vient de mes vignes.

MAITRE SIMON

Vous m'en enverrez une barrique.

LÉONARD, *à Gilles, qui se verse un rouge bord.*

Je ne t'ai pas dit de boire, fripon.

MAITRE JEAN, *regardant par la fenêtre dans la rue.*

Voici maître Séraphin Dulaurier, apothicaire!

Entre maître Séraphin.

MAITRE SIMON

Et voici sa mule!... Non, vraiment: C'est maître Séraphin Dulaurier lui-même. On s'y trompe toujours. Buvez, maître Séraphin. Il est frais.

MAITRE SÉRAPHIN

A votre santé, mes maîtres!

MAITRE SIMON, *à Alizon.*

Versez, la belle. Versez à droite, versez à gauche, versez ici, versez là. De quelque côté qu'elle se tourne, elle montre de riches appas. N'êtes-vous pas glorieuse, ma fille, d'être si bien faite?

ALIZON

Pour le profit que j'en tire, ce n'est pas le cas d'être glorieuse. Les appas ne rapportent guère quand ils ne sont pas recouverts de soie et de brocart.

MAITRE SÉRAPHIN

A votre santé, mes maîtres!

ALIZON

On aime à rire avec nous, mais *gratis pro Deo.*

Ils boivent tous et font boire Alizon.

MAITRE SIMON

Maintenant que nous sommes au complet, nous pouvons monter auprès de la malade.

LÉONARD

Je vais vous y conduire, messieurs.

Il monte par l'escalier intérieur.

MAITRE SIMON

Passez, maître Maugier. A vous l'honneur.

MAITRE MAUGIER, *son verre à la main.*

Je passe, sachant bien que l'honneur est de marcher derrière.

MAITRE SIMON

Passez, maître Séraphin Dulaurier.

Maître Séraphin monte, une bouteille à la main.

MAITRE SIMON,

ayant fourré une bouteille dans chaque poche de sa robe et embrassé la servante Alizon, gravit les montées en chantant.

A boire! à boire! à boire!
Nous quitt'rons-nous sans boire?
Les bons amis ne sont pas si fous
Que d'se quitter sans boire un coup.

Alizon, après avoir donné un soufflet à Gilles qui voulait l'embrasser, grimpe la dernière.

On les entend qui reprennent tous en chœur :

A boire! à boire! à boire!

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

LÉONARD, MAITRE ADAM

MAITRE ADAM

Bonsoir, monsieur le juge. Comment vous portez-vous?

LÉONARD

Assez bien. Et vous?

MAITRE ADAM

De mon mieux. Excusez mon importunité, monsieur le juge et cher ancien condisciple. Avez-vous examiné l'affaire de ma jeune pupille dépouillée par son tuteur?

LÉONARD

Pas encore, maître Adam Fumée... Mais que me dites-vous là? Vous avez dépouillé votre pupille?...

MAITRE ADAM

N'en croyez rien, monsieur. Je dis « ma pupille » par amitié pure. Je ne suis point son tuteur, Dieu merci! Je suis son avocat. Et si elle rentre dans ses biens, qui sont grands, je l'épouserai: j'ai déjà eu la précaution de lui donner de

l'amour pour moi. C'est pourquoi je vous serai reconnaissant d'examiner son affaire le plus promptement possible. Vous n'avez, pour cela, qu'à lire mon mémoire: il contient tout ce qu'il faut savoir.

LÉONARD

Votre mémoire, maître Adam, est là, sur ma table. J'en aurais déjà pris connaissance, si je n'avais eu des affaires. J'ai reçu chez moi la fleur de la Faculté de médecine, et c'est par votre conseil que m'est venu ce tracas.

MAITRE ADAM

Que voulez-vous dire?

LÉONARD

J'ai fait appeler le fameux médecin dont vous m'aviez parlé, maître Simon Colline. Il est venu avec un chirurgien et un apothicaire; il a examiné Catherine, ma femme, des pieds à la tête, pour savoir si elle était muette. Puis, le chirurgien a coupé le filet à ma chère Catherine, l'apothicaire lui a donné un remède et elle a parlé.

MAITRE ADAM

Elle a parlé? Lui fallait-il un remède pour cela?

LÉONARD

Oui, à cause de la sympathie des organes.

MAITRE ADAM

Ah!... Enfin, l'essentiel est qu'elle a parlé. Qu'a-t-elle dit?

LÉONARD

Elle a dit: « Apportez-moi le miroir! » Et, me voyant vout ému, elle a ajouté: « Mon gros chat, vous me donnerez pour ma fête une robe de satin et un chaperon bordé de velours. »

MAITRE ADAM

Et elle a continué de parler?

LÉONARD

Elle ne s'est plus arrêtée.

MAITRE ADAM

Et vous ne me remerciez pas du conseil que je vous ai donné; vous ne me remerciez pas de vous avoir fait connaître ce grand médecin! N'êtes-vous pas bien content d'entendre parler madame votre épouse?

LÉONARD

Si fait! je vous remercie de tout mon cœur, maître Adam Fumée, et je suis bien content d'entendre parler mon épouse.

MAITRE ADAM

Non! vous ne montrez pas autant de satisfaction qu'il faudrait. Il y a quelque chose que vous ne dites pas et qui vous chagrine.

LÉONARD

Où prenez-vous cela?

MAITRE ADAM

Sur votre visage... Qu'est-ce qui vous fâche? Madame votre épouse ne parle-t-elle pas bien?

LÉONARD

Elle parle bien et beaucoup. Je vous l'avoue, l'abondance de ses discours m'incommoderait si elle se maintenait longtemps au point qu'elle a atteint d'emblée.

MAITRE ADAM

J'en avais eu tantôt quelque prévision, monsieur le juge. Mais il ne faut pas désespérer si vite. Ce flux de paroles décroîtra peut-être. C'est le premier bouillonnement d'une source brusquement ouverte... Tous mes compliments, monsieur le juge. Ma pupille se nomme Ermeline de la Garandière. N'oubliez point son nom; soyez-lui favorable et vous n'aurez point affaire à des ingrats. Je reviendrai ce soir.

LÉONARD

Maître Adam Fumée, je vais tout de suite étudier votre affaire.

Maître Adam Fumée sort.

SCÈNE DEUXIÈME

LÉONARD, *puis* CATHERINE

LÉONARD, *lisant.*

« Mémoire pour la demoiselle Ermeline-Jacinthe-Marthe de la Garandière. »

CATHERINE,

qui est venue s'asseoir à son rouet, contre la table. Avec volubilité

Qu'est-ce que vous faites-là, mon ami? Vous paraissez occupé. Vous travaillez beaucoup. Ne craignez-vous pas que cela vous fasse du mal? Il faut se reposer quelquefois. Mais vous ne me dites pas ce que vous faites-là, mon ami?

LÉONARD

M'amour, je...

CATHERINE

Est-ce donc un si grand secret? et dois-je l'ignorer?

LÉONARD

M'amour, je...

CATHERINE

Si c'est un secret, ne me le dites pas.

LÉONARD

Laissez-moi du moins le temps de vous répondre. J'instruis une affaire et me prépare à rendre une sentence.

CATHERINE

C'est important de rendre une sentence.

LÉONARD

Sans doute. Non seulement l'honneur, la liberté et parfois la vie des personnes en dépendent, mais encore le juge y montre la profondeur de son esprit et la politesse de son langage.

CATHERINE

Alors instruisez votre affaire et préparez votre sentence, mon ami. Je ne dirai rien.

LÉONARD

C'est cela... *(Lisant.)* « La demoiselle Ermeline-Jacinthe-Marthe de la Garandière... »

CATHERINE

Mon ami, que croyez-vous qui me sera le plus séant, une robe de damas ou bien un habit tout de velours à la Turque?

LÉONARD

Je ne sais, je...

CATHERINE

Il me semble que le satin à fleurs conviendrait mieux à mon âge, surtout s'il est clair et les fleurs petites...

LÉONARD

Peut-être! mais...

CATHERINE

Et ne pensez-vous pas, mon ami, qu'il serait malséant d'outrer l'ampleur du vertugadin? Sans doute il faut qu'une jupe bouffe; l'on n'aurait pas l'air vêtue sans cela et l'on ne doit point lésiner sur le tour de jupe. Mais voudriez-vous, mon ami, que je pusse cacher deux galants sous mon vertugadin? Cette mode tombera; il viendra un jour où les dames de qualité l'abandonneront, et les bourgeoises suivront cet exemple. Vous ne croyez pas?

LÉONARD

Si! mais...

CATHERINE

Quant aux mules, il en faut soigner la façon. C'est au pied qu'on juge une femme et la vraie élégante se voit à la chaussure. N'est-ce pas votre avis, mon ami?

LÉONARD

Oui, mais...

CATHERINE

Faites votre sentence. Je ne dirai plus rien.

LÉONARD

C'est cela! *(Lisant et prenant des notes.)* « Or le tuteur de la dite demoiselle, Hugues Thomassin, seigneur de Piédeloup, a dérobé à la dite demoiselle son... »

CATHERINE

Mon ami, s'il en faut croire la présidente de Montbadon, le monde est bien corrompu; il court à sa perte; les jeunes gens d'aujourd'hui préfèrent à un honnête mariage le commerce des vieilles dames cousues d'or; et, pendant ce temps-là, les filles honnêtes restent en friche. Est-ce possible? répondez-moi, mon ami.

LÉONARD

Ma mie, consentez à vous taire un moment ou bien allez parler ailleurs. Je ne sais où j'en suis.

CATHERINE

Soyez tranquille, mon ami. Je ne dirai plus un mot.

LÉONARD

A la bonne heure! *(Ecrivant.)* « Ledit seigneur de Piédeloup, tant en fauchées de pré qu'en hottes de pommes... »

CATHERINE

Mon ami, nous avons aujourd'hui pour souper un hachis de mouton avec le reste de l'oie qu'un plaideur nous a donnée. Est-ce assez? dites-moi. Cela vous suffit-il? Je déteste la lésine et j'aime l'abondance de la table, mais que sert de faire servir des plats qu'on remporte tout garnis à l'office? La vie est devenue fort coûteuse. Au marché de la volaille, au marché aux herbes, chez le boucher, chez le fruitier, tout a tellement enchéri qu'on aura bientôt meilleur compte à commander les repas chez le traiteur.

LÉONARD

Je vous prie... *(Ecrivant.)* « Orpheline de naissance... »

CATHERINE

Vous verrez qu'on y viendra. C'est qu'un chapon, une perdrix, un lièvre coûtent moins, lardés et rôtis, qu'en les

achetant tout vifs au marché. Cela vient de ce que les rôtisseurs, qui les prennent en gros, les ont à bas prix et peuvent les revendre très avantageusement. Je ne dis pas pour cela qu'il faille faire venir notre ordinaire de chez le rôtisseur. On fait bouillir sa marmite chez soi, c'est le mieux; mais, quand on veut régaler des amis, quand on donne un dîner prié, le plus expéditif et le moins dispendieux est de faire venir le dîner du dehors. Les rôtisseurs et les pâtissiers, en moins d'une heure, vous apprêtent un dîner pour douze, pour vingt, pour cinquante personnes; le rôtisseur vous donne la chair et la volaille; le cuisinier, les gelées, les sauces, les ragoûts; le pâtissier, les pâtés, les tourtes, les entrées, les desserts. C'est bien commode. Vous n'êtes point de cet avis, Léonard?

LÉONARD

De grâce!

CATHERINE

Ce n'est pas étonnant que tout enchérisse. Le luxe de la table devient chaque jour plus insolent. Dès qu'on traite un parent ou un ami, on ne se contente pas de trois services: bouilli, rôti, fruit. On veut encore avoir des viandes de cinq ou six façons différentes, avec tant de sauces, de hachis ou de pâtisseries que c'est un vrai salmigondis. Vous ne jugez pas cela excessif, mon ami? Moi, je ne conçois pas le plaisir qu'on trouve à s'empiffrer de tant de viandes. Ce n'est pas que je dédaigne les bons plats. Je suis friande. Il me faut peu, mais fin. J'aime surtout les rognons de coq et les fonds d'artichaut. Et vous, Léonard, n'avez-vous pas un faible pour les tripes et les andouilles? Fi! fi! peut-on aimer les andouilles?

LÉONARD, *se prenant la tête dans les mains.*

Je vais devenir fou! Je sens que je vais devenir fou!

CATHERINE

Mon ami, je ne vais plus rien dire, parce qu'en parlant, je pourrais vous déranger de votre travail.

LÉONARD

Puissiez-vous faire ce que vous dites!

CATHERINE

Je n'ouvrirai pas la bouche.

LÉONARD

A merveille.

CATHERINE

Vous voyez, mon ami; je ne dis plus rien.

LÉONARD

Oui.

CATHERINE

Je vous laisse travailler bien tranquille.

LÉONARD

Oui.

CATHERINE

Et rédiger en paix votre sentence. Est-elle bientôt faite?

LÉONARD

Elle ne le sera jamais si vous ne vous taisez. *(Ecrivant.)* « Item, cent vingt livres de rentes que cet indigne tuteur a soustraites à la pauvre orpheline... »

CATHERINE

Ecoutez! Chut! Ecoutez! Est-ce qu'on ne crie pas au feu? Il m'a semblé l'entendre. Mais peut-être me serai-je trompée. Y a-t-il rien d'effrayant comme un incendie? Le feu est plus

terrible encore que l'eau. J'ai vu brûler l'année dernière les maisons du Pont-au-Change. Quel désordre! Quels dégâts! Les habitants jetaient leurs meubles dans la rivière et se précipitaient eux-mêmes par les fenêtres. Ils ne savaient ce qu'ils faisaient; la peur leur ôtait la raison.

LÉONARD

Seigneur, ayez pitié de moi!

CATHERINE

Pourquoi gémissez-vous, mon ami? Dites-moi ce qui vous importune.

LÉONARD

Je n'en puis plus.

CATHERINE

Reposez-vous, Léonard. Il ne faut pas vous fatiguer ainsi. Ce n'est pas raisonnable, et vous auriez tort de...

LÉONARD

Ne vous tairez-vous donc jamais?

CATHERINE

Ne vous fâchez pas, mon ami. Je ne dis plus rien.

LÉONARD

Le ciel le veuille!

CATHERINE, *regardant par la fenêtre.*

Oh! voici madame de la Bruine, la femme du procureur, qui approche; elle porte un chaperon brodé de soie et un grand manteau puce par-dessus sa robe de brocart. Elle est suivie d'un laquais plus sec qu'un hareng saur. Léonard, elle regarde de ce côté: elle a l'air de venir nous faire visite.



Dépêchez-vous de pousser les fauteuils pour la recevoir: il faut accueillir les personnes selon leur état et leur rang. Elle va s'arrêter à notre porte. Non, elle passe; elle est passée. Peut-être me suis-je trompée. Peut-être n'est-ce pas elle. On ne reconnaît pas toujours les personnes. Mais, si ce n'est pas elle, c'est quelqu'un qui lui ressemble, et même qui lui ressemble beaucoup. Quand j'y songe, je suis sûre que c'était elle: il ne peut se trouver à Paris une seule femme aussi semblable à madame de la Bruine. Mon ami... mon ami... est-ce que vous auriez été content que madame de la Bruine nous fît une visite? *(Elle s'assied sur la table.)* Vous qui n'aimez pas les femmes bavardes, il est heureux pour vous que vous ne l'ayez pas épousée; elle jacasse comme une pie, elle ne fait que babiller du matin au soir. Quelle claquette! Et elle raconte quelquefois des histoires qui ne sont pas à son honneur.

Léonard, excédé, monte à son échelle avec son écritoire et s'assied sur un échelon du milieu, où il tâche d'écrire.

D'abord elle énumère tous les présents que son mari reçoit. Le compte en est fastidieux.

Elle monte de l'autre côté de l'échelle double et s'assied en face de Léonard.

En quoi cela nous intéresse-t-il que le procureur de la Bruine reçoive du gibier, de la farine, de la marée, ou bien encore un pain de sucre? Mais madame de la Bruine se garde bien de dire que son mari a reçu un jour un grand pâté d'Amiens, et que, quand il l'ouvrit, il ne trouva dedans que deux grandes cornes.

LÉONARD

Ma tête éclate! *(Il se réfugie sur l'armoire avec son écritoire et ses papiers.)*

CATHERINE, *au plus haut de l'échelle.*

Avez-vous vu cette procureuse? car enfin elle n'est que la femme d'un procureur! Elle porte un chaperon brodé, comme

une princesse. Ne trouvez-vous pas cela ridicule? Mais aujourd'hui tout le monde se met au-dessus de sa condition, les hommes comme les femmes. Les jeunes clercs du palais veulent passer pour des gentilshommes; ils portent des chaînes d'or, des ferrements d'or, des chapeaux à plumes; malgré cela, on voit bien ce qu'ils sont.

LÉONARD, *sur son armoire.*

Au point où j'en suis, je ne réponds plus de moi, et je me sens capable de commettre un crime. *(Appelant.)* Gilles! Gilles! Gilles! le fripon! Gilles! Alizon! Gilles! Gilles!

Entre Gilles.

Va vite trouver le célèbre médecin du carrefour Buci, maître Simon Colline, et dis-lui qu'il revienne tout de suite pour une affaire bien autrement nécessaire et pressante que la première.

GILLES

Oui, monsieur le juge.

Il sort.

CATHERINE

Qu'avez-vous, mon ami? Vous paraissez échauffé. C'est peut-être le temps qui est lourd. Non?... C'est le vent d'Est, ne croyez-vous pas? ou le poisson que vous avez mangé à dîner.

LÉONARD, *donnant sur son armoire des signes de frénésie.*

Non omnia possumus omnes. Il appartient aux Suisses de vider les pots, aux merciers d'auner du ruban, aux moines de mendier, aux oiseaux de fienter partout et aux femmes de caqueter à double ratée. Oh! que je me repens, péronnelle, de t'avoir fait couper le filet. Mais, sois tranquille, ce grand médecin va bientôt te rendre plus muette qu'auparavant.

Il prend à brassées les sacs de procès entassés sur l'armoire où il s'est réfugié et les jette à la tête de Catherine, qui descend

lestement de l'échelle et se sauve, épouvantée, par l'escalier intérieur, en criant :

— Au secours, au meurtre! Mon mari est devenu fou! Au secours!

LÉONARD

Alizon! Alizon!

Entre Alizon.

ALIZON

Quelle vie! monsieur. Vous êtes donc devenu meurtrier?

LÉONARD

Alizon, suivez-la, tenez-vous auprès d'elle et ne la laissez pas descendre. Sur votre vie, Alizon, ne la laissez pas descendre. Car de l'entendre encore je deviendrais enragé et Dieu sait à quelles extrémités je me porterais sur elle et sur vous. Allez!

Alizon monte l'escalier.

SCÈNE TROISIÈME

LÉONARD, MAITRE ADAM, Mlle DE LA GARANDIÈRE, *suivis d'un laquais portant un panier.*

MAITRE ADAM

Souffrez, monsieur le juge, que, pour attendrir votre cœur et pour émouvoir vos entrailles, je vous présente cette jeune orpheline qui, dépouillée par un tuteur avide, implore votre justice. Ses yeux parleront mieux à votre âme que ma voix. Mademoiselle de la Garandière vous apporte ses prières et ses larmes; elle y joint un jambon, deux pâtés de canard, une oie et deux barbots. Elle ose espérer, en échange, une sentence favorable.

LÉONARD

Mademoiselle, vous m'intéressez... Avez-vous quelque chose à ajouter pour la défense de votre cause?

Mlle DE LA GARANDIÈRE

Vous êtes trop bon, monsieur; je m'en réfère à ce que vient de dire mon avocat.

LÉONARD

C'est tout?

Mlle DE LA GARANDIÈRE

Oui, monsieur.

LÉONARD

Elle parle bien, elle parle peu. Cette orpheline est touchante. *(Au laquais.)* Portez ce paquet à l'office.

Le laquais sort. A maître Adam:

Maître Adam, quand vous êtes entré je rédigeais le jugement que je rendrai tantôt dans l'affaire de cette demoiselle.

Il descend de son armoire.

MAITRE ADAM

Quoi, sur cette armoire?

LÉONARD

Je ne sais où j'en suis; j'ai la tête bien malade. Voulez-vous entendre le jugement? J'ai moi-même besoin de le relire. *(Lisant.)* « Attendu que la demoiselle de la Garandière, orpheline de naissance, a soustrait frauduleusement et dolosivement au sieur Piédeloup, son tuteur, dix fauchées de pré, quatre-vingts livres de poisson d'étang, attendu qu'il n'y a rien d'effrayant comme un incendie, attendu que monsieur le Procureur a reçu un pâté d'Amiens dans lequel il y avait deux cornes...

MAITRE ADAM

Ciel! que lisez-vous là?

LÉONARD

Ne me le demandez pas; je n'en sais rien moi-même. Il me semble qu'un diable m'a, deux heures durant, mis la cervelle au pilon. Je suis devenu idiot... Et c'est par votre faute, maître Adam Fumée... Si ce bon médecin n'avait pas rendu ma femme parlante...

MAITRE ADAM

Ne m'accusez pas, monsieur Léonard. Je vous avais prévenu. Je vous avais bien dit qu'il fallait y regarder à deux fois avant de délier la langue d'une femme.

LÉONARD

Ah! maître Adam Fumée, combien je regrette le temps où Catherine était muette! Non! la nature n'a pas de fléau plus terrible qu'une femme bavarde... Mais je compte bien que les médecins révoqueront leur bienfait cruel. Je les ai fait appeler et voici justement le chirurgien.

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES, MAITRE JEAN MAUGIER, *puis* MAITRE SIMON COLLINE *et* MAITRE SÉRAPHIN DULAURIER, *suivi de deux petits garçons apothicaires.*

MAITRE JEAN MAUGIER

Monsieur le juge, j'ai l'honneur de vous saluer. Voici maître Simon Colline qui s'avance sur sa mule, suivi de maître Séraphin Dulaurier, apothicaire. Autour de lui se presse un peuple idolâtre; les chambrières, troussant leur cotillon, et les marmitons portant une manne sur leur tête

lui font cortège. *(Entre maître Simon Colline et sa suite.)* Oh! qu'avec justice maître Simon Colline fait l'admiration du peuple, quand il va par la ville portant la robe, le bonnet carré, l'épitoge et le rabat! Oh! qu'il faut être reconnaissant à ces bons médecins qui travaillent à nous conserver la santé et à nous soigner dans...

MAITRE SIMON, *à maître Jean Maugier.*

Assez; cela suffit...

LÉONARD

Maître Simon Colline, j'avais hâte de vous voir. Je réclame instamment votre ministère.

MAITRE SIMON

Pour vous, monsieur? Quel est votre mal? Où souffrez-vous?

LÉONARD

Non! pour ma femme: celle qui était muette.

MAITRE SIMON

Eprouve-t-elle quelque incommodité?

LÉONARD

Aucune. C'est moi qui suis incommodé.

MAITRE SIMON

Quoi! C'est vous qui êtes incommodé et c'est votre femme que vous voulez guérir?

LÉONARD

Maître Simon Colline, elle parle trop. Il fallait lui donner la parole, mais ne pas la lui tant donner. Depuis que vous l'avez guérie de son mutisme, elle me rend fou. Je ne puis l'entendre davantage. Je vous ai appelé pour me la faire redevenir muette.

MAITRE SIMON

C'est impossible!

LÉONARD

Que dites-vous? Vous ne pouvez lui ôter la parole que vous lui avez donnée?

MAITRE SIMON

Non! je ne le puis. Mon art est grand, mais il ne va pas jusque-là.

MAITRE JEAN MAUGIER

Cela nous est impossible.

MAITRE SÉRAPHIN

Tous nos soins n'y feraient rien.

MAITRE SIMON

Nous avons des remèdes pour faire parler les femmes; nous n'en avons pas pour les faire taire.

LÉONARD

Vous n'en avez pas? Que me dites-vous là? Vous me désespérez.

MAITRE SIMON

Hélas! monsieur le juge, il n'est élixir, baume, magistère, opiat, onguent, emplâtre, topique, électuaire, panacée pour guérir chez la femme l'intempérance de la glotte. La thériaque et l'orviétan y seraient sans vertu, et toutes les herbes décrites par Dioscorides n'y opéreraient point.

LÉONARD

Dites-vous vrai?

MAITRE SIMON

Vous m'offenseriez, monsieur, d'en douter.

LÉONARD

En ce cas, je suis un homme perdu. Je n'ai plus qu'à me jeter dans la Seine, une pierre au cou. Je ne peux pas vivre dans ce vacarme. Si vous ne voulez pas que je me noie tout de suite, il faut, messieurs les docteurs, que vous me trouviez un remède.

MAITRE SIMON

Il n'y en a point, vous ai-je dit, pour votre femme. Mais il y en aurait un pour vous, si vous consentiez à le prendre.

LÉONARD

Vous me rendez quelque espoir. Expliquez-vous, je vous prie.

MAITRE SIMON

A babillage de femme, il est un remède unique. C'est surdité de mari.

LÉONARD

Que voulez-vous dire?

MAITRE SIMON

Je veux dire ce que je dis.

MAITRE ADAM

Ne le comprenez-vous pas? C'est la plus belle invention du monde. Ne pouvant rendre votre femme muette, ce grand médecin vous offre de vous rendre sourd.

LÉONARD

Me rendre sourd tout de bon?

MAITRE SIMON

Sans doute. Je vous guérirai subitement et radicalement de l'incontinence verbeuse de madame votre épouse par la cophose.

LÉONARD

Par la cophose? Qu'est-ce que la cophose?

MAITRE SIMON

C'est ce qu'on appelle vulgairement la surdité. Voyez-vous quelque inconvénient à devenir sourd?

LÉONARD

Oui, j'en vois; car vraiment il y en a.

MAITRE JEAN MAUGIER

Croyez-vous?

MAITRE SÉRAPHIN

Lesquels?

MAITRE SIMON

Vous êtes juge. Quel inconvénient y a-t-il à ce qu'un juge soit sourd.

MAITRE ADAM

Aucun. L'on peut m'en croire: je suis du Palais. Il n'y en a aucun.

MAITRE SIMON

Quel dommage en résulterait-il pour la justice?

MAITRE ADAM

Il n'en résulterait nul dommage. Au contraire, monsieur Léonard Botal n'entendrait ni les avocats, ni les plaignants, et il ne risquerait plus d'être trompé par des mensonges.

LÉONARD

Cela est vrai.

MAITRE ADAM

Il n'en jugera que mieux.

LÉONARD

Il se peut.

MAITRE ADAM

N'en doutez pas.

LÉONARD

Mais comment s'opère cette...

MAITRE JEAN MAUGIER

Guérison.

MAITRE SIMON

La cophose ou surdité peut être obtenue de plusieurs manières. On la produit soit par l'otorrée, soit par les oreillons, soit par la sclérose de l'oreille, soit par l'otite, ou encore par l'ankylose des osselets. Mais ces divers moyens sont longs et douloureux.

LÉONARD

Je les repousse!... Je les repousse de toutes mes forces.

MAITRE SIMON

Vous avez raison. Il vaut mieux obtenir la cophose par l'influence d'une certaine poudre blanche que j'ai dans ma trousse et dont une pincée, introduite dans l'oreille, suffit pour vous rendre aussi sourd que le ciel dans ses jours de colère, ou qu'un pot.

LÉONARD

Grand merci, maître Simon Colline; gardez votre poudre. Je ne veux pas être sourd.

MAITRE SIMON

Quoi! vous ne voulez pas être sourd? Quoi! vous rejetez la cophose? Vous fuyez la guérison que vous imploriez tout à l'heure? C'est un spectacle trop fréquent et bien fait pour porter la douleur dans l'âme d'un bon médecin, que celui du malade indocile qui repousse le remède salutaire...

MAITRE JEAN MAUGIER

...Se dérobe aux soins qui soulageraient ses souffrances...

MAITRE SÉRAPHIN

...Et refuse d'être guéri.

MAITRE ADAM

Ne vous décidez pas si vite, monsieur Léonard Botal, et ne repoussez pas si délibérément un mal qui vous garde d'un plus grand.

LÉONARD

Non! je ne veux point être sourd; je ne veux point de cette poudre.

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, ALIZON, *puis* CATHERINE

ALIZON, *dévalant l'escalier, en se bouchant les oreilles.*

Je n'y puis tenir. Ma tête en éclate. Il n'est pas humainement possible d'entendre bourdonner de cette sorte. Elle n'arrête pas. Il me semble que je suis depuis deux heures dans la roue d'un moulin.

LÉONARD

Malheureuse! Ne la laissez pas descendre. Alizon! Gilles! Qu'on l'enferme!

MAITRE ADAM

Oh! monsieur!

Mlle DE LA GARANDIÈRE

Oh! monsieur, pouvez-vous avoir l'âme si noire que de vouloir séquestrer cette pauvre dame!

CATHERINE

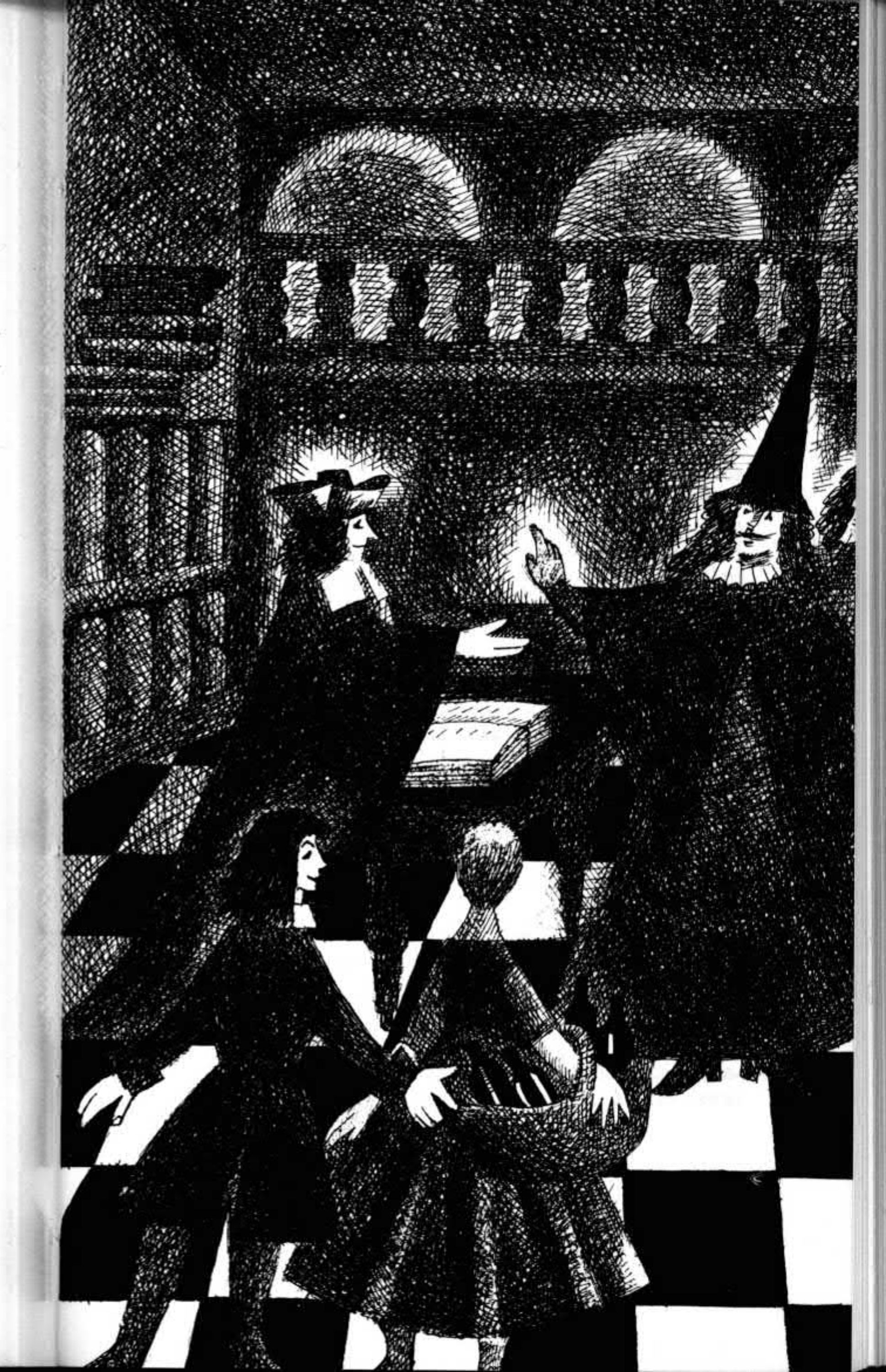
Quelle belle et nombreuse compagnie! Je suis votre servante, messieurs. *(Elle fait la révérence.)*

MAITRE SIMON COLLINE

Eh! bien, madame? N'êtes-vous pas contente de nous, et ne vous avons-nous pas bien délié la langue?

CATHERINE

Assez bien, messieurs, et je vous en suis fort obligée. Dans les premiers moments, je ne pouvais articuler beaucoup de mots. Mais, maintenant, j'ai assez de facilité à parler; j'en use modérément, car une femme bavarde est un fléau domestique. Messieurs, je serais désolée si vous pouviez me soupçonner de loquacité et si vous pensiez qu'une démangeaison de discourir me tourmente. C'est pourquoi je vous demande la permission de me justifier tout de suite aux yeux de mon mari qui, sur je ne sais quelle apparence prévenu contre moi, a pu s'imaginer que mes propos lui donnaient de fâcheuses distractions pendant qu'il rédigeait une sentence... C'était une sentence en faveur d'une jeune orpheline, privée à la fleur de ses ans de ses père et mère. Mais il n'importe. J'étais assise auprès de lui et je ne lui adressais autant dire pas la parole. Mon seul discours était ma présence. Un mari peut-il



s'en plaindre? Peut-il trouver mauvais qu'une épouse se tienne auprès de lui et recherche sa compagnie, comme elle le doit? *(A son mari.)* Plus j'y songe et moins je puis concevoir votre impatience. Quelle en est la cause? Cessez d'alléguer le prétexte de mon bavardage. Il n'est pas soutenable. Mon ami, il faut que vous ayez contre moi quelque grief que je ne sais pas, je vous prie de me le dire. Vous me devez une explication, et quand je saurai ce qui vous a fâché, je ferai en sorte de vous épargner à l'avenir la contrariété que vous m'aurez fait connaître. Car j'ai à cœur de vous éviter tout sujet de mécontentement. Ma mère disait: « Entre époux, on ne doit pas se faire de mystères. » Elle avait bien raison. Souvent un mari ou une femme, pour ne s'être point confiés l'un à l'autre, ont attiré sur leur maison et sur eux-mêmes des catastrophes terribles. C'est ce qui est arrivé à madame la présidente de Beaupréau. Pour surprendre agréablement son mari, elle avait enfermé dans un coffre de sa chambre un petit cochon de lait. Le mari l'entendit crier et, croyant que c'était un galant, il tira son épée et en perça le cœur de son épouse avant même d'entendre les explications de la malheureuse femme. Quand il ouvrit le coffre, jugez de sa surprise et de son désespoir. C'est pourquoi il ne faut pas faire de cachotteries, même à bon escient. Vous pouvez vous expliquer devant ces messieurs. Je n'ai point de torts et tout ce que vous pourrez dire ne fera que faire éclater mon innocence.

LÉONARD,

qui, depuis quelques instants, essaie vainement par ses gestes et ses cris d'arrêter les paroles de Catherine et qui a déjà donné les signes d'une extrême impatience.

La poudre! La poudre! Maître Simon Colline, votre poudre, votre poudre blanche, par pitié!

MAITRE SIMON

Jamais poudre à rendre sourd ne fut en effet plus nécessaire. Veuillez vous asseoir, monsieur le juge. Maître Séra-

phin Dulaurier va vous insuffler la poudre assourdissante dans les oreilles.

MAITRE SÉRAPHIN

Bien volontiers, monsieur.

MAITRE SIMON

Voilà qui est fait.

CATHERINE, *à maître Adam Fumée.*

Faites entendre raison à mon mari, monsieur l'avocat. Dites-lui qu'il faut qu'il m'écoute, qu'on n'a jamais condamné une épouse sans l'entendre, dites-lui qu'on ne jette pas des sacs à la tête d'une femme (car il m'a jeté des sacs à la tête), sans y être poussé par un violent mouvement du cœur ou de l'esprit... Mais non! je vais lui parler moi-même. *(A Léonard.)* Mon ami, répondez: vous ai-je manqué en quelque chose? Suis-je une méchante femme? Suis-je une mauvaise épouse? J'ai été fidèle à mon devoir; je vous dirai même que je l'ai aimé...

LÉONARD,

son visage exprime la béatitude, et, tranquille, il se tourne les pouces.

Cela est délicieux. Je n'entends plus rien.

CATHERINE

Ecoutez-moi, Léonard, je vous aime tendrement. Je vais vous ouvrir mon cœur. Je ne suis pas une de ces femmes légères et frivoles qu'un rien afflige, qu'un rien console et qui s'amusent de bagatelles. J'ai besoin d'amitié. Je suis née ainsi: dès l'âge de sept ans j'avais un petit chien, un petit chien jaune... Vous ne m'écoutez pas...

MAITRE SIMON

Madame, il ne saurait vous écouter, vous ou tout autre. Il n'entend plus.

CATHERINE

Comment? il n'entend plus?

MAITRE SIMON

Non, il n'entend plus, par l'effet d'une médication qu'il vient de prendre.

MAITRE SÉRAPHIN

...Et qui a produit en lui une douce et riante cophose.

CATHERINE

Je le ferai bien entendre, moi.

MAITRE SIMON

Vous n'en ferez rien, madame; c'est impossible.

CATHERINE

Vous allez voir... *(A son mari.)* Mon ami, mon chéri, mon amour, mon cœur, ma moitié... Vous n'entendez pas! *(Elle le secoue.)* Olibrius, Hérode, Barbe-Bleue, cornard.

LÉONARD

Je ne l'entends plus par les oreilles. Mais je ne l'entends que trop par les bras, par les épaules ou par le dos.

MAITRE SIMON

Elle devient enragée.

LÉONARD

Où fuir? Elle m'a mordu, et je me sens devenir enragé comme elle.

On entend l'aveugle au-dehors. — Il entre dans la salle en chantant :

Passant vers la rivière,
Nous donnant le bras,
La déra!
Passant vers la rivière,
Nous donnant le bras,
Trouvons la meunière,
Avec nous dansa,
La déra!
Trouvons la meunière,
Avec nous dansa.

Catherine et Léonard vont, en dansant et en chantant, mordre tous les assistants, qui, devenus enragés, dansent et chantent furieusement et ne s'arrêtent que pour dire, par la bouche de M. Léonard Botal :

— Mesdames et messieurs, excusez les fautes de l'auteur.

ANATOLE FRANCE

ET

LE CINÉMA

ANATOLE FRANCE ET LE CINÉMA

Des écrivains d'expression française Anatole France n'est pas un de ces privilégiés à qui le Cinéma vient demander de lui fournir les sujets dont il a besoin pour attirer à lui les foules sans lesquelles il mourrait.

Non seulement, en effet, il n'y a dans son œuvre aucune *Carmen*, filmée 22 fois, aucune *Dame aux Camélias*, filmée 17 fois mais, alors que le nom d'Alexandre Dumas père se retrouve dans le générique de 59 films français ou étrangers, celui de Balzac en tête de 55, ceux de Maupassant, de Georges Simenon, d'Emile Zola, de Victor Hugo, de Pierre Benoit à côté du titre respectivement de 41, 36, 33, 32 et 24 films, seules 6 des œuvres signées « Anatole France » ont été l'objet d'une transposition cinématographique.

Mais alors que les 320 films dans le générique desquels figurent quelques-uns des noms les plus célèbres ou les plus populaires de la littérature romanesque ou théâtrale française appartiennent au genre que le jargon professionnel qualifie de « commercial » ou, au mieux, de « commercial supérieur », un seul, celui que Jacques Feyder a tiré de la *Thérèse Raquin* d'Emile Zola, méritant d'être regardé comme ayant droit à une place dans l'Histoire de l'art des images animées, Anatole France a la chance — disons plutôt le mérite — qu'un des rares films inspirés de son œuvre — le *Crainquebille* de l'époque muette — marque une date importante dans l'évolution du Cinéma aussi bien en tant qu'art et moyen d'expression que spectacle. C'est une compensation qui a bien son prix.

*
* *

C'est en 1908 qu'Anatole France a fait son entrée dans la vie du jeune Cinéma. Du moins si l'on s'en rapporte à un écho paru dans la presse parisienne qui commençait à s'intéresser aux choses de l'écran.

Pierre Lafitte, éditeur heureux de *Fémina*, *Je Sais Tout* et de plusieurs autres publications de bonne tenue venait de fonder une société de production cinématographique: « Le Film d'Art » où il se proposait bravement de doter le Cinéma d'un comportement digne de la clientèle à laquelle s'adressaient ses publications et, pour y réussir il avait décidé d'aller chercher ses collaborateurs à l'Académie française et à la Comédie-Française. La presse s'était emparée de l'affaire avant même qu'elle n'eût vu le jour et, le 6 février 1908, le *Cri de Paris*, le plus parisien des hebdomadaires d'échos, avait indiscrètement annoncé: « Parions que d'ici quelque vingt ans le Cinématographe aura complètement remplacé le Théâtre. En voulez-vous une preuve? Déjà nos maîtres écrivains travaillent à des livrets de cinématographe. Une société nouvelle vient, en effet de demander à Anatole France, à Mirbeau, à Lavedan des canevas sur lesquels seront réglées les scènes que joueront des mimes devant l'appareil. Chaque livret est payé trois cents francs. Pour une vingtaine de lignes c'est un assez bon prix n'est-ce pas? »

Ainsi, sortant de l'anonymat dans lequel il tenait jusqu'alors enfermés ses auteurs comme ses acteurs, le Cinéma cherchait à attirer vers ses studios des écrivains renommés afin de profiter de leur renom plus encore peut-être que de leur talent et le premier auquel il avait pensé était Anatole France. C'est que celui-ci était considéré entre tous comme le Maître.

Membre de l'Académie française depuis douze ans déjà, il était à la tête d'une œuvre considérable dont les titres aussi divers que *Le Crime de Sylvestre Bonnard* (1881), *Thaïs* (1890), *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* (1893), *Le Lys rouge* (1894)

lui avaient conquis tous les publics, sans parler des quatre volumes de l'« Histoire contemporaine » dont le héros, le sceptique M. Bergeret, pouvait être regardé comme le symbole de toute une certaine bourgeoisie intelligente et libérée de tous préjugés.

Comment dans ces conditions s'étonner que Pierre Lafitte eût pensé à lui avant tous autres? D'autant plus qu'il avait la réputation de s'intéresser au Cinéma, ce qui était une originalité de plus à ajouter à toutes celles qu'on lui prêtait. Henri Fescourt qui, avant d'être un des bons auteurs de films de l'entre-deux-guerres, était alors jeune reporter à l'*Intransigeant*, a laissé à ce sujet quelques lignes amusantes dans son volume de souvenirs [1]:

« Un jour, un de mes confrères, Edouard Sattler qui tenait la rubrique parlementaire et qui avait des intérêts ou des relations dans le « Gab-Ka » [2] me dit: « Si tu veux un bon reportage, je t'en signale un (j'étais spécialiste des « sujets parisiens ») Anatole France vient quelquefois au « Gab-Ka ». Tu pourrais l'interviewer. Je bondis sur l'idée. A cette époque, le cinéma passait pour n'accueillir que les humains du plus bas commun. Une personne prétendant à la distinction de pensée eût subi une humiliation à se voir surprise dans un endroit de cette espèce. Je tenais donc le « papier » sensationnel. Oui mais n'allais-je pas m'attirer l'inimitié de l'auteur de *Monsieur Bergeret* en révélant sa mauvaise habitude? J'eus l'ingénuité de confier mon scrupule à Louis Besse notre secrétaire de rédaction. Ses yeux flamboyèrent. Le seul fait de mon hésitation démontrait que je n'avais pas pénétré l'essence du journalisme moderne. Je reçus l'ordre d'apporter une interview d'Anatole France. Comment un coup de téléphone de « Gab-Ka » m'avisa, un après-midi,

1 Henri Fescourt: *La Foi et les Montagnes* (Paul Montel, édit., Paris, 1959).

2 Le « Kinéma Gab-Ka » était une petite salle située au 27 du boulevard des Italiens. Son propriétaire, Gabriel Kayser, l'avait baptisée de ce nom mystérieux qu'il avait formé de la première syllabe de son prénom « Gab » et de la première syllabe de son nom « Ka ».

de la présence dans la salle de l'écrivain avec une dame, cela offrirait peu d'intérêt de le rappeler. J'arrivai juste à la fin de la séance. J'abordai le Maître à la porte. J'imaginais que, pris sur le fait, il éprouverait une gêne et qu'il chercherait à sauver la face par l'éclat des propos et des paradoxes. Il n'en fut rien. Il ne prit pas du tout conscience du risque qu'il courait, ne parut redouter aucun piège ni aucun pilori. Le plus simplement il me confia qu'il considérait le cinématographe comme une invention intéressante. Tout cela sans s'attarder car la dame le tirait par la manche en répétant: « On va prendre mal! » Mon « papier » ne convint pas à Louis Besse. Il soutint que les paroles du Maître comportaient un sens que je n'avais pas pénétré. Il réduisit l'article en un bref écho d'où il résultait qu'en vue d'un futur livre sur l'abrutissement humain, Anatole France visitait les salles obscures pour se documenter. Ce mensonge témoigne du discrédit dans lequel un homme cultivé de 1906, le secrétaire de rédaction d'un quotidien brillant, tenait les spectacles de l'écran. »

Ce n'est là qu'une anecdote mais une anecdote qui en dit long sur les relations qu'Anatole France entretenait déjà avec le Cinéma et aussi sur la tutelle de tous les instants qu'exerçait sur lui son égérie, Mme Arman de Caillavet, car « la dame qui le tirait par la manche » pendant qu'il faisait ses confidences à Henri Fescourt ne peut être qu'elle et enfin sur l'indifférence méprisante que l'« Intelligenzia » de l'époque affichait à l'égard du Cinéma.

Qu'est-ce qu'Anatole France avait dit à Fescourt sur le trottoir du boulevard des Italiens devant la porte du « Kinéma Gab-Ka? » On l'ignore et on est en droit de se le demander alors que, quelques années plus tard, « le bon Maître ne craindra pas de dire: « Le Cinéma matérialise le pire idéal populaire. C'est le fait divers vécu, la troisième page de la feuille de chou vivifiée. Il ne s'agit pas de la fin du Monde mais de la fin de la Civilisation »[1]. A l'heure où Anatole France se montrera si sévère, plusieurs de ses œuvres:

1 Cité par R. M. Arlaud: *Cinéma-Bouffe* (Editions J. Melot, Paris, 1945).

Le Lys rouge, Crainquebille, Jocaste, auront été portées à l'écran. Serait-ce là la raison de sa sévérité? Il est vrai que, à la même époque, il affirmera avec autant de désinvolte autorité: « J'aime le Cinéma. C'est un art charmant, neuf, un art où l'on fait des trouvailles. »[1]

Anatole France n'a jamais été avare de contradictions et c'est un des charmes auxquels, à le lire, il y a plaisir à s'abandonner. Son esprit trop subtil pour ne voir qu'un seul côté des choses faisait nonchalamment le tour des êtres, des objets et des idées dont chaque facette lui était un prétexte à variations plaisantes. C'est ce que de la part d'un homme comme lui il est prudent d'appeler de la liberté d'esprit.

Ayant ou non de la sympathie pour le Cinéma, Anatole France ne fit pas partie de l'équipe d'écrivains que Pierre Lafitte forma pour mener à bien son entreprise de « dépopularisation » du Cinéma. Henri Lavedan, Jules Lemaitre dès la première heure, plus tard Edmond Rostand, Balzac, Victorien Sardou, tels sont les noms que l'on trouve en tête des films sortant du studio du « Film d'Art », mais pas l'ombre d'un Anatole France et il faut attendre 1917 pour le voir ce nom dans le générique d'un film produit non pas en France mais en Amérique par Samuel Goldwyn: *Thaïs.*

*
* *

Quand il s'était lancé dans la production cinématographique, Cecil B. de Mille avait pensé qu'il ne pouvait rien faire de mieux que d'aller chercher ses sujets dans le répertoire théâtral. C'étaient ce qu'il appelait des « photodrames », genre parallèle à la comédie, au drame, à l'opéra, à l'opéra-comique, ce qui l'avait amené tout naturellement à jeter son dévolu sur une des œuvres les plus justement célèbres du répertoire lyrique: la *Carmen* de Georges Bizet et il en

1 Cité par Charles Ford: *Bréviaire du Cinéma* (Editions Contacts, Paris, 1959).

avait confié le rôle principal à Geraldine Farrar qui, venue d'Australie en passant par Berlin, jusqu'au Metropolitan Opera de New York y avait connu un très grand succès. A quoi Samuel Goldwyn avait répliqué en entreprenant une *Thaïs* avec dans le personnage de la courtisane d'Alexandrie la belle Mary Garden, autre vedette fêtée du « Metropolitan ». Le Cinéma étant encore claustré pour de longues années dans le silence, il va sans dire que l'on n'entendait pas Mary Garden chanter en se regardant dans son miroir: « Dis-moi que je suis belle et que je serai belle éternellement! » pas plus que Geraldine Farrar montée sur une table dans l'auberge de Lilas Pastia, affirmer que l'« Amour est enfant de Bohème! » Il était donc bien inutile d'aller emprunter au « Metropolitan » ses deux étoiles les plus fêtées mais elles étaient l'une et l'autre auréolées de succès prometteurs de grosses recettes, ce qui explique tout.

On ne sait pas grand-chose cinématographiquement de *Thaïs* sinon que le metteur en scène en était Frank Crane et que Mary Garden y avait pour partenaire Hamilton Revelle, deux noms qui n'ont pas laissé de traces bien profondes dans l'histoire d'Hollywood.

Le film était arrivé à Paris en pleine guerre et son exploitation n'y fit pas grand bruit. Voici comment la direction du « Pathé-Palace » le présentait dans son programme: « *Thaïs* d'après l'œuvre d'Anatole France interprétée par Mary Garden du Théâtre national de l'Opéra. » Suivait une froide analyse de l'action se terminant ainsi: Mlle Mary Garden d'une beauté sculpturale dans le rôle de *Thaïs* fut à l'Opéra-Comique l'une des interprètes préférées de Massenet dont elle joua avec le plus vif succès tout le répertoire. » La presse de son côté garda la plus totale discrétion sur le film. Elle avait autre chose à se mettre sous les rotatives. Et on ne retrouve trace du film et surtout de son interprète que sous la plume de Louis Delluc: « Mary Garden a tourné *Thaïs*. Elle est de celles qu'on rêve de voir à l'écran dans mille et un personnages avec l'accompagnement complet de toutes les beautés de cet art. Mary Garden est la

grande interprète plastique de la musique théâtrale moderne. Comédienne musicale, cantatrice sensible, mime lyrique on ne peut isoler un de ses talents de son exceptionnelle personnalité (...) Nous avons tous regretté que Mary Garden, gagnée par le succès de l'Amérique, nous privât de ses intenses réalisations pour se prodiguer à Chicago, New York, San Francisco et, en somme, plus jamais ici. Que l'écran nous la rende. L'expression de ligne de Mary Garden s'y déploiera plus encore peut-être qu'à la scène (...) Ne peut-elle pas donner au cinéma tout ce qui lui manque? Et si de grands artistes la comprennent et l'entourent, si elle paraît dans ce concours irrésistible des féeriques instruments du ciné américain, comme nous lui pardonnerons de ne plus paraître dans nos opéras! »[1] Il y en a trois pages du même ton, trois pages qui constituent un aimable jeu de l'esprit dont, s'il en a eu connaissance, Anatole France qui était expert en la matière, dut gentiment sourire, trois pages qui ne laissent rien ignorer de ce que l'écran devra à Mary Garden mais ne disent pas un mot de ce qu'elle lui a apporté... Aucune hésitation n'est possible: Louis Delluc n'avait pas vu le film de son confrère Frank Crane.

M. Claude Aveline qui, des années durant, a vécu dans l'intimité du Maître, a gardé des relations de celui-ci avec le monde du cinéma des souvenirs infiniment précieux qu'il a évoqués dans une causerie prononcée le 18 février 1939 à la réunion annuelle de « la Société Anatole France »[2]. Cette causerie fut suivie de la projection d'un petit film composé de courtes scènes enregistrées lors de certains événements marquants de la vie de l'écrivain: publication d'une œuvre nouvelle ou d'un film tiré d'un de ses romans, départ en voyage, etc. Voici le commentaire dont M. Claude Aveline accompagna la projection de la séquence ayant trait à *Thaïs :*

1 Louis Delluc: *Cinéma et Cie* (Bernard Grasset, édit., Paris, 1919).

2 Cette causerie était improvisée. Le texte, revu par l'auteur, a paru dans le numéro d'avril 1939 du *Lys rouge*, revue trimestrielle fondée en 1932 par Michel Corday et publiée par la « Société Anatole France ». Cette réunion s'était tenue au restaurant parisien « La Rôtisserie de la Reine Pédauque ».

« Vous verrez France en 1913 [1] au studio Pathé de Vincennes. Le titre nous informe que France y paraît dans son cabinet de travail « reconstitué. » C'est un affreux mensonge. Heureusement pour le cabinet de travail véritable. La petite scène jouée par France devait servir de préambule à la mystérieuse *Thaïs* que personne n'a jamais vue. France est assis à son bureau, se lève, tire un livre de « sa » bibliothèque et va l'offrir à une personne qui se trouve hors du champ de l'objectif. Je suppose que le montage aurait placé ici une image de Mary Garden recevant le livre (...) Michel Corday qui assistait à la prise de vues rapporte dans son beau livre de souvenirs [2] la réflexion charmante d'un vieil ouvrier devant le jeu d'Anatole France : « On dirait qu'il n'a jamais fait autre chose. Il pourrait gagner sa vie comme cela. »

*
* *

On est un peu plus riche de renseignements sur *Le Lys rouge* qui naquit à la vie de l'écran en 1920. Son acte de naissance porte à côté du nom d'Anatole France ceux de deux bons artisans du métier cinématographique : Maurice de Marsan adaptateur et Charles Maudru metteur en scène.

Le roman paru en 1894 avait été, en 1899, l'objet d'une adaptation théâtrale qui, jouée sur la scène du Vaudeville, n'y avait pas connu un véritable succès malgré l'interprétation de Réjane, qu'encadraient Lucien Guitry et Georges Grand. Montée, la saison suivante, au Théâtre Michel de Saint-Pétersbourg avec pour interprètes Emilienne Dux, Candé et Henry-Roussell, elle avait été mieux accueillie. Qu'allait-il en être du film ?

1 Il est étonnant que ce préambule à un film réalisé en 1916-1917 en Amérique ait été enregistré dans un studio français en 1913. C'est un mystère à ajouter à tous ceux qui entourent ce film.

2 Michel Corday : *Anatole France d'après ses confidences et ses souvenirs* (Ernest Flammarion, édit., Paris, 1927).

Venu du Théâtre où, entre autres, il avait fourni à la jeune Mistinguett à peine évadée de l'« Eldorado » son premier succès théâtral : *Le Coup de Jarnac* joué aux « Folies Dramatiques » (1907), Maurice de Marsan avait fait un peu de tout en matière cinématographique : scénariste, réalisateur, producteur mais c'est comme adaptateur qu'il s'attaqua au *Lys rouge*, laissant le soin de la mise en scène à son collaborateur habituel Charles Maudru. Celui-ci venait lui aussi du Théâtre, plus précisément de l'entourage d'Antoine et de Gémier dont il avait été le régisseur général après avoir été celui du Théâtre Michel de Saint-Pétersbourg où il avait eu à mettre en scène la pièce lorsqu'elle lui était arrivée de Paris. Le sujet et les personnages lui étaient donc familiers lorsqu'il fut chargé de les faire revivre sur l'écran.

La nouvelle de la mise à l'écran d'une œuvre du « bon Maître » n'avait pas été sans surprendre et aussi bien dans le monde des lettres et du journalisme que dans celui du théâtre et du cinéma et jusque dans les salons bien des curiosités étaient en éveil. Le film avait donc fait un certain bruit avant sa naissance. Il en fit un peu moins après son arrivée devant le public. C'était, il est vrai, un de ces films dont il n'y a pas grand-chose à dire une fois qu'on en a résumé l'intrigue et félicité les acteurs. Ici on pouvait évoquer des souvenirs de lecture quand on en avait. C'est ce qu'avait fait Paul Granet dans *Eve*, hebdomadaire parisien de la femme : « Est-ce le souvenir des heures exquises passées à lire le prestigieux (?) roman d'Anatole France? Est-ce cette grâce un peu surannée d'un flirt violent sous le ciel de Florence? Est-ce la douceur des campagnes de Fiesole ou des rives de l'Arno? Est-ce l'esprit si français de l'œuvre que n'ont pas trahi les adaptateurs ou plus banalement l'émotion du drame qui se déroule entre deux hommes farouchement épris de la même femme? Je l'ignore mais j'avoue avoir pris un plaisir extrême au récit par l'image du *Lys rouge*. »

Voilà qui donne le ton de la critique, une critique qui, il convient de le préciser, venait tout juste de naître. Et Paul

Granet terminait son article par ce détail qui, « nous n'en doutons pas, disait-il, ne saurait manquer d'intéresser nos lectrices: Mlle Delvé porte 28 robes différentes, toutes d'un goût exquis car elles sont signées d'un des plus réputés couturiers parisiens ». Aucun critique dramatique n'avait prêté autant d'attention aux toilettes de Mme Martin-Bellème incarnée par Réjane sur les planches du Théâtre du Vaudeville.

De ce *Lys rouge* on ne trouve nulle trace dans les histoires du Cinéma si ce n'est sous forme d'anecdotes dans le genre de celle-ci: « Quand on alla demander à Anatole France l'autorisation de tourner *Le Lys rouge*, comme il n'avait jamais mis les pieds dans un cinéma [1], il s'étonna: « Comment?... On peut faire cela? » On le lui jura. Il signa tout ce qu'on voulut et on le mena peu après — les choses alors ne traînaient pas — à la représentation de son œuvre. Il en sortit ébloui, admiratif et malin: « Comme c'est intéressant! Comme c'est curieux! » voulut-il bien déclarer. Puis il ajouta à mi-voix: « Mais vous êtes vraiment sûr que c'est *Le Lys rouge?* » [2]

Anatole France est sans doute l'écrivain à qui, avec Tristan Bernard, le Boulevard a prêté le plus de « mots » destinés à être répétés de bouche à oreille à travers salles de rédaction, coulisses et salons. Son opinion sur *Le Lys rouge* n'est vraisemblablement que l'un d'eux. N'y voyons rien d'autre.

Ne mettons pas le point final à la mise à l'écran du *Lys rouge* sans rapporter ce que M. Claude Aveline dit de la présentation du film à Anatole France qui eut lieu « le 9 juillet 1920 à La Béchellerie en présence de son vieil ami Léopold Kahn ». A des fins publicitaires le producteur avait fait enregistrer en détail la petite cérémonie. Cette scène faisant partie du film de montage projeté devant les membres de la « Société Anatole France » le 18 février 1939, en voici

1 En contradiction avec ce que rapporte Henri Fescourt à qui on peut accorder entière confiance.

2 Maurice Bardèche et Robert Brasillach: *Histoire du Cinéma* (Denoël et Steele, édit., Paris, 1935).

le commentaire par M. Claude Aveline: « France reçoit et félicite le producteur M. de Marsan. Cette présentation s'accorde pour l'ensemble et quelques détails avec l'anecdote de la belle actrice dont France serra la main par personne interposée. » [1] Et voici cette anecdote contée à quelques amis par Anatole France lui-même et rapportée, elle aussi, par M. Claude Aveline: « J'ai été filmé, dit France, à deux ou trois reprises et il faut que je vous conte une petite histoire qui m'a rendu fort défiant à l'égard du Cinéma. Au début d'un film tiré de je ne sais plus quel livre de moi, le metteur en scène désirait qu'on me vît serrant la main de mon interprète féminine. Je m'en réjouis car celle-ci était fort belle et je ne la connaissais pas encore. Je vis arriver, un matin, à La Béchellerie une voiture remplie d'instruments et de messieurs. De femme, point. J'imaginai qu'elle allait survenir dans une voiture personnelle. On installa les appareils. Les messieurs s'étaient revêtus de blouses blanches. L'opérateur désignant l'un d'eux, me dit: « Monsieur France, lorsque monsieur s'approchera de vous et vous tendra la main, je vous prie de la prendre et de sourire car dans le film, c'est à Madame X. qu'on vous verra prendre la main. » De ce jour, le Cinéma me parut un art dangereux. » [1] Et le petit film se terminait par une scène de congratulations avant laquelle nous voyons la plume de l'écrivain tracer ce témoignage, bien indulgent, précise entre parenthèses M. Claude Aveline: « Cher Monsieur de Marsan, vous avez tiré de ce roman un film très beau qui m'a intéressé et ému. Anatole France. » [1 2 3]

Sans doute ne faut-il voir là qu'une manifestation du peu de goût qu'Anatole France avait pour certaines formalités

1 Claude Aveline: *Le Lys rouge* (avril 1939).

2 Ces deux lignes de félicitations figurent en autographe reproduit photographiquement dans un programme conservé à la Bibliothèque de l'Arsenal.

3 On doit s'étonner de la similitude de cette anecdote avec celle, rapportée p. 474 concernant *Thaïs*. Où est la vérité? Peu importe d'ailleurs, sinon pour montrer combien, il est difficile, s'agissant de Cinéma, d'écrire l'Histoire, fût-ce la « petite », la toute « petite » histoire.

de la vie moderne qu'il considérait comme de sottes corvées dont il avait hâte de se débarrasser pour se retrouver en la seule compagnie de ses livres et de ses bibelots.

Le film, conclut sévèrement M. Claude Aveline, « est au-dessous de son sujet, c'est le moins qu'on en puisse dire ». Il fut projeté au « Regina-Aubert-Palace » en décembre 1920, avec pour compagnon de programme *Charlot et les Saucisses*. Il est évident que la petite farce de Charlot durera beaucoup plus longtemps que *Le Lys rouge* de M. Maudru. Au contraire, en 1922, un nouveau film inspiré par une œuvre de France est en même temps un événement du point de vue cinématographique: le *Crainquebille* de Jacques *Feyder*. »[1]

Pourtant, « comme souvenir du *Lys rouge*, Anatole France conservait à La Béchellerie, dit Michel Corday, deux photographies où une dame et le comte Primoli posent deux scènes du roman devant la statue de San Marco nichée dans la cour d'Or San Michele à Florence. »[2] Cette dame est-elle une des comédiennes du film?

*
*   *

L'Affaire Crainquebille avait paru dans *Les Cahiers de la Quinzaine* de Charles Péguy: premier cahier de la quatrième série le jeudi 9 octobre 1902. Devenue plus simplement *Crainquebille*, la nouvelle avait affronté les feux de la rampe en trois tableaux au Théâtre de la Renaissance que dirigeait alors Lucien Guitry le 28 mars 1903. Ç'avait été un succès dû pour une bonne part à l'interprétation truculente que Guitry avait donnée du brave marchand des quatre saisons qui en est le pitoyable héros[3]. Il avait pourtant fallu attendre près de vingt ans pour voir celui-ci passer de la scène à l'écran.

1 Claude Aveline: Op. cit.

2 Michel Corday: Op. cit.

3 En voici l'interprétation: Lucien Guitry (Crainquebille), Francès (le marchand de marrons), Nertann (le président), Arquillère (l'avocat), Noizeux (le docteur Mathieu), Talrick (l'agent 64), Juliette Margel (La Souris), Mme Samary (Mme Bayard), Irma Perrot (Mme Laure).

Voici l'analyse de l'œuvre donnée par le programme de la présentation corporative du film: « *Crainquebille* est la rencontre de deux célébrités. Le chef-d'œuvre d'Anatole France a été découpé et adapté à l'écran par Jacques Feyder, le brillant réalisateur de *L'Atlantide*[1], avec une ingéniosité qui fera voir une face nouvelle et imprévue de son beau talent. Autour de l'intrigue spirituelle et émouvante à la fois et admirablement interprétée par des artistes tels que Maurice de Féraudy, Marguerite Carré, Jeanne Cheirel, Félix Oudart, Mosnier, Numès, il a développé toute une fresque où sont évoqués les multiples aspects du Paris populaire et du Paris mondain. L'étonnante déformation des scènes du tribunal qui rend visible aux yeux des spectateurs les impressions de Crainquebille nous semble être un exemple typique de ce que peut réaliser l'écran pour traduire les finesses psychologiques d'un maître écrivain qui devaient sembler insaisissables et inaccessibles au « Septième Art ».

C'est là le premier des innombrables textes de commentaires consacrés au film d'Anatole France et Jacques Feyder. La Critique cinématographique s'était formée depuis *Le Lys rouge* et chacun de ceux qui avaient mis leur plume au service du Cinéma tenait à montrer qu'il était intelligent, qu'il avait compris les intentions du réalisateur et qu'il savait les expliquer à ses lecteurs sans se laisser déconcerter par ses innovations les plus audacieuses[2].

Pour donner une idée de l'importance accordée par la Presse à *Crainquebille* le plus simple est de reproduire l'article d'Emile Vuillermoz[3] dans le plus important, le plus sérieux des journaux parisiens du soir[4]: « Voici un film qui vient à

1 Le film tiré par Jacques Feyder de *L'Atlantide* de Pierre Benoit avait commencé sa carrière en 1921.

2 Les distributeurs du film étaient tellement effrayés par ces innovations qu'ils avaient jugé utile de placer un avertissement en tête du film, disant en substance: « Nos spectateurs sont informés que les flous et les déformations d'images sont volontaires. » (Claude Aveline: *Le Lys rouge*, cf. ci-dessus p. 473).

3 Emile Vuillermoz: critique musical et historien de la musique. Un des créateurs de la critique cinématographique (1878-1960).

4 *Le Temps*, 2 décembre 1922.

point pour illustrer une thèse que je soutiens — sans aucun succès d'ailleurs — depuis de longues années. La cinégraphie française ne peut pas lutter avec le cinéma américain sur le terrain des grosses dépenses. Les réalisations coûteuses, les reconstitutions grandioses, les mises en scène gigantesques, les armées de figurants et les chevauchées éperdues ne sont pas de notre fait et il ne faut pas le regretter. Nous ne pouvons vaincre les Américains en opposant notre franc au dollar mais, si nous voulons opposer notre intelligence à la leur, nous les vaincrons à plate couture. M. Jacques Feyder vient d'en fournir une preuve éclatante en nous donnant avec *Crainquebille* un film très simple, très tranquille, sans « attractions » ni « clous » mais d'une ingéniosité et d'un style extrêmement remarquables. Voilà la véritable formule du film français. Elle évincera tôt ou tard toutes les autres. M. Feyder a d'autant plus de mérite à s'être engagé dans cette voie qu'il avait été sacré depuis *L'Atlantide* champion des scénarios « poids lourds ». Il a combattu aujourd'hui dans une autre catégorie et il a remporté une victoire décisive. *Crainquebille* est un sujet admirable. Le cinéma l'a vu à travers la réalisation théâtrale plutôt qu'entre les lignes du texte original et je déplore que M. Feyder n'ait pas eu le courage de supprimer le personnage conventionnel et mélodramatique de « La Souris » qui nous gâta jadis les représentations de « la Renaissance ». Il faut reconnaître d'ailleurs que le gamin du cinéma — type Jackie Coogan — est beaucoup moins exaspérant que les dames travesties en gavroches qui tiennent cet emploi au théâtre. Mais l'idée de ce rôle plaqué, inspirée par un optimisme dramaturgique d'Ambigu n'en est pas moins absurde. Cette concession au public — quel public? — est une hypocrisie tout à fait méprisable. *Crainquebille* est le tableau sobre et magnifique de l'injustice sociale, de l'automatisme terrifiant de nos machines administratives, de l'impuissance des simples et des humbles à se servir des protections et des armes dont la civilisation se flatte de les avoir enrichis. Jérôme Crainquebille est lentement happé et broyé par les puissants

engrenages bien huilés de nos institutions. Il doit être écrasé et disparaître. Et vous prétendez candidement arrêter ce majestueux et grandiose laminoir en jetant puérilement dans la machine le morceau de pain et le mégot de « La Souris »! Quel jésuitisme social! De quoi vivra demain le vieux marchand des quatre saisons démoralisé, découragé, abruti d'alcool, incapable de reprendre son ancien métier? C'est votre égoïsme qui réclame cette dernière vision réconfortante du pauvre vieux vidant son verre et allumant sa cigarette. Vous espérez pouvoir ainsi rentrer chez vous sans honte. N'y comptez pas. Cette cigarette est celle du condamné à mort. Lorsqu'elle sera terminée, le raisonnable Crainquebille comprendra que « La Souris » ne lui a pas sauvé la vie puisqu'il ne peut lui apporter le droit de vivre et il retournera de son pas lourd et paisible se jeter dans la Seine. Cette réserve faite il n'y a plus qu'à féliciter le metteur en scène de son heureuse présentation et de son habile découpage. Il a eu à peine besoin de sous-titres et c'est dommage car on aurait aimé voir plus souvent s'inscrire sur la muraille en lettres de feu les belles sentences musicales d'Anatole France si riches de sentiment et de pensée qui se gravent pour toujours dans le cerveau et dans le cœur. Mais l'action est si lumineuse, si claire, les roues dentées tournent si régulièrement sous nos yeux que tout commentaire est inutile. Et c'est bien ce qui rend absurde la création de cette ridicule « Souris » car l'émotion et la pitié qui étreignent le spectateur sont d'autant plus sincères et profondes qu'elles ne sont jamais provoquées par un « apitoyeur » spécial prenant part à l'action et chargé d'une mission lacrymogène. Personne ne cherche à cambrioler nos larmes, personne ne travaille à forcer notre attendrissement. Crainquebille ne songe même pas à réclamer notre sympathie. Il est là, étonné et troublé, il est entouré de gens qui le poussent progressivement hors de la Société et hors de la vie, sans férocité et sans préméditation, par le seul jeu musculaire de leur activité sociale, par le seul épanouissement de leur personnalité. L'agent Matrat n'est pas méchant, Mme Bayard et Mme Laure ne

sont pas méchantes, les magistrats ne sont pas cruels — « bien polis, pas un gros mot » constate avec satisfaction leur justiciable — la prison est un lieu de délices et le docteur Mathieu est infiniment sympathique. Et Crainquebille en meurt tout de même. Et c'est pour cela que nous sommes émus alors que nous aurions peut-être résisté à une trop pathétique homélie. Jacques Feyder a su éviter le romantisme facile qui pouvait le tenter. Son style est simple et imite la fausse impassibilité d'Anatole France, ce ton calme, modéré, doucement ironique mais d'une sérénité parfaite qui cache tant de générosité et d'émotion. Il a proscrit la « tirade » muette que les cinéastes ont fini par rendre plus indiscrète que celle des orateurs. Il procède, comme son modèle, par petites touches nettes, précises, significatives. Il n'appuie pas, il éveille, d'un choc ou d'un effleurement, une résonance sur une de nos cordes sensibles et laisse cette corde vibrer en nous sans avoir l'air de s'en occuper. Belle et forte technique psychologique aux effets miraculeux qu'ignorent la plupart de nos cinématographistes pleurards et bêtifiants qui tournent d'instinct la manivelle de leur appareil comme celle d'un orgue de Barbarie. C'est le pizzicato intellectuel substitué au trémolo sentimental des « goualeurs » de l'écran: date heureuse dans l'histoire de notre musique des images. Il faudrait pouvoir souligner tous les détails ingénieux de cette réalisation. A chaque instant une trouvaille nous ravit par sa justesse et sa force. Il y a dans la notation du personnage de Mme Laure — interprété avec beaucoup d'intelligence par Mme Marguerite Carré — une puissance de raccourci étonnante. La scène de la visite familiale, l'apparition de la première communiante, le rêve d'avenir de la pierreuse-bourgeoise avec l'évocation de la maisonnette de banlieue, des poules, des pigeons, des légumes et des fleurs — toute son ambition de respectabilité dans un affectueux salut du curé du village plein d'égards pour sa digne et généreuse paroissienne — l'idée d'exalter, de synthétiser, de magnifier cette anticipation hallucinante en la faisant se refléter et se déformer dans une boule de jardin sont d'un Maupassant

de la pellicule. L'emploi de la déformation expressive a permis à Jacques Feyder d'autres notations heureuses. Lorsque Crainquebille abruti d'admiration et d'effroi respectueux devant la majesté de la Justice jette autour de lui des regards timides et épouvantés, sa vision se trouble. Il n'aperçoit plus que des détails brouillés et détachés de l'ensemble, nous assistons réellement à son vertige intérieur. Nous éprouvons son « éblouissement » au sens psychologique et médical du mot. Voilà un domaine où la cinégraphie possède des ressources féeriques inaccessibles aux autres arts. On commence à peine à les découvrir. Lorsque l'agent 64 fait sa déposition accablante et assurée, on voit grandir démesurément sa silhouette. Ce symbole de l'autorité est gigantesque et écrase toutes les vagues humanités qui l'entourent. Et quand le docteur Mathieu vient prendre la défense du marchand des quatre saisons, on sent que ce pygmée s'attaque à un géant et, en effet, il n'est bientôt plus derrière la barre des témoins qu'un pauvre nain falot qui s'amenuise et agite en vain ses petits bras impuissants de noyé qui s'engloutit dans un océan d'indifférence. Le cauchemar du docteur, la consultation des tarots utilisent avec une adresse et un à-propos exceptionnels les procédés si précieux et si souvent mal employés de la surimpression et du ralenti. C'est de la virtuosité enfin bien adaptée et bien en place. L'interprétation est intelligente. S'attaquer au souvenir formidable de Lucien Guitry était une entreprise bien dangereuse. M. de Féraudy a échappé assez adroitement à ce péril en nous donnant un Crainquebille plus humble, plus doux, plus faible que celui du théâtre. Il a été discret, sobre et sensible. Il a trouvé des détails excellents. Son « exposé des faits » à son avocat sans un sous-titre, son pauvre bavardage maladroit, ses digressions perpétuelles, ses remarques inutiles qu'on « entend » en regardant ses mains et ses yeux sont des réalisations supérieures. M. de Féraudy n'a jamais, à mon sens, réalisé de composition cinématographique plus parfaite et moins théâtrale que celle-ci. *Crainquebille* est un film dont la technique française

peut être fière. M. Jacques Feyder, en faisant entrer dans son style les qualités de logique, de raison, de simplicité et de tact qui manquent à la plupart de ses rivaux, vient de rendre au septième Art un service dont la portée est incalculable. »

Peut-on, sans être accusé de confusion de valeurs, penser que cet article est pour *Crainquebille*-film l'équivalent de ce qu'avait été pour le roman de Stendhal: *La Chartreuse de Parme* l'article de Balzac paru dans *La Vie Parisienne*. En tout cas, à la lecture du long article d'Emile Vuillermoz on mesure toute la distance qui, cinématographiquement, sépare *Crainquebille* du *Lys rouge*. Et aussi tout ce que le cinéma a apporté de personnel au texte publié par Charles Péguy. Il le fallait bien, dira-t-on, la matière contenue dans les 47 pages des *Cahiers de la Quinzaine* étant un peu maigre pour qu'on pût en tirer un film répondant aux normes imposées par les exploitants aux producteurs pour « le grand film » de leurs programmes et qui étaient de 90 minutes de projection. Ce serait une erreur.

Ce qu'il faut au Cinéma pour en faire un film c'est une histoire, disons même une « petite histoire » et sur ce point rien de mieux qu'une nouvelle. Alors, en effet, qu'un roman de 250 pages entoure les faits qui constituent son sujet de détails dont le cinéma n'a que faire, une nouvelle c'est essentiellement une histoire comportant des personnages, un cadre et une intrigue où il n'a rien à élaguer comme on serait obligé de le faire dans un roman. Rien de mieux donc que la toute simple histoire du pauvre Crainquebille ne pouvait convenir au cinéma et si celui-ci pour raconter cette histoire non plus par des mots mais par des images en a composé certaines qui offraient au spectateur quelques aspects des êtres ou des choses ignorés du lecteur, ce n'était pas pour étoffer un sujet qui n'en avait pas besoin mais pour dégager celui-ci de sa forme littéraire et lui donner une forme d'expression spécifiquement cinématographique: opération de première importance trop souvent négligée par les cinéastes qui s'attaquent à un roman ou à une pièce de

théâtre et dans laquelle Jacques Feyder avait déployé une véritable maîtrise.

Restent le personnage de « La Souris » et le dénouement dont le gentil gamin est l'artificiel « deus ex machina », personnage et dénouement pour lesquels Emile Vuillermoz s'était montré si sévère. Là-dessus Claude Aveline nous a apporté un précieux témoignage. Ecoutons-le:

« Des critiques ont reproché à Jacques Feyder la fin de son film. Alors que la nouvelle de France se termine d'une manière qui laisse prévoir le pire, ici la pauvre victime de l'agent 64 se trouve sauvée par le plus délicieux des petits compagnons, un gosse surnommé « La Souris » et qui lui redonne le goût de vivre. On a vu là une concession au public et une raison d'accuser le commerce cinématographique qui exige de telles trahisons. Or ici France n'a été trahi que par lui-même. Il avait adopté cette conclusion pour la pièce en trois actes qu'il avait écrite autrefois à l'intention de Lucien Guitry. » [1]

La presse tout entière, tant professionnelle que de grande information, qui avait fait une place à la critique cinématographique avait délibérément emboîté le pas à Emile Vuillermoz et s'était répandue en éloges à l'exception toutefois de l'*Action française:* « Disons tout net que M. Jacques Feyder s'est trompé, complètement trompé. Comme il sait son métier, comme il a de l'imagination et de la fantaisie, il a masqué son erreur sous toutes sortes de séductions et de virtuosités. Il ne s'en est pas moins trompé. Dans le conte d'Anatole France, il y a une histoire et une moralité. On a déformé l'histoire pour en faire un banal et bébête mélo: le pauvre homme condamné injustement, réduit au suicide par la Société est sauvé par un petit vendeur de journaux. Quant à la moralité on est bien forcé de nous la montrer toute nue, dépouillée de toutes les grâces dont l'avait parée le style d'Anatole France. Et c'est un bien

1 Il n'est pas interdit de penser que ce dénouement fut imaginé et imposé par Lucien Guitry.

mauvais tour qu'on lui a joué. A la lecture, cette agréable suite de paradoxes amuse et éblouit comme éblouissent les tours du prestidigitateur et on cherche instinctivement le moment où passe la muscade. Au cinéma, il ne reste que cette formule, pêchée au milieu d'une page: « La Justice est la sanction des injustices établies. » Voilà le cinéma éducateur. »[1]

Le temps, ce grand maître aux effets duquel le cinéma échappe peut-être moins que tout autre art, du simple fait que sa technique est en évolution constante, n'a pas été sévère pour *Crainquebille* et sans attendre le jugement des historiens; on en eut la preuve en 1929 lorsque le film reparut pour une nouvelle carrière sur les écrans. Jugez-en:

« Un film français qui eut un immense succès en Amérique c'est tellement exceptionnel, tellement invraisemblable que l'on doit signaler partout son passage, même s'il ne s'agit que d'une simple reprise. Il s'inspire de la nouvelle d'Anatole France et cela me faisait un peu peur. La trop fameuse « philosophie souriante », les ironies grammaticales et la prétentieuse pureté qui caractérisent les œuvres du Maître sans disciples, allais-je les retrouver transportées en ambiance affectée, en intentions littéraires, en jeu « significatif » des acteurs? Eh bien, j'ai vu non pas une copie servile mais un film vivant, simple, profond, dégagé de tout poncif, joué avec un grand naturel par des acteurs français — ce qui révèle chez le metteur en scène une haute psychologie — et s'affranchissant de son origine livresque, pour devenir de l'excellent cinéma. Messieurs les critiques qui fulminez contre les adaptations, voilà un démenti. Le talent suffit. »[2]

Venons-en maintenant au verdict de l'Histoire. En commençant par la première en date de toutes les « histoires du Cinéma » qui paraîtront aux vitrines des libraires à partir des années 30, celle de Maurice Bardèche et Robert Brasillach: « Le film reste curieux, Feyder y utilisant ces procédés

1 *Action française* (8 décembre 1922).

2 Marcel Augagneur dans *Gringoire* (4 janvier 1929).

de rêve photographique qui serviront à bien d'autres metteurs en scène: le docteur Mathieu voyait dans un cauchemar des juges s'envoler comme des oiseaux, la salle de la correctionnelle papillotait de mille prunelles devant Crainquebille ébloui; au moment de la déposition, on voyait s'avancer un flic colossal et un minuscule témoin à décharge. C'était d'une grande virtuosité technique que Feyder n'emploiera plus guère par la suite et qui risquait d'ailleurs de donner le change sur l'essentiel de son talent. Car ce qui fait de *Crainquebille* une œuvre encore durable c'est qu'elle est la première où se montre cette attention passionnée de son auteur aux mystères de l'âme individuelle. Du conte railleur d'Anatole France, Feyder tirait une œuvre patiente, un peu lourde où il tentait d'exprimer certaine vérité psychologique (...) Avec *Crainquebille* on put s'apercevoir avec étonnement que le metteur en scène de *L'Atlantide* sans rien abandonner de son habileté possédait une originalité réelle qui était une originalité intérieure. »[1]

En 1939 dans son *Esquisse d'une Psychologie du Cinéma*, André Malraux écrira: « Le cinéma peut raconter une histoire et là est sa puissance, lui et le roman (...) Le roman semble pourtant conserver sur le film un avantage: la possibilité de passer à l'intérieur des personnages. »

Cette possibilité, dès 1922, Jacques Feyder, remarquablement aidé par Maurice de Féraudy, avait brillamment prouvé que le cinéma n'en était pas dépourvu, Bardèche et Brasillach ont eu bien raison d'en attribuer le mérite à Jacques Feyder et à son *Crainquebille*.

Vingt ans plus tard, Pierre Leprohon y reviendra: « C'était l'époque où les cinéastes instruits par Delluc découvraient les secrets de la photogénie. Le paysage mais aussi le visage humain par l'emploi du « gros plan », le jeu des reflets et des ombres, tout va trouver son sens à l'écran et faire enfin du film un véritable moyen d'expression. Cette expression Jacques Feyder la cherche surtout dans l'image du visage

1 Maurice Bardèche et Robert Brasillach: Op. cit.

humain comme dans un miroir où le spectateur puisse découvrir, à travers le jeu des interprètes, le reflet de ses propres sentiments (...) *Crainquebille* lui permet d'affirmer ce qui deviendra chez lui caractéristique: le sens de la psychologie exprimée par l'image humaine. Il se soucie moins de l'atmosphère, du pittoresque que de l'intensité expressive d'un regard ou d'un geste. *Crainquebille* est le seul film de Jacques Feyder qui use — d'ailleurs avec intelligence et toujours à des fins psychologiques — de procédés techniques (grossissements, etc.) [1] »

Comment après cela ne pas dire que *Crainquebille* est une des grandes dates de l'histoire du Cinéma, une de celles qui marquent une étape sur la longue route suivie par l'art des images animées dans son évolution [2].

Et Anatole France? Que pensait-il de ce *Crainquebille*, de son metteur en scène, de son principal interprète?

M. Claude Aveline est fort discret à ce sujet: « Pour Anatole France le cinéma n'était guère plus encore que de l'imagerie d'Epinal. Il estimait qu'il fallait lui donner des sujets semblables à des légendes pleins de merveilles et de mystère. Il reconnaissait qu'on trouverait dans son œuvre des contes propres à être ainsi traduits [3]. S'il montrait quelque méfiance à l'égard des films dits « psychologiques » c'était qu'il n'avait pas eu de chance avec l'adaptation du *Lys rouge* [4]. Mais

1 Pierre LEPROHON: *Cinquante Ans de Cinéma français* (Editions du Cerf, Paris, 1954).

2 Il n'est peut-être pas inintéressant de noter que 1922 fut, cinématographiquement, une grande année puisqu'elle vit naître: en France: *La Roue*, d'Abel Gance, *La Souriante Mme Beudet* de Germaine Dulac d'après la pièce de Denys Amiel et André Obey, *La Femme de nulle part* de Louis Delluc; en Allemagne: *Le Docteur Mabuse* de Fritz Lang et *Nosferatu le Vampire* de F. W. Murnau; en Amérique: *Le Pèlerin* de Charles Chaplin et *La Caravane vers l'Ouest* de James Cruze; en Suède: *Le Vieux Manoir* de Mauritz Stiller, toutes œuvres importantes à des titres divers et qui appartiennent à l'Histoire du Cinéma.

3 V. p. 476 ce qu'il dit sur ce sujet.

4 Il avait oublié le témoignage de satisfaction qu'il avait accordé à Maurice de Marsan concernant *Le Lys rouge*. V. p. 477.

Crainquebille avait trouvé grâce à ses yeux, en raison surtout du talent de Féraudy: « Il est si rare, ajoutait-il, de n'être pas trahi par ses interprètes. Voyez l'aventure qui arrive à Molière. Son *Misanthrope* est un jeune gigolo dont les fureurs et les jérémiades devraient nous sembler comiques. Or on en fait un homme grave et sage, revenu de tout! » (C'était le moment où Lucien Guitry, à la fin de sa carrière, donnait une interprétation du *Misanthrope* que l'on pouvait qualifier de personnelle.) [1]

Une fois de plus Anatole France se dérobait, prenait la tangente: on lui parlait de *Crainquebille*, il répondait *Misanthrope;* on souhaitait connaître son opinion sur l'interprétation de Maurice de Féraudy, il disait ce qu'il pensait de l'interprétation d'un tout autre personnage par Lucien Guitry.

Je possède heureusement sur ce sujet des souvenirs et une documentation personnels.

Depuis l'automne 1921 j'étais le titulaire de la rubrique cinématographique du *Petit Journal* qui m'accordait généreusement chaque vendredi une page entière dont on peut dire qu'elle constituait une sorte de petit magazine. Quelques semaines après la sortie de *Crainquebille* sur les écrans parisiens j'avais donc envoyé mon secrétaire Villa Saïd pour interviewer Anatole France et essayer de savoir ce qu'il pensait du film de Feyder. Voici ce qu'il en rapporta: « Une heure chez le Maître Anatole France. A propos de *Crainquebille*. Dans le moment où l'on donne au cinéma une adaptation de *Crainquebille*, il nous a paru du plus vif intérêt d'aller demander au Maître Anatole France ce qu'il pense en général du Cinéma et en particulier de l'adaptation que l'on vient de faire de son œuvre. C'est en son hôtel de la Villa Saïd que nous avons trouvé le Maître cet après-midi assis en compagnie de Mme France près d'un feu de bois. « Que pensez-vous du Cinéma? Est-ce à votre sens un bien ou un mal que le Cinéma tienne une place aussi considérable dans notre vie contemporaine?

1 Claude AVELINE: Op. cit.

» Le Maître me regarde et lève les bras:

» C'est à peu près comme si vous me demandiez si New-York est un bien ou un mal. Il faut accepter l'existence du Cinéma comme on accepte celle de New-York, c'est-à-dire comme un fait. Au demeurant j'aime le Cinéma. Ne dites pas que je l'aime beaucoup, dites que je l'aime. Une chose est à remarquer. On ne fait pas donner au Cinéma tout ce qu'il pourrait donner. Tout ce qui est réalisé au Théâtre pourrait l'être au Cinéma. Pensez à ce que serait une adaptation cinématographique des *Voyages de Gulliver*.

» — Et *Don Quichotte*, Maître?

» — Je l'ai souvent demandé. Si le XVIIe siècle avait connu le Cinéma, une des premières choses qu'on y eut transposées eût été certainement *Don Quichotte*. Les ressources du Cinéma sont infinies. Quant à moi, je regrette que le Cinéma scientifique ne jouisse pas auprès du public d'une plus grande faveur. Pour ne parler que du Cinéma d'art, on peut en ce sens atteindre une grande perfection à la condition de se servir du Cinéma avec intelligence. On a parfaitement vaincu l'absence de la parole au Cinéma, on l'a remplacé par l'expression. A cet égard de Féraudy dans *Crainquebille* s'est montré un bien grand artiste, supérieur à mon avis à Lucien Guitry. Cette supériorité tient-elle au physique de de Féraudy? En tout cas il a su être pathétique et émouvoir et je lui en suis reconnaissant.

» — Que pensez-vous de l'adaptation de *Crainquebille?*

» — La troupe est excellente. L'adaptation a été très réussie, très intelligente. On s'est servi de procédés nouveaux, de moyens d'expression d'une très grande ingéniosité. La manière dont on a su montrer à l'écran les ambitions d'une fille publique (elle ambitionne un jardin) m'a semblé particulièrement réussie. De même la scène où l'on montre le témoin *qui sait* et qui grandit, grandit tandis que l'auditoire diminue, diminue jusqu'à disparaître, microscopique n'a d'égale que la scène où l'on voit le témoin *qui ne sait pas* et qui diminue, diminue alors que son auditoire grandit, grandit jusqu'à anéantir le témoin qui ne sait pas jusqu'à

l'avaler et le faire disparaître... Ce sont là des moyens saisissants, impraticables au Théâtre. D'ailleurs *Crainquebille*, cette petite nouvelle, dit le Maître en souriant, n'est pas la première de mes œuvres que l'on adapte au Cinéma. On avait déjà mis à l'écran *Thaïs* et *Le Lys rouge*.

» Je me lève. Le Maître me reconduit.

» — Le Cinéma, conclut-il, ouvre de grands horizons. Il est chargé de promesses comme la jeunesse elle-même.

» Une dernière question me reste à poser au Maître et je demande: Allez-vous au cinéma, Maître?

» Le Maître sourit: Quelquefois... Quelquefois... Avant la Guerre, dit-il.

» — Et depuis?

» — Depuis?... Il y a eu tant de choses... »[1]

Anatole France n'était pas bavard quand il s'agissait de lui ou de ses œuvres. Jamais pourtant il n'en avait dit autant et ce qui donne à cette interview un intérêt ultra-cinématographique c'est le nom de l'interviewer: Louis Guilloux, un des chefs de file de la jeune littérature née de l'entre-deux-guerres, l'auteur de *Dossier confidentiel*, de *Sang noir* jusqu'à ce *Cripure* qui fit quelques beaux soirs du Théâtre national populaire. Ce serait trop peu de dire que Louis Guilloux n'aimait pas le cinéma, il le méprisait. Il s'acquittait consciencieusement et avec beaucoup de gentillesse des travaux que je lui confiais mais ce n'était pas sans se faire à lui-même pitié. Cette interview est bien certainement la seule qu'ait prise Louis Guilloux et elle ne figurera pas dans ses *Œuvres complètes*. »[2]

Ce que Guilloux n'a pas dit de sa visite à Anatole France c'est un mot de celui-ci qui mérite, me semble-t-il, de ne pas être oublié car c'est du meilleur « France ». Il nous ramène d'ailleurs au cinéma et à *Crainquebille*. Le voici

1 Louis GUILLOUX: *Petit Journal* (16 mars 1923).

2 On retrouve pourtant la signature de Louis Guilloux au bas d'un article de *Cinémagazine* (29 mai 1925) où, à propos du film que Gaston Ravel venait de tirer de *Jocaste*, il reprenait sous une forme quelque peu différente les idées développées dans son article du *Petit Journal*.

rapporté par « Les Treize » dans leur courrier des Lettres de *L'intransigeant :* « Un de nos confrères sonnait, il y a peu de jours, à la porte d'Anatole France. Il s'agissait de demander à l'auteur de *Crainquebille* ce qu'il pense du cinéma. Notre confrère fut reçu à la Villa Saïd et le plus aimablement du monde. Or, il s'était proposé une autre tâche, au moins aussi ardue que la première: celle d'obtenir du Maître quelques lignes de sa main dans lesquelles il exprimerait son opinion sur le Cinéma. Sa requête posée, après une demi-heure d'un entretien charmant, le journaliste vit Anatole France se lever de son fauteuil et s'installer devant sa table. Il y prit une feuille de papier, un porte-plume et... n'écrivit rien. Les deux interlocuteurs se regardaient. Enfin, au bout de quelques minutes, Anatole France prononça simplement: « C'est que, voyez-vous, la littérature... C'est difficile! » Et il écrivit les quelques mots demandés. [2]

Ces quelques mots, les voici : « Féraudy dans *Crainquebille* a poussé l'expression tantôt jusqu'au comique le plus amusant, tantôt jusqu'au pathétique le plus touchant. Anatole France. »

Avant de commencer sa carrière normale devant le public, les producteurs et distributeurs de *Crainquebille* avaient eu l'idée publicitairement excellente d'en offrir une projection sur l'écran de l'« Artistic » aux membres du Syndicat des marchands des quatre saisons parisiens. « C'est là une fort bonne idée, déclara un journal corporatif. Les marchands étaient reçus sur présentation de leur médaille. Le grouillement pittoresque des Halles dans le jour gris du petit matin si adroitement saisi à vol d'oiseau par Jacques Feyder fut très apprécié mais la scène du procès-verbal obtint le plus gros succès: « Crois-tu que c'est ça ! » — « Et le vieux, il est épatant. On dirait qu'il a vendu toute sa vie de la salade ! » L'écran c'était pour eux comme un miroir et ils s'y regardaient avec complaisance, avec tristesse aussi. Ont-ils parfaitement discerné ce qu'a d'amer, de douloureux, de durement satirique l'œuvre originale d'Anatole France? Ils ont plutôt paru en goûter la philosophie. »

2 *L'Intransigeant,* 19 mars 1923.

Quoi qu'il en soit cette présentation avait paru tellement insolite que le grave *Journal des Débats* n'avait pas cru manquer à ses abonnés en lui consacrant un article signé de son critique dramatique Henri Bidou que les choses de l'écran laissaient assez indifférent : « Il est impossible de suivre le mouvement dramatique si l'on se désintéresse entièrement du cinéma. M. Jacques Feyder vient de réaliser *Crainquebille* à l'écran: toute la première partie est un poème du Paris matinal et ce poème est plein de variété, de fantaisie et de goût. On regrette que le Théâtre ne puisse guère ici rivaliser avec le film (...) Les marchands des quatre saisons avaient été convoqués. Le directeur de leur syndicat est un homme doué de puissants moyens physiques et qui parle bien. Il est monté sur la scène et il a rendu hommage à Anatole France « patron vénérable de la corporation ». Après que Crainquebille eut été condamné sur la foi d'un agent de police imbécile quelqu'un a crié dans une loge: « Ce film est idiot. Comme représentant de la Préfecture de police je proteste! »

Ce pourrait être le point final — un point final qui a dû enchanter « le bon Maître » s'il lisait les *Débats* — de l'histoire de *Crainquebille* au cinéma si, après le film muet de Jacques Feyder il n'y avait eu deux autres *Crainquebille,* parlants ceux-là.

Refaire *Crainquebille.* Nul n'aurait dû y penser mais c'est une des règles les plus impératives du commerce cinématographique de refaire, après un laps de temps plus ou moins long, les films qui ont connu un succès tel qu'il suffit, se dit-on, de voir reparaître leur titre sur les écrans pour que renaisse le succès. Mais c'est aussi une règle à laquelle ces « remake » échappent rarement que ces espoirs soient déçus, la nouvelle version ne valant pas son aînée.

Le premier de ces deux nouveaux *Crainquebille* arriva sur les écrans en 1933 sous la signature de Jacques de Baroncelli. Tous ceux qui ont connu Jacques de Baroncelli homme de

grande culture, de goût très sûr et d'expérience éprouvée et qui ne pouvait ignorer ce qui l'attendait s'il mettait son talent au service d'un nouveau *Crainquebille* ont regretté de le voir se lancer dans une telle entreprise perdue d'avance. Mais si averti qu'on soit, il est des habitudes auxquelles on ne peut se soustraire. Il ne pouvait naturellement être question pour Jacques de Baroncelli de recourir de nouveau aux trucages techniques qui avaient valu à Jacques Feyder tant de louanges méritées. Ce fut donc à des poupées sorties des mains de Ladislas Starevitch [1] que fut confiée la lourde tâche de donner des apparences de rêve à certaines scènes du film. La réussite fut incomplète. L'interprétation du rôle principal n'était pas moins délicate. Sans posséder la classe de Maurice de Féraudy, Tramel à force de simplicité et de bonhomie réussit pourtant à faire accepter son marchand des quatre saisons sans éveiller trop de souvenirs gênants. A côté de lui le chansonnier Vincent Hyspa présenta du docteur Mathieu une silhouette qui, pour être parée de fantaisie n'en était pas moins émouvante.

Du troisième *Crainquebille*, celui que réalisa en 1954, Ralph Habib il n'y a strictement rien à dire.

*
* *

A *Crainquebille* succéda, une trentaine de mois plus tard, *Jocaste* mais la distance qui sépare l'un de l'autre les deux films est bien plus grande qu'on le croirait à consulter le calendrier.

Lorsqu'on lui avait demandé de porter *Jocaste* à l'écran, Anatole France avait accueilli favorablement cette idée et à ce propos il avait confié quelques-unes de ses idées à Michel Corday qui en dit : « Il était favorable à l'essor du Cinéma.

1 Ladislas Starevitch appartenait au groupe de Russes blancs réfugiés en France qui, installés à Montreuil, eurent une activité dont, dans les années 20 la production française fut fortement marquée. Ladislas Starevitch s'était spécialisé dans la production de films de poupées. Plusieurs de ses films inspirés de fables de La Fontaine lui valurent une admirative estime.

Il y avait beaucoup réfléchi. Il disait que le Cinéma devait surtout interpréter le fantastique car le Théâtre ne peut pas le rendre ou le rend par des moyens pitoyables et mesquins comme dans les féeries tandis qu'on pouvait obtenir sur l'écran l'illusion parfaite du merveilleux. L'adaptation de *Jocaste* lui souriait parce que les hallucinations de l'héroïne jouent dans le drame un rôle décisif et que le cinéma excellerait à évoquer ces apparitions. Il avait d'ailleurs le goût, l'instinct du cinéma. » [1]

Gaston Ravel n'était malheureusement pas Jacques Feyder et sa grande préoccupation lorsqu'il s'était penché sur le roman d'Anatole France avait visiblement été de fournir aux écrans un film d'une inattaquable « distinction » — on est homme du monde ou on ne l'est pas — si bien que M. Claude Aveline ne craignit pas de dire : « Il est difficile de louer ce film : c'est un film « mondain ». On s'est préoccupé de lui assurer un cadre somptueux au détriment du sens profond de l'œuvre et on a fait un drame vulgaire qui avait vraiment trop peu de rapports avec elle. » [2]

Anatole France était mort depuis six mois lorsque le film avait commencé sa carrière. N'aurait-il pas été déçu comme le furent M. Claude Aveline et quelques autres? Peut-être du moins aurait-il apprécié l'interprétation intelligente et sensible que donnaient des principaux personnages Sandra Milovanoff, Gabriel Signoret et Abel Tarride.

Pour *Le Crime de Sylvestre Bonnard* qu'André Berthomieu filma en 1931 avec Matrat, Thérèse Kolb et Simone Bourday dans les principaux rôles, M. Claude Aveline est beaucoup moins sévère que pour *Jocaste*. « Berthomieu avait tiré le meilleur parti d'un sujet qui, à mon sens, ne se prêtait guère à l'adaptation cinématographique. » [3] A la vérité c'est

1 Michel Corday : *Anatole France d'après ses Confidences et ses Souvenirs* (Ernest Flammarion, édit., Paris, 1927).

2 Claude Aveline : Op. cit.

3 Claude Aveline : Op. cit. M. Claude Aveline ajoute : « Dans les dossiers de Jacques Lion j'ai trouvé une photographie d'une version américaine de *Sylvestre Bonnard*. C'est O. P. Moggie et Ann Shirley qui interprètent

là un de ces films dont il n'y a rien à dire sinon qu'ils sortent des mains d'un bon ouvrier n'ignorant rien de son métier ni des recettes qu'il convient d'utiliser pour atteindre ce qu'il est convenu d'appeler « le grand public ».

Enfin on trouve encore le nom d'Anatole France dans le générique d'un film produit sous l'occupation allemande: *Félicie Nanteuil* titre donné par Marc Allégret à son adaptation d'*Histoire comique* (1943).

D'*Histoire comique* Anatole France disait que c'était celui de tous ses romans qu'il préférait aux autres, au point de vue de la forme. « S'il me fallait récrire mes romans c'est le seul que je récrirais mot pour mot. » Il estimait qu'*Histoire comique* se prêterait bien à l'adaptation cinématographique pour les mêmes raisons que *Jocaste*. Les apparitions de Chevalier après sa mort tragique y jouent un rôle essentiel. Elles seraient parfaitement rendues sur l'écran. [1]

Pourquoi les producteurs du film s'étaient-ils permis de lui donner un titre différent de celui de l'œuvre dont ils le tiraient? Tout simplement, semble-t-il, pour ne pas être accusés de tromperie en laissant croire à un film gai alors qu'il s'agissait bien plutôt d'une œuvre dramatique.

Après des débuts hésitants contemporains de ceux du cinéma parlant, Marc Allégret avait connu un aimable succès avec un film d'une agréable fraîcheur: *Lac aux Dames* d'après un roman de Vicky Baum puis, avec *Entrée des Artistes* inspiré de nouveau par une certaine jeunesse, celle qui se lance dans la vie théâtrale, il avait montré des qualités qui faisaient de lui un des espoirs du cinéma français. La guerre l'avait quelque peu décontenancé. Allait-il se reprendre avec *Félicie Nanteuil?* On n'oserait l'affirmer. Et

Sylvestre Bonnard et Jeanne. Cette adaptation n'a pas été projetée en France et il est possible qu'elle ne l'ait même pas été en Amérique. Nous connaissons plusieurs films d'Hollywood qui ont subi ce sort étrange. » Je n'ai moi non plus pas trouvé trace de ce que M. Claude Aveline dit de ce film sinon que l'acteur dont il parle était un excellent acteur de composition nommé non pas O. P. Moggie mais O. P. Hoggie.

1 Michel CORDAY: Op. cit.

malgré l'agrément de l'interprétation que Micheline Presle et Claude Dauphin donnaient des deux principaux rôles les historiens du cinéma lui ont été sévères: « Après *Félicie Nanteuil* comme avant, le nom de Marc Allégret continuera à évoquer pour nous le souvenir de *Lac aux Dames* et d'*Entrée des Artistes*, affirme Georges Charensol, non que *Félicie Nanteuil* manque d'adresse mais elle manque d'âme. Elle ne comporte aucune maladresse grave: décors, costumes sont pittoresques à souhait; la mise en scène est habile, mais nous avons le droit d'être plus ambitieux pour notre cinéma. Nous sommes disposés à tout pardonner à la production française sauf la banalité. Or *Félicie Nanteuil* est aussi dépourvue que possible d'originalité. Dans la photo de Louis Page seulement on sent la main de ce maître ouvrier mais les dialogues de Marcel Achard ne sont que du bon travail de série et Charles de Peyret-Chapuis n'a pu donner à son adaptation de l'*Histoire comique* l'originalité qui manque au roman d'Anatole France. Dans son ensemble l'œuvre du « bon Maître » est fort peu cinégraphique, aussi à l'exception de *Crainquebille* de Jacques Feyder le cinéma l'a-t-elle jusqu'ici à peu près dédaignée. Pourtant un adaptateur adroit trouverait certainement des thèmes solides dans *Les Dieux ont soif* et même au prix d'une vigoureuse transposition dans *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*. Mais non, c'est l'histoire de cette petite actrice qui abandonne son professeur pour suivre un bellâtre qu'on nous raconte. Sans doute la peinture des milieux de théâtre dans les années 1900 a-t-elle séduit Marc Allégret mais il n'en a rien tiré que de parfaitement conventionnel. [1]

Il n'y a dans l'œuvre cinématographique d'Anatole France qu'un *Crainquebille* — celui de Jacques Feyder — ce qui n'est pas rien. Y en aurait-il eu un autre si les nombreux projets ébauchés à partir de ses autres romans avaient abouti?

1 Georges CHARENSOL: *Renaissance du Cinéma français* (Editions du Sagittaire, Paris, 1946).

*
* *

Michel Corday, parlant dans son livre de souvenirs du désir qu'Anatole France avait de toujours faire plaisir et de son incapacité à dire non, dit que lorsqu'une « belle et pathétique artiste lui demandait l'autorisation de tirer un film d'un de ses romans il la lui accordait naturellement mais quand une seconde artiste non moins belle et non moins pathétique implorait la même faveur au sujet du même roman, il la lui accordait encore. D'où conflit. »[1] On ne voit pas bien à quel roman Michel Corday fait allusion ni de quelles « belles et pathétiques artistes » il pourrait être question, aucun de ceux qui ont livré au public les souvenirs qu'ils avaient gardés de leurs relations avec Anatole France n'ayant parlé d'un conflit de ce genre mais il y a plus sérieux. C'est ainsi que M. Claude Aveline a rapporté une conversation que le « bon Maître » eut avec un de ses amis à l'heure où *Crainquebille* était au zénith de sa carrière:

« Au mois de mai 1923, je conduisis à la Villa Saïd Maurice Diamant-Berger. [2] Il travaillait alors avec son frère le metteur en scène des *Trois Mousquetaires* [3] mais souhaitait « tourner » à son propre compte. Quand on se souvient des films de son frère, on le comprend (...) En 1923 il voulait porter à l'écran *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* et souhaitait être présenté à Anatole France pour obtenir son autorisation. France l'écouta très attentivement et lui présenta quelques objections inspirées par la nature de son livre qu'il considérait

1 Michel CORDAY: Op. cit.

2 Sous le nom d'André Gillois, Maurice Diamant-Berger a eu et a encore une activité intéressante dans le domaine radiophonique — son œuvre d'auteur dramatique et de romancier mise à part.

3 Fort du succès populaire que lui avait valu son adaptation du roman d'Alexandre Dumas, Henri Diamant-Berger poursuivit dans la même voie et mit son nom en tête de douzaines et de douzaines de films dont plusieurs firent courir les foules.

sous l'angle philosophique plutôt que du point de vue romanesque. (Et pourtant je demeure persuadé comme Diamant-Berger qu'on pourrait faire de *La Rôtisserie de la Reine Pédauque* un film admirable...) Mais il reconnaissait qu'on trouverait dans son œuvre des contes propres à être ainsi traduits et il cita en exemple *Le Gab d'Olivier* [1]. Je crois qu'il mit quelque malice dans le choix de ce conte. Si, en effet, *Le Gab d'Olivier* est délicieusement magique, s'il peut prêter pour la plupart de ses épisodes à l'adaptation cinématographique, le dernier de tous me paraît vraiment bien difficile à représenter. France déclara que, sortant peu à cause de son grand âge, il ignorait à peu près tout de la production cinématographique. Il demanda quels films il fallait voir parmi les nouveautés. Diamant-Berger lui conseilla *La Roue* et *Les Trois Lumières* [2]. Ce choix dans un domaine où tout vieillit si vite apparaît toujours excellent (...) France nous dit ensuite qu'il avait ébauché lui-même un scénario de l'*Histoire comique*. Il ne l'acheva malheureusement pas (...) « Avec *La Rôtisserie,* dit un peu plus tard Diamant-Berger, j'ai un autre grand projet. C'est *Candide.* » L'idée séduisit aussitôt Anatole France et, comme son patronage lui était demandé, il l'accorda dans un élan qui prouvait tout son intérêt. » Mais, reprit Diamant Berger, n'êtes-vous pas contre le principe même de l'adaptation? Ne la jugez-vous pas comme une profanation de l'œuvre adaptée? » France se leva et alla chercher dans un coin du cabinet de travail une belle canne ancienne dont le pommeau d'argent ciselé reproduisait en spirales quelques scènes de *Don Quichotte:* « Voici, dit-il, une fort jolie chose. Elle honore celui qui l'a faite. Si elle était laide, croyez-vous que Cervantes en pâtirait? « Notre conversation dévia ensuite mais elle avait duré longtemps. Et ceux qui ont approché France

1 *Le Gab d'Olivier* est le premier des *Contes de Jacques Tournebroche.*

2 *La Roue* est un des films les plus importants d'Abel Gance et de l'« Ecole cinématographique française » qui marqua l'apogée du cinéma muet. *Les Trois Lumières (Der müde Tod)* de Fritz Lang est un des sommets de l'« Ecole expressionniste allemande ».

sauront apprécier la curiosité qu'il témoigna au cinéma par le seul fait qu'il ne détourna à aucun moment le cours de l'entretien et qu'il n'en parut jamais absent. »[1]

Michel Corday a dit qu'Anatole France « avait le goût, l'instinct du Cinéma ». Voici qui permettra peut-être de donner à cette double affirmation son sens exact. Ayant demandé à Pierre Maudru, fils du metteur en scène du *Lys rouge* si dans les papiers laissés par son père il y avait trace de ses relations avec Anatole France, j'ai reçu de lui une note qui, sur ce sujet, présente, me semble-t-il, quelque intérêt: « Il (Anatole France) aurait voulu qu'on portât à l'écran *L'Ile des Pingouins*. Il affirmait qu'elle pouvait fournir au septième Art l'équivalent de *Chantecler* au Théâtre. Parlait-il sérieusement? Toujours est-il que ni Maurice de Marsan ni mon père ne se sont laissés séduire. » Il n'est pas interdit de le regretter. Et Pierre Maudru, passant à la réalisation du *Lys rouge*, ajoute: « La lecture du découpage lui avait inspiré une idée: il voulait que, à la fin, Thérèse découvrît son premier cheveu blanc, l'arrachât et le contemplât, tendu entre le pouce et l'index de chacune de ses mains. Il avait tellement insisté qu'il avait fallu céder. On avait donc « tourné » le plan désiré: le cheveu blanc donnait l'impression d'un câble d'acier. Force fut de le couper. »

Voilà qui prouve du moins que « le bon Maître » s'était vraiment intéressé à l'entreprise, qu'il avait pris connaissance du « découpage » et l'avait approuvé. Quant à l'idée que cette lecture lui avait inspirée, prouve-t-elle, comme l'affirme Michel Corday, qu'il avait « le goût, l'instinct du Cinéma »? Libre à chacun d'en juger.

On peut regretter que *L'Ile des Pingouins* n'ait pas été portée à l'écran mais on ne saurait s'en étonner. Il n'en va pas de même s'agissant des *Dieux ont soif* car s'il est un roman d'Anatole France qui possède tout ce qu'il faut pour fournir aux écrans un de ces grands spectacles dont ils ont besoin c'est bien celui-là.

1 Claude Aveline: Op. cit.

Connaissant le même sort que *Crainquebille*, *Les Dieux ont soif* avaient affronté les feux de la rampe dans une adaptation de Pierre Chaine que Gémier avait montée sur la scène de l'Odéon qu'il dirigeait (1923). L'œuvre avait connu un très légitime succès « avant d'être portée à l'écran » dit M. Jacques Suffel[1]. C'était là une prédiction logique qui hélas! ne se réalisa pas. Non que personne n'y eût pensé. Alors pourquoi? Tout d'abord parce qu'Anatole France éprouvait des scrupules à la pensée que l'immense public des salles obscures pourrait se tromper sur le sens de son œuvre et sur le caractère de son personnage central: « Il conviendrait de demander à l'auteur du film une indication qui ne me fasse pas passer pour un contre-révolutionnaire », peut-on lire dans un fragment de lettre adressée à un destinataire inconnu en 1923 publié par *Le Monde* le 14 décembre 1968. Mais il le fera militariste et ce sera, à mon avis, un second mal pire que le premier. C'était quelque chose qui pouvait faire hésiter un producteur de films attiré par *Les Dieux ont soif* mais ce n'était pas tout, je peux en porter témoignage, ayant été mêlé à une des tentatives faites pour donner la vie de l'écran au roman.

C'était en 1925. Pierre Marodon qui venait de voir s'ouvrir les portes de l'Opéra devant le film qu'il avait tiré de la *Salammbô* de Gustave Flaubert, ce qui lui avait donné le goût des grands sujets, avait jeté son dévolu sur *Les Dieux ont soif*, grand sujet s'il en fut. Marodon m'avait demandé de travailler avec lui au scénario du film à venir et nous nous passionnions autant l'un que l'autre pour notre travail dont nous ne nous dissimulions pas les difficultés. Personnellement c'était du côté de la censure que je m'attendais à voir surgir les plus graves. Le grand maître en était Paul Ginisty, l'homme le plus aimable du monde, mais le fonctionnaire le plus timoré quand il lui fallait prendre une décision engageant sa responsabilité et je n'avais pas oublié les difficultés qu'il avait soulevées lors de l'arrivée en France du film de

1 Jacques Suffel: *Anatole France* (Editions du Myrte, Paris, 1946).

Griffith *Les Deux Orphelines* dont l'action avait été transportée, on ne sait pourquoi, de l'époque de la Régence à l'époque de la Terreur. Ginisty avait fini par accorder le visa demandé moyennant, tout au long du film, des coupes sombres dont la plus importante visait la guillotine. Pas de guillotine! Allait-il falloir en passer par là pour *Les Dieux ont soif?* L'entreprise étant d'envergure il ne fallait pas s'exposer à des difficultés de la dernière heure. Nous nous étions donc renseignés et nous avions très vite acquis la certitude que, pas plus que pour *Les Deux Orphelines*, la censure n'autoriserait la vue de la guillotine dans *Les Dieux ont soif*. Le nom d'Anatole France mort un an plus tôt, loin d'arranger les choses, ne faisait que durcir la position de la censure. *Les Dieux ont soif* sans guillotine! Le projet fut abandonné.

*
* *

Parlant de *Thaïs* et du *Lys rouge*, M. Claude Aveline a rappelé qu'Anatole France avait paru dans chacune des petites bandes devant servir de préambules à l'un et à l'autre des deux films mais ce ne sont pas là les deux seules circonstances dans lesquelles « le bon Maître » s'était offert aux regards indiscrets de la caméra et c'est encore M. Claude Aveline qui va nous renseigner sur l'une d'elles.

« Comme une tournée théâtrale allait partir pour l'Argentine, le Gouvernement français eut l'idée de demander à France le texte d'un « Salut à l'Amérique latine. » Et pour que la chose fût plus frappante on décida que France paraîtrait sur l'écran en train de lire son texte tandis qu'un acteur de la tournée, André Brulé, le ferait entendre dans l'ombre. C'est ce qui se passa avec un très vif et très émouvant succès au Théâtre Odéon de Buenos Aires sur la même scène où France en 1909 avait tenu sa série de conférences sur Rabelais. France avait donc été convoqué le 15 mars 1917

à la « Section photographique de l'armée »[1] pour y être filmé. A ce propos, nous lisons dans le livre de Michel Corday une bien curieuse anecdote: « Le jour où il doit poser, Anatole France n'a pas encore composé son discours. Peu importe. Il prend une liasse de feuilles blanches et, pendant qu'on le filme, il se récite tout bas des tirades de Racine. Jusqu'ici l'histoire est authentique. Anatole France avouait que la suite était de son invention. En Argentine, Brulé lit le texte pendant que le film se déroule. Mais soudain, dans la salle, un sourd-muet éclate de rire. Il lit sur les lèvres et a reconnu, non point le discours mais les vers de Racine. » Il y a un petit détail inexact, vous le verrez[2] dans le récit de cette anecdote: France ne tient pas de feuillets entre les mains. Qu'il n'eût pas encore écrit son « Salut » ce jour-là, ce n'est pas impossible. Le texte n'en devait paraître dans la presse française qu'au mois d'août. En tout cas, ce fragment comporte un gros plan d'Anatole France absolument admirable.[3]

Quant à la quatrième des apparitions qu'Anatole France fit sur les écrans — et c'est la plus importante — c'est dans un film de Sacha Guitry: *Ceux de chez nous* qu'elle se produisit: la plus importante non pas par la place qu'elle occupe dans le film mais parce que ce film appartient à l'Histoire du Cinéma et cela à plusieurs titres. D'abord parce qu'il marque la prise de contact avec le Cinéma d'un homme qui l'ayant longtemps méprisé, lui consacrera, près d'un demi-siècle durant, une part importante de sa vie et des ressources intarissables d'un esprit ingénieux puis parce qu'il est une expérience tentée après et avant bien d'autres pour arracher les spectacles de l'écran à un silence estimé par beaucoup insupportable et enfin parce qu'il inaugure un genre — le

1 Le titre exact de ce service était « Section photographique et cinématographique de l'armée ».

2 M. Claude Aveline s'adresse là, ne l'oublions pas, aux auditeurs de sa causerie qu'accompagnait la projection du film.

3 Claude Aveline: Op. cit.

reportage-interview littéraire par l'image — qui, dans les années 50, enrichira les cinémathèques de documents intéressants.

C'est en 1915 que Sacha Guitry avait eu l'idée de ce film. L'opinion française venait d'être profondément blessée par certain « Manifeste des intellectuels allemands » et pour y répondre Sacha Guitry avait pensé qu'on ne pouvait rien faire de mieux que de montrer « Ceux de chez nous » en liberté dans leur vie quotidienne et s'adonnant au travail qui leur avait valu estime, succès et renommée. Les prises de vues avaient immédiatement commencé et Anatole France avait été le premier à voir venir à lui Sacha Guitry et son appareil de prise de vues. M. Jacques Suffel l'a noté de façon précise: « En 1915 Myriam Harry vint (à La Béchellerie) faire admirer la fraîcheur de ses yeux bleus puis arriva Sacha Guitry qui filma « La Cité des Livres. »[1]

Avec Anatole France « ceux de chez nous » que Sacha Guitry avait choisis pour les opposer aux « intellectuels allemands » étaient Sarah Bernhardt, Octave Mirbeau, Edmond Rostand, Lucien Guitry, Auguste Renoir, Claude Monet, Rodin, Degas, Henry-Robert, Camille Saint-Saëns, André Antoine, choix arbitraire dicté à l'auteur du film au moins autant par ses sympathies personnelles que par le prestige dont les élus étaient parés mais choix défendable, la popularité voisinant avec la célébrité universelle. Et ces « grands hommes en liberté Sacha Guitry les a cinématographiés, dit Marcel Lapierre[2], sans mise en scène préconçue: un jeune homme qui « tire » toutes les personnes de sa connaissance afin d'enrichir son album. » Il y a évidemment un peu de cela dans *Ceux de chez nous* mais la portée du film dépasse de beaucoup celle d'un album familial.

1 Jacques SUFFEL: Op. cit. « La Cité des Livres » était l'ancienne orangerie de La Bechellerie dont Anatole France avait fait sa bibliothèque.

2 Marcel LAPIERRE: *Les Visages du Cinéma* (Bernard Grasset, édit., Paris, 1948).

Le film fut projeté pour la première fois au Théâtre des Variétés au début de 1916 pour accompagner une conférence de l'auteur. « On voyait à l'écran Mme Charlotte Lysès et Sacha lui-même se rendant en voiture chez telle ou telle des gloires précitées s'arrêtant, repartant, a rapporté Alex Madis[1]. Mais tout d'un coup on ne les voyait pas seulement, on les entendait. Postés au proscenium, au-dessous de l'écran, Mme Charlotte Lysès et Sacha exprimaient à haute voix leur admiration pour *Ceux de chez nous* et leurs mouvements de lèvres en images correspondaient avec une telle exactitude aux mots prononcés par eux en chair et en os que l'illusion était complète. Le film parlant était né! » Affirmation audacieuse qui ne correspondait en rien à la réalité. Alex Madis s'était laissé emporter par son amitié.

Plus tard Sacha Guitry fit sonoriser son film dont il accompagna le déroulement d'un commentaire dit par lui. Et c'est alors que le film qui n'avait pas fait grand bruit au moment de sa naissance — on était en pleine guerre, ne l'oublions pas — apparut comme un document d'une précieuse valeur historique et humaine. Les historiens du Cinéma ne lui font pourtant pas l'honneur de la moindre citation. A l'exception de Georges Charensol qui le considère avec *Le Roman d'un Tricheur* comme « présentant un intérêt exceptionnel » au milieu de l'innombrable production de son auteur[2]. Et au générique de ce film « d'un intérêt exceptionnel » figure, ne l'oublions pas, le nom d'Anatole France.

« Il est très difficile d'écrire l'Histoire. On ne sait jamais au juste comment les choses se sont passées et l'embarras de l'historien s'accroît avec l'abondance des documents », a dit Anatole France dans *L'Ile des Pingouins* et ces trois lignes ont été choisies pour servir d'épigraphe à la revue *Le Lys rouge*.

Il n'est pas moins difficile d'écrire l'Histoire ou plus modestement « la petite histoire » du Cinéma à cette nuance

1 Alex MADIS: *Sacha* (Editions de l'Elan, Paris, 1950).

2 Georges CHARENSOL: *Le Cinéma* (Librairie Larousse, Paris, 1966).

près qu'ici l'embarras ne vient pas de l'abondance mais de la rareté des documents surtout lorsqu'il s'agit d'un homme qui n'aimait pas parler de lui ni de ses œuvres. Ne suffit-il pas d'ailleurs de dire qu'une de ces œuvres, sans démériter de son auteur, a donné naissance à une des productions essentielles de l'art du Cinéma universel qui ne serait pas tout à fait ce qu'il est s'il n'y avait eu le *Crainquebille* d'Anatole France et Jacques Feyder.

RENÉ JEANNE

René Jeanne (1887-1969), président d'honneur de l'Association française de la Critique de cinéma, auteur, en collaboration avec Charles Ford, d'une monumentale Histoire encyclopédique du Cinéma *et, seul, de pièces de théâtre, de romans, de livrets et de scénarios. On lui doit aussi une excellente évocation :* Cinéma 1900. *Après la mort de sa femme, la comédienne Suzanne Bianchetti, il avait fondé le prix qui porte le nom de cette dernière et désigne chaque année depuis 1937 la jeune actrice la plus marquante de l'année.*

(Gilbert Sigaux)

FILMOGRAPHIE

THAIS

Production « Goldwyn-Mayer »; réalisateur: Frank Crane; interprètes: Mary Garden (Thaïs), Hamilton Revelle (Paphnuce) (1917).

LE LYS ROUGE

Adaptateur: Maurice de Marsan; réalisateur: Charles Maudru; interprètes: Suzanne Delvé (comtesse Thérèse Martin-Bellême) Christiane Vernon (Miss Bell), Yane Exiane (princesse Seniavine); Jean Dax (Jacques Dechartre), Georges Lannes (Robert Le Ménil), Mangin (Choulette), Gaston Jacquet (Paul Vence), G. Riefler (prince Albertini), Cueille (comte Martin-Bellême) (1920).

CRAINQUEBILLE

Réalisateur-adaptateur: Jacques Feyder; interprètes: Maurice de Féraudy (Crainquebille), Numès (le président), Jean Worms (l'avocat), Mosnier (le docteur Mathieu), Oudart (l'agent 64), Jean Forest (La Souris); Marguerite Carré (Mme Laure), Jeanne Cheirel (Mme Bayard) (1922).

Deuxième: réalisateur: Jacques de Baroncelli; interprètes Tramel (Crainquebille), Vincent Hyspa (le docteur Mathieu), Carjol (le président), Hieronymus (l'avocat), Gaston Modot (l'agent 64), Emile Genevois (La Souris); Mmes Jane Fusier-Gir (Mme Bayard); Marthe Mussine (Mme Mailloche), Marcelle Monthil (Mme Masure), Paulette Elambert (la petite Mazure) (1933) (film parlant).

Troisième: réalisation: Ralph Habib; adaptation: Jean Halain; dialogues: André Tabet; interprétation: Yves Deniaud (Crainquebille), Cristian Fourcade (le gosse), Pierre Mondy, Jacques Fabbri, Harry-Max, Mmes Claude Winter, Laurence Davray, Maryse Paillet (1953).

JOCASTE

Adaptation et réalisation: Gaston Ravel; interprétation: Sandra Milovanof (Hélène); Gabriel Signoret (Haviland), Abel Tarride (Fellaire), Henri Fabert (Groult), T. Bourdelle (le docteur) (1924).

LE CRIME DE SYLVESTRE BONNARD

Adaptation et réalisation: André Berthomieu; interprètes: Matrat (Sylvestre Bonnard); Simone Bourday (Jeanne), Thérèse Kolb (Thérèse), Gina Barbieri (Melle Préfère) (1931).

HISTOIRE COMIQUE (FELICIE NANTEUIL)

Adaptation: Charles de Peyret Chappuis; dialogues: Marcel Achard; musique: Jacques Ibert; interprètes: Micheline Presle (Félicie); Claude Dauphin, Louis Jourdan, Louvigny, Mady Berry (1945).

Bibliographie

THÉÂTRE

LE LYS ROUGE

LE LYS ROUGE, pièce en cinq actes (le manuscrit porte: quatre actes et cinq tableaux), tirée du roman édité en 1894, fut représentée pour la première fois, le 25 février 1899, au théâtre du Vaudeville.

Cette œuvre n'a jamais été publiée, mais on en connaît plusieurs copies manuscrites:

1° La Bibliothèque de l'Arsenal (collection Rondel) conserve le manuscrit des deux premiers actes du LYS ROUGE. C'est une copie provenant du Théâtre du Vaudeville, comportant 139 feuillets in-4°; de très nombreux passages sont biffés et remplacés par de nouveaux textes écrits de la main d'Anatole France.

2° Les Archives nationales conservent une copie manuscrite complète des quatre actes et cinq tableaux. Etablie par un scribe, cette copie ne contient pas de corrections de la main de l'auteur. Quelques passages ont été supprimés à la représentation.

3° Une autre copie est conservée par l'Association des régisseurs de théâtre, dont les collections sont déposées à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris.

La présente publication constitue l'édition originale de cette œuvre dramatique.

Composée à la demande de Mme de Caillavet, elle est due à la collaboration d'Anatole France et de Gaston Arman de Caillavet, fils de l'inspiratrice du roman. Toutefois les programmes et les affiches du Théâtre du Vaudeville ne mentionnèrent que le seul nom d'Anatole France, comme auteur de la pièce.

CRAINQUEBILLE

Comédie

A. *Edition originale*

CRAINQUEBILLE, trois tableaux. Paris, Calmann-Lévy. In-12 de 56 pp.

Edition non imprimée, connue seulement par un exemplaire d'épreuves, se trouvant à la Bibliothèque Nationale (1903).

Achevé d'imprimer en mars 1903.

B. *Deuxième édition*

a) CRAINQUEBILLE. Pièce en trois tableaux. ILLUSTRATION THÉATRALE. N° 14. — 19 août 1905. Gr. in-8° de 32 pp., couverture rose. 12 illustrations de Steinlen, dans le texte, sur fond teinté.

b) CRAINQUEBILLE. Pièce en trois tableaux (s. l., la date se trouvant seulement au copyright, placé au bas de la couverture, du titre et de la dernière page: 1905). Gr. in-8°. Couverture jaune. 1 f. blanc (titre, « personnages ») et 20 pp.

C'est la composition de l'ILLUSTRATION THÉATRALE qui a servi pour l'établissement de cette édition. Quelques variantes.

C. *Troisième édition*

CRAINQUEBILLE, pièce en trois tableaux, Paris, Calmann-Lévy, s. d. (décembre 1913). In-18 jésus, couverture jaune impr. 4 ff. n. ch. et 70 pp. Le tirage de luxe comprend, sous couverture glacée rouge sombre, 50 exempl. sur japon et 100 sur hollande.

D. *Manuscrit*

Un manuscrit fragmentaire de CRAINQUEBILLE, *pièce*, a appartenu à Louis Barthou, mais il ne figure pas dans le catalogue de vente de sa bibliothèque. Il se compose de 16 feuillets de formats différents, et contient des dialogues complets. Sur le premier feuillet se lisent les deux notes suivantes, écrites de la main d'Anatole France:

« *Mettre la date de l'arrestation de Crainquebille (dans l'interrogatoire) en octobre, de manière à avoir le mauvais temps deux mois après.*

» — *La poire que Crainquebille donne à la Souris doit être une poire d'arrière-saison, une cressane par exemple.* »

LE MANNEQUIN D'OSIER

Edition originale

LE MANNEQUIN D'OSIER, a été publié pour la première fois dans la *Œuvres complètes illustrées d'Anatole France*, Paris, Calmann-Lévy, grand in-8°, au tome XIV, pp. 307 à 484.

Cette édition posthume comporte une notice bibliographique ainsi conçue:

« LE MANNEQUIN D'OSIER, comédie en quatre actes et huit tableaux, fut représenté pour la première fois sur le Théâtre de la Renaissance (direction Lucien Guitry), le 22 mars 1904. Cette comédie n'a jamais été publiée.

» On en connaît deux manuscrits, incomplets l'un et l'autre, et une copie complète. Les deux mss. proviennent de la bibliothèque de Lucien Guitry et appartiennent à M. Sacha Guitry:

» *Manuscrit 1:* Manuscrit de premier jet, de l'écriture d'Anatole France et de l'écriture de Lucien Guitry, lequel collabora pour une part notable à la mise au point de cette pièce.

» *Manuscrit 2:* Texte dactylographié avec corrections de la main d'Anatole France et de la main de Lucien Guitry. Ce texte présente une répartition des tableaux et des scènes entièrement différente de celle que donne le manuscrit 1. Il contient, malheureusement, trois importantes lacunes. Manquent la scène 3 du troisième tableau, le quatrième tableau en entier et les six premières scènes du septième tableau.

» *Manuscrit 3:* Un dernier texte, ne comportant aucune des lacunes du manuscrit 2, mais différant assez sensiblement de lui dans les parties communes, est fourni par la copie qui fut soumise à la Censure et qui est actuellement conservée aux Archives Nationales.

» Par cette copie, qui nous fait connaître le texte *joué*, nous atteignons enfin, semble-t-il, la version définitive. Relevée, en effet, d'une façon assez hâtive, elle offre, à côté de quantité d'améliorations évidentes, des leçons qui ne s'expliquent que par une mauvaise lecture de la version 2.

» C'est donc elle qui, minutieusement collationnée sur le texte du manuscrit 2, a servi de base à la présente édition, qui constitue l'édition originale.

» Comme les variantes recueillies dans le manuscrit 2 ne vont pas, toutefois, sans présenter un très grand intérêt, nous don-

nons ci-dessous toutes celles qui ont quelque étendue. En voici le détail.

» PREMIER TABLEAU. Début de la scène III; — Trois passages de la scène IV; — Un passage de la scène VIII; — Un passage de la scène IX;

» DEUXIÈME TABLEAU. Début de la scène V; — Fin de la scène VI;

» TROISIÈME TABLEAU. Fin de la dernière scène;

» HUITIÈME TABLEAU en entier. »

Manuscrits.

Outre les trois manuscrits indiqués ci-dessus, il en existe un quatrième qui semble bien être le véritable manuscrit primitif: entièrement écrit de la main d'Anatole France, il comprend 160 pages in-folio, la plupart très raturées *(Collection particulière)*.

Variantes du manuscrit 2

PREMIER TABLEAU

SCÈNE TROISIÈME

(début.)

(p. 234 de la présente édition:)

M. BERGERET,

entrant et lisant sur l'enveloppe non encore défaite :

A Monsieur, monsieur Bergeret, Maître de Conférences à l'Université de Bourges, 61, rue Vieille, pour remettre à Mlle Pauline Bergeret. — Envoi de M. Roux, de Sainte-Glaize. — Tiens.

PAULINE

Ah! voyons!

Elle défait l'enveloppe et lit :

Eugène Roux de Sainte-Glaize. *Les Cent Sonnets.* Ah! *Les Cent Sonnets !*

BERGERET

Oui, c'est assez puéril.

PAULINE

Avec un portrait de l'auteur, gravé à l'eau-forte par Fourmot. Frontispice de Rops.

BERGERET, *se jetant sur le livre*

Hé! Donne un peu.

Il prend le livre et regarde le frontispice.

PAULINE

Quoi?

BERGERET, *rendant le livre*

Non, rien, ça va bien.

PAULINE

Ah! une dédicace: *A la toute gracieuse fille du maître de mon petit-fils.* Oh! la tête! Oh! quand on pense que cet homme a écrit un beau sonnet avec cette tête! Oh! cette barbe. Je ne me le figurais pas du tout comme il est là! Les yeux sont beaux. Mais ces dessins sur la figure, cette barbe taillée comme un jardin de curé, avec de petites places rasées, on ne sait pas pourquoi; à quoi ça peut-il correspondre?

BERGERET

Au tatouage. C'est une transformation du tatouage. Nos ancêtres barbares se traçaient sur le visage ces ornements bleus, jaunes, rouges, pour se rendre plus beaux ou plus redoutables. Nous les imitons sans doute à notre insu, en dessinant avec notre barbe un fer à cheval, des côtelettes, ou des pattes de lièvre sur nos joues; une barbe de bouc à notre menton, une brosse ou des aigrettes sur nos lèvres. Ce sont là des coutumes absurdes et respectables.

PAULINE

Enfin, papa, c'est un progrès sur le tatouage.

BERGERET

Sans doute. Autrefois, il y avait pour chaque dignité ou fonction une taille particulière des poils du visage. Dans mon enfance, il était interdit aux avocats de plaider avec des moustaches.

PAULINE

Et pourquoi?

BERGERET

Pour ne pas voiler la vérité de leurs paroles et qu'on pût mieux voir leur âme sur leurs lèvres.

PAULINE

Vraiment! Et les professeurs, tes confrères?

BERGERET

Ils portaient une longue barbe, pour se rendre vénérables.

PAULINE

Eh bien, toi, papa, tu aurais beau avoir une barbe longue comme ça, tu ne serais pas vénérable. Tu es très bon, très doux, très simple; c'est pas avec ça qu'on se fait vénérer. Oh! non.

Pauline regarde encore le portrait.

C'est le grand-père de M. Roux?

BERGERET

Oui.

PAULINE

Pauvre M. Roux! il n'est pas joli en soldat.

BERGERET

Ça ne durera pas: il finit ses vingt-huit jours après-demain, je crois. Ç'a été mon meilleur élève.

PAULINE

Qu'est-ce qu'il fait maintenant?

BERGERET

Du journalisme. Il n'est pas maladroit.

EUPHÉMIE

Sainte Vierge! V'la le sel qui s'est renversé! Y aura encore un malheur.

SCÈNE QUATRIÈME

[p. 241 de la présente édition:]

... je serais peut-être... Au fait... que serais-je bien?

Mme BERGERET

Je ne sais pas ce que vous seriez; mais, dans tous les cas, vous auriez une tenue, et vous n'en avez pas.

BERGERET

Pas plus que cet illustre général à qui il en coûta si cruellement d'être mal mis. Invité à dîner chez un homme riche, il se présenta dans un costume sordide. La maîtresse de la maison, qui ne le connaissait pas, l'envoya fendre du bois dans la cour.

JULIETTE

Qui est-ce?

BERGERET

Philopoemen. Mais il n'importe!

Mme BERGERET

J'ai rencontré Mme Mazure: elle avait un chapeau neuf, un chapeau énorme.

* * *

[p. 244 de la présente édition:]

BERGERET

Il est joli, ce trumeau. C'est tout ce qui reste de la décoration de ce pavillon qui dépendait de l'hôtel bâti sous Louis XV par le fermier général Pauquet de Sainte-Croix.

PAULINE

Papa, est-ce que le gros Silène est le portrait du fermier général?

Mme BERGERET

Quel gros Silène?

PAULINE

Le Silène du trumeau.

Mme BERGERET

Il y a un Silène? Je ne l'avais pas remarqué.

BERGERET

Pauquet de Sainte-Croix, pour qui fut bâti l'hôtel ruiné et déchu dont ce pavillon n'était qu'une humble annexe...

Mme BERGERET, *interrompant et comme à elle-même*

Une jolie bicoque! Quand je pense à ce que nous aurions pu avoir en plein cœur de la ville et dans une maison neuve! Il faut vraiment aimer les murs lézardés et les escaliers vermoulus.

PAULINE

Il y a le jardin.

Mme BERGERET

Tiens, dans un faubourg, c'est bien le moins.

BERGERET, *qui est resté en suspens, continue*

... Pauquet volait de l'argent au roi qui lui en volait aussi. De cette façon s'établissait alors l'équilibre des finances. Il n'était pas Chevalier de Saint-Louis. Il porterait aujourd'hui la croix de Commandeur. Il avait les jouissances de l'argent; il en aurait maintenant les honneurs. Car l'argent est devenu honorable. C'est notre unique noblesse. Et nous n'avons détruit les autres que pour mettre à la place cette noblesse, la plus oppressive, la plus insolente et la plus puissante de toutes. — On s'est fait un plaisir de reconnaître Pauquet de Sainte-Croix dans ce gros Silène, mais ceci n'est pas son portrait.

PAULINE

Vois comme elle est jolie, la couronne de raisins que cette nymphe noue sur sa tête!

* * *

[p. 246 de la présente édition:]

PAULINE

Oui, maman. Alors tu étais un petit enfant très gai, mon pauvre papa! Et tante Zoé, comment était-elle, tante Zoé, quand elle était jeune?

BERGERET

D'abord elle était jeune, et c'est beaucoup. Je ne serais pas étonné de croire que la jeunesse est la plus belle des vertus; elle les contient toutes et les répand toutes. Quand on vieillit on a des qualités, sans doute, mais usées, cassées, ébréchées, raccommodées, rafistolées, repeintes, revernies. Enfin, ce n'est plus ça. Ta tante Zoé, de beaucoup mon aînée, a consacré sa jeunesse à m'apprendre les fables de La Fontaine et à seconder notre mère dans le gouvernement d'un ménage modique. A la mort de mon père, elle nous a quittés, jeune et sérieuse, pour

se placer en Russie, comme institutrice dans une famille princière. Après vingt ans, elle est revenue en France, non pas riche assurément, mais ayant la vie assurée.

(M. Bergeret casse une noisette.)

SCÈNE HUITIÈME

[p. 254 de la présente édition:]

Mme BERGERET

C'est donc cela que Mme Torquet n'a pas seulement l'air de me reconnaître. C'est vous qui commettez les impolitesses et c'est moi qui reçois les affronts.

BERGERET

O rivages dorés, ô mer bleue... (*a*)

Mme BERGERET

Qu'est-ce que vous dites?

BERGERET

Je dis: O rivages dorés, ô mer bleue, montagnes... (*a*)

(A Roux, riant d'un mauvais rire.)

Il connaît ça, lui! O montagnes...

ROUX

Je crois bien.

Ils citent en duo :

Montagnes roses, belles campagnes...

BERGERET, *continuant*

... Que ne m'est-il permis de respirer le jour en Italie, en Grèce... et dans la sainte Asie...

(Euphémie traverse comme un bolide la salle à manger.)

Qu'est-ce?

EUPHÉMIE

On sonne.

(Elle disparaît dans le jardin.)

a, *a*. — Ces deux répliques sont en blanc dans le manuscrit 3. Nous les avons rétablies entre crochets, dans notre texte, en nous fondant sur celui du manuscrit 2, que nous reproduisons ici.

SCÈNE NEUVIÈME

[p. 255 de la présente édition:]

Laissez-moi vous prendre mesure. Je vais vous déchausser et vous rechausser. Vous ne vous en apercevrez même pas.

(Il a une bonne figure.)

BERGERET,
que l'idée d'être déchaussé désole, mais que l'idée d'obliger domine.

Pouvez-vous me prendre mesure, sans que je retire cette chaussure?

PIÉDAGNEL, *artiste, mais commerçant*

Ce sera moins bien.

BERGERET, *presque heureux*

Ça m'est égal.

PIÉDAGNEL, *qui évidemment s'en moque*

Alors...

(Opérations, mensurations.)

BERGERET

Allons-y. J'ai le cou-de-pied assez haut et la plante du pied cambrée. Songez-y, Piédagnel.

DEUXIÈME TABLEAU

SCÈNE CINQUIÈME

[p. 268 de la présente édition:]

BERGERET, *à Cassignol*

Monsieur le Président!

CASSIGNOL, *à Bergeret*

Monsieur le Professeur!

CASSIGNOL *(Il a quatre-vingts ans.)*

... Tout jeune procureur général, — j'avais trente-trois ans, — je dus requérir dans une affaire assez banale d'assassinat, mais qui avait bien son importance puisqu'il s'agissait de faire tomber une tête [etc.].

SCÈNE SIXIÈME

[p. 274 de la présente édition:]

MAZURE

Je vous l'ai dit: ça m'est égal.

BERGERET

Pour mépriser les honneurs, il faut les avoir obtenus.
(Mazure a tiré d'un portefeuille vétuste un papier crasseux, un affreux bout de crayon et, pendant le discours de Bergeret, il écrit.)

TROISIÈME TABLEAU

DERNIÈRE SCÈNE (fin)

[p. 304 de la présente édition:]

BERGERET

... On peut lutter contre les forces éparses de la nature et du hasard, contre le fer, le feu, l'eau; mais, contre la déraison organique et concentrée, il n'y a pas de lutte possible.

(Sortie.)

Mme BERGERET, *après la sortie de Bergeret, à Euphémie*

M. Roux n'est pas venu?

EUPHÉMIE

Non.

Mme BERGERET

Dès qu'il arrivera, faites entrer au salon. *(Puis, passant devant Euphémie.)* Quelle tenue!

EUPHÉMIE

Ah! quoi, j'ai travaillé!

RIDEAU

HUITIÈME TABLEAU

La Petite Gare

SCÈNE PREMIÈRE

UNE FEMME, DEUXIÈME HOMME D'ÉQUIPE
PREMIER HOMME D'ÉQUIPE

Un train part. Une bonne femme traverse la scène en courant.

LA BONNE FEMME

Arrêtez! Arrêtez!

(Elle passe sur la voie par la petite barrière ; le train s'arrête et repart cette fois pour de bon. Deux hommes d'équipe traversent le théâtre, venant de la gare.)

DEUXIÈME HOMME D'ÉQUIPE

Il est gentil, tout de même, le sous-chef.

PREMIER HOMME D'ÉQUIPE

Pauvre bonne femme! Elle allait le rater. Oh! c'est pas comme pour les express. Ces petits trains-là, on les arrête avec un doigt.

DEUXIÈME HOMME D'ÉQUIPE

Ça se passe en famille ici.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES, BERGERET. *Il arrive précipitamment. Il est suivi de* LEDOUX

BERGERET, *qui malgré sa précipitation ne peut renoncer à ses formules timides de politesse et de salutations*

Pardonnez-moi, c'est le train de Luzance?

PREMIER HOMME D'ÉQUIPE

Oui, mais, cette fois, il est trop loin.

BERGERET

Ah! ce n'est pas celui qui arrive?

PREMIER HOMME D'ÉQUIPE

Non, c'est celui qui part, le quarante-six... Le cent-quinze bis arrivera dans six minutes. Ils se croisent à la gare de ville.

(« Exeunt » les deux hommes d'équipe.)

SCÈNE TROISIÈME

BERGERET, LEDOUX

LEDOUX, *qui porte le sac de Bergeret sur l'épaule*

Vous voyez, monsieur Bergeret: nous avions tout le temps.

BERGERET

Nous en avions peu, mon ami. Et il faut toujours compter avec l'incertitude des horloges et des montres.

LEDOUX

Ah! monsieur Bergeret, vous devriez me prendre avec vous comme domestique. Il y a assez longtemps que je roule. Dans une place je serais tranquille.

BERGERET

N'en croyez rien, mon ami. On n'est jamais tranquille dans la vie.

LEDOUX

J'aurais le nécessaire. Je ferais un peu de tout chez vous. Essayez voir. Je sens que je m'entendrais très bien avec vous.

BERGERET

Je ne crois pas, mon ami.

(Un gendarme passe, puis entre dans la gare.)

LEDOUX

Pourquoi qu'il y a un gendarme dans chaque train? Probable que c'est pour arrêter les malfaiteurs. Mais c'est mal compris, parce qu'ils sont en uniforme; ils se font reconnaître et, quand on les voit, on se cache. Tandis que s'ils étaient habillés comme vous et moi... Il y a un tas de trucs comme ça qu'on ne peut pas

s'expliquer. *(Cinq coups de timbre. Les deux hommes d'équipe rentrent en gare.)* V'la le train qui est annoncé. *(A l'un des hommes d'équipe.)* Salut!

PREMIER HOMME D'ÉQUIPE, *salue*

Salut!

LEDOUX

Vous avez toujours pas entendu parler d'une petite place pour moi?

PREMIER HOMME D'ÉQUIPE

Non, mon vieux, pas encore. *(A son compagnon.)* Ce qu'il est cavalant, celui-là!

BERGERET, *lui donnant une pièce de quarante sous*

Eh bien, Ledoux, mon ami, je vous remercie et je vous fais mes adieux.

LEDOUX

Je vous porterais bien votre bagage au train. Mais la voie m'est interdite, il paraît que c'est le règlement. Histoire de priver les pauvres diables de leurs petits profits... Alors, préférez-vous que je porte votre sac dans la gare ou que je le laisse là?

BERGERET, *distrait*

Fort bien.

LEDOUX

Vous ne pensez pas à ce que je vous dis, monsieur Bergeret. Vous pensez à autre chose. Vous travaillez toujours dans la tête. Alors, je vous laisse votre sac et je m'en vas. *(Il lui tend la main.)* Monsieur Bergeret, je ne vous dis pas des boniments, c'est de tout cœur.

BERGERET

Adieu, mon ami!

LEDOUX

Monsieur Bergeret, vous n'avez pas une petite cigarette de trop? *(Bergeret la lui donne.)* Merci, monsieur Bergeret, je vais la fumer à votre santé. *(A l'homme d'équipe.)* Tu n'as pas une allumette?

PREMIER HOMME

Il te faut toujours quelque chose à toi... Tiens!

LEDOUX

Merci, frère.

(Ledoux sort enfin ; le train arrive.)

Cris :

— A la petite gare!
— Tout le monde descend!
— Paris sur l'autre quai!
— Traversez la voie!
— Par ici la sortie!
— Vos billets, s'il vous plaît!

Le deuxième homme d'équipe se place à la barrière, prend le billet d'un commis-voyageur, d'un maçon, qui porte une auge. Un jeune vicaire cherche son billet de famille pendant que passe un marchand de bœufs en blouse et melon et couverture sur l'épaule. Zoé, Juliette et Pauline entrent en scène et embrassent Bergeret. Le vicaire cherche toujours son billet en souriant, très gêné.

BERGERET

A la bonne heure! Vous avez toutes les deux très bonne mine... Comme vous êtes grandes, mes filles!

PAULINE

Oh! papa, en trois semaines nous n'avons pas eu le temps de grandir beaucoup.

JULIETTE

Et puis, je ne suis plus d'âge à grandir, heureusement; Pauline non plus.

BERGERET

Il faut excuser votre père qui croit toujours que ses enfants sont à l'âge où on les aime avec le plus de tendresse et d'inquiétude, à l'âge des bébés. Bonjour, Zoé.

ZOÉ

Tu as toujours de bonnes idées, toi: tu nous fais venir par le train qui part de Luzance à sept heures, ce qui nous a obligées à nous lever à quatre heures et demie. Qu'est-ce que signifie ta dépêche? Qu'est-ce qu'il y a encore? C'est à toi, ce sac?

BERGERET

Oui, ce sac est à moi. Je pars pour Paris tout à l'heure... avec Pauline.

ZOÉ

Comment cela?

PAULINE

C'est vrai, papa?

BERGERET

C'est une vérité littérale, ma fille.

PREMIER HOMME D'ÉQUIPE, *entrant, à Zoé*

Vous avez votre bulletin de bagages?

ZOÉ

Le voici. *(Elle le cherche, le trouve et le donne. Le jeune vicaire a enfin mis la main sur son billet qui était dans la ganse de son chapeau. Il le remet à l'homme, s'excuse, rit et sort.)*

ZOÉ

Tu pars... pour Paris, tout à l'heure! Qu'est-ce que tu me chantes là?

BERGERET

Oui, je pars, nous partons, moi et Pauline. Vous savez si j'ai assez maudit cette chienne de ville, où j'étais condamné à vivre dans beaucoup de tribulations et avec peu de joies. Eh bien, au moment de la quitter, je me prends pour elle de tendresse et de piété. J'en aime les vieilles pierres et les vieux arbres. Les habitants même m'en paraissent supportables... On tient aux choses par des liens invisibles qu'on ne rompt pas sans peine.

ZOÉ

Lucien, réponds-moi donc, au lieu de faire des réflexions inutiles. Tu es prodigieux! Au milieu de ta maison en feu tu te mettrais à développer des idées. Qu'est-ce que tu vas faire à Paris?

BERGERET

Je suis nommé professeur à la Sorbonne!

PAULINE

Oh! papa! C'est la gloire!

BERGERET

J'espère bien que ce ne sera même pas la notoriété.

ZOÉ

Enfin, c'est très joli. Tu peux être content; je le suis, moi. Et j'ai de l'ambition pour les miens. Ah! que notre pauvre père aurait été heureux s'il avait pu voir...

JULIETTE

Et moi, papa?

BERGERET

Toi, mon enfant. tu restes ici avec ta mère.

JULIETTE, *satisfaite*

Ah! bien!

BERGERET

Ça te va?

JULIETTE

Oui! Oui!

BERGERET, *à Pauline*

Nous partons tous les deux. Je t'emmène parce que j'ai besoin de ta jeune sagesse pour gouverner ma maison, et parce que... Mais tu ne me demandes pas de raisons, n'est-ce pas, Pauline?

PAULINE

Oh! non, papa!

ZOÉ

Il ne suffit pas de dire: je pars. Il faut te préparer. Quand pars-tu?

BERGERET

Dans vingt minutes.

ZOÉ

Mon pauvre Lucien! Tu n'as jamais su t'arranger. Tu ne dis rien, tu ne préviens pas, tu fais les choses tout seul et tout de travers... Les effets des deux enfants sont dans la même malle.

BERGERET

On laissera la malle ici... et ce soir on nous enverra...

ZOÉ

On nous enverra... On nous enverra... C'est facile à dire, mais tu n'en sais rien. Ah! que de complications, mon pauvre Lucien! Tu es bien incapable de te débrouiller à Paris. Toi et Pauline, vous y serez perdus, noyés. Moi, il faut que je rentre ce soir à Luzance et je ne vois pas le moyen de...

BERGERET

Le moyen de?...

ZOÉ

D'aller à Paris... à Paris avec vous, ce qui serait bien utile, pour ne pas dire nécessaire.

BERGERET

Mais, ma sœur, je ne te demande pas de...

ZOÉ

Je n'ai pas besoin que tu me demandes pour faire ce que je dois faire. Enfin, nous verrons ça.

BERGERET, *bas à Zoé*

J'ai à te parler. Trouve le moyen d'éloigner les enfants.

ZOÉ *hausse les sourcils, soupire et dit avec autorité*

Mes enfants, nous avons à causer, votre père et moi. Laissez-nous seuls un instant, n'est-ce pas? *(A son frère.)* Dis maintenant.

PAULINE, *à Juliette, en remontant*

Tu m'enverras ma jupe gros bleu, toutes mes blouses, mon boa de plumes... Attends.

Elle prend un crayon, une vieille enveloppe et dresse une liste, puis elles vont au fond sur le banc. Cependant Bergeret a dit à l'oreille de Zoé quelques paroles qu'on n'a pas entendues, mais qui pourraient être celles-ci : « J'ai trouvé Amélie occupée à faire des gestes significatifs avec monsieur Roux ». Les enfants s'étant éloignés, la conversation continue entre Bergeret et Zoé, mais cette fois le public entend.

ZOÉ

Quand cela?

BERGERET

Il y a eu mercredi quinze jours.

ZOÉ

Et depuis ce temps?

SCÈNE QUATRIÈME

GROMANCE *et* KERGOR *apparaissent.*
KERGOR *a un vaste foulard autour du cou*

GROMANCE, *à Bergeret*

Cher monsieur, bonjour... Madame... *(Il s'incline devant Zoé.)*

BERGERET, *présentant*

Ma sœur, monsieur de Gromance... *(A Kergor.)* Bonjour, monsieur.

GROMANCE, *bas à Kergor*

Le diable les emporte! Il faut leur raconter Dieu sait quoi, mais quelque chose. Autrement, qu'est-ce qu'ils imagineront en voyant arriver Clotilde? *(A Bergeret.)* Vous attendez le train?

BERGERET

Je pars pour Paris où je suis appelé pour une affaire qui m'obligera peut-être à y rester assez longtemps.

GROMANCE

Ah! Ah! tant pis pour nous! *(Il salue de loin les jeunes filles.)* Moi, je viens chercher ma femme qui revient d'Espagne. Elle était allée, sur mon conseil, en Italie, avec des parents à nous. Elle y a eu un nouvel accès de neurasthénie. Ne sachant que faire, elle est allée à Madrid. Elle s'y est ennuyée encore plus qu'à Florence. Elle revient ce matin.

BERGERET

Ce matin, à l'heure où l'alouette chante dans le ciel gris.

GROMANCE

Oui... c'était fatal.

KERGOR

Puisque les voyages ne l'ont pas guérie de la neurasthénie, il faut espérer que la neurasthénie la guérira des voyages. Ce serait déjà un excellent résultat.

GROMANCE, *à Bergeret*

J'irai tout à l'heure vous serrer la main sur le quai.

Bergeret remercie. Il remonte avec Zoé; ils vont causer au fond. Les jeunes filles changent de place sur un signe de Zoé.

GROMANCE *demande à un homme d'équipe*

Dans combien de temps le train?

L'HOMME D'ÉQUIPE, *saluant*

Dans quatorze minutes, monsieur le Comte.

GROMANCE

Il n'a pas de retard?

L'HOMME D'ÉQUIPE, *saluant*

Il n'y en a pas de signalé, monsieur le Comte.

KERGOR, *à Gromance*

Pas de veine! Toi qui étais venu à la petite gare pour ne rencontrer personne!

GROMANCE

Oui, je télégraphie à Clotilde de descendre ici pour éviter le chef de gare de là-bas qui ne connaît que nous. Et v'lan! nous tombons sur les Bergeret au nombre de quatre et sur un facteur qui m'appelle monsieur le Comte en refrain. On va savoir ce retour avant le déjeuner.

KERGOR

Après tout, quel inconvénient y vois-tu, puisqu'on savait son départ? Il y a au contraire un intérêt... moral, à ce qu'on sache son retour.

GROMANCE

Oui, mais sans détails inutiles... Kergor, il ne faudra pas lui faire la moindre allusion à son... voyage.

KERGOR

Elle le connaît mieux que nous.

GROMANCE

Je te dis cela pour prévenir tes gaffes. Tu sais bien comme tu es gaffeur. Il faudra lui parler de tout, sauf de cela.

KERGOR

Nous aurons l'air de serins.

GROMANCE

Non... Pourvu qu'elle soit dans le train! Je me suis bien embêté en son absence. Enfin c'est fini.

KERGOR

Et dire que si elle recommence... tu reviendras encore à cette même gare la chercher!

GROMANCE

Je ne pourrais pourtant pas la laisser rentrer toute seule.

KERGOR

Et c'est peut-être toi le sage.

GROMANCE

Il n'y a aucun doute, mon vieux: le sage, c'est moi.

Zoé et Bergeret redescendent en scène. A cette heure Zoé sait toute l'affaire. Bergeret se dispose à prendre les billets.

ZOÉ

Enfin, tu peux dire ouf! te voilà débarrassé! *(A ce mot Bergeret lève le nez et entre dans la gare.)*

JULIETTE, *à Zoé*

Comme j'ai à la maison à peu près ce qu'il me faut, Pauline peut emporter la malle et elle me renverra de Paris tout ce qui est à moi.

L'EMPLOYÉ

Où faut-il porter la malle?

ZOÉ

Elle repart.

L'EMPLOYÉ

Pour quelle direction?

ZOÉ

Paris.

L'EMPLOYÉ

Avez-vous vos billets?

ZOÉ

On va vous les donner... Trois voyageurs.

PAULINE

Deux, ma tante... Papa et moi.

ZOÉ

Et moi? *(A l'employé.)* Trois. Penses-tu que je vais vous laisser tous les deux perdus, sans défense, à Paris? Qu'est-ce que vous feriez sans moi, mon Dieu! Je retournerai à Luzance, moi, la semaine prochaine. *(Bergeret revient avec deux billets.)* Prends aussi un billet pour moi.

BERGERET

Pour Luzance, aller seulement?

ZOÉ

Mais non! pour Paris.

BERGERET

Ah! *(Il va à gauche.)*

ZOÉ, *à l'employé*

On va vous remettre les billets... *(Bergeret revient.)* Donne!

BERGERET

Mais...

ZOÉ

Dépêche-toi, c'est pour enregistrer les bagages... Qu'est-ce que tu cherches? Tu as oublié quelque chose?

BERGERET, *qui est soucieux*

Je cherche... je cherche... ce qu'il n'est pas toujours facile de trouver. Je cherche si vraiment je fais ce que je dois. Tu m'as dit tout à l'heure que j'étais débarrassé...

ZOÉ

De ta femme... Il était temps, mon pauvre Lucien. Et c'est elle qui te débarrasse. C'est la première fois qu'elle te rend un service, mais celui-ci est fameux... Pas de faiblesse, hein?

(Entre Mme Bergeret. Elle embrasse ses filles.)

Mme BERGERET

(Bonjour à Zoé, léger salut à Bergeret.)

Votre père vous a dit...

PAULINE *et* JULIETTE

Oui, maman.

Mme BERGERET

J'aurai peut-être bientôt l'occasion d'aller à Paris *(A Pauline.)* avec ta sœur... Nous nous verrons prochainement. Il faudra régler bien des choses... Je te prendrai pendant les vacances.

(Sonnent cinq coups d'avertissement.)

BERGERET, *à l'employé*

C'est l'heure?

L'EMPLOYÉ

Dans dix minutes. Il y a du retard. Le voilà qui entre en garc à la ville.

(Les petites s'embrassent pour les adieux.)

BERGERET

Je ferai en sorte qu'en mon absence vous ne manquiez pas de ce qui vous est nécessaire, à vous et à Juliette, mais répondez-moi sincèrement, je vous prie. Je ne suis pas encore parti... Si mon départ vous laisse dans une situation pénible...

Mme BERGERET

Non.

BERGERET

... Difficile, je ne partirais pas. Je resterais ici quelque temps encore.

Mme BERGERET

Il vaut mieux que vous partiez.

BERGERET

Vous le pensez ?

Mme BERGERET

J'ai beaucoup réfléchi.

BERGERET

Réfléchissez encore.

Mme BERGERET

Non ! J'ai d'autres idées.

BERGERET

Ah !

Mme BERGERET

Oui, moi aussi.

BERGERET

Je préfère partir, je le préfère de beaucoup, mais il y a une chose que je ne me pardonnerais jamais, ce serait de manquer d'humanité: il me serait intolérable de penser que je fais souffrir un être vivant. Vous m'ôtez tout souci de ce genre. Je vous en remercie. Ecoutez-moi un moment encore. Il me reste à vous parler d'une affaire dont je suis soucieux, puisqu'il s'agit du sort de Juliette. Je ne puis pas, je ne dois pas me désintéresser de l'établissement de cette enfant. Je n'approuve pas ce projet de mariage. Je persiste à croire que Juliette aurait tort d'épouser M. La Claverie, qui ne me semble pas capable de lui assurer le bonheur de l'existence. Mais la sagesse des pères est courte et les enfants ont bien quelque droit à faire eux-mêmes leur avenir. Je ne crois pas beaucoup au genre de bonheur qu'elle rêve. Je ne me flatte pas non plus de lui assurer par mes conseils beaucoup de joie dans la vie. Si Juliette persiste dans son sentiment, je consentirai.

EUPHÉMIE *entre*

Monsieur, une dépêche qui vient d'arriver... J'ai couru.

ZOÉ

Qu'est-ce ?

BERGERET

Rien... La confirmation de la nouvelle que je t'ai donnée. « Ta nomination sera signée aujourd'hui. Viens. Frémont. »

EUPHÉMIE, *heureuse*

Monsieur ne sait pas ? Madame me garde.

BERGERET

Vous êtes contente, Euphémie ?

EUPHÉMIE

Oui... Je m'attache, moi... J'étais attachée à Madame... J'étais attachée à Monsieur et à ces demoiselles.

ZOÉ

Allons, Lucien ! Voilà le train !

JULIETTE, *à son père*

Maman m'a dit... Je te remercie, papa. Je suis sûre que je serai heureuse.

BERGERET

Je le souhaite de tout mon cœur, chère petite.

(Très émus, ils s'embrassent.)

ZOÉ

Allons ! Allons !

BERGERET

Adieu, Amélie.

Mme BERGERET

Adieu, Lucien.

Bergeret embrasse encore Juliette. Pauline embrasse sa mère. Arrivée du train. Cris : « Les voyageurs pour Paris en voiture ». Mme Bergeret et Juliette en scène.)

JULIETTE

Maman, est-ce que tu l'as revu ?

Mme BERGERET

Qui ?

JULIETTE

M. La Claverie.

Mme BERGERET, *distraite*

Non... Pas depuis ton départ...

(Elles sortent ; un gendarme sort. Puis apparaissent M. et Mme de Gromance avec Kergor. — Cloches d'église en ville.)

GROMANCE, *à l'employé qui porte le beau nécessaire de la Comtesse*

Mettez cela dans le landeau. L'omnibus viendra bientôt pour les gros bagages... *(Silence.)* Quel joli temps!... *(Silence.)*

KERGOR, *bas à Gromance*

Es-tu si sûr que ça de n'être pas ridicule?

GROMANCE, *donnant le bras à sa femme*

Plus sûr que ça!

(On entend la chanson de Pied d'Alouette.)

RIDEAU

AU PETIT BONHEUR

A. *Edition originale*

AU PETIT BONHEUR. Comédie inédite, en un acte. Paris, pour Pierre Dauze, 1898. Manuscrit autographe reproduit en fac-similé, in-8° carré. Couverture imprimée, tachetée rose et bleu. En frontispice, portrait d'Anatole France, l'eau-forte par Ladislas Loewy, 86 ff.

Tiré à 50 exemplaires, dont 1 sur japon, 2 sur chine et 47 sur hollande. Ce volume fait partie des publications de la société « les XX ».

La comédie AU PETIT BONHEUR fut représentée, pour la première fois, chez Mme Arman de Caillavet, le 1er juin 1898, avec la distribution suivante: pour les femmes, Mme Arman de Caillavet et Mme Picot; pour les hommes, MM. Georges Feydeau et Robert de Flers. Représentée ensuite, en tournée, par Lucien Guitry, George Grand et Marthe Brandès, elle fut reprise à Paris, pour la première fois, sur la scène de la Renaissance, le 2 février 1906.

B. *Deuxième édition*

AU PETIT BONHEUR, comédie en un acte, Paris, Calmann-Lévy, s.d. (1906). In-18 de 76 pp., couverture jaune: 4 ff. n. ch. et 66 pp. Le tirage de luxe comprend, sous couverture glacée rouge sombre, 20 exemplaires sur japon et 60 sur hollande.

C. *Troisième édition*

AU PETIT BONHEUR, comédie en un acte. ILLUSTRATION THÉATRALE. — N° 27. 3 mars 1906. Gr. in-8° de 32 pp., couverture rose. Illustrations de J. Simont. Pages 1 à 23, *les Hannetons*, comédie de Brieux, cette pièce formant spectacle, au Théâtre de la Renaissance, avec AU PETIT BONHEUR; pp. 24 à 32, AU PETIT BONHEUR.

D. *Publication antérieure*

AU PETIT BONHEUR fut publié pour la première fois par la REVUE DE PARIS dans son numéro du 15 juin 1898.

LA COMÉDIE DE CELUI QUI ÉPOUSA UNE FEMME MUETTE

A. *Edition originale*

LA COMÉDIE DE CELUI QUI ÉPOUSA UNE FEMME MUETTE. Les Amis d'Edouard, n° 8. In-16. Couverture bleue rempliée, 64 pp. Paris, Champion, 1912.

Tiré à 260 exemplaires dont 5 sur japon, 5 sur chine et 250 sur hollande.

B. *Deuxième édition*

LA COMÉDIE DE CELUI QUI ÉPOUSA UNE FEMME MUETTE. Paris, Calmann-Lévy, s.d. (1913). In-12. Couverture jaune. 4 ff. n. ch. et 63 pp. Le tirage de luxe comprend, sous couverture glacée rouge sombre, 75 exemplaires sur hollande et 25 sur japon. Achevé d'imprimer en janvier 1913.

P. *Publication antérieure*

LA COMÉDIE DE CELUI QUI ÉPOUSA UNE FEMME MUETTE fut publiée pour la première fois dans l'ILLUSTRATION, numéro de Noël 1908. Elle y occupe 12 pp., illustrées de 12 compositions en couleurs de Aug.-François Gorguet.

TABLE DES MATIÈRES

THÉÂTRE

LE LYS ROUGE 11
CRAINQUEBILLE 163
LE MANNEQUIN D'OSIER 225
AU PETIT BONHEUR 369
LA COMÉDIE DE CELUI QUI ÉPOUSA
UNE FEMME MUETTE 417

ANATOLE FRANCE ET LE CINÉMA, PAR RENÉ JEANNE 465

BIBLIOGRAPHIE 509

*Cet ouvrage
réalisé d'après les maquettes
de Gilbert Gilliéron
est une production des Editions
Edito-Service S.A., Genève*

Imprimé en France